



3. 5. 4

44714

P

13

Ex Legat. Dni. Equitis Antonii
Francisci de Marni



ESSAI

SUR LES

ERREURS
POPULAIRES.

O U

EXAMEN DE PLUSIEURS
*opinions reçues comme vraies, qui sont
fausses ou douteuses.*

Traduit de l'Anglois de Thomas Brown,
Chevalier & Docteur en Médecine.

*Ex libris colligere quæ prodiderunt auctores longe est
periculosissimum : verum ipsarum cognitio vera
è rebus ipsis est. Jul. Scalig.*

TOME SECOND.



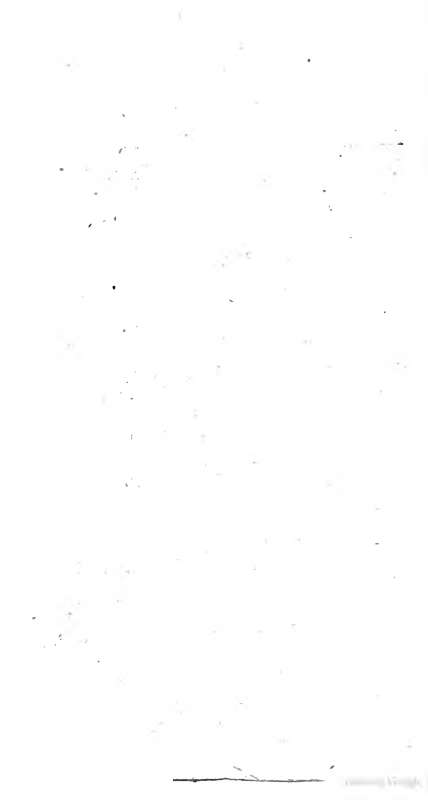
A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE, rue S. Jacques, proche de
S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Augustins, près du
pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. D. CC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.







T A B L E

Des Chapitres de la suite du tome premier.

Les chiffres de la suite du tome premier seront accompagnés de cette marque. §.

L I V R E I V.

De plusieurs opinions fausses ou douteuses concernant l'homme.

Chapitre 1. De la figure droite de l'homme

		§ 431
Chap. 2.	Du cœur.	§ 436
Chap. 3.	Des pleurésies.	§ 440
Chap. 4.	Du doigt annulaire.	§ 441
Chap. 5.	De la main droite, & de la main gauche.	§ 448
Chap. 6.	De l'action de nager, ou flotter sur l'eau.	§ 460
Chap. 7.	De la pesanteur des hommes.	§ 466
Chap. 8.	Des conduits pour les alimens & pour la boisson.	§ 470
Chap. 9.	De l'éternement.	§ 473
Chap. 10.	Des juifs.	§ 478

DES CHAPITRES.

Chap. 11. <i>Des pigmées.</i>	§ 488
Chap. 12. <i>De la grande année climactérique.</i>	§ 493
Chap. 13. <i>Des jours caniculaires.</i>	§ 522

Fin de la table des chapitres de
la suite du tome premier.

T A B L E

Des Chapitres du tome second.

L I V R E V.

De plusieurs choses douteuses selon qu'elles
sont représentées en des tableaux.

Chap. 1.	<i>De la representation du pélican.</i>	1
Chap. 2.	<i>De la figure des dauphins.</i>	5
Chap. 3.	<i>De la figure des sauterelles.</i>	7
Chap. 4.	<i>De la figure du serpent qui tenta Eve.</i>	10
Chap. 5.	<i>Des tableaux qui representent Adam & Eve avec des nombrils.</i>	13
Chap. 6.	<i>De la maniere dont on represente les orientaux, & les juifs dans leurs festins, & le Sauveur en particu- lier, dans la sollemnité de la Pâ- que.</i>	17
Chap. 7.	<i>Du tableau qui represente le Sauveur avec une longue chevelure.</i>	29
Chap. 8.	<i>De la representation d'Abraham sa- crifiant Isaac.</i>	31
Chap. 9.	<i>De la representation de Moïse avec des cornes.</i>	32
Chap. 10.	<i>Des armes des tribus d'Israël.</i>	34
Chap. 11.	<i>De la representation des sybilles.</i>	40
Chap. 12.	<i>Des tableaux qui representent la mort de Cléopatre.</i>	42
Chap. 13.	<i>De la representation de plusieurs He- ros.</i>	44

T A B L E

Chap. 14.	<i>Des tableaux qui representent la se-</i> <i>cristice de Jephthé.</i>	49
Chap. 15.	<i>Des tableaux qui representent S.</i> <i>Jean-Baptiste.</i>	53
Chap. 16.	<i>Des representations de S. Christo-</i> <i>phle.</i>	56
Chap. 17.	<i>De la representation de S. George.</i>	58
Chap. 18.	<i>De la representation de S. Jérôme.</i>	61
Chap. 19.	<i>Des representations des syrènes ,</i> <i>des licornes , &c.</i>	64
Chap. 20.	<i>Des figures hieroglyphiques des</i> <i>egyptiens.</i>	69
Chap. 21.	<i>Des tableaux qui representent Aman</i> <i>pendu.</i>	72
Chap. 22.	<i>De plusieurs coutumes , opinions , re-</i> <i>presentations , observations popu-</i> <i>laires , lesquelles sont douteuses.</i>	76
Chap. 23.	<i>De quelques autres opinions , ou pra-</i> <i>tiques douteuses.</i>	92

L I V R E V I.

De plusieurs opinions qui ont rapport à la
cosmographie ou à l'histoire.

Chap. 1.	<i>Qu'il est impossible de sçavoir pré-</i> <i>cisément le temps de la création.</i>	102
Chap. 2.	<i>Que les recherches sur la saison pré-</i> <i>cise où le monde a été créé sont</i>	

DES CHAPITRES.

	<i>incertaines & frivoles.</i>	123.
Chap. 3.	<i>De la division des quatre saisons de l'année selon les astronomes & les physiciens.</i>	126.
Chap. 4.	<i>Des opinions touchant certains jours de l'année.</i>	134.
Chap. 5.	<i>Digression sur la sagesse de Dieu par rapport au mouvement & à la position du soleil.</i>	139.
Chap. 6.	<i>On examine l'opinion qui veut qu'avant le déluge, la terre ne fût que médiocrement habitée.</i>	147.
Chap. 7.	<i>De l'Orient & de l'Occident.</i>	171.
Chap. 8.	<i>Du Nil.</i>	184.
Chap. 9.	<i>De la mer Rouge.</i>	200.
Chap. 10.	<i>De la noirceur des Nègres.</i>	205.
Chap. 11.	<i>Continuation du même sujet.</i>	222.
Chap. 12.	<i>Digression sur la noirceur.</i>	229.
Chap. 13.	<i>Des Bohémiens.</i>	240.
Chap. 14.	<i>De quelques autres points concernant la cosmographie ou l'histoire.</i>	243.

LIVRE VII.

De plusieurs opinions historiques communément reçues, & de quelques-unes surtout qui sont tirées des livres saints.

Chap. 1.	<i>Du fruit défendu.</i>	248.
Chap. 2.	<i>Si l'homme a une côte moins que la femme.</i>	253.

T A B L E

Chap. 3.	De Mathusalem.	256
Chap. 4.	Où l'on examine s'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge.	260
Chap. 5.	De Sem, Cham, & Japhet.	265
Chap. 6.	Si la tour de Babel fut bâtie contre un nouveau déluge.	267
Chap. 7.	Des mandragores de Lia.	270
Chap. 8.	Des trois rois de Cologne.	276
Chap. 9.	De la nourriture de S. Jean-Baptiste dans le désert.	279
Chap. 10.	Si S. Jean l'Evangeliste ne devoit point mourir.	282
Chap. 11.	De quelques autres opinions.	289
Chap. 12.	De la cessation des oracles.	293
Chap. 13.	De la mort d'Aristote.	298
Chap. 14.	Du souhait de Philoxène.	305
Chap. 15.	Du lac Asphaltite.	310
Chap. 16.	De quelques autres traditions.	315
Chap. 17.	De quelques autres traditions.	320
Chap. 18.	Où l'on traite plus succinctement de quelques autres traditions.	330
Chap. 19.	De quelques relations que l'on sou- haiteroit qui fussent fausses.	339

| Fin de la table des Chapitres du
tome second.

APPROBATION.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un manuscrit intitulé *Essai sur les erreurs populaires, traduit de l'Anglois* ; & j'ay crû que cette traduction seroit utile & agréable au public. Ce premier Décembre 1731.

MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Cousteil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE WITTE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public plusieurs livres qui ont pour titre *Essai sur les Erreurs populaires traduit de l'Anglois de Thomas Brown* ; les *Oeuvres du Sr. Clermont, contenant son Arithmétique militaire & sa Geometrie pratique pour les Ingénieurs* ; ouvrages en Espagnol ; *Aventures de Telemaque* ; *Vie de Guzman d'Alfarache* ; *Catechisme historique* ; *L'Imitation de notre Seigneur Jesus-Christ* ; *Histoire de Don Quichotte* ; S'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-scel des Presentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feuille imprimée & attachée sous notred. Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desd. Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire aucuns desdits livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni l'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit l'augmentation, correction, changement de titre, même de réduction étrangere, en langue Espagnole ou autrement, sans

la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en ventes, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desd. livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-septième jour du mois de Novembre l'an de grace mil sept cent trente-deux, & de notre regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil, FAURSON.

J'ay associé pour moitié au droit du présent Privilege, Monsieur Didot, Libraire à Paris, accordé pour l'Essai sur les erreurs populaires, les Oeuvres de Clermont, le Telemaque, Don Quichotte, & Don Guzman d'Alfarache en Espagnol, & me suis réservé le surplus. A Paris ce premier Décembre 1732.

WITTE.

Registré ensemble la cession sur le registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 446. fol. 429. conformément aux anciens Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 2. Décembre 1732. G. MARTIN, Syndic,

ESSAI

miere prise à la lettre , & suivant la définition de Galien , est véritable. Car il n'y a point d'animaux , dit cet auteur , qui ayent l'épine du dos & l'os de la cuisse en lignes droites , que ceux dont la figure est élevée. Et dans ce sens il n'y a que l'homme qui soit droit ; car les cuisses des autres animaux forment des angles avec leur épine. Dans les oiseaux & dans les quadrupèdes , ce sont des rectangles ; la grenouille toute étendue & nageant n'est pas si droite que l'homme , & ses cuisses forment des angles. En ce sens il n'y a encore proprement que l'homme qui soit assis , si par là nous entendons la position du corps sur *l'ischia* , en sorte que l'os de la cuisse forme un rectangle avec l'épine , & l'os de la jambe un autre rectangle avec la cuisse. Car les autres animaux , quand ils paroissent assis , comme les chiens , les chats , les lions &c , forment avec leurs épines & leurs cuisses des angles aigus , aussi bien qu'avec leurs cuisses & leurs jambes. C'est un fait dont Aristote reconnoît la vérité dans ce problème , pourquoi l'homme est le seul à qui il arrive des illusions nocturnes , parce , dit-il , qu'il n'y a proprement que l'homme qui se couche sur le dos , c'est à dire de manière que l'épine & la cuisse fassent une ligne droite , & que l'une & l'autre avec les bras soient parallèles à l'horizon , en sorte qu'une ligne tirée par son

nombril

nombril passe par le zénith & par le centre de la terre. Or les animaux ne peuvent bien se coucher ainsi; quoique leur épine soit parallèle à l'horizon, leurs jambes sont détournées, & font des angles avec elle. Et de ces trois positions de l'homme, où l'épine ne peut former qu'une ligne droite avec la cuisse, naissent ces trois attitudes remarquables qui font dire que l'homme est courbé ou couché, ou debout, & qu'il ne fait point d'angles, lorsqu'il est sur le ventre, sur le dos, ou sur ses pieds.

Mais si on prend littéralement ce mot *droit*, & qu'on l'oppose dans un sens étendu, à *incliné*, ou à la posture des animaux qui ont la vue baissée, & portent le ventre, ou la partie opposée à l'épine vers la terre, en ce cas la chose est douteuse. Quoique l'on puisse accorder que cette dernière posture est naturelle dans les serpens, & dans les lézards; cependant Galien reconnoît que les quadrupedes du genre parfait, comme les chevaux, les bœufs, les chameaux ne sont inclinés qu'en partie, & qu'ils participent à la figure droite de l'homme. Et les oiseaux sont presque droits, eux qui avancent la tête & la poitrine en marchant; ce n'est que dans leur vol qu'ils sont inclinés. Et si ce que l'on dit du penguin, ou *anser vagellanicus* ordinairement représenté sur les artes, de l'*urias* de Bellon, & du *mergus*.

Suite du Tome I. O o

major, qu'ils marchent droits comme l'homme, & qu'avec le ventre & la poitrine ils forment une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre, si ces faits, dis-je, sont véritables, que devient l'exception imaginée en faveur de l'homme? Nous avons vû aussi plusieurs fois une espece de sauterelle, qui loin de s'incliner se tient droite, & élève toujours ses pattes de devant. Les zoographes l'appellent *mantis*, & les provinciaux la prophetesse, ou la sauterelle qui prie, parce qu'on la voit ordinairement dans la même posture que nous, lorsque nous élevons les mains au ciel.

Quant à ce que soutiennent plusieurs écrivains, & qui est confirmé par l'étymologie grecque, que l'homme n'a reçu cette figure droite que pour regarder les cieux, c'est de quoi l'on peut douter. Galien a rejeté cette idée comme une idée populaire. Il dit au troisiéme livre *de usu partium*, que l'homme est droit, parce qu'il a été formé avec des mains qui le rendent capable d'exercer tous les arts, ce qu'il n'auroit pû faire dans toute autre position. Il ajoute en cet endroit qui est admirable, que par cette raison il falloit que l'homme ne fût ni quadrupède, ni centaure. Enfin la paupiere supérieure dans l'homme étant beaucoup plus grande que l'inférieure, il lui est plus difficile qu'aux oiseaux de regarder en haut. Et le

ſçavant *Plempius* oſe avancer dans ſon ophthalmographie, que ſ'il avoit été le maître de la formation des yeux, il leur auroit donné une ſtructure toute différente.

La ſource de cette idée eſt que l'on a pris au ſens littéral une expreſſion figurée de Platon ; c'eſt ce que Galien rend de la ſorte. Pour croire que l'homme eſt né droit afin de contempler les cieux, il faut n'avoir jamais vû le poiſſon que l'on nomme *vranoſcope*, ou contemplateur du ciel ; car ſes yeux ſont placés de maniere qu'il le regarde directement, ce que l'homme ne fait pas, à moins qu'il ne panche ſa tête en arriere. Et l'attribut dont il eſt queſtion n'eſt pas même particulier à l'homme : on le remarque auſſi dans les ânes, pour ne rien dire de ces oiſeaux à long col, qui non ſeulement regardent en haut, mais encore autour d'eux ; quand ils le veulent. On a donc mal entendu ce paſſage où Platon reconnoît dans l'homme la propriété de regarder en haut ; car il n'a rien voulu dire autre choſe, ſinon que l'homme ne contemple pas ſeulement la nature avec les yeux du corps, mais qu'il la contemple encore avec les yeux de l'eſprit.

Galien ne cite qu'un poiſſon dont les regards ſoient tournés vers le ciel. Cependant il y en a d'autres que celui-là ; comme les poiſſons plats, & les poiſſons cartilagineux, ceux encore que l'on nomme pectinaux ;

parce que leurs arrêtes imitent les peignes. Car quand ils dorment, ou qu'ils se reposent sur le côté blanc, leurs yeux qui sont de l'autre côté regardent le ciel. La plupart des oiseaux portent la tête élevée comme l'homme, ils ont d'ailleurs un avantage dans la paupière supérieure. Et ceux qui ont le col long & qui portent la tête en arrière, voyent beaucoup mieux le ciel, & leurs regards semblent pénétrer au de-là du cercle équinoxial.

La même chose s'observe en plusieurs quadrupèdes; quoiqu'ils marchent inclinés vers la terre, ils la regardent beaucoup moins qu'ils ne regardent le ciel, & l'arc que forment leurs yeux est plus grand que celui que forment les yeux de l'homme. La position d'une grenouille sur l'eau est encore plus avantageuse; elle contemple en apparence une vaste étendue du ciel, & son point de vue paroît s'élever à la hauteur des tropiques. Mais quiconque aura considéré la position du butor, il avouera que cet animal porte sa vue jusqu'au zénith même.

CHAPITRE II.

Du cœur.

QUE le cœur de l'homme soit situé au côté gauche de la poitrine, c'est un sentiment qui à la rigueur peut être réfuté

et l'inspection seule. Car il est évident que la base & son centre sont exactement placés au milieu. La pointe à la vérité incline du côté gauche, & par cette situation il fait place au médiastin, ne pouvant pas non plus s'incliner aisément du côté droit à cause de la veine cave qui s'y trouve. Mais cette inclination ne suffit pas pour assurer que le cœur est placé au côté gauche. Sa situation est mieux déterminée par sa base qui est au milieu du thorax. Car on dit de l'aiguille d'un cadran, qu'elle est située au centre, quoique la pointe puisse s'étendre vers le nord, ou vers la circonférence du cadran.

La source de cette méprise est que l'on a généralement observé que le battement du cœur se faisoit mieux sentir de ce côté là. Mais la véritable raison de ce battement doit se tirer moins de la situation du cœur, que du ventricule gauche où se forment les esprits vitaux, & de la grande artère qui les charrie hors du cœur; & tous deux sont situés dans le côté gauche. C'est par cette raison que l'on applique utilement des fomentations spiritueuses & cordiales sur la mammelle gauche; que les blessures sous la cinquième côte sont plus dangereuses de ce même côté; & que les peintres font judicieusement entrer un peu vers le côté gauche la lance qui perça le côté du Sauveur.

Une autre cause de cette erreur, mais

plus spécieuse , c'est que dans les cadavres étendus sur le dos , le cœur paroît incliner du côté gauche. Mais cela vient de ce qu'il pèse plus de ce côté là , & qu'il y est attiré par la grande artère. Ainsi , à parler exactement , le cœur est placé au milieu de la poitrine ; nous permettrons pourtant à ceux qui veulent en juger par une inspection superficielle , ou par le battement , de dire qu'il est situé au côté gauche. C'est par là qu'on peut expliquer Aristote , & cette périphrase du satirique quand il prend pour le cœur la partie qui est sous la mammeile gauche : *laxa in parte mamilla*. Et si nous y faisons attention , le passage de l'ecclésiaste où il est dit que *le cœur du sage est au côté droit , & celui de l'insensé au côté gauche* , n'a point de rapport à la question présente. Le sens est que le cœur du sage aime la vertu , & que l'insensé s'abandonne au vice , selon le sens mystique du symbole de Pythagore , ou du mot de Jonas sur les six-vingt-mille qui ne sçavoient pas faire la différence de leur main droite à leur main gauche , c'est à dire du bien au mal.

J'ai douté quelque tems , je l'avoue , que l'homme eût en effet à proportion plus de cervelle que les autres animaux. Je crus trouver le contraire dans les oiseaux , & dans ceux-là sur tout qui ayant des corps très petits & des têtes fort grosses , paroissent

avoir beaucoup de cervelle , comme les bécassines , les bécasses &c. Mais après une exacte recherche je me suis assuré de la vérité du fait. *Archange & Bauhin* ont observé que la cervelle de l'homme pese ordinairement quatre livres , & quelquefois cinq & demie. Si donc un homme pese cent quarante livres , & que sa cervelle n'en pese que cinq , le reste du corps pesera vingt-sept fois autant que la cervelle , le poids de celle-ci déduit. Or dans une bécassine qui pesoit quatre onces & deux gros , j'ai trouvé que la cervelle ne pesoit qu'un demi gros , en sorte que le poids du corps sans la cervelle en excédoit le poids soixante-sept fois & demie.

La certitude n'est pas la même par rapport aux moineaux , dont le crane est plus rond , & par conséquent d'une plus grande capacité , mais sur tout par rapport aux têtes d'oiseaux au tems de la premiere formation dans l'œuf ; car leur tête alors est plus grosse que le reste du corps , & les yeux seuls semblent égaler l'un ou l'autre. Nous avons trouvé qu'un moineau pesoit sept gros & vingt-quatre grains ; sa tête un gros , & la cervelle moins de quinze grains : ce qui n'est pas tout à fait en proportion avec la cervelle dans l'homme. Ainsi quand *Scaliger* dit dans son histoire des animaux que la tête de l'homme fait la quinziesme partie

de tout son corps , & que celle du moineau en fait à peine la cinquième , il faut entendre ce qu'il dit de toute la tête avec la cervelle qui y est contenue.

CHAPITRE III.

Des pleurésies.

UN autre opinion populaire , également absurde & dangereuse , c'est que les pleurésies ne se forment que du côté gauche. Je dis dangereuse , car on a souvent négligé de recourir à tems aux remèdes nécessaires : ce qui ne seroit point arrivé sans cette prévention. L'ignorance de l'anatomie a produit cette erreur , car la vraie pleurésie est l'inflammation de toute la membrane qui couvre les côtes au dedans de la poitrine ; *inflammatio membranae costas succingentis*. Cette inflammation peut être simple & causée seulement par un sang échauffé ; ou bien par d'autres humeurs , selon que prédominent la mélancholie , le phlegme ou la bile. La membrane qui s'enflamme de la sorte se nomme la plèvre , & c'est de là que cette maladie tire son nom. Cette membrane au reste couvre toute la cavité de la poitrine , & sert d'enveloppe commune à tous les viscères qui y sont renfermés.

Or pourquoi rapporter l'inflammation à

un seul côté, puisque la plèvre est commune à l'un & à l'autre. On ne peut pas même dire qu'elle soit toujours à l'un des côtés ; car elle incline tantôt vers le sternum, & tantôt vers l'épine, où cette membrane s'étend aussi.

On pourroit également dire que les ulcères des poumons, & que les abcès du cerveau n'arrivent jamais qu'au côté gauche ; ou que les hernies ne se manifestent que d'un côté, au lieu que le péritoine, ou la membrane qui couvre le bas ventre, se relâche également des deux côtés dans les aines.

CHAPITRE IV.

Du doigt annulaire.

C'Est une opinion reçue que le quatrième doigt de la main gauche a une vertu cordiale, que cette vertu vient d'un vaisseau, d'une artère, ou d'une veine qui lui est communiquée par le cœur, & que par cette raison il merite préféablement aux autres doigts de porter l'anneau. Les payens & les chrétiens ont également adopté cette pratique dans leurs mariages, suivant le témoignage d'Aulugelle, de Macrobe, & de Pierius. *Levinus Lemnius* assure que ce vaisseau singulier est une artère, & non pas une veine, ainsi que le prétendent les an-

ciens. Il ajoute que les anneaux qui sont portés à ce doigt influent sur le cœur ; que dans les évanouissemens il avoit accoutumé de frotter ce doigt avec du saffran & de l'or ; que les premiers médecins se servoient de ce doigt pour mêler leurs médicamens ; que la goutte l'attaque rarement , mais toujours plus tard que les autres doigts ; & que la fin est bien proche , quand il vient à se nouer. Cependant je ne vois pas que les raisons que l'on allègue fussent pour lui donner la préférence.

Je soutiens d'abord que ce n'étoit point une coutume générale parmi les anciens que de porter l'anneau à ce doigt. Ils le portoient indifféremment à tous. Car il est dit avec emphase dans Jeremie : *Jechonias fils de Joachim roi de Juda fût-il l'anneau de ma main droite , je l'en attacherai.* Et suivant la remarque de Pline , on voyoit dans les statues des dieux l'anneau au doigt qui est près du pouce : les romains , comme les gaulois & les bretons le portoient au doigt du milieu ; & quelques-uns à l'index , comme on peut le conclure de Julius Pollux , qui nomme cet anneau *corionos*.

D'ailleurs on doutera que les anciens s'imaginassent quelque rapport entre ce doigt & le cœur, si l'on considère que leurs anneaux étoient de fer. Tel étoit du moins celui de Prométhée que l'on suppose en avoir établi

l'usage. Ainsi , au témoignage de Pline , les sénateurs romains furent long-tems sans porter des anneaux d'or. Les esclaves en portoient de fer , jusqu'à ce qu'ils fussent affranchis , ou revêtus de quelques charges. Les lacédémoniens en portèrent aussi de fer jusqu'au tems de Pline , qui assure qu'ils en portoient rarement d'or. Outre que Lycurgue leur avoit deffendu l'usage de ce métal , nous lisons dans Athenée que voulant dorer la statue d'Apollon , ils envoyèrent demander à l'oracle où ils trouveroient la quantité d'or nécessaire , & que l'oracle les adressa à Crésus roi de Lydie.

Supposé d'ailleurs que les anciens eussent en effet la vue qu'on leur impute , ils étoient mal fondés pour ce qui regarde la veine , l'artère ou le nerf qui n'ont rien de particulier dans ce doigt. L'anatomie nous apprend que la veine basilique se partageant en deux branches au dessous du coude , la branche extérieure en envoie deux moindres au pouce , deux à l'index , & une dans la partie intérieure du doigt du milieu. L'autre branche détache une veine à la partie extérieure du doigt du milieu , deux au doigt annulaire , autant au petit doigt ; en sorte que toutes ces veines sortent de la basilique , & sont également communiquées à tous les doigts. Les branches de l'artere axillaire sont distribuées de la même façon dans la main ; car

au dessous du coude elle se partage en deux ; l'une coule le long du *radius*, & passant par le poignet où s'observe le battement du poux, elle se divise aux doigts en trois branches dont l'une détache deux petites veines au pouce, la seconde autant à l'index, & la troisième une au doigt du milieu. La seconde division de l'axillaire descend par l'*ulna* ; & fournit les autres doigts de ramifications ; elle en envoie une à celui du milieu, deux à l'annulaire, autant au petit.

Pour les nerfs, ils ont à peu près la même disposition, & tirent tous leur origine du cerveau. Le cœur, ainsi que plusieurs des anciens l'avoient cru, est si éloigné de communiquer des nerfs à d'autres parties, que lui-même n'en reçoit que peu de la sixième paire qui sort immédiatement du cerveau.

Enfin ces vaisseaux se communiquant également aux deux mains, nous ne sommes pas mieux fondés à porter nos anneaux à la main gauche qu'à la droite, & l'un n'a pas plus de vertu que l'autre. De là vient que pour arrêter l'hémorragie du nez, *Forestus* qui applique des remèdes sur le quatrième doigt, prend l'une ou l'autre main selon que le sang coule de la narine gauche, ou de la droite. Ainsi dans les fièvres où le cœur paroît souffrir, nous appliquons indifferemment des remèdes à l'un ou à l'autre poignet. Ainsi les médecins examinent le poux

des deux bras , & jugent de la disposition du cœur , autant par l'un que par l'autre.

Quoique dans les maladies du foye & de la rate on préfère la saignée d'un certain côté , cependant quand le cœur est attaqué , on saigne indifféremment du bras droit ou du gauche. Si l'on objecte que le gauche doit être préféré parce que la grande artère est située de ce côté , je répondrai qu'au dessous des clavicules l'artere se partage en deux branches considerables , en sorte que par rapport à cette division la distance du cœur à chacune des deux mains est égale.

Or toutes ces distinctions & ces préférences de côtés , de parties & de veines sont maintenant négligées depuis qu'on a démontré la circulation du sang.

Macrobe examinant cette même question assigne une raison toute différente. Il assure que si on a préféré ce doigt de la main gauche , c'est plus pour la commodité , & pour la conservation de l'anneau , que par aucune consideration qui eût du rapport au cœur. Il étoit ordinaire , dit cet écrivain , de porter les anneaux aux deux mains. Mais lorsque le luxe s'augmentant , on commença de porter des pierres précieuses & richement gravées , on s'accoutuma de les mettre à la main gauche , parce que l'on s'en sert moins , & que les anneaux se conservoient mieux. C'est par la même raison que

le quatrième doigt eut la préférence. Le pouce est trop actif, & l'on ne s'en sert qu'avec les autres. L'index est trop nud, & ils ne vouloient pas exposer leurs pierres sur un doigt que le pouce couvre à peine. Ils jugèrent encore que le petit doigt ou celui du milieu étoient trop grands ou trop petits; ils préférèrent donc le quatrième comme le moins utile, le mieux gardé des deux côtés, & qui dans la plûpart des hommes a cela de singulier qu'on ne l'étend presque jamais seul. Tel est aussi le sentiment d'Alexander ab Alexandro: *annulum nuptialem prior ætas in sinistram ferebat, crediderim ne attereretur.*

Or c'est l'idée que le cœur étoit situé au côté gauche, qui a donné naissance à celle-ci; & nous en avons démontré la fausseté. Les égyptiens qui ont prétendu qu'un nerf partoît du cœur, & se rendoit à ce doigt, ont pû contribuer aussi à mettre en vogue cette opinion. De là vient que leurs prêtres oignoient ce même doigt d'huiles précieuses devant l'autel; mais nous avons déjà prouvé qu'ils n'entendoient guere l'anatomie. Une autre raison avoit déterminé les égyptiens à lui donner la préférence, c'est qu'il servoit de hiéroglyphe pour un certain nombre. En abaissant ce doigt, pendant que les autres étoient droits, ils exprimoient leur nombre mystérieux de six. Car Pierius

a très bien remarqué que les anciens comptoient par les doigts de l'une & de l'autre main. De la gauche ils comptoient jusqu'à cent ; de la droite ils comptoient les centaines & les milliers. Le quatrième doigt qui baissé dans la main gauche n'exprimoit que six , exprimoit six cent dans la droite. Et voilà ce qui nous donne l'intelligence de cet endroit de Juvenal au sujet de Nestor ,

—— — *Qui per tot saecula mortem*

Distulit, atque suos jam dextrâ computat annos.

c'est peut-être aussi dans le même sens qu'il faut entendre ce passage des proverbes , où nous lisons au sujet de la sagesse : *Elle a la longueur des jours dans sa droite , & dans sa gauche les richesses & la gloire.*

Quant à l'observation de Lemnius touchant la goutte , elle peut être vraie dans son pays , mais nous avons observé dans le nôtre que la goutte attaque ce doigt comme les autres , & qu'elle l'attaque même quelquefois tout seul. Pour l'usage de mêler les médicamens avec ce doigt , nous croyons que cela opère autant que le bâton de palmier opère sur l'emplâtre que l'on appelle diapalme par cette raison.



CHAPITRE V.

De la main droite , & de la main gauche.

ON ne doit guere plus ajouter foi à ce que l'on debite sur la difference des deux mains : sçavoir que l'homme se sert naturellement de la main droite , & qu'il s'éloigne de la nature , lorsqu'il se sert de la gauche. Nous convenons que presque toutes les nations ont donné la préférence à la main droite , & nous en avons un exemple remarquable dans ce chapitre de la Genèse où nous lisons les paroles suivantes : *Joseph voyant que son pere avoit mis sa main droite sur la tête d'Ephraïm , en eut de la peine ; & prenant la main de son pere , il tâcha de la lever de dessus la tête d'Ephraïm , pour la mettre sur la tête de Manassé , en disant à son pere : vos mains ne sont pas bien , mon pere , car celui-ci est l'ainé. Mettez votre main sur sa tête.* Il y en a encore un exemple singulier au lévitique ; Moïse égorgea un belier pour la consécration des prêtres , & prenant de son sang , il en toucha l'extrémité droite de l'oreille d'Aaron , & le pouce de sa main droite , & de son pied droit. Il en fit autant aux fils d'Aaron.

Diodore nous apprend que les perses faisoient le serment avec la main droite. Il paroît par la maniere dont les grecs & les romains se mettoient à table , qu'ils don-

noient

noient la préférence à la main droite , car ils se couchoient sur le côté gauche , afin que celle-ci fût libre. Les médailles romaines qui représentent deux mains droites jointes ensemble prouvent la même chose , aussi-bien que l'usage où étoient les amazones de se couper la mammelle droite , afin de se servir plus commodément de l'arc. Mais malgré ces exemples & ces autorités , nous doutons que cette préférence soit fondée sur la nature , ou sur la raison.

1° Si c'étoit une disposition constante & naturelle , nous devrions observer le même usage dans les animaux dont les membres sont distribués comme ceux de l'homme. Or c'est ce que nous ne remarquons point , & l'on ne voit pas que les chevaux , les taureaux , les mules aient ordinairement plus de force du côté droit , que du côté gauche. Pour ce qui est des animaux dont les jambes de devant leur servent de bras , il paroît qu'ils s'en servent également , & même que les singes & les écureuils se servent plus volontiers du gauche. On peut observer aussi que les perroquets aiment à prendre de la patte gauche ce qui leur est présenté.

Il n'est pas même exactement vrai que l'homme ait plus de force dans le bras droit , comme on peut s'en convaincre par l'exemple de ces enfans qui laissés à eux-mêmes sont devenus gauchers , & que l'on ne cor-

rige qu'avec beaucoup de peine de cette habitude. Ainsi la préférence dont il est question doit moins être regardée comme l'effet d'une disposition naturelle , que comme l'effet de la coutume ou de l'éducation. Aristote , après s'être proposé ce problème , pourquoi le côté droit qui vaut plus que le gauche , lui est égal par rapport aux sens , le résout de la sorte : c'est , dit-il , que le droit & le gauche ne diffèrent que par l'usage , car autant que parties dépendantes de la faculté motrice , ils acquièrent de la différence par degrés suivant la force de l'habitude ; d'où vient que l'un grossit & se fortifie quelquefois plus que l'autre ; mais il en va autrement des sens ; l'usage ne les perfectionne point , & dès le moment de notre naissance , nous voyons & nous entendons aussi-bien d'un côté que de l'autre. Ainsi je ne doute point que si la nature seule déterminoit le choix à cet égard , il n'y eût plus de Scévoles que l'histoire n'en fournit , & que la distinction des fils de la droite & des fils de la gauche , comme il s'en trouva sept mille de ces derniers dans la tribu de Benjamin , ne fût inutile. Nous avouons pourtant que cette indifférence supposée , les hommes peuvent raisonnablement préférer un côté à l'autre , parce qu'autrement il arriveroit de la confusion dans plusieurs opérations manuelles , non seulement par rapport aux arts & au

civil, mais encore & principalement dans les exercices militaires.

2^o Les raisons de la préférence que l'on donne à la main droite manquent tout ensemble de justesse & de solidité. Scaliger qui blâme celle d'Aristote ne lui en substitue pas une meilleure. *Ratio materialis*, dit-il, *sanguinis crassitudo simul & multitudo*, c'est à dire qu'il attribue la force supérieure du côté droit à l'épaisseur & à la quantité du sang qui s'y porte, mais cette raison est frivole. Fallope attribue cette force à la veine *azygos* ou sans pareille, veine considérable qui sort de la veine cave, avant que celle-ci entre dans le ventricule droit du cœur, & qui ne se trouve qu'au côté droit. Mais ceci ne prouve encore rien; car cette veine n'envoie point de branches aux bras ni aux jambes, elle se partage aux côtés, & fournit en descendant une veine à l'émulgenté gauche, & une autre à la première des lombes du côté droit, ce qui ne doit augmenter en aucune sorte la force ni de l'un ni de l'autre côté. Un troisième sentiment est celui de Rhodigin qui dit que les hommes sont ambidextres, quand la chaleur du cœur se communique en abondance au côté gauche, & la chaleur du foye au côté droit, & quand la rate est aussi fort dilatée; mais qu'ils sont gauchers, quand il arrive que le cœur & le foye sont situés du côté gauche;

ou que le foye étant au côté droit, il se trouve si couvert de membranes épaisses, qu'il ne peut lui communiquer sa vertu : raison aussi frivole que celle de Scaliger. Car il est ridicule de soutenir que la ratte puisse donner de la vigueur au côté gauche, puisqu'étant dilatée elle l'affoiblirait plutôt. Pour ces membranes qui empêcheroient le foye de communiquer sa chaleur au côté droit, il semblerait que ce viscere agit par irradiation, au lieu qu'il agit par ses veines & autres vaisseaux que les membranes ne peuvent jamais embarrasser. Quand à la situation du cœur & du foye dans le côté gauche, on la remarque trop rarement pour en devoir rien conclure. Ceux qui font dépendre l'un & l'autre de la vertu du foye seul ne rencontrent pas mieux ; car il y a des hommes dont le foye manque de vigueur, qui sont plus forts de la main droite, & d'autres qui sont gauchers, quoiqu'ils aient un foye vigoureux. Et l'on ne remarque pas que les singes, ni d'autres animaux dont le foye est situé au côté droit, aient plus d'adresse d'un côté que de l'autre.

On devrait plus tôt imputer cet effet au cerveau, & plus encore à la moelle de l'épine qui n'est autre chose qu'une prolongation du cerveau. C'est de là que sortent les organes du mouvement qui sont partagés à droite & à gauche, tant au dedans qu'au dehors

du crane. Et c'est selon que ces nerfs sont également ou inégalement transmis au côté droit ou au côté gauche qu'il pourroit naturellement se former une disposition supérieure ou égale. Par là même on peut expliquer une chose qui paroît si admirable, pourquoi quelques-uns se servent mieux du bras & de la jambe opposée. C'est que la vigueur du bras dépend des nerfs de la partie supérieure de l'épine, au lieu que la vigueur de la jambe dépend des nerfs de la partie inférieure.

Ainsi l'on peut revoquer en doute certains faits que les Philosophes avancent à ce sujet. Par exemple, que quand une femme a conçu un mâle, elle avance la jambe droite; que les mâles sont conçus dans le côté droit de la matrice, & les femelles dans le côté gauche.

3^e Supposé qu'il y ait en effet dans la nature un côté droit & un côté gauche, nous pourrions encore nous tromper, & nommer droit dans les hommes ce qui seroit gauche &c. Car les philosophes n'ont point défini le droit & le gauche selon la commune acception, ils l'ont distingué par rapport à l'activité supérieure de l'un ou de l'autre. Ainsi dans son traité de *incessu animalium*, Aristote attribue aux animaux six différentes positions qui répondent aux trois dimensions, & qu'il ne détermine pas par rapport

à la situation des cieux , mais par rapport à leurs facultés & à leurs fonctions. De là vient qu'il appelle l'homme une plante renversée ; car il nomme la racine de l'arbre , la tête ou partie supérieure par où il se nourrit , quoiqu'elle soit tournée vers le centre de la terre , & ses branches vers le zénith. Les parties antérieures sont celles où les sens & les yeux sur tout sont placés ; les parties postérieures sont opposées à celles-ci. Les parties droites & gauches du corps ne sont pas invariables comme les autres ; car, dit-il , le côté droit est celui par où commence le mouvement ; le côté gauche celui qui est le plus foible & le moins mobile.

Les pythagoriciens & les platoniciens avoient embrassé avant lui ce sentiment. Ces philosophes concevant les cieux comme un corps animé , ils nommerent orient le côté droit , parce que leur mouvement semble partir de là. Et les Grecs ont appelé leur main droite *δεξια* , non à cause de sa situation , mais à cause de sa faculté , du verbe *δεχαμαι* je prends , parce que c'est de cette main que l'on a accoutumé de prendre.

Nous nous trompons donc en attribuant à la situation ce qui ne convient qu'à la faculté. Car plusieurs enfans sont gauchers , & continuant de l'être toute leur vie , ils ne se servent qu'imparfaitement de la main

droite qui par conséquent ne merite pas ce nom. C'est par là qu'on peut expliquer ce que dit Aristote que les cancrs & les écrevisses ont la patte droite plus grosse que l'autre ; car elles ont indifferemment l'une ou l'autre plus grosse. C'est en ce sens que Scaliger a raison , quand il dit dans ses commentaires que les paralysies attaquent d'ordinaire le côté gauche ; parce que le côté le plus vigoureux résiste mieux à l'impression du mal. Et les magistrats font sagement couper la main droite aux criminels , s'ils ont vû ce sens philosophique , au lieu que suivant l'opinion commune ils risquent d'épargner la main la plus coupable.

Il y a des hommes ambidextres , ce qui ne se rencontre pourtant que parmi les Athletes , & dans des corps très robustes , dont la chaleur & les esprits sont capables de fournir également aux deux côtés. C'est pour cela qu'Hippocrate a dit que les femmes ne sont point ambidextres , c'est à dire qu'elles le sont plus rarement que les hommes. Aristote a pu dire aussi que les hommes seuls sont ambidextres. Tel fut Asteropee dans Homere , & Parthenopée officier thebain dans Stace. Tel fut encore au sentiment de quelques-uns le premier homme , qui fut créé dans un état de perfection. Or dans ces hommes la main droite paroît également des deux côtés , & par conséquent

l'idée populaire n'a point lieu ici. D'ailleurs il y a selon Galien des *Αμδαπισεποι*, des hommes qui se servent mal des deux mains ; or en ceux-ci il n'y a point de main droite. Ce défaut se rencontre dans plusieurs femmes, & dans quelques hommes, qui quoiqu'accoutumés à se servir des deux mains, s'en servent également mal. Ainsi quelque sensé que soit le conseil d'Aristote, de s'accoutumer à se servir également des deux mains, il est impossible que tout le monde le suive ; car bien qu'il s'en trouve qui le puissent, il y en aura toujours qui ne le pourront pas.

Enfin on peut se tromper encore dans cette distinction des côtés par rapport au ciel & aux parties du globe. Car les cieux n'admettent point de droite, ni de gauche. Leurs parties sont simples ; leur mouvement est uniforme, il se succede sans aucune variation, en sorte qu'il seroit impossible d'y trouver un point d'où l'on commençât un calcul, & qui ne fût pas commun au cercle entier. Ainsi ce que dit Solin quoique vraisemblable n'a point de rapport à ceci ; que l'homme est un microcosme, ou petit monde, parce que ses positions répondent à celles du grand monde. Car de même que dans les cieux la distance des deux poles qui sont réputés le point supérieur & le point inférieur, est égale à l'espace entre l'orient & l'occident qui sont réputés le côté droit le

le côté gauche ; ainsi dans l'homme l'espace qui est entre l'extrémité des doigts de chaque main étendue est égal à l'espace qui se trouve entre la plante de ses piés , & le sommet de sa tête. Mais ceci ne prouve point qu'il y ait dans les cieux un point que l'on puisse nommer la droite. On pourroit avec autant de raison chercher un côté droit , & un côté gauche dans l'arche de Noé ; car sa longueur étoit de trente coudées , sa largeur de cinquante & sa profondeur de trente : ce qui s'accorde assés avec la proportion de l'homme , dont la longueur ou la hauteur excède six fois sa largeur , & dix fois sa profondeur , ou une ligne tirée entre le sternum & l'épine du dos.

D'ailleurs nous ne designons pas toujours de la même maniere les mêmes parties du ciel , comme si elles étoient à notre droite , ou à notre gauche. Le philosophe prend pour l'orient le point d'où il s'imagine que part le mouvement des cieux. L'Astronome qui contemple le midi , veut que la partie des cieux qui est opposée à sa main droite , soit la droite des cieux , & c'est l'occident. Le poete qui parle de l'occident prend le nord pour la droite , parce qu'il le voit à sa main droite : & c'est par là qu'on peut expliquer cet endroit d'Ovide :

Utque dux dextra zona , totidemque sinistra.

Mais les augurs qui tournoient le visage vers

Suite du Tome I,

Qq

l'orient, avoient le midi à leur droite : ce qui s'observoit également chés les hébreux & les chaldéens. Si donc nous désignons les parties du ciel par rapport à notre situation, il est évident qu'il ne peut y avoir de point fixe & invariable. Car si, pendant que nous regardons le soleil dans son meridien, nous appelons la droite des cieux ce qui est à notre orient, il faut que ceux qui habitent au delà de l'équateur, & du tropique du midi, lorsqu'ils nous regardent, nomment le côté opposé au nôtre la droite de leur ciel.

Il est donc démontré que l'usage plus fréquent de la main droite n'a point de fondement réel dans la nature. Et pour reprendre en peu de mots ce que nous avons dit, l'exemple des autres animaux ne le confirme point ; les enfans naissent indifférens à cet égard ; quoiqu'il soit à propos de les accoutumer à faire usage sur tout de la main droite, pour l'uniformité des mouvemens & des exercices ; les raisons alléguées sont insuffisantes ; en supposant qu'il y a dans la nature une droite & une gauche, & qu'un des côtés soit plus vigoureux que l'autre, on peut cependant se tromper par rapport à leur situation, en nommant la gauche ce qui peut être nommé la droite ; certains hommes n'ont qu'une main droite, d'autres en ont deux, quelques-uns n'en ont point. En-

fin cela est même douteux par rapport aux points du ciel , lesquels ni par eux-mêmes, ni par leur institution ne peuvent être réputés marquer notre côté droit, ou notre côté gauche.

De là il est facile de juger ce que l'on doit penser de plusieurs idées qu'on a attachées au côté droit & au côté gauche. Ainsi nous ferons peu de cas du remède que l'on trouve dans Kiranides ; je veux dire de l'œil gauche du hérisson pour se procurer le sommeil ; ou du pied droit d'une grenouille envelopé dans la peau d'un daim pour la goutte. Nous mépriserons ce que dit Artemidore que songer que l'on a perdu une dent du côté droit ou du côté gauche , c'est un présage de la mort d'un parent ou d'une parente. Nous connoîtrons aussi l'erreur de ceux qui partagent les deux côtés de l'homme en pair & impair , attribuant le nombre impair au côté droit , & le nombre pair au côté gauche , & qui par là prétendent déterminer par le nombre pair ou impair des lettres dont le nom est composé, quel côté sera heureux ou malheureux : en sorte que suivant les grecs Vulcain devoit être estropié du pied droit , & Annibal perdre l'œil droit. On voit enfin le peu de solidité qu'il y avoit dans ce dogme fondamental des augurs , que la main gauche est malheureuse , & que les bonnes choses nous réussissent mal ,

quand notre gauche se trouve opposée à la droite des dieux qui devoient nous les rendre favorables.

CHAPITRE VI.

De l'action de nager, ou de flotter sur l'eau.

LE peuple a encore adopté ces opinions, que l'homme nage naturellement, à moins qu'il n'en soit détourné par la crainte; que quand un homme s'est noyé, & qu'il est allé au fonds de l'eau, il remonte & surnage le neuvième jour, la vésicule du fiel étant crevée alors; que les femmes noyées sont couchées sur le ventre, & les hommes sur le dos; tous articles faux, ou du moins incertains.

Nous doutons en premier lieu que les hommes nagent naturellement, & l'on ne peut tirer cette induction de ce que les autres animaux le font sans instruction; car ils nagent par le même mouvement qui les fait marcher sur la terre. Ceci est également vrai, soit qu'ils se meuvent avec les deux jambes du même côté, ce qui fait l'amble; soit qu'ils se meuvent en levant un pied de devant, & le pied contraire de derrière en croisant, ce qui fait le trot; soit qu'ils marchent sur une base quarrée, comme parle Scaliger, lorsque les jambes des deux côtés se meuvent toutes ensemble, comme font

les grenouilles , & autres animaux saillans , ce qui constitue le saut. Par ces differens mouvemens ils sont en état de se soutenir , & de traverser l'eau ; sans rien changer au mouvement ordinaire de leurs jambes , ou à la position de leur corps.

Mais il en est autrement de l'homme ; pour nager , il faut qu'il change la position de son corps ; il faut qu'il se couche sur le ventre , au lieu qu'il marche droit sur ses piés. D'ailleurs , quand il marche , ses bras sont parallèles à ses jambes , & quand il nage , ils forment toute sorte d'angles. Enfin quand il marche , les bras & les jambes se meuvent successivement , mais lorsqu'il nage , ils se meuvent tous à la fois. Or d'exécuter toutes ces choses , de soutenir & de pousser le corps en avant , c'est ce que plusieurs n'ont pu apprendre dans leur jeunesse même. Quoique ce soit un art qui s'apprend , il tient pourtant plus de la nature que beaucoup d'autres habitudes , & l'on peut à peine le compter parmi les talens acquis , car lorsqu'on le sçait une fois , on ne l'oublie jamais , fût-on long-tems sans le pratiquer.

En second lieu , ce que l'on debite touchant les personnes noyées qu'elles surnagent le neuvième jour , la vésicule du fiel étant crevée alors , c'est une chose douteuse & pour le tems & pour la cause. Le tems où

ils furnagent est aussi incertain que le tems de leur corruption , laquelle est plus tardive ou plus prompte selon les qualités des sujets , & les saisons de l'année. Et nous avons observé que des chats & des souris jettés dans le même tems à l'eau remontent en des tems differens. Ceux qui sont gras remontent d'ordinaire les premiers , parce qu'ils se corrompent plus tôt que les maigres , & que leur substance approche davantage de la nature de l'air. Et l'une des raisons qu'apporte Aristote , pourquoi les anguilles mortes ne furnagent point ; c'est , dit-il , parce qu'elles n'ont guere de ventre , ni de graisse.

Pour ce qui regarde la cause du phénomène , il faut moins l'imputer à la vésicule du fiel crevée , qu'au ferment de la corruption qui enfle les parties , les rend spongieuses , & propres à se remplir d'air ; ce qui les fait nécessairement remonter à la surface des eaux. Nous en avons une preuve bien sensible dans les œufs , dont les bons vont au fonds , tandis que les œufs corrompus furnagent , aussi-bien que ceux que l'on nomme *hypenenia* , & qui ne sont pas pleins : c'est aussi la méthode dont on se sert pour connoître la bonté des graines ; car si elles sont gâtées , elles furnagent.

Nous nous sommes convaincus par notre propre experience que ce n'est point à la vésicule du fiel qu'il faut rapporter cet effet.

Des chats & des souris à qui nous l'avions arrachée, n'ont pas laissé de furnager. Et parce que j'avois lû dans Rhodigin, qu'un tyran avoit accoutumé d'ôter les poumons à ceux qu'il faisoit tuer, avant que de les jeter dans l'eau, afin d'empêcher ces corps de remonter, & de reveler ainsi ses meurtres; j'ai fait jeter des corps à l'eau sans poumons, & cependant ils ont remonté comme les autres. J'ai encore fait ôter la vessie de l'urine, & les intestins, & j'ai fait percer le crâne à quelques-uns, lesquels ont aussi remonté, quoique plus tard. Et quoique ces expériences n'aient été faites que sur des animaux, parce que les occasions de les faire sans crime sur des hommes sont trop rares, il me semble que ces mêmes expériences prouvent également par rapport à ceux-ci. Si quelques-uns en attribuent la cause à la bile, parce que naturellement elle cherche à surmonter les autres humeurs, ou qu'étant de la nature du feu, elle tâche de s'élever sur l'eau; nous leur accordons que suivant les loix ordinaires de la putréfaction, elle peut hâter l'émergence des cadavres; quoiqu'à dire vrai la rupture de la vésicule qui est une si petite partie dans l'homme, ne peut guere y contribuer.

Enfin que les femmes furnagent sur le ventre, & les hommes sur le dos, c'est un fait absolument douteux, & supposé qu'il

fût véritable, la raison que l'on en donne est frivole. Pline est le premier qui l'ait imaginée, comme si la nature, dit-il, avoit pris soin de la pudeur des morts, *veluti pudori defunctorum parcente natura*. Solin, Rhodigin, & beaucoup d'autres l'ont copié, & c'est encore la raison la plus généralement reçue. Mais, au jugement de Scaliger, elle ne convient que dans la bouche d'un orateur, & non dans les écrits d'un philosophe naturaliste. Car en premier lieu, la nature devoit également cacher les parties des hommes, puisqu'il leur est également honteux de les découvrir. Adam ne rougit pas moins de sa nudité qu'Eve, & les hommes de l'Amerique & des autres régions où l'usage des habillemens est ignoré, ont soin de couvrir ces parties aussi bien que les femmes. Si donc la nature avoit eu intention de ménager en effet la pudeur, les hommes & les femmes auroient également flotté sur le ventre.

D'ailleurs en louant la modestie de la nature, nous rabaissons sa sagesse. Car la posture que nous lui faisons donner à la femme conviendrait davantage à l'homme dont les parties sont plus exposées à la vue, lorsqu'il est debout, ou couché sur le dos. Aussi Scaliger abandonne-t-il cette raison, pour en apporter une autre qu'il tire de la différente conformation de l'homme & de la femme ;

quod ventre vasto sunt mulieres plenoque intestinis ; itaque minus impletur, & subsidet ; inaniorem maribus ; quibus nates preponderant. Si cela est ainsi les hommes ventrus flotteront sur le ventre, & les femmes qui seront grasses flotteront sur le dos. Mais l'anatomie nous apprend que les os des cuisses, & par conséquent ce qui les couvre, sont plus étendus dans la femme que dans l'homme, pour faire plus de place à l'enfant dans la matrice. Ceux qui attribuent cet effet aux mammelles des femmes ne levent pas entièrement la difficulté ; car ils n'expliquent point pourquoi les enfans de ce sexe flottent aussi sur le ventre. Mais nous finissons cet examen, de peur qu'il ne nous arrive ce qui arriva à ceux qui s'efforcèrent de rendre raison de la dent d'or, c'est à dire d'un fait qui n'exista jamais.

On dit encore qu'une cavale est plus tôt noyée qu'un cheval, quoique l'expérience ne favorise pas cette opinion. Il est facile de refuter cette autre erreur, que l'homme étant sous l'eau, il ne peut ouvrir ni fermer les yeux. On prétend encore que les personnes qui auroient perdu une cuisse surnageroient, parce que leurs poumons pourroient mieux les soutenir sur l'eau, que ceux dont les cuisses emporteroient le corps par leur poids. Nous n'avons point d'expérience sur cet article ; mais on observe pour

tant que les animaux se noyent, & vont à fond par les parties inferieures, & c'est ce que l'on peut remarquer dans les grenouilles à qui on a coupé les jambes de derriere. La plupart des hommes lorsqu'ils sont précipités, ou qu'ils tombent d'eux-mêmes d'un lieu élevé, tombent la tête la premiere; quoiqu'il ait plu aux poetes de faire tomber Vulcain sur ses pieds, lorsqu'il fut précipité du haut du ciel.

CHAPITRE VII.

De la pesanteur des hommes.

S'il faut en croire à notre experience, on rejettera comme faux ce que l'on dit si communément qu'un homme mort pèse plus que lorsqu'il étoit vivant. Il est à la vérité difficile d'en faire l'experience sur un corps humain; mais nous l'avons faite sur des animaux de moindre poids, dont il me semble que l'on peut tirer des conséquences justes par rapport à l'homme; & Plinè dit formellement que le fait est véritable par rapport à tous les animaux.

Nous avons exactement pesé un poulet, puis l'ayant étranglé dans la balance, nous n'avons observé d'abord aucune difference sensible dans la pesanteur; mais après l'y avoir laissé environ dix heures, jusqu'à ce

qu'il fût absolument froid, nous avons remarqué qu'il pesoit visiblement moins. Nous avons vérifié la même expérience sur des souris, & nous nous sommes servis de balances qui trébuchoient à la dixième partie d'un grain.

Il y en a qui ont avancé que les esprits animaux sont des substances legeres qui montent naturellement, & font monter les corps, & que les cadavres en étant privés, ils deviennent plus pesans. Mais nous leur répondrons qu'à la vérité ces esprits sont bien legers en comparaison du corps, mais qu'il est faux qu'ils n'ayent aucun poids : la philosophie même enseignant que les esprits sont des substances moyennes, elle admet nécessairement en eux une espece de corporalité qui suppose quelque poids. D'ailleurs il s'exhale des cadavres encore chauds, & nouvellement privés de la vie, des parties vaporeuses & fluides qui diminuent la pesanteur : ce qui pourtant n'égale point la transpiration de l'animal vivant. Ainsi le poulet & les souris ne furent pas si legers au moment de leur mort, qu'ils l'eussent été, si on les avoit laissé vivre dix heures davantage ; car dans cet espace de tems l'homme diminue de plusieurs onces. Le même sera vrai par rapport au tems du sommeil & des chaleurs de l'été. Car pendant un sommeil de dix heures l'homme perdra quelquefois

quarante onces ; & Sanctorius a démontré dans sa statique que durant les chaleurs de l'été, l'homme pèse plusieurs livres moins que durant la rigueur de l'hiver.

Si les cadavres semblent peser davantage, car on les compare ordinairement à des pierres que l'on veut enlever ou transporter, ce n'est pas qu'en effet leur poids soit plus grand, c'est qu'ils ne soulagent les porteurs par aucun mouvement. C'est aussi par la même raison que l'on trouve pesans ceux qui sont paralytiques, ceux qui sont tombés en apoplexie, & les personnes yvres.

On dit encore, & plusieurs sçavans sont dans cette opinion, que l'on est plus léger après le repas qu'à jeun, parce que les nouveaux esprits dont on a fait provision effacent pour le dire ainsi le poids des alimens. Mais nous avons vû le contraire en plusieurs personnes de tout âge & de tout sexe. Cette erreur vient de ce que l'on confond le sentiment que l'on a de sa propre pesanteur avec cette pesanteur réelle. Un homme qui aura bû un coup de vin se sentira à la vérité plus léger, mais il se trouvera plus pesant dans la balance. On y est plus léger le matin à jeun, parce qu'on a beaucoup transpiré durant le sommeil, & l'on se sent en même-tems plus léger, parce que l'on est refait de la lassitude du jour précédent.

A parler exactement, celui qui retient son haleine est plus pesant, tandis que ses poumons sont remplis d'air, qu'il ne l'est après la respiration : car une vessie pleine d'air pèse davantage qu'une vessie qui est vuide ; & si elle contient une pinte, elle pesera un quart de grain moins étant vuide.

C'est ce qui nous rend suspect ce que dit Montanus dans son commentaire sur Avicenne, qu'il a expérimenté sur une pierre de ponce, lorsqu'il explique comment la porosité des corps cause leur legereté. Il assure qu'une pierre de ponce en poudre est plus legere que lorsqu'elle étoit entiere. Mais, outre qu'en la broyant il ne paroît guere possible qu'il ne s'en perde quelques parties ; si une vessie médiocre contient à peine un grain d'air, on ne sçauroit en supposer plus de la centième partie dans une pierre de ponce de trois ou quatre gros. Or c'est ce que les balances les plus justes ne sçauroient nous découvrir.

On ne doit pas prendre à la lettre ce que dit le chancelier Bacon, & dont il renvoyoit la preuve à l'experience : qu'une dissolution de fer dans l'eau forte pesera autant que pesoient les deux séparément avant leur mélange, malgré ce qui s'exhale dans une épaisse vapeur pendant l'operation. Car le fait ne se vérifie ni dans la solution du

fer , ni dans celle du cuivre qui se fait avec une moindre ébullition. Nous l'avons expérimenté , & nous nous sommes servis de balances si justes , qu'un quart de grain les abaissoit ; car pour des expériences de cette nature , il les faut justes jusqu'à ce point.

Ce que rapporte *Hamerus Pappius* dans son livre intitulé *Basilica antimonii* merite aussi d'être examiné. Il prétend que si l'on calcine de l'antimoine au miroir ardent , quoiqu'il s'en exhale dans la calcination une vapeur grossière & pesante , son poids augmente plus tôt qu'il ne diminue. C'est pourtant une chose admirable que ces corps perdent si peu dans de semblables opérations , & qu'ils gagnent même quelquefois , & sur tout les métaux que l'on raffine , les cendres des os , & les briques brûlées , suivant le témoignage de *M. de Clavé* dans son traité des pierres. Mais si l'on ne pèse pas l'antimoine immédiatement après qu'il est calciné , on peut s'y méprendre parce qu'il s'imbibe promptement d'air , & qu'il regagne par là ce qu'il avoit perdu.

C H A P I T R E V I I I.

Des conduits pour les alimens & pour la boisson.

QUoiqu'il n'y ait plus maintenant que des hommes grossiers qui s'imaginent

qu'il y a deux conduits differens pour les alimens & pour la boisson, c'étoit autrefois l'opinion des sçavans. Platon aussi-bien qu'Eustathe & Macrobe l'ont soutenue. Il paroît qu'Eratosthene, Eupolis, Euripide ont été dans le même sentiment. Or ils ont montré par là qu'ils entendoient peu l'anatomie, & qu'ils connoissoient peu l'usage des parties du corps humain. On y voit à la vérité deux conduits; l'un situé près des vertebres du col, qui est l'œsophage, & qui sert pour les alimens & la boisson; mais l'autre par lequel on s'imaginoit que passoit la boisson, & qui est la trachée artere ne sert qu'à la respiration & à la formation de la voix. Il aboutit aux poumons, & se communique au cœur. C'est pourquoi l'on remarque ce conduit dans tous les animaux qui respirent, & qui ont des poumons; mais plusieurs qui n'ont point de poumons ont l'œsophage; tels sont tous les poissons qui ont des ouies par où leur cœur est rafraîchi; pour ceux qui ont des poumons, ils ont aussi une trachée artere, comme les baleines, & les poissons de la même espece.

D'ailleurs outre ces parties destinées à differens usages, la nature a placé une capsule cartilagineuse au haut de la trachée artere à l'ouverture du larynx, pour y recevoir l'air. Et pour en fermer l'entrée aux alimens & à la boisson, la sage nature y a

aussi placé l'épyglotte , ou une espece de couvercle semblable à peu près à la feuille du lierre , lequel se ferme toujours , lorsque ce que nous avalons passe dessus pour entrer dans le gosier. Quoique tous les animaux qui respirent n'aient point cette partie ; comme les baleines ; & les animaux ovipares , leur trachée artère est défendue autrement. Les baleines ont sur le sommet de la tête un tuyau par où elles jettent l'eau , de peur qu'elle n'entre dans leurs poumons. Dans les oiseaux qui n'ont point d'épiglotte , il se fait une contraction si juste de l'extrémité du larynx , que les alimens n'y peuvent entrer ; & s'il y en entre par hazard , il survient une toux qui dure jusqu'à ce qu'ils l'aient rejeté. C'est pour cela qu'il est impossible de boire & de respirer tout ensemble ; & que si l'on rit en buvant , la boisson sort par le nés. C'est pour cela encore que l'on se noye , quand l'eau entre dans la trachée artère. Et c'est par la même raison qu'un pepin de raisin suffoqua dans le moment le poete Anacréon , & qu'un autre fut suffoqué par un poil qui se trouva dans du lait.

Cependant , sur le témoignage d'Hippocrate qui fit tuer un cochon après lui avoir fait avaler une potion rouge , & qui en trouva la trachée artère teinte , on pourra dire que l'erreur que nous combattons n'est pas

pas toujours une erreur. On pourra même citer la pratique de quelques médecins qui ordonnent des syrops pour des enrouemens , ou autres maux de poitrine. Et nous avouons que quelques gouttes peuvent s'insinuer dans la trachée artère , & que les remèdes peuvent y descendre aussi facilement que les phlegmes. Mais il ne sera pas permis d'en conclurre , que l'air & la boisson ont un canal commun , & que toutes les liqueurs prennent cette route , parce qu'il y en aura passé quelque goutte par hazard.

CHAPITRE IX.

De l'éternument.

ON croit d'ordinaire que l'usage de sa-
luer ceux qui éternuent tire son origi-
ne d'une maladie épidémique , dans laquel-
le on éternuoit jusqu'à extinction de vie. Il
semble que ce soit Sigonius qui ait donné
lieu à cette opinion , en rapportant dans son
histoire d'Italie que sous le pontificat de
Gregoire le grand , il y eut une peste qui
emportoit tous ceux à qui il prenoit des
éternemens. Mais ce trait ne prouve rien ,
l'usage dont il est question étant beaucoup
plus ancien.

Quoiqu'il se soit écoulé plus de mille ans
depuis cet événement ; Apulée fait mention
de l'usage , dont nous parlons , à l'occasion

• Suite du Tome I.

R r

d'une femme qui est antérieure de trois siècles. Pline en parle aussi dans ce problème, *cur sternutantes salutantur*, & là même il raconte que Tibère qui d'ailleurs ne se piquoit pas d'une extrême politesse, ne manquoit jamais de s'acquiescer de ce devoir envers les autres, & qu'il vouloit qu'on le remplît à son égard. Petrone qui étoit encore plus ancien, & qui fut Proconsul de Bythinie sous Neron, en parle en ces termes : *Gython collectione spiritus plenus, ter continuo ita sternutavit, ut grabatum concuteret, ad quem mortuum Eumolpus conversus, salvere Gythona jubet*. Rhodiginus en rapporte un exemple encore plus ancien. Lorsque le jeune Cyrus délibéroit de sa retraite, il arriva qu'un des soldats éternua ; surquoi toute l'armée invoqua Jupiter le libérateur. Et l'on voit dans l'anthologie une épigramme qui semble y faire allusion :

Non potis est Proclus digitis emungere nasum,

Namque est pro nasi mole pusilla manus

Non vocat ille Jovem sternutans, quippe nec audit

Sternutamentum ; tam procul aure sonat.

Proclus ne peut se moucher avec sa main ; car elle est trop petite pour son nez. Quand il éternue, il ne dit pas, que les dieux m'assistent, car il ne peut s'entendre éternuer, parce que ses oreilles sont trop éloignées du bruit.

Cet usage étoit reçu non seulement chés les grecs & les romains comme il l'est parmi nous ; mais il l'est encore chés les peuples les plus éloignés de l'Afrique. Car nous lisons dans *Codignus, de rebus abassinorum*, que l'empereur de Monomotapa ayant éternué, il se fit des acclamations dans toute la ville ; & l'on en trouve un exemple aussi remarquable pour les Indes orientales, dans les voyages de Pinto.

Et si nous nous en rapportons aux rabbins, c'est une coutume encore bien plus ancienne ; car ils disent que dès le tems d'Adam, l'éternument étoit un pronostic de mort, & qu'il continua de l'être, jusqu'à ce que Jacob en eût obtenu de Dieu la cessation. C'est de là, disent-ils, qu'est venue la coutume de se saluer dans ces occasions, & de dire, quand on entendoit éternuer quelqu'un : *thobim chaiim*. Buxtorf. lexic. chald.

Cette ancienne coutume venoit sans doute de ce que les anciens s'étoient imaginé que l'éternument présageoit quelque bonheur ou quelque malheur ; c'est pour cela qu'ils se servoient de cette formule *Zû ôwrov*, pour détourner l'un, & pour souhaiter l'autre. D'abord ils tirèrent ce présage des causes naturelles, & des suites de ce mouvement ; & alors ils avoient quelque raison de le regarder comme un signe heureux ; car l'éternument étant une secousse du cerveau, par

laquelle il chasse les humeurs qui pourroient lui nuire, c'est en même tems une preuve de sa vigueur. De là vient qu'Aristote dans un de ses problèmes *sect. 33*. dit que ceux qui l'entendent l'honorent comme un don des dieux *προσκυνεῖν ω; ἱερόν*, & comme un signe de santé dans la plus noble partie de l'homme; ce qu'il infère de la pratique des médecins qui font prendre des sternutatoires à ceux qui sont en danger de la vie, & qui en augurent bien pour leurs malades si l'effet répond à leur attente. Hippocrate met aussi l'éternument parmi les signes salutaires. Il dit qu'il guerit le hoquet, qu'il est avantageux aux femmes qui sont en travail, & à ceux qui sont tombés en léthargie, apoplexie, catalepsie, & autres maladies du cerveau. Mais quand il arrive à des poumoniques, il peut être regardé comme un signe malheureux, parce que cette violente agitation suivant Hippocrate ne peut que leur nuire. Il est nuisible encore au commencement des catharres, parce qu'il empêche le rhume de se cuire; & Pline craint avec raison qu'il ne fasse avorter les femmes nouvellement enceintes.

Les anciens étoient aussi dans la superstition à cet égard; ils croyoient que l'éternument en soi leur annonçoit quelque chose de sinistre. Rhodigin l'a démontré par plu-

sieurs autorités prises de Théocrite & d'Homere. Et cela paroît encore par ce trait de l'athénien qui , parce qu'un des bateliers avoit éternué , voulut abandonner son entreprise ; & par le témoignage de S. Augustin, qui dit que les anciens se remettoient au lit, quand il leur arrivoit d'éternuer en se chauffant. Aristote demande encore pourquoi il est d'un bon augure d'éternuer depuis midi jusqu'à minuit , & d'un mauvais augure d'éternuer depuis minuit jusqu'à midi. Eustathe dans ses commentaires sur Homere a remarqué qu'éternuer à sa gauche c'étoit un signe malheureux , & qu'éternuer à sa droite , c'étoit un signe favorable. Aussi Plutarque nous apprend qu'avant la bataille contre Xerxes Thémistocle sacrifiant sur son vaisseau , & qu'un des assistans ayant éternué à sa droite , l'augur Euphrantides prédit à l'instant la victoire des grecs , & la défaite des perses.

L'usage de se saluer quand on éternue , est donc beaucoup plus ancien qu'on ne le croit ordinairement , & il ne tire point son origine de quelque maladie particuliere. Mais bien qu'il soit né de l'idée qu'on s'étoit faite sur cette violente agitation du cerveau qui surprenoit les assistans ; d'autres ayant remarqué quelques événemens qui n'y étoient liés que par hazard , on est enfin parvenu à faire ces formules par lesquelles

on souhaitoit que le mal fût détourné & que le bien arrivât.

CHAPITRE X.

Des Juifs.

Nous ne saurions adopter une opinion assés reçue touchant les juifs ; c'est qu'en general & naturellement ils ont une mauvaise odeur qui leur est particuliere. Nous ne rejettons pourtant pas absolument bien des choses qui ont rapport à cette opinion. Nous avouons que les animaux ont aussi communément des odeurs particulieres, qu'ils ont des couleurs differentes, & qu'en certains animaux comme en certaines plantes on remarque des senteurs agréables tantôt plus fortes, tantôt plus douces. Aristote ne connoissoit qu'un seul animal qui sentît bon ; mais on a découvert depuis plusieurs especes de singes, & la civette, dont on tire le musc. Nous croyons bien qu'outre l'odeur commune à l'espece entiere, chaque individu peut avoir une odeur particuliere qu'il ignore, & qui toute foible qu'on la suppose ne laisse pas de se faire sentir aux autres, & sur tout aux chiens, qui par là reconnoissent leurs maîtres dans les ténèbres mêmes. Il se peut que certains hommes aient eu une odeur agréable, comme Théophraste & Plutarque le disent d'A-

alexandre le grand , & comme Tzetzés & Cardan l'ont témoigné d'eux-mêmes. Il se peut que d'autres ayent une odeur defagréable , ou parce qu'ils prennent des alimens dont l'odeur se manifeste par les urines & la transpiration , & que la chaleur de l'estomach ne peut vaincre , ou parce qu'ils ont des humeurs vicieuses , comme dans les fièvres malignes , & même en santé , s'ils sont corpulens & d'un tempérament humide , quand les défauts d'une coction ne sont pas rectifiés par une autre. Mais soutenir qu'il y ait une mauvaise odeur affectée à la nation des juifs , c'est ce qui n'est justifié ni par la raison , ni par l'expérience.

Et d'abord si on consulte la raison , on ne trouvera point que l'on puisse attribuer à aucune nation de la terre une propriété matérielle du tempérament , excepté en ce qui dépendra du climat , parce qu'il n'y en a point que les conquêtes , ou le commerce n'ayent obligé de se mêler. On peut encore moins l'attribuer aux juifs ; quoiqu'ils prétendent s'être conservés sans mélange , il est constant qu'ils sont une composition de toutes les nations , laquelle a été occasionnée par les profelytes qu'ils ont faits , & surtout par leur dispersion générale , les uns ayant été contraints de parcourir toute la terre , les autres s'étant comme perdus dans les peuples chés qui ils ont été obligés de se

refugier. Les tribus de Gad, de Ruben, partie de celle de Manassé, & de celle de Nephtali furent emmenées captives par *Affur*, & le reste le fut par Salmanasar. Ces tribus ne retourneront jamais dans la Palestine, & les juifs ne les y reverront apparemment qu'avec leur Messie. Pour ce qui regarde les tribus de Juda & de Benjamin qui furent emmenées captives à Babylone par Nabuchodonosor, une grande partie s'en retourna sous la conduite de Zorobabel, le reste demeura, & au tems de l'invasion des Sarrafins ils s'enfuirent jusque dans les Indes, où ils demeurent encore confondus avec les payens, & ne different d'eux qu'en très peu de choses.

Les tribus qui se rétablirent en Judée, furent dispersées ensuite; outre seize mille que Tite envoya à Rome pour honorer le triomphe de Vespasien, il en vendit environ cent mille. L'empereur Adrien qui acheva de ruiner la Judée, en envoya un grand nombre en Espagne, d'où ils se dispersèrent encore en France, en Angleterre, & ailleurs, d'où ils furent bannis dans la suite. D'Espagne il en passa en Afrique, en Italie, à Constantinople, & dans les autres états du grand seigneur. Et si ce qu'ils disent quelquefois est véritable, qu'il y en ait encore en Espagne, en France, & en Angleterre, à qui on accorde une permission ta-

cite

cite d'embrasser l'état ecclésiastique ; l'église & les souverains profiteroient de leurs dépouilles , supposé qu'il fût aisé de les découvrir par leur odeur.

Or il est impossible qu'en ces pays différens qu'ils ont habité , ils ne se soient mêlés avec d'autres peuples ; & nous sommes assurés qu'ils ne sont pas exemts des maladies secrètes qu'ils ont contractées d'abord parmi les chrétiens. La fornication n'est pas un crime rare entr'eux , & c'est une opinion établie que les juives préfèrent les chrétiens à ceux de la nation.

Puis donc qu'il est constant qu'une partie de cette nation a péri , que l'autre est mêlée ; & qu'il est au moins très douteux que quelques-uns se soient conservés sans mélange : comment établir cette qualité distinctive des juifs , à moins que de l'établir aussi par rapport à ceux dont les générations sont mêlées , ou dont l'extraction est seulement juive.

D'ailleurs , supposé que l'on pût raisonnablement attribuer une mauvaise odeur particulière à quelque nation , il seroit toujours vrai que l'on devroit moins en accuser les juifs que tout autre peuple. Ils y donnent moins occasion par les alimens dont ils se servent , & par la propagation même. Pour ce qui regarde leur nourriture , soit raison , soit épargne , ils sont d'une grande sobriété

dans le boire , & dans le manger : ce qui les préserve des crudités , & par conséquent de la corruption des humeurs. Ils ont en horreur toutes les viandes suspectes , c'est pour cela qu'ils ne mangent guere que des animaux qu'ils ont tués eux-mêmes. Non seulement ils ont des jeûnes qu'ils observent avec scrupule , mais ils se bornent encore à un petit nombre de mets : à peine leur est-il permis de donner de grands repas en des occasions même extraordinaires. Moÿse leur a défendu presque toutes les viandes délicates dont nous chargeons nos tables. Ils ne mangent jamais du sanglier , ni aucune de ses parties dont les romains faisoient tant de cas , comme la hure &c.

Quanti est gula qua sibi totos ponit apros !

Animal propter convivium natum.

On ne leur sert ni lièvres , ni lapins , ni pluviers &c. Entre les poissons ils ne mangent que ceux qui ont des nageoires & des écailles. Or ces poissons sont en bien petit nombre comparés aux autres. Ils ne touchoient au rapport d'Aristote qu'à ceux dont les œufs étoient en grains , en sorte qu'ils se privoient de tout poisson qui a des arrêtes cartilagineuses ; de plusieurs qui ont les côtes droites comme les dents d'un peigne , & de beaucoup d'autres qui les ont courbées en arc ; de tous ceux qui n'ont point de côtes ,

& qui n'ont que l'épine, ou quelque'autre chose qui leur en tient lieu, comme les anguilles, les lamproyes, les congres; de tous les coquillages comme les huîtres, les moules; & de tous ceux qui ont des espèces de harnois, comme les écrevisses, les crabes, & les chevrettes. Ainsi vivant toujours sobrement, & leurs jeûnes fréquens contribuant à une parfaite digestion, il suit nécessairement qu'ils sont moins sujets aux crudités qu'aucune autre nation dont la diète n'est ni si raisonnable, ni si commune.

Pour ce qui regarde la génération, ce régime & l'observation exacte de la loi de Moïse doit la rendre plus épurée. Il leur est enjoint d'observer les tems de la purification, d'éviter leurs femmes quand ils ont contracté quelque impureté légale, ou qu'elles ont leurs mois: ce qui n'étant guere observé parmi les chrétiens, il arrive que leurs enfans sont sujets à des maladies qui ne les quittent jamais; & ces maladies doivent être malignes, puisqu'au sentiment des sçavans les meres les plus saines communiquent à leur fœtus les semences de la petite vérole & de la rougeole, dans la nourriture qu'elles leur donnent.

Enfin l'expérience n'est guere plus favorable à l'opinion commune touchant les juifs. Cette odeur prétendue ne se remarque ni dans leurs synagogues, ni dans leurs

maisons, ni même dans le commerce avec ceux qui sont propres. Les visirs & les bachas n'ont pas cette opinion des juifs, puisqu'au rapport du chevalier Henri Blunt ils en ont toujours quelqu'un auprès d'eux pour être leur conseil. Supposé qu'elle eût un fondement réel, en vain leur eût-on défendu d'approcher des corps morts, de peur de se souiller, puisqu'ils auroient été des cadavres vivans. Enfin notre prévention à cet égard se manifeste en ce que nous ne faisons point le même reproche à ceux qui embrassent la religion chrétienne, comme si en abjurant le judaïsme ils quittoient en même tems l'odeur spécifique de leur nation.

Nous ne devons chercher la source de cette opinion que dans l'aversion que les chrétiens ont pour eux, parce qu'ils ont crucifié le Sauveur. Et c'est ce qui nous les a rendus abominables. Or on aura pris dans le sens littéral une expression métaphorique qui ne signifioit autre chose que ce que Jacob dit de lui-même *gen. 34*, que ses fils lui avoient donné une mauvaise odeur dans le pays, c'est-à-dire qu'ils l'avoient rendu abominable à ses habitans. Et ce n'est pas le seul exemple qui prouve qu'il est dangereux de se servir en traitant avec le peuple de ces sortes d'expressions, parce qu'il ne manque guere de les prendre au sens littéral. Nous en avons un exemple remarqua-

ble dans la médecine. On a donné le nom de *loup* à cette espece d'ulcere qui par sa malignité consume les chairs : or en dépit du témoignage des sens , le peuple veut y trouver un loup réel & véritable.

La malpropreté d'une partie des juifs qui trafiquent de haillons , à quoi la misere les a réduits en quelques lieux où ils sont opprimés , a beaucoup contribué à établir cette opinion par rapport à la nation entiere ; c'est du moins ce que nous assure Sandys celebre voyageur Anglois. Il ajoute qu'ils sont communément gras , & qu'ils sentent comme tous ceux que le trop d'embonpoint rend paresseux & malpropres. Les épithetes que leur ont données quelquefois les anciens a encore accrédité cette même opinion. Ammien en parle à peu près comme Martial en avoit déjà parlé , dans la comparaison qu'il fait de Bassa avec eux :

Quod jejunia sabbathiorum

Mallet , quam quod oles , olere Bassa.

Mais il seroit injuste d'en conclurre qu'ils sentent naturellement mauvais , puisque c'est l'effet ordinaire de l'abstinence , & que toute autre nation auroit de même une mauvaise odeur, suivant le proverbe grec Νυσειας ὀζειν, *jejunia olere* , ce qui a fourni à Aristote la matiere d'un problème.

Enfin en supposant le fait , dont il est

question, véritable, les raisons que l'on en donne sont absolument frivoles. *Hucher*, & *Crucius* après lui imputent cette odeur à l'usage où ils sont de s'abstenir de sel & de viandes salées : ce qui est difficile à prouver pour les^e juifs modernes, & qui ne paroît point fondé par rapport aux anciens juifs, qui faisoient certainement les victimes & les oblations, dont les prêtres mangeoient une grande partie. Les victimes étoient salées au moins trois fois ; dans le lieu destiné à cet usage ; puis au bas des degrés par où l'on montoit à l'autel ; enfin au haut de ces mêmes degrés, comme on peut le voir dans *Maimonide*. Supposé encore qu'ils s'abstinissent entièrement de sel, la conséquence ne seroit pas juste. On n'attribue point de mauvaise odeur aux bêtes féroces qui mangent sans sel la chair des autres animaux, ni aux enfans, ni à des nations entières qui n'en connoissent pas plus l'usage que les premiers patriarches avant le déluge. On peut dire encore qu'il y a dans la plupart de nos alimens un sel naturel & caché, & qui en est séparé par les coctions ; comme les urines, les sueurs, les larmes de ceux même qui n'usent point de sel ne permettent pas d'en douter.

Campegius en donne une autre raison qui est volontiers adoptée par les chrétiens. C'est, dit-il, une punition dont ils ont été

frapés pour avoir mis à mort le Sauveur. Mais cette raison toute spécieuse qu'elle paroît n'a pourtant point de fondement solide, & dans une dispute elle est d'un foible secours. Cette maniere au reste n'est que trop usitée parmi certains auteurs, non seulement quand il s'agit de prouver des vérités réelles, mais encore lorsqu'il est question d'établir des choses qui n'eurent jamais d'existence : ce qui diminue la créance qu'on leur donneroit autrement. C'est ainsi qu'autrefois on avança que l'Irlande n'a point d'animaux venimeux, & que les habitans de la province de Kent en Angleterre avoient de longues queues en conséquence de la malediction que S. Augustin moine prononça contr'eux.

Quoique nous ne rejettions pas tout ce qui a rapport à cette opinion ; nous voyons pourtant qu'elle a d'extrêmes difficultés ; car il est peu raisonnable d'imputer à quelque nation que ce soit une qualité particulière, & moins encore d'attribuer à la nation juive une mauvaise odeur qui lui soit affectée ; puisque nul fait n'établit cette opinion, que les fondemens sur lesquels elle est appuyée sont très foibles ; & qu'en supposant le fait, les raisons qu'on en donne ne levent point les difficultés.



C H A P I T R E X I.

Des Pigmées.

NOus entendons par ce mot un peuple de nains, des hommes qui n'ont qu'une coudée , ou selon quelques-uns de deux pieds , ou de trois palmes , lesquels constituent une nation entière. Mais bien que cette opinion soit appuyée sur plus d'autorités que toutes celles que les personnes sensées ont mises au rang des fables , nous ne pouvons , après avoir bien pesé les autorités valables de part & d'autre , nous dispenser de ranger celle-ci dans la même classe.

Je dis autorités valables par rapport aux premiers auteurs qui nous ont transmis ce fait. Herodote , Philostrate , Mela , Pline , Solin &c. en ont bien fait mention ; mais ils n'étoient en ce point que les copistes d'Homere qui employe souvent des comparaisons agréables pour amuser son lecteur, & qui compare au troisième livre de l'Iliade les troyens à des grues qui fondent sur des pigmées : ce qui a été suivi par Oppien , Juvenal , le Mantouan , & d'autres poëtes modernes. Et d'une fiction amusante dans son origine , est sortie une fable reçue encore aujourd'hui par le vulgaire.

D'ailleurs entre ceux qui ont sérieusement examiné le fait la plupart le rejettent

comme fabuleux. Strabon cet habile & judicieux géographe, & Jule Scaliger écrivain exact, ont démontré que c'est une fiction poétique. Aldrovand qui a très bien écrit l'histoire des animaux l'a fait de même dans un discours exprès ; & Eustathe avoit précédé ces deux derniers. Albert le grand tout crédule qu'il est en général, dit que s'il y eut jamais de pareils nains, c'étoit sans doute quelque espèce de singes : ce que Cardan & beaucoup d'autres ont pensé comme lui.

J'avoue que deux autorités qui méritent attention semblent favoriser l'opinion vulgaire. La première est ce passage d'Aristote, *hist. des anim. liv. 8. ἐστὶ δὲ ὁ τόπος &c, hic locus est quem incolunt pygmaï ; non enim id fabula est, sed pusillum genus, ut aiunt.* Il est vrai qu'Aristote emploie son subterfuge ordinaire, *ut aiunt.* Car bien qu'il semble d'abord affirmer en disant, *fabula non est*, il détruit par ce mot ce qu'il venoit d'établir ; aussi Scaliger n'a point traduit la première partie de ce passage, comme la croyant indigne d'un si grand homme, ou comme insérée dans le texte par quelque copiste. Bien que cet ouvrage d'Aristote qui a coûté huit cents talens à Alexandre mérite l'admiration de tous les siècles pour le grand nombre de vérités qu'il renferme, il y a un très grand nombre de faits qui ne sont fondés que sur des rapports incertains ; il y en a d'autres

qui repugnent au témoignage de nos sens ; ainsi qu'il seroit aisé de le justifier par divers exemples , & que Scaliger l'a prouvé dans son commentaire.

La seconde autorité est ce texte d'Ezéchiel 17. 18 , suivant la vulgate : *sed & pygmai qui erant in turribus tuis , pharetras suas suspenderunt in muris tuis per gyrum*. Mais cette autorité toute respectable qu'elle est ne prouve rien. Car les interpretes varient , & le mot hébreu *gammadim* a diverses acceptions. Si Vatable , Aquila & Lyra l'ont rendu par *pygmai* , les Septante l'ont rendu par un mot qui signifie *les hommes du guet* ; ainsi que les arabes & les allemands. Suivant la version chaldaïque on lit *cappadoces* , selon celle de Symmaque les *medes* , & suivant la Françoisé ceux de Gamad. L'ancien interprete Théodotion & Tremellius , ont conservé le mot *gammadim* , de même que les interpretes hollandois , anglois & italiens , qui ont ainsi rendu le passage dont il est question : *les hommes d'Arvad étoient autour de tes murailles , & les gammadims étoient dans tes tours*.

Et cette diversité s'observe encore dans la maniere dont il faut entendre ce mot : les uns par *gammadim* entendant les peuples de Syrie , ainsi appelés de la ville de Gamala ; d'autres entendant les cappadoces ou les medes. Mais *Forerius* s'est avisé de lui donner

une acception singulière ; il croit qu'il étoit naturel d'appeller pygmées les soldats en faction sur les tours de Tyr , parce que ces tours étant très élevées , les hommes qui y étoient devoient paroître d'enbas n'avoir qu'une coudée de haut. Quelques-uns au contraire ont prétendu que par le mot pygmée il falloit entendre des hommes de la plus haute stature ; car disent-ils , *virī cubitales* ne sont pas des hommes qui n'ont qu'une coudée , ce sont des géans dont on ne mesure point la hauteur par pouces , mais par coudées. C'est ainsi qu'on donna la mesure de Goliath , laquelle étoit six coudées & une palme. S. Jérôme prend les pygmées non pour des nains , mais pour des hommes vaillans , robustes , & propres aux exercices militaires. Ce texte donc ne prouve rien , & les divers sens qu'on lui donne vont plus tôt à détruire la fable des pygmées qu'à l'établir.

D'ailleurs les plus fortes autorités diffèrent beaucoup dans les circonstances essentielles. Aristote place les pygmées en Egypte vers les sources du Nil ; Philostrate les met en Asie sur les bords du Gange ; Plin les place dans la Scythie. Les uns disent que les pygmées combattent les grues ; les autres , comme Menecles dans Athenée soutiennent qu'ils font la guerre aux perdrix. Ceux-ci veulent qu'ils soient montés sur des perdrix , & ceux-là sur des beliers.

Enfin les autorités modernes n'ont pas plus de quoi nous convaincre que les anciennes. Et quoiqu'il y ait des pygmées au delà du Japon, si l'on en croit Paul Jove, ou bien auprès des îles Molucques, selon *Pigafete*, ou dans la Groenlande suivant *Olaus Magnus*, on doit croire que les pygmées de *Paracelse* sont aussi réels, je veux dire les génies, les gnomes, les sylphes, & autres êtres d'une substance moyenne entre les corps & les esprits.

Puis donc que le fait ne peut être prouvé, on peut en examiner la possibilité. S'il n'est pas décidé quel espace demande l'ame pour exercer ses fonctions, nous ne croyons pas qu'une race de pygmées soit plus absurde qu'une race de géans. Ainsi l'on peut admettre l'opinion de *S. Augustin*, & de son commentateur *Vivés*; mais si les pygmées n'avoient qu'un pied de haut, ils devoient à l'exemple de *Philétas* avoir des semelles de plomb à leur chaussure, pour n'être point emportés par le vent, ou user de la même prévoyance de cet autre qui ne pesoit pas plus d'une obole; ce qui est si absurde que l'on croiroit qu'il y a faute d'impression, si *Elien* n'assuroit le même fait, suivant la remarque du sçavant *Casaubon*.

Enfin supposé qu'une telle nation existât, ce que l'on a dit ne laisseroit pas d'être ridicule: qu'ils se battent contre les grues mon-

rés sur des perdrix , ou sur des beliers ; aussi-bien que ce que dit Ctesias , que ce sont les gardes du grand Mogol , & qu'il en a trois mille à sa solde : conte puerile ; car de pareils gardes ne seroient guere propres à le défendre , comme les pygmées ne purent blesser Hercule , avec leurs flèches , & ne firent que le réveiller de son sommeil.

CHAPITRE XII.

De la grande année climactérique.

LEs yeux de l'esprit & ceux du corps tombent d'une manière bien différente dans l'erreur ; ceux-ci voyent les objets éloignés moindres qu'ils ne sont en effet , comme le soleil , les étoiles , & la terre même. Ceux-là au contraire leur attribuent souvent des horizons plus grands que leur sphère. C'est ce qui est arrivé aux héros , & à plusieurs grands hommes qui s'étant faits une haute réputation par des vertus réelles , ont encore été célébrés pour des actions qui ne leur appartenoient pas. Le même est aussi arrivé aux étoiles , & aux grands *lumières* des cieux. Bien qu'assés admirables en eux-mêmes , ils ont été loués pour des effets qui ne dépendoient nullement d'eux , & loués jusqu'à rendre suspecte leur véritable puissance. C'est encore ce qui est arrivé aux nombres 7 & 9 , qui multipliés l'un par

l'autre, font le nombre de 63, qui passe généralement pour le grand climactérique de la vie humaine. Les jours de l'homme se comptent ordinairement par septenaires, & l'on présume que chaque septième année amène quelque changement soit dans la constitution du corps, soit dans les dispositions de l'ame, ou dans tous les deux. Mais parmi les septenaires, il y en a trois plus remarquables que les autres, qui sont sept fois 7 ou 49; neuf fois 9 ou 81. Et celui de sept fois neuf, ou 63. qu'on croit le plus fatal de tous, parce qu'il est composé des deux autres nombres, & qu'il en renferme par conséquent toutes les vertus. De là vient qu'on l'attend toujours avec une espèce de frayeur, & que l'on regarde comme une faveur signalée de le passer. Cependant il y a bien des gens qui traitent cette frayeur de terreur panique; pour moi je la trouve puerile, & indigne de quiconque fait le moindre usage de sa raison.

Or, sans nous arrêter aux raisons tirées de l'astrologie, on peut dire que ce qui a répandu cette erreur, & qui l'entretient, c'est en premier lieu la vertu extraordinaire & secrète que l'on croit renfermée dans ce nombre. Et à dire le vrai le peuple est excusable en ce point, après ce qu'en ont dit les plus célèbres écrivains. Pythagore est de ce nombre; en quoi il a été suivi par ses disci-

ples, & par toute la secte italique. Le Platonisme est plein de conceptions fondées sur des nombres. Philon le juif a été plus loin que tous les autres, il avoit un égard superstitieux pour ce nombre, & pour établir son opinion, il a débité tout ce qu'il avoit pu recueillir. Mais on n'y trouve rien qui puisse satisfaire un lecteur judicieux, & l'on ne peut en croire Philon & les autres qu'autant que l'on est séduit par les préjugés.

Car 1^o les nombres de 7 & de 9 ne sont pas les seuls qui aient été célébrés pour des vertus abstruses; presque tous les autres ont été réputés mystérieux. Les chrétiens sur tout ont exalté les nombres de 1 & de 3, parce qu'ils expriment l'unité & la trinité de Dieu. Le nombre 4 est célébré à cause des quatre élémens, & du nom de Dieu qui n'a que quatre lettres en hébreu, en grec, en arabe, en persan, en égyptien &c; & les disciples de Pythagore avoient accoutumé de jurer par ce nombre. Le nombre 6 a été préconisé non seulement à cause des six jours de la création, mais encore par rapport à lui-même, en ce que c'est un nombre parfait, & le premier qui soit composé de ses propres parties, car on y trouve 1, 2, 3, c'est à dire la sixième partie, la moitié, & le tiers du tout, qui tous ensemble font 6. Le nombre 10 a été célébré parce qu'il con-

tient des nombres pairs , impairs , longs , plats , carrés , & cubiques. Et Aristote remarque avec admiration que les barbares comme les grecs comptoient jusqu'à dix ; il ajoute que ce qui étoit si généralement reçu ne pouvoit être l'effet du hazard , & qu'il devoit y en avoir quelque cause fondée dans la nature de la chose. Chaque nombre a donc eu ses admirateurs , comme on le peut voir d'une manière plus détaillée dans Rhodigin , & plusieurs autres qui ont écrit après lui ; chacun louant le nombre qui a rapport à son sujet , & qui peut lui donner de la réputation.

On a encore exalté les nombres à cause de quelque vertu artificielle ou fortuite , tirée de la mythologie. Le nombre 9 a trouvé ses partisans à cause des neuf muses ; celui de 7 à cause des sept merveilles du monde , des sept portes de Thebes , des sept villes qui se disputoient l'honneur d'avoir produit Homere , des sept étoiles dans la petite ourse , & dans la grande : choses naturelles à la vérité , mais qui ne donnent point à ces nombres de privilege réel qu'on ne puisse accorder à d'autres nombres , puisqu'il y a des constellations qui ont un nombre d'étoiles différent. Il y en a cinq dans le sagittaire , trois dans la ceinture d'orion , & quatre dans les pieds du centaure. Quelque frivoles que soient ces observations ,
elles

elles se trouvent en de très bons auteurs, dans Philon principalement. Et l'on ne s'est pas contenté de fonder ces éloges sur les fictions des poëtes, on les a encore établis sur des principes faux ou douteux. On debite pour des faits constans que les femmes ont leurs mois, & que les hommes pareillement sont propres à la génération, quand ils ont atteint deux fois sept ans; ce qui pourtant varie dans la plupart suivant le climat, ou le temperament. *Sanguis menstruofus ad diem, ut plurimum, septimum durat*, dit Philon. Mais ce qu'il dit ici est contredit par l'expérience, & par Hippocrate, qui dans son livre de la diete assure que cela n'est que rarement vrai, & n'arrive qu'aux femmes qui abondent en humeurs séreuses & en pituite.

On fait encore valoir le nombre 7 par les sept embouchures du Nil; mais nous avons prouvé ailleurs par les géographes, que le nombre de ces embouchures a été tantôt plus grand, tantôt plus petit.

On dit ordinairement les sept sages de la grèce; mais Diogene Laerce dans la vie de Thales dit en termes exprès: *magna de eorum numero discordia est*; les uns n'en comptant que quatre, d'autres dix, & quelques autres jusqu'à douze. On ne s'accorde guere mieux sur leurs noms, qui sont rapportés différemment par ceux-

là mêmes qui conviennent entr'eux de leur nombre.

Les planetes qu'on a prétendu limiter au nombre de sept, dans l'orbe inferieur des cieux, ont aussi contribué à faire relever le nombre 7. Cependant on a démontré que le nombre des planetes est plus grand, & Galilée en a découvert deux nouvelles dans l'orbe de sature, & quatre dans l'orbe de jupiter. Je dis le même des sept pleiades : Galilée n'en compte pas moins de quarante. Il est aisé d'en découvrir six, & l'on a hardiment décidé qu'il y en avoit sept.

Philon dit que les cieux sont entourés de sept cercles, l'arctique, l'antarctique, les deux tropiques, l'équateur, le zodiaque, & le cercle lactée, quoique les astronomes en comptent bien davantage. Sans parler de son cercle lactée, qu'Aratus, Geminus & Proclus ont adopté, outre les cercles qu'il nomme, on compte encore le meridien, l'horizon, & les deux colures qui sont considerables, & dont Hipparque, Eudoxe, Ptolemée & les astronomes après lui ont fait mention. D'où j'inferes que si le sujet le demandoit, on diroit avec autant de fondement qu'il y avoit sept sibylles, & qu'il n'y a que sept signes dans le zodiaque.

On veut absolument que ce vers de Virgile, *ô terque quaterque beati*, traduit de celui d'Homere

τρεῖς μακάρες Δαίμονι καὶ τετραχίς

signifie, *ô vous sept fois heureux* ; & c'est ce qui a fort accredité l'idée que l'on a du nombre septenaire. Cependant il n'est pas clair que ce soit le sens du poëte. Si Rhodigin, Be-roalde, & quelques autres après Macrobe l'entendent de la sorte, Servius cet ancien & habile commentateur soutient que Vir-gile a seulement pris un nombre défini pour un nombre indéfini. Strabon ne trouve dans Homere qu'une amplification ; enforte que ce poëte en suivant l'usage ordinaire eût dit trois fois heureux, & que pour excéder l'u-sage, il a dit & quatre fois heureux. Stra-bon en trouve un autre exemple dans le dis-cours de Circé : celle-ci voulant exprimer les dangers & les horreurs de l'océan, elle ne s'arrête pas aux expressions ordinaires pour marquer le flux & le reflux ; mais elle amplifie & dit qu'il n'arrive pas moins de trois fois par jour :

Terque die revomit fluctus, iterumque resorbet.

De même lorsqu'Horace dit : *felices ter & amplius*, nous devons l'entendre du nombre quatre qui excède celui de trois, quoiqu'il ne l'ait pas clairement designé.

Mais ce qui a contribué davantage à relever le nombre de sept, ce sont les observations des mouvemens de la lune, qu'on suppose se mesurer par sept ; & des jours critiques

des maladies que l'on compte aussi par sept. Pour ce qui regarde les phases de la lune, il est vrai qu'elles se mesurent de la sorte, mais cela ne lui donne aucune prééminence sur les autres planetes puisque leur mouvement se mesure de même; celui des étoiles fixes par plusieurs milliers d'années; celui du soleil par 365 jours. Celui des planetes plus éloignées par un plus grand nombre de jours, celui des planetes moins éloignées par un nombre de jours moins grand.

Et si nous considérons la révolution du premier mobile, & le mouvement diurne de l'orient à l'occident qui est commun à tous les orbes, nous trouverons qu'il se mesure par un autre nombre; car s'accomplissant en vingt-quatre heures, ce nombre se trouve dans quatre fois 6. Et c'est la mesure ordinaire & générale du tems, comme des mois, des années, des olympiades, des lustres, des indictions, des cycles, des jubiléés &c.

D'ailleurs les mois ne sont pas seulement lunaires, & mesurés par les quartiers de la lune, ils sont encore solaires & déterminés par le mouvement du soleil, c'est à dire par le tems que le soleil met à parcourir trente degrés de l'écliptique. Hippocrate comptoit par les mois solaires, les mois de la grossesse des femmes. Car 9 fois 30 jours qui en font 270 ou neuf mois complets,

font aussi 40 semaines qui font le terme ordinaire des femmes. Ce que j'avance, paroît en ce qu'il dit que deux jours font la quinzième, & trois jours la dixième partie du mois. Tel fut le mois des anciens hébreux avant leur sortie d'égypte ; & c'est par là qu'on trouvera le calcul juste de ces deux passages, dont l'un dit que les eaux du déluge couvrirent la surface de la terre durant 150 jours, & l'autre qu'elles la couvrirent depuis le 17. jour du second mois jusqu'au 17. jour du septième. Pour ce qui regarde la division du tems en semaines, les hébreux s'en servoient à cause de leur sabbath ; mais il n'y a pas d'apparence que les anciens romains l'ayent connue, eux qui divisoient leurs mois en ides, en nones & en calendes.

D'ailleurs les mois ne se partagent pas exactement en septenaires ou en semaines dont quatre fassent précisément vingt-huit jours, de quelque maniere qu'on les prenne. Outre le mois ordinaire, il y en a quatre qui sont considérables ; le mois de peragrations, celui d'apparition, de consécration, & le mois médical ; & quelques-uns de ces mois sont plus longs, & d'autres plus courts que le mois ordinaire. Le mois de peragrations est le tems que la lune emploie pour faire sa révolution d'un point du zodiaque jusqu'à son retour au même

point, & ce tems n'est que 27 jours & 8 heures ou environ, enforte que le mois lunaire ne comprend pas quatre semaines entieres.

Le mois de consécution, ou de progression, selon d'autres, est l'espace entre une conjonction de la lune avec le soleil, & une autre conjonction; & cet espace est de vingt-neuf jours & demi. Car la lune retournant au même point où elle avoit été éclairée par le soleil, & ne l'y trouvant point, car durant ce tems il a passé deux signes du zodiaque, elle le suit & l'atteint au bout de deux jours & de quatre heures; ce qui étant ajouté au mois de peragracion fait un mois de 29 jours & demi. Ainsi ce mois excède le mois lunaire, & la quatrième semaine comprend plus de sept jours.

Le mois d'apparition est, excepté trois jours que la lune ne paroît point ordinairement, le tems qu'elle est sur l'horizon, & celui-ci ne contient que 26 jours & douze heures.

Le mois médical est de 26 jours & de 22 heures, il est composé de tous les autres. Car si de 29 & demi qui est le mois de consécution, vous déduisez 3 jours que la lune ne se montre point, il restera le mois d'apparition 26 & demi, & si vous ajoutez 27 & un tiers, ce qui fait le mois de peragracion, vous aurez 53 jours & 10 heures, le-

quel divisé en deux parties égales fait deux fois 26 jours & 22 heures, c'est à dire deux mois *médicaux*. C'est Galien qui les inventa, pour mieux supputer les jours critiques.

Quant aux jours critiques, c'est à dire ceux, où après un effort de la nature il arrive quelque changement considerable, on en trouvera plus tôt la raison dans l'astrologie que dans l'arithmétique. En effet, en commençant le calcul avec la maladie jusqu'au septième jour, la lune sera dans un aspect tétragone, c'est à dire de 4 signes plus éloignée qu'elle ne l'étoit au commencement de la maladie. Au 14 jour elle sera dans un aspect opposé; & au troisième septenaire, elle sera de nouveau dans l'aspect tétragone, comme il est aisé de s'en convaincre par les figures des astrologues, & sur tout dans *Lucas Gauricus de diebus decretoriis*.

D'ailleurs, outre qu'en comptant par le mois médical, le premier septenaire a six jours 17 heures & demie; le second tombe sur l'onzième heure du treizième jour, & le troisième se termine dans le vingtième jour naturel, Galien & Aben Ezra ont observé que par rapport à l'excentricité, & l'épicycle, ou le moindre orbe de la lune, son mouvement est inégal, & par conséquent le calcul des jours critiques

doit varier. Lorsqu'elle se meut dans la partie supérieure de son orbe, elle marche plus lentement que quand elle se meut dans sa partie inférieure; en sorte qu'étant au sommet, elle arrive plus tôt au signe tétragonal & opposé, & alors le jour critique sera dans le 6 jour & la 1^{re} heure. Et lorsqu'elle est au plus bas, le calcul critique sera hors de la latitude de 7; & n'arrivera pas avant le huitième, ou le neuvième jour; considérations importantes pour le calcul des jours critiques, & qui montrent que les autres nombres y ont autant de part que ceux de 7 & de 14.

On a cherché jusque dans les livres saints de quoi fortifier cette opinion. Et c'est dans la vue d'exalter le nombre 7. que l'on a fait cette remarque, que l'année du jubilé tombe sur 7 fois 7: en quoi pourtant on peut se tromper. Car on lit au lévitique 25. que le jubilé se célébroit chaque cinquantième année; & c'est ainsi qu'au témoignage de *Ben Maimon* les juifs l'entendoient; ainsi le jubilé n'arrivoit pas dans l'année qui faisoit la dernière des 7 fois 7; mais l'année suivante. On a encore regardé comme un grand avantage pour ce nombre, que la généalogie du Sauveur est comptée par 14 générations, comme le dit S. Mathieu, ch. 1. depuis la captivité de Babylone jusqu'à *Jésus-Christ*

Christ quatorze générations. Ceci ne doit pourtant pas être pris à la lettre ; car S. Mathieu ne compte que 14 générations depuis David jusqu'à Jechonias, au lieu qu'il y en avoit 17, suivant le livre des rois qui est plus étendu. L'évangéliste a omis celles d'Azarias, de Joas & d'Amazias ; car il dit : *& Joram engendra Ozias*, au lieu que dans le livre cité il se trouve trois générations entre ces deux. En effet Ozias étoit fils d'Amazias, celui-ci fils de Joas, & Joas fils d'Azarias qui lui-même étoit fils de Joram ; en sorte qu'à parler exactement Joram étoit le bisayeul & non pas le pere d'Ozias. Et ces trois rois remplissoient un assés grand nombre d'années ; car si Azarias n'a régné qu'un an, Joas en régna 40 & Amazias 29. Et bien qu'il soit constant que cette chronologie suffisoit au but de l'évangéliste, cependant on ne peut en tirer avantage en faveur du nombre 7.

Enfin, quoique certains auteurs aient avancé beaucoup de choses pour exalter differens nombres, on doit souvent les entendre dans un autre sens qu'on ne les entend communément ; & sans prétendre y trouver de vertu secrete, il faut se contenter d'un sens hiéroglyphique ou figuré. Il est vrai que Dieu a tout fait par poids, par nombre, & par mesure, mais rien de cela n'a influé sur ses ouvrages. Il est vrai que

nos jours , nos actions , nos mouvemens étant mesurés par le tems , ce qu'ils ont de remarquable doit se rapporter à quel nombre ; mais il ne suit pas de là que le nombre ait été la cause des événemens. C'est donc contre toute raison que nous attribuons au tems le pouvoir d'operer certaines choses ; & c'est mal s'exprimer que de dire : le tems consume toutes choses , car le tems n'agit point , il ne détruit point les corps : c'est plus tôt en lui que les principes des corps agissent ou souffrent ; le tems ne fait que les développer ; & en mesurant les mouvemens , il nous instruit plus tôt de leur durée , qu'il ne les produit physiquement.

Quelques observations tirées de *Horatius Ranzovius* , de *Baptiste Codronchus* , & de *Marcellinus Lemnius* , qui ont écrit sur les années climacteriques favorisent aussi l'opinion commune ; mais sur tout la lettre qu'écrivit Auguste à son neveu Cajus , pour l'exhorter à célébrer le jour de sa naissance , par lequel qu'il avoit passé la 63 année , *cette grande année climacterique , & si dangereuse pour l'homme*. Cependant il n'y auroit point de nouveauté à soutenir l'opinion contraire.

1^o Aristote dans un de ses discours politiques qui est contre Platon , qui mesuroit la durée d'une fatalité périodique des nombres la vicissitude ou les révolutions des empires , Aristote , dis-je , nie conséquemment que l'a-

née climactérique dont nous parlons soit dangereuse. Ptolomée ce mathématicien célèbre dit formellement qu'il ne veut point communiquer ce qu'il a découvert dans les sciences par des nombres, ou des dimensions qui n'operent rien, & qui ne contiennent point la nature des causes. Or, disent Rhodigin & Pic de la Mirande, par ces nombres il entend les années climactériques, c'est à dire ces nombres si fameux de 7 & de 9. Cenforin s'en explique plus nettement; en parlant de ces mêmes années, il dit: » au sentiment de quelques-uns, 7 » fois 7, qui font 49, c'est la plus dangereuse de toutes les années; d'autres à sept fois » 7 ajoutent neuf fois 9 qui font 81; & Platon a regardé ces nombres comme importants, parce qu'ils sont composés de nombres carrés. Il y en a qui la croient la plus dangereuse; pour moi je pense qu'elle l'est moins que l'autre; car bien qu'elle contienne les deux nombres 7 & 9, ils n'y sont pas en carré; & ce nombre différant des deux autres, il ne doit avoir aucune vertu ni dans l'un, ni dans l'autre.

On ne peut pas même avancer que cette année soit marquée par la mort de plusieurs grands hommes. Je trouve à la vérité qu'Aristote mourut dans cette année; mais il étoit né avec un estomach si débile, qu'il est surprenant qu'il y soit parvenu. Le Psal-

misfe fait mention d'une année dangereuse différente de ces trois ; c'est la soixante & dixième , ou l'année dans laquelle sont contenus dix fois 7. Solon étoit dans le même sentiment au rapport d'Herodote. Et cette année doit certainement passer pour la plus dangereuse , qui est le période de toutes les autres. Ainsi les anciens different entr'eux par rapport à ces années , & nous ne convenons point avec eux. Et quoique suivant les siècles & les nations on ait varié sur cet article , cependant en particulier chacun a cru son opinion la meilleure , & la plus conforme à la vérité.

2^o Quoiqu'il ait plu à Varron de partager la vie humaine en 5 parties , à Hippocrate de la distribuer en 7 , à Solon de la diviser en 10 ; il est vraisemblable qu'ils ne l'entendoient pas à la rigueur. Ainsi quand Varron finit l'enfance à 15 ans , l'adolescence à 30 , la jeunesse à 35. son calcul sera vrai dans tous les points de ces périodes , car il n'a pas prétendu les limiter à la dernière année de chacun. Ainsi quand Hippocrate partage notre vie en sept stations , & qu'il termine la première à sept ans , la seconde à 17 , la troisième à 28 , la quatrième à 35 , la cinquième à 47 , la sixième à 56 , & la septième à la dernière année de notre vie , en quelque tems qu'elle arrive , nous voyons qu'il ne fait pas exactement ses di-

visions par 7 & par 9 ; & qu'il ne parle point de la grande année climacterique. D'ailleurs il y a entre chacune de ces stations au moins l'espace de sept ans , & tout ce qui arrive dans cet intervalle peut également s'appliquer à l'espace entier , comme s'il n'étoit arrivé que dans la dernière , ou dans la septième année de cette division.

Solon avoit partagé la vie humaine en dix septenaires , parce que dans chacun l'homme subit quelque changement remarquable. Dans le premier les premières dents tombent ; dans le second l'homme atteint la puberté ; dans le troisième , la barbe lui croît ; dans le quatrième il acquiert sa force ; dans le cinquième il devient mur pour la propagation ; dans le sixième , il commence à modérer ses desirs ; dans le septième il voit augmenter sa prudence &c. Or bien que cette division soit générale , & procède par septenaires , on auroit tort d'en limiter chaque partie à la dernière année ; car on ne doit pas plus s'attendre à voir toute la barbe venue à vingt & un ans , que croire que l'on ait acquis à quarante-neuf ans le plus haut degré de sagesse. Et de même quoiqu'une de ces divisions contienne 7 & 9 , & arrive aussi sur le déclin de la vie , il est plus raisonnable d'en imputer les événemens à chaque année de ce septenaire , que de restreindre à la dernière tous les

événemens malheureux qui peuvent arriver depuis 56 jusqu'à 63.

3^o Pour ce qui regarde les observations, nous en appellons à l'expérience qui prouve aussi le contraire. Car on devroit plus tôt choisir la soixantième année qui précède celle dont il est question; ainsi nous opposerons 60 à 63, & 63 à 66, parce qu'il y a moins de personnes qui arrivent à la dernière année des nombres posés, comme il en meurt certainement un plus grand nombre dans le premier septenaire, & peut-être dès la première année; car tous ceux qui ont vécu se sont trouvés dans celle-ci; outre que les enfans sont sujets à tant de maladies que nous ne comptons guere sur eux qu'ils ne soient sortis de l'enfance. Fabrice de Padoue dans son ouvrage de *catena temporum* commence une liste des grands hommes qui sont morts dans la grande année climacterique; mais elle est si courte que l'on ne peut en tirer aucune induction; car il n'en nomme que quatre, Diogene le cynique, Denys heracleotique, Xenocrate platonicien, & Platon. Mais au témoignage de Censorin Denys se laissa mourir de faim à 82 ans. Xenocrate tomba par hazard dans une chaudiere, & mourut aussi dans un âge très avancé, & Diogene vécut jusqu'à 90 ans. Pour ce qui est de Platon, sa mort n'est pas exactement marquée; mais aucun de

ceux qui en parlent ne la rapporte à la 63^e année. Néanthes dans Laerce dit qu'il vécut jusqu'à 84 ans : Suidas jusqu'à 82. Hermippe la met à la 81. Ce dernier paroît le plus exact ; car si Platon, comme il le prétend, nâquit dans la 88. olympiade, & mourut dans la première année de la 108, il n'aura vécu en effet que 81 an. Ainsi vérifia-t-il l'opinion qu'il avoit suivant Censorin, que la vie de l'homme ne s'étendoit point au-delà, & qu'il arriveroit à ce terme qui est composé de neuf fois 9. De là vient, dit Seneque, que quelques Athéniens frappés de cette circonstance de sa mort qui arriva précisément à pareil jour qu'il étoit né, & l'an 81 de sa vie, lui offrirent des sacrifices. J'avoue que Bodin compte plus de grands hommes qui soient morts dans leur 63^e année ; *moriuntur innumerabiles anno 63, Aristoteles, Chrysippus, Bocacius, Bernardus, Erasimus, Lutherus, Melancthon, Sylvius, Alexander, Jacobus Sturmius, Nicolaus Causanus, Thomas Linacer, eodem anno Cicero casus est.*

Nous répondrons 1^o qu'il seroit facile de trouver d'autres années où sont mort plusieurs hommes illustres ; 2^o que nous doutons de la vérité de ce qu'il avance. Pour ce qui regarde Sylvius & Alexandre, il devoit mieux les faire connoître, car j'ignore de qui il parle ; mais Chrysippe, si nous en croyons Laerce, mourut dans sa 73. Boca-

ce mourut dans la 62. Linacer dans la 64. Erasme au témoignage de Paul Jove passa la 70. Et Cicéron, si l'on s'en rapporte à Plutarque, fut tué à l'âge de 46 ans. Ainsi la question est fort embarrassée, & les témoignages des auteurs ne décident point, puisqu'ils produisent des preuves frivoles, & qu'ils allèguent de faux exemples.

4^o Ceux qui mesurent ainsi la vie humaine, & qui définissent par des périodes fixes les changemens qui arrivent à l'homme, ne songent point à cette grande variété que les médecins & les physiciens y découvrent. Car puisqu'ils assurent que les femmes vieillissent plus tôt, que les hommes, que les hommes bilieux vivent moins que les sanguins, & que plusieurs n'attendent pas le nombre des années pour vieillir, c'est une chose impossible ou superflue que d'assigner à tous indifferemment une même année climactérique. On devroit plus tôt en assigner une pour chaque individu. C'est ce que font les cabalistes qui prétendent qu'il y a des nombres affectés aux hommes, comme il y en a qui le sont aux femmes. C'est ainsi que Bodin explique ce passage de Sénèque : *Septimus quisque annus atati signum imprimat*, après quoi il ajoute : *Hoc de maribus dictum oportuit, hoc primum intueri licet, perfectum numerum, id est sextum feminas, septenarium mares immutare.* Que comme chaque

septième année produit du changement dans les hommes, chaque sixième année en produit dans les femmes.

5^o Comme on prétend que cette opinion est fondée dans la nature même, & que neuf fois sept révolutions du soleil impriment un caractère menaçant à tous ceux qui y arrivent, je demande jusqu'où elles influoient sur la vie de nos peres immédiatement après, ou plus tôt avant le déluge. Vivant des huit ou neuf siècles, ils ne devoient pas avoir des termes si limités que nous. Car ils avoient passé la grande année climacterique, avant que d'être habiles à la génération, & nous ne lisons d'aucun qu'il ait donné cette marque de virilité avant sa 65^e année. Je demande encore quelles sont les années climacteriques des autres animaux, dont quelques-uns n'atteignent pas l'âge de l'homme, & d'autres vivent beaucoup plus.

Enfin les registres imparfaits que l'on a tenus des tems, & la différente maniere de les calculer, doivent affoiblir considérablement cette opinion. Car supposé qu'une certaine année fût fatale, il paroît que souvent on s'est trompé, & que plusieurs, outre ceux dont nous avons parlé, ont pu errer dans leur calcul, en plaçant sous une année des événemens qu'il faut rapporter à une autre année.

Car 1^o ils pouvoient se tromper dès le commencement de leur calcul , tous les hommes étant plus âgés de quelques mois qu'ils ne le comptent. Il est vrai que nous datons notre vie du jour de notre naissance , mais ce calcul est arbitraire. Car dès le sein de notre mere , nous sommes sujets aux variations des tems , exposés aux mêmes accidens , aux mêmes maladies , à la mort même , comme après que nous en sommes sortis. De là vient que Pythagore , Hippocrate , Diocles , Avicenne , & quelques autres ont compté les differens tems de notre séjour dans la matrice ; & qu'ils assurent non seulement qu'un enfant de sept mois peut vivre , & qu'un enfant de huit court plus risque de mourir ; mais ils ont encore divisé les progressions du fœtus. Celui qui acquiert la faculté de se mouvoir au septième mois , arrive à sa perfection , par des proportions triples relativement à elles-mêmes , c'est à dire que le tems qui s'écoule entre sa formation parfaite & son mouvement parfait est double ; & que celui qui s'écoule depuis le tems du mouvement jusqu'à la naissance est triple ; en sorte que celui qui aura été formé le 35 jour , commencera à se mouvoir le 70 , & naîtra le 210. Par conséquent s'il y a quelque cause invisible qui ne se manifeste qu'à notre 63 année ; il restera à sçavoir si cette cause a commencé

d'être active au moment de notre naissance, ou dès l'instant que nous avons pris vie dans la matrice, où nous sommes sujets aux mêmes accidens. Ce qui a déjà embarrassé les astrologues, lorsqu'ils ont voulu tirer des horoscopes. En effet, ne sçachant par où commencer leur calcul, ou du moment de la conception, ou de celui de la nativité, car dans ces deux états l'influence des cieux est égale, ils l'ont commencé de l'instant où on les a consultés, *ab hora quaestionis*, comme Haly, Messahallach, Gannivet, & Gui Bonat nous l'assurent: d'où il suit toujours que l'année climactérique n'est pas moins difficile à calculer.

2^o La difficulté est aussi grande par rapport à la mesure du tems par mois & par années; & si nous y faisons bien attention, nous nous persuaderons bien-tôt que plusieurs ont été, & seront encore dans l'erreur à cet égard. Car ni le mouvement de la lune qui fait la mesure des mois, ni le mouvement du soleil qui fait la mesure des années ne produit point des nombres entiers; il admet au contraire des fractions épineuses, comme nous l'avons déjà vû par rapport à la lune. Celui du soleil est de 365 jours, & presque six heures, car il s'en faut onze minutes; or ces six heures non comptées, altereroient bien le calcul après un certain tems; & de là naissent les années bissextiles

quin'ont été observées ni toujours, ni dans tous les états. Ainsi en 63 ans, si on omet le jour intercalaire de chaque quatrième année, on perdra environ 18 jours. Mais en supposant que les années bissextiles eussent été bien observées, il se peut à la rigueur qu'un homme de 63 ans se trompe sur son âge. Et quoiqu'on infere un jour de quatre en quatre ans, le calcul n'est pas exact par rapport aux onze minutes qui manquent à chaque année dans les six heures. Or ces minutes composent quelques heures de sa vie, comme après un plus long espace de tems elles composent des jours. Et l'on en voit maintenant la preuve dans les almanachs de ceux qui, comme nous, suivent le vieux stile. Car l'année julienne étant d'onze minutes plus longue que la révolution annuelle du soleil, il doit se faire une anticipation des équinoxes, & suivant l'observation de Junctinus chaque cent trente-sixième année cette anticipation sera presque d'un jour; ainsi les patriarches & les Nestors pouvoient se tromper sur le véritable jour de leur naissance. Et il ne faut pas entendre littéralement ce que dit Moïse : *Au bout de 400 ans jour pour jour, tout le peuple d'Israel sortit de l'Egypte.* Car les équinoxes avoient anticipé alors, & les onze minutes avoient formé bien plus d'un jour. Mais ce calcul exact dérangera bien davantage ceux

qui se mêlent de prédire la durée des empires, & qui prétendent la fixer par des nombres, comme Platon l'a fait le premier, & d'autres à son imitation, par des nombres parfaits & sphériques, par le cube de 7 & 9 & 12, qui est le grand nombre de Platon. Bodin à la vérité s'est efforcé d'y trouver un calcul particulier; mais outre les fautes qu'il a faites dans le calcul solaire des années, la diversité des systèmes chronologiques a obscurci ses opérations. Car les uns ont ajouté, les autres ont diminué, & peu sont d'accord sur quelque année que ce soit: ce qui pourtant étoit nécessaire, pour que l'on pût en tirer des inductions, parce qu'une seule exception suffit pour détruire la règle.

3^o Il se peut que dans ce calcul, il y ait erreur de plusieurs années; car presque toutes les nations ont une manière de mesurer qui leur est particulière; & ce que je dis peut s'appliquer même à ceux qui ont mieux choisi, car non seulement leurs années varient entr'elles; mais le calcul du peuple est différent du calcul des magistrats & des financiers, & tous deux différent de l'année naturelle, d'où dépend l'idée établie sur l'année climactérique. Les grecs suivant Herodote & Censorin comptoient par années lunaires qui consistoient en douze révolutions de la lune, ou 354 jours: au

lieu que les égyptiens & d'autres encore comptoient par années solaires qui excèdent l'année lunaire de onze jours. D'où il résulte nécessairement un plus grand nombre d'années d'un côté que de l'autre. Suivant le premier calcul un homme se croiroit âgé de 67 ans, lorsqu'un autre dans un climat différent n'en auroit que 61. Ensorte que bien qu'ils dataissent du même tems le jour de leur naissance, ils auroient pourtant trouvé leur année climactérique dans un tems différent.

Une tradition moderne est sujette aux mêmes inconvéniens. On s'imagine que les premiers jours du mois de mai sont dangereux pour les poumoniques, & ceux qui sont attaqués de quelques maladies chroniques; comme si l'on se servoit partout des mêmes almanachs, & qu'il ne fût pas certain qu'en plusieurs climats le mois d'avril n'est pas encore passé, que le mois de mai est arrivé ailleurs.

4^o Les hommes se sont non seulement trompés de quelques jours, & de quelques années, mais ils peuvent s'être trompés de quelques olympiades, & de quelques dizaines d'années: car au témoignage de Censorin, les arcadiens comptoient par des années de trois mois, les cariens par des années de six, les iberiens par des années de quatre; & selon Diodore & Xenophon les

égyptiens avoient des années de trois, de deux, & même d'un mois, enforte que la grande climacterique étoit différente parmi toutes ces nations, & fort éloignée de la nôtre ; car suivant l'un de ces calculs on arriveroit à la 63 avant que nous comptassions notre dixième.

Si nous examinons le calcul romain, nous verrons qu'eux-mêmes se sont trompés ; & que s'ils ont craint pour leurs années climacteriques, ils n'ont pas bien rencontré. Car l'année civile étoit tantôt plus longue, & tantôt plus courte que l'année naturelle. Varron, Suétone, & Censorin nous assurent que leur année n'eut d'abord que dix mois qui ne faisoient que 304 jours, c'est à dire 61 jours moins que la nôtre. Dans la suite Numa, ou Tarquin par une superstition favorable aux nombres impairs, suivant ce mot, *numero deus impari gaudet*, y ajoutèrent 51 jours ; ce qui faisoit 355, un jour plus que les douze révolutions de la lune. Leur année resta long-tems sur ce pied. Le calcul civil excédoit le naturel, on en confia la correction, & le soin d'intercaler aux pontifes, qui par des intercalations arbitraires avoient corrompu les almanachs, soit pour favoriser des magistrats afin qu'ils demeuraissent plus long-tems en charge, soit pour obliger des particuliers, afin qu'ils pussent tirer quelque

avantage des contrats qu'ils avoient passés. Cicéron accusa Verrès d'une semblable manœuvre ; & les choses furent poussées à un tel point que quand Jules Cesar arriva au pontificat , il fut obligé , avant que de former le calendrier qui porte son nom , d'insérer deux mois intercalaires , quoiqu'il eût déjà ajouté 23 jours au mois de Février : en sorte que cette année se trouva de 445 jours , c'est à dire d'un quart plus longue que celles d'aujourd'hui , & quoiqu'enfin l'année fût réformée , on devoit naturellement être fort incertain sur les années climacteriques.

Enfin l'on pouvoit encore se tromper d'une maniere qui est fort commune parmi nous , parce qu'il y avoit deux façons de compter l'année. L'une commençoit au 25 mars , l'autre au jour natal de chaque particulier. Or cela donnoit lieu à plusieurs de se tromper sur leur âge , parce qu'ils ne comptoient pas ordinairement du jour de leur naissance , mais de l'année de l'ere chrétienne dans laquelle ils étoient nés. Ainsi un homme né au mois de janvier 1582. tombant malade sur la fin du mois de mars 1645 , s'il vouloit dire son âge , il se croyoit dans sa grande année climacterique ; car , disoit-il , je nâquis l'an 1582 , & nous tenons l'année 1645 , quoiqu'à compter du jour de sa naissance , il manquât encore

encore plusieurs mois à cette année. Il prenoit donc deux mois pour une année. Et quoique la longueur du tems semble diminuer l'erreur de ce calcul ; c'est pourtant comme si quelqu'un né au mois de janvier 1644, se disoit âgé d'un an le 25 mars de la même année.

On voit donc combien peu est fondée cette opinion qui attribue des effets nécessaires, à des calculs arbitraires & variables, & où nous nous sommes trompés comme les autres. Car il n'y a aucun point fixe dont on convienne, pour commencer le calcul. Et supposé qu'il y en eût, les hommes se sont trompés plus ou moins selon les diverses manieres de compter dans les différentes régions.

Quiconque donc fera quelque usage de la raison, il se convaincra que toutes ces maximes de l'astrologie sont fausses ; sçavoir que saturne l'ennemi de la vie retourne presque tous les sept ans au point fatal ; que comme la lune arrive presque tous les sept jours à un signe donné, saturne qui demeure dans un signe à peu près autant d'années, que la lune y reste de jours, & qui influe sur celles-là, comme la lune sur ceux-ci ; saturne, dis-je, cause tous les malheurs du genre humain, & produit toutes les révolutions dont nous sommes les témoins.

Qui voudra s'instruire davantage sur cet

Suite du Tome I.

X x

article, il n'a qu'à lire le sçavant traité de Saumaïse de *annis climactericis* publié nouvellement. Il y verra combien nos observations astronomiques different des anciennes, & comment chacun a ses années climacteriques &c.

CHAPITRE XIII.

Des jours caniculaires.

P Our parler avec quelque précision des jours caniculaires, il est bon d'observer que parmi les constellations du midi, il y en a deux qui portent le nom de *chien*. L'une est par le sixième degré de latitude, & l'on remarque à sa cuisse gauche une étoile de la première grandeur communément appelée *procyon* ou *anticanis*, parce que selon quelques-uns, elle se leve avant l'autre; ce qui doit s'entendre pour ceux qui ont le pôle élevé de plus de 32 degrés. Il en est fait mention dans Horace qui semble les avoir confondues toutes deux, & dans Galien qui veut que l'étoile la plus remarquable de l'autre constellation soit appelée de ce nom, parce que c'est la première que l'on y apperçoit, quoiqu'à parler exactement cela ne soit pas vrai, à moins que d'excepter une étoile de la troisième grandeur dans la partie droite de son élévation & de la nôtre, & deux autres encore sur sa tête au delà du 60 degré.

Il y a une seconde constellation du même nom , & plus considérable ; elle est voisine de l'autre , & comprend 18 étoiles. Celle que l'on remarque dans la gueule du chien est de la première grandeur ; les grecs l'ont nommée *οεσπιος* , les latins *canis major* , & nous la nommons simplement canicule.

C'est du moment de son apparition , ou de son émerfion hors des rayons du soleil que les anciens commençoient à compter leurs jours caniculaires. Or il s'est établi à ce sujet une opinion qui exclut tous les remèdes en cette saison , & remet à la nature la guérison de toutes les maladies. C'est pourquoi on croit généralement que les médecins sont inutiles alors : comme s'il y avoit un tems où les choses naturelles cessassent d'aller leur train. Mais toute générale qu'est cette opinion , je soutiens qu'elle est établie sur des fondemens faux ou douteux.

Car 1^o la base de cette opinion est que la canicule cause des chaleurs extraordinaires ; or nous trouvons que la sage antiquité en pensoit autrement. Il y a dix-sept siècles que Geminus sçavant mathématicien a rejeté dans ses élémens de l'astronomie cette idée comme une erreur populaire ; il y dit que la multitude avoit établi comme cause ce qui d'abord n'avoit été regardé que comme signe. Car nos ancêtres , dit-il , observant le cours du soleil , & remarquant qu'il

arrivoit certains changemens à mesure qu'il parcouroit certains points du zodiaque, ils insererent leurs remarques dans leurs canons astronomiques ; & comme ils ne pouvoient fixer ces changemens à certains jours des mois & des années, parce que la maniere de les compter varioit chés presque toutes les nations, ils jugerent à propos d'établir un calcul qui convînt à toutes les manieres de supputer, & de fixer ces mêmes changemens par des signes invariables. C'est ainsi qu'ils regardèrent les planetes, sans leur attribuer pourtant aucune efficace, mais uniquement la propriété d'annoncer certaines choses futures. Et tel est le sens de ce passage où Homere parlant de la canicule, dit que c'est un signe funeste. C'est aussi, suivant la remarque du P. Petau le sens de ces mots qui se lisent dans Ptolomée, & dans les anciens, *περί ἐπισυναγιῶν*, c'est à dire de ce que signifient les étoiles. On voit aussi dans Isaie une expression à peu près semblable : *Nolite timere à signis cæli* ; & dans la genèse, *ut sint in signa & tempora* ; qu'il y ait au firmament des lumieres qui servent de signes, & qui distinguent les saisons.

Les premiers qui exaltèrent cette constellation furent les égyptiens. Ils adoroient sous la figure d'un chien Anubis, ou Mercure, le conseiller d'Osiris qui leur avoit procuré de grands avantages, & de qui ils

tenoient toutes leurs cérémonies religieuses. C'est pour cela qu'ils le placèrent dans la constellation qu'ils nommoient *sothis*, & que les éthiopiens appellèrent *syris*, d'où, suivant la conjecture de quelques-uns est venu le mot *sirius*.

Ils la consideroient moins au reste, par rapport à sa chaleur, que par rapport à son influence qui rendoit l'homme industrieux, & le portoit à la religion : de là venoit, selon eux, l'abondance & la fertilité de l'égypte, parce que le Nil se déborde ordinairement, quand cette étoile paroît sur l'horizon. C'est pour cela qu'on trouve dans leurs monumens Anubis avec la tête d'un chien, un crocodile entre ses jambes, une sphere à la main, avec deux étoiles & un vase d'eau près de lui ; ils désignoient ainsi le lever & le coucher de la canicule, & le débordement du Nil.

Mais quand les anciens n'en auroient rien dit, nous trouverions dans Galien tout ce qui nous est nécessaire sur ce sujet. Lorsqu'il explique pourquoi Hippocrate marquoit la constitution épidémique des années par le lever & le coucher des constellations ; c'est, dit-il, qu'il vouloit se servir de signes qui fussent connus de tous les peuples.

Et commentant ce passage du premier livre des maladies épidémiques, *in thaso autumnino circa aequinoxium & sub vigiliis pluvia*

erant multa, voici comme il s'exprime : Si toutes les nations mesuroient le tems de la même manière, Hippocrate n'auroit jamais parlé ni de l'ourse, ni des pleiades, ni de la canicule ; mais il auroit dit que telle étoit la constitution de l'air en Macédoine dans le mois appelé *dion*. Mais parce que ce mois n'étoit connu qu'aux macédoniens, il trouva des distinctions générales de tems ; & au lieu de nommer les mois, il disoit ordinairement, au tems de l'équinoxe, du lever des pleiades, ou de la canicule. Et c'est de la sorte que les anciens partagèrent les quatre saisons de l'année. Du lever des pleiades, ils comptoient le commencement de l'été ; & son déclin, du lever de la canicule. C'est aussi par là qu'Aristote dans son histoire des animaux distingua le tems de leur génération, de leur départ, & le tems où il convenoit de les chasser. Et si la situation des étoiles étoit aussi fixe, & leur élévation aussi invariable, que l'ont prétendu les anciens astronomes, il faudroit retenir aujourd'hui cette manière de compter. De là vient que quoiqu'Aristote parle souvent de la canicule, & qu'il assure qu'à son lever la pêche est très abondante dans le Bosphore, nous ne devons pourtant pas nous imaginer qu'elle en soit la cause. Et l'autorité de Scaliger ne doit point nous y déterminer, à moins que de ce que le même philosophe

assure que le thon est gras vers le lever des pleiades , ou que la plupart des insectes se cachent au coucher des pleiades , il ne nous permette de conclurre que ces differens effets procedent de ces mêmes étoiles , qui au fond n'ont été regardées que comme des signes des saisons de l'année , où l'on faisoit ces observations. Pour ce qui regarde ce que Pline a dit de cet oiseau qui semble adorer la canicule par ses cris , avant que d'en tirer quelque conséquence , il faut que nous soyons assurés du fait.

2° Par la maniere dont supputoient les anciens , il ne paroît qu'une idée médiocre de la vertu de cette étoile, car, suivant Geminus & son habile commentateur , ils commençoient leur calcul de son émerçon héliaque , & non pas de son lever cosmique. Nous nous servons de ce dernier mot. Lorsqu'une étoile se leve avec le soleil , ou dans le même degré de l'écliptique que parcourt le soleil ; nous employons le premier , lorsqu'une étoile qui n'étoit point apperçue à cause de sa proximité du soleil , devient visible en s'en éloignant. Car le mouvement annuel du soleil , d'orient en occident , étant beaucoup plus rapide que celui des étoiles fixes , il faut nécessairement qu'il les laisse à l'orient , tandis qu'il avance sa course , & qu'il cache les étoiles du côté de l'occident. Ainsi la lune marchant plus vîte que le

soleil , comme le prouvent leurs conjonctions & leurs éclipses , elle se tire de ses rayons du côté de l'orient , & paroît quand il est couché. Si donc la canicule avoit en soi la chaleur qu'on lui attribue , quand elle se leve à l'endroit le plus probable de son activité , c'est à dire lorsqu'elle se leve en même tems que le soleil , la chaleur devoit être plus grande qu'en tout autre tems. Mais le tems observé par les anciens ne commence que long-tems après ce lever , & dans l'émerison héliaque , lorsqu'elle est le plus éloignée du soleil , ne se levant ni avec lui , ni près de lui ; & s'ils avoient conçu dans la canicule autre chose qu'un simple signe , ou qu'ils l'eussent regardée comme cause des chaleurs , ils n'auroient pas fixé leur calcul à son lever héliaque , qui pouvoit moins les produire , ni imputé l'excessive chaleur aux points où son activité est moindre , & d'où ils devoient moins inferer cette activité.

3^o Nous tirons le pouvoir des jours caniculaires , des observations faites par les anciens ; mais ils faisoient leurs calculs autrement que nous , en sorte qu'ils ne se rapportent nullement. Au lieu qu'ils les commençoient par l'émerison héliaque , nous les commençons nous par l'émerison cosmique , parce que l'été est presque fini avant son émerison héliaque sur notre horizon.

D'ailleurs

S'ailleurs notre constellation comprenant d'autres étoiles, ils commençoient par la grande, & nous par la petite; ils commençoient par le chien d'orion, & nous par celui de céphale; ils commençoient par sirius, & nous par procyon. Car nos jours caniculaires ne commencent que le 19 Juin, tems où la petite étoile se leve avec le soleil, tandis que l'autre ne paroît qu'après la fin du même mois. La méprise sera plus grande encore, si l'on fait un calcul plus exact, & que l'on suive celui du docteur *Bambridge* professeur en astronomie à Oxford, & mort depuis peu. Cet habile homme trouva par son calcul que l'année 1629. l'étoile du chien ne se levoit sur l'horizon d'Oxford au plus tôt que le 15 d'Août, lorsque suivant nos almanachs les jours caniculaires expirerent. Ainsi le tems généralement reçu ne répondant pas exactement au vrai calcul, nos observations deviennent inutiles. Et comme il ne s'accorde pas davantage avec le calcul des anciens, leurs observations & les nôtres ne se soutiennent point mutuellement. Leurs calculs mêmes ne seront pas adoptés par ceux qui feront reflexion qu'ils appliquoient souvent leurs observations à d'autres climats que les leurs. Surquoi le sçavant *Bambridge* relève à propos *Manile* qui transportoit les calculs égyptiens aux calculs romains, confondant les ob-

servations faites sur la sphère en Grece ; avec celles d'Afrique.

4^o Supposé , comme le dit Geminus ; qu'il y eût en effet une chaleur semblable dans cette constellation , on ne s'en apperçoit que foiblement en été , parce qu'elle est éloignée du soleil de 40 degrés. Et il y auroit bien plus d'apparence qu'elle fît sentir sa chaleur en hiver , quand elle est encore en conjonction avec le soleil : car environ le 29. d'octobre , & le 16. degré du scorpion , & puis au mois de janvier le soleil fait sa révolution dans le même parallele que la canicule. D'ailleurs si nous devons attribuer la chaleur des jours caniculaires au concours de certaines étoiles avec le soleil , nous pourrions aujourd'hui l'attribuer avec plus de fondement à la constellation du lion , où le soleil est en conjonction avec un grand nombre d'étoiles , & se trouve dans sa propre maison ; deux de ces étoiles sont de la première grandeur. Et au 8. d'août il est en parfaite conjonction avec une étoile très célèbre dans l'astrologie , & dont la maison est à peu près dans l'écliptique.

5^o Mais supposons pour un instant que cette opinion soit justifiée par les observations & par la raison , on avanceroit peu encore , parce qu'il y a tant de restrictions que l'on ne pourroit tirer de conclusions gé-

nerales. 1^o Par rapport aux différentes latitudes, puisqu'il y a des climats où les jours caniculaires sont en hiver ; 2^o par rapport à ceux qui n'ont point de latitude, comme ceux qui habitent sous la ligne équinoxiale ; car la canicule se leve pour ceux-ci, lorsque le soleil est au tropique de cancer, c'est à dire quand ils ont leur hiver, & que le soleil est le plus éloigné d'eux. Et cette situation ne leur est d'aucun avantage en été ; car dans un point le soleil est à son méridien lorsque la canicule se leve, & dans un autre point la canicule est à son méridien, avant que le soleil se leve.

Il y a telle latitude où il n'est point question des jours caniculaires. Ainsi tous ceux qui habitent au delà du 73 degré de latitude septentrionale n'en ont point, comme dans la nouvelle Zemble, dans une partie de la Groenlande & de la Tartarie : la canicule ne paroissant jamais sur leur horizon.

Pour les régions où elle se montre, elle a des aspects bien differens. Elle paroît dans quelques-unes, lorsque l'été est passé, soit qu'on l'entende de son lever héliaque, ou de son lever cosmique. A Alexandrie elle se leve bien en *cancer* ; mais elle ne se leve point cosmiquement à Biarmic, avant que le soleil soit dans la vierge, & héliaquement que vers l'équinoxe de l'automne. Et même dans le 52 degré sa vertu est médio-

cre, en quelques-tems qu'on la considère. Car elle se leve quand l'année est déjà fort avancée, environ le 31 juillet, elle n'a que 23 degrés de hauteur meridionale, enforte qu'elle ne réfléchit qu'obliquement à peu près comme le soleil au 23 janvier. Enfin elle ne reste pas long-tems sur notre horizon. Car dans le 10 du lion, le 31 juillet, quoiqu'elle se leve avec le soleil, elle se couche néanmoins plus de cinq heures auparavant; c'est à dire avant deux heures après midi, quand nous sentons plus la chaleur que tout le reste du jour.

Quant à la variation des longitudes des étoiles, nous devons observer une chose à quoi les anciens ont manqué, c'est que la situation des étoiles fixes varie, & que depuis ces premiers siècles leur situation a changé considérablement.

La longitude d'une étoile, pour nous exprimer clairement, est sa distance du premier point conçu dans l'orient, & ce point étoit pour les anciens l'équinoxe du printemps. Or à cause de leur mouvement d'occident en orient, elles ont beaucoup décliné de ce point fixe. Du tems de Meton, la première étoile du belier étoit exactement dans l'intersection, au lieu qu'elle est maintenant reculée vers l'orient de 28 degrés; enforte qu'aujourd'hui le signe du belier est dans la place du taureau, & que le taureau est dans celle des gemeaux.

Or cette variation doit beaucoup affoiblir l'idée que l'on a conçue de la canicule, non seulement pour le tems present, mais encore pour les tems passés & futurs; car depuis la création elle s'est levée dans le taureau, & si le monde subsiste encore long-tems, elle pourra se lever dans la vierge: enforte qu'aux premiers siècles les plus grandes chaleurs se seroient rencontrées au printems, & que dans les siècles futurs, elles se trouveroient en automne.

Mais les étoiles n'ont pas seulement varié dans leur longitude; ce qui changeoit leur élévation: elles ont encore varié dans leurs déclinaisons; ce qui a fait varier en même-tems leur lever. Nous appellons la déclinaison d'une étoile, son éloignement de l'équateur. Car bien que l'équateur & les poles du monde soient fixes; cependant, comme les étoiles dans leur mouvement particulier d'occident en orient se meuvent sur les poles de l'écliptique qui est éloignée de 29 degrés & demi des poles de l'équateur, & décrivent des cercles paralleles non à l'équateur, mais à l'écliptique, il suit nécessairement que ces étoiles soient tantôt plus près & tantôt plus loin de l'équateur. Toutes les étoiles qui maintenant ne sont éloignées de l'écliptique du côté du nord que de 23. demis degrés; ce qui est le plus grand éloignement de l'écliptique par

rapport à l'équateur, pourront dans la suite des tems décliner vers le midi, & se trouver au delà de l'équateur. Mais s'il arrive que quelque étoile ait exactement cette distance de 23 demi-degrés, ce qui dans le zodiaque de Capelle est sur le dos d'erichonius, elle pourra quelque jour avoir son cours sous le ligne équinoctiale. Et la même chose arrivera vera aux étoiles dont la déclinaison est dirigée vers le midi. Il se peut donc que plusieurs étoiles deviendront visibles dans notre hemisphere, qui ne le sont pas maintenant, & que plusieurs de celles qui sont maintenant visibles quitteront notre horizon, & se montreront à nos antipodes. Ainsi il peut arriver un tems où la canicule ne paroîtra point sur notre horizon, & il y aura un tems qu'elle n'étoit pas visible en des climats voisins du nôtre. Donc, il y a eu un tems où l'on n'avoit point de jours caniculaires, & qu'il en viendra un autre où l'on n'en aura point; & cependant il y a toujours eu & il y aura toujours une saison de l'année plus ardente que les autres.

Il est évident enfin que l'on a multiplié les êtres sans nécessité. Ne suffisoit-il pas d'attribuer au soleil ces chaleurs excessives sans y joindre la canicule? Le soleil en avançant vers les signes septentrionaux cause d'abord une chaleur tempérée de l'air; & cette chaleur, il l'augmente à

sûre qu'il s'approche du solstice, jusqu'à ce qu'enfin il commence à décliner. Car en parcourant de nouveau, au mois de juillet les mêmes degrés du lion, qu'il avoit déjà parcourus dans le taureau au mois de mai, il augmente au dernier la chaleur qu'il avoit déjà commencée dans le premier, & après l'avoir si fort augmentée, il ne lui est pas difficile de l'amener au plus haut point. On observe aussi que ceux qui habitent les régions situées entre les tropiques & l'équateur ressentent de plus grandes chaleurs dans leur second été que dans le premier, & que leurs fruits arrivent plus tôt à leur maturité. De même observons-nous que chaque jour nous ressentons de plus grandes chaleurs sur les deux heures, quand le soleil a passé son méridien qui est son solstice diurne; & le thermomètre nous en convainc. Ainsi les fraîcheurs sont plus grandes sur les deux heures après minuit, & les gelées plus fortes en hiver à la même heure. Nous observons encore que chaque année le froid augmente à proportion que les jours deviennent plus longs, quoique le soleil avance, & quitte le tropique d'hiver. Et si cette saison nous paroît insuffisante pour expliquer les grandes chaleurs qui se font sentir sur le déclin de l'été, nous serons forcés de recourir à quelque constellation pour expliquer comment sur la fin des hivers le froid

augmente. Et qui aura en vue cette découverte, il n'aura qu'à étudier les étoiles d'andromède, ou la constellation de pégaſe laquelle eſt encore plus près de nous, & qui ſe levent environ ce même tems.

On ne doit donc pas être ſurpris que nous ayons examiné cette queſtion ; puisſque l'opinion commune a été rejetée par quelques-uns ; que l'autorité, & les obſervations des anciens ne la prouvent point ; qu'il y a pluſieurs raiſons qui la détruiſent ; & qu'en accordant à ſes partiſans toutes leurs ſuppoſitions, il y a d'ailleurs tant de reſtrictions, que l'on ne pourroit rien conclure de général. Nous rejettons enfin tout ce qu'on a débité juſqu'ici touchant les jours caniculaires, parce que les chaleurs de cette ſaiſon s'expliquent clairement par des principes naturels, ſans que l'on ſoit obligé de recourir à des principes douteux, & qui pour avoir été long-tems reçus n'en ſont pas mieux fondés.

Ce qui a le plus contribué à établir l'idée reçue touchant les jours caniculaires par rapport à la médecine ; c'eſt la doctrine d'Hippocrate dont un auteur chrétien n'a pas rougi de dire qu'il n'avoit pu ni ſe tromper lui-même, ni nous tromper, *qui nec fallere poteſt, nec falli.*

Le premier paſſage d'Hippocrate, qui ſemble favoriſer l'opinion commune, ſe lit

au traité de *aere, aquis & locis* : *siderum ortus &c*, c'est à dire qu'il faut observer le lever des étoiles, de la canicule & de l'ourse principalement, & le coucher des pleiades. Mais il est à présumer qu'il veut seulement insinuer qu'il faut avoir égard aux chaleurs de l'été, & au commencement de l'automne, & de l'hiver ; car le coucher & le lever de ces étoiles designoient alors ces mêmes saisons. C'est pour cela qu'il ajoute : *quoniam his temporibus morbi finiuntur*, parce qu'alors les maladies finissent, comme le savent les médecins. Il dit ailleurs que les saisons terminent les maladies, & qu'elles en commencent d'autres d'une espèce contraire, comme le printems finit les maladies de l'automne, & l'été celles qui ont commencé en hiver. Or, ce qui merite d'être remarqué, quoiqu'Hippocrate conseille d'observer les tems où arrivent ces changemens considerables, comme les équinoxes, & les solstices ; & de s'abstenir de remedes dix jours avant, & dix jours après ; les médecins, ni le peuple n'y ont fait aucune attention, tout scrupuleux qu'ils ont été sur la règle des jours caniculaires. Et à dire le vrai, si nous écoutions les astrologues & certains médecins, les médecins en général seroient longtemps desoccupés, car selon eux les remedes ne sont utiles qu'un très petit nombre de jours. En effet, en observant les jours cani-

culaires avec quelques jours d'avance
outre cela , comme nous l'avons dit ,
jours avant , & dix jours après les équinoxes
& les solstices , on seroit déjà cent jours
à oser faire de remèdes. Et si l'on ajoute à
les égyptiens les deux premiers jours
chaque mois , le tems des éclipses ,
des pleines lunes , des maisons , des pla-
ces , du cours du soleil & de la lune sous
certains signes ; tems auxquels il plaît à quel-
ques uns de déclarer les saignées & les purga-
tions nuisibles , il s'en trouveroit encore une
tre centaine , en sorte qu'il ne resteroit
de médecine qu'environ la quatrième par-
tie de l'année. Or comme on n'observe
exactement tous ces jours , nous ne sommes
pas plus obligés d'observer les autres.
Bien que l'on puisse y faire quelque ap-
plication , on doit plus avoir égard aux besoins
de la nature , qu'aux motifs tirés des
maisons , ou du mouvement des corps celestes.

Le second passage d'Hippocrate est
dans ses aphorismes , ouvrage qu'il a écrit
de quelques-uns il a composé après une
longue pratique d'environ cent ans. *Sub cane &
canem difficiles sunt purgationes.* Il n'est pas
de se purger ni durant , ni avant la canicule.
Il y en a qui lisent *sub cane & anticane* ,
à dire durant les deux canicules. Mais
cette leçon ne s'accorde point avec le texte grec
& Galien n'auroit pas manqué de faire

remarque critique sur cet endroit. Or il est clair par la différence de son tems au nôtre en des circonstances relatives, que cela n'étoit pas exactement vrai au tems d'Hippocrate, & que ce passage doit être entendu avec quelques modifications.

1^o Par rapport au tems où a vécu ce grand homme. Il a fleuri sous Artaxerxe Longue-main, environ la 82^e olympiade, 450 ans avant J. C. & plus de deux mille ans avant nôtre tems. Or nous avons déjà prouvé que les étoiles avoient changé de longitude; & comme elles ont fait un grand progrès de l'occident à l'orient, il faut nécessairement que le commencement de nos jours caniculaires, & le lever de la canicule different considérablement du lever qu'elle avoit alors. Aujourd'hui la canicule se lève beaucoup plus tard qu'elle ne faisoit alors dans la même latitude, & plus tard encore pour nous qui sommes plus reculés vers le nord. Au tems d'Hippocrate elle se levoit dans le cancer, au lieu que maintenant elle se leve dans le lion, comme avec le tems elle se levera dans la vierge. D'où il résulte qu'au tems d'Hippocrate, & dans son climat, son aphorisme étoit d'une bien plus grande utilité, qu'il ne l'est maintenant & pour ce même climat, & pour le nôtre.

Il avoit pris naissance dans l'île de Cos, aujourd'hui *Lango*, ou suivant les turcs qui

en sont les maîtres *Sturcora*. Elle est située selon Ptolomée au 36 degré de latitude boréale ; on conclut avec assés de vraisemblance de ses lettres à Artaxerxe , & des réponses de ce prince , comme des lettres de ceux d'Abdere & de Cos en faveur de Démocrite , qu'Hippocrate a vécu , & composé ses ouvrages dans cette île. Or comme elle est de 16 degrés plus meridionale que l'Angleterre , les choses doivent nécessairement varier dans leur rapport , & si nous faisons lever en même tems les étoiles dans des climats si éloignés , nous nous trompons grossièrement. Car suivant le calcul du P. Petau , pour la premiere année julienne , la canicule se levoit cosmiquement à Alexandrie qui est au 31 degré , le 12 du cancer ; & héliquement le 26 , selon le calcul de Geminus. Elle se leve maintenant à Rhodes qui est au 37 degré , cosmiquement le 22 du cancer , & héliquement le 1 du lion. Car elle se leve toujours plus tard aux climats les plus septentrionaux , de sorte qu'en quelques-uns son lever cosmique n'arrive pas avant le 20 de la vierge , dix jours avant l'équinoxe d'automne , & le lever hélique encore plus tard , dans la balance.

Mais quand nous accorderions tout , & que nous nous bornerions au calcul fait pour l'île de Cos , nous ne serions pas obligés pour cela de cesser les remedes. Car s'il fal-

loit s'en abstenir dans les plus grandes chaleurs de ce climat, il faudroit s'en abstenir toujours en d'autres climats; car il y en a plusieurs qui ont le soleil plus proche non seulement au printems & en automne, mais encore en hiver; que les habitans de Cos ne l'ont en été.

3^o Pour ce qui est des remèdes purgatifs; ils sont aujourd'hui bien differens de ceux qu'Hippocrate semble avoir en vue dans l'aphorisme cité, & de ceux dont il avoit accoutumé de se servir. Car il y a trois degrés dans les remèdes purgatifs. Ceux du premier degré sont très doux, & different peu des alimens en quoi ils se convertissent, quand ils n'operent pas. La manne, la casse, & plusieurs autres dont il n'est fait aucune mention dans Hippocrate sont de cette classe. Les remèdes de la seconde classe sont doux aussi quoiqu'en un degré inférieur à ceux-ci, & semblent avoir quelque rapport avec nos humeurs en quoi ils se transforment, supposé qu'ils n'operent pas; tels sont la rhubarbe, le senné, l'aloès, &c. presque aussi inconnus à Hippocrate que les premiers. Ceux de la troisième classe sont violens, & s'ils n'agissent point suivant l'intention du médecin, ils se tournent en quelque sorte en poison; tels sont la scammonée, la coloquinthe, l'élaterium ou jus de concombres sauvages, l'euphorbium, &c.

C'est de ceux-ci qu'Hippocrate se servoit même dans les fièvres, dans les pleurésies, les esquinancies. Et l'on trouve dans *Ætius* une composition remarquable, & qui est attribuée à Diogene: sçavoir une once de poivre, autant de sel armoniac, & d'euphorbium, dont la dose étoit de quatre scrupules & demi, dose au reste qui au milieu de l'hiver même doit faire sentir dans les entrailles les chaleurs de la canicule. On voit dans *Ætius* ou dans le traité de *Dinamidiis* attribué à Galien qui est absolument le même que celui d'*Ætius*, plusieurs médicaments de la même espece.

Or quant aux remèdes purgatifs de la seconde classe, & de la première sur tout, on peut dire qu'ils ne sont point défendus par l'aphorisme d'Hippocrate, & que vû leur douceur, on peut s'en servir même dans les jours caniculaires. C'est pourquoi Luc Gauricus qui s'est efforcé de dissiper l'erreur touchant ces mêmes jours convient que l'on peut user de ces remèdes innocens, principalement, dit-il, quand la lune est bien disposée dans le signe du cancer, ou dans les signes aquatiques. Mais pour les purgatifs de la troisième classe, l'aphorisme d'Hippocrate merite que l'on y fasse attention; car de tels purgatifs peuvent être dangereux; & il y en a dans les lettres du médecin Crucius un exemple remarquable d'un

prince romain qui mourut pour avoir pris en ce même tems une once de diaphœnicon ; remede que nous ne donnons jamais durant les grandes chaleurs , & que nous ne donnons qu'avec de grandes précautions dans les maladies avec fièvre ou inflammation. Et quand nous le jugeons nécessaire , nous le donnons avec plus de sûreté que les anciens , parce que nos préparations sont meilleures , & que nous séparons les parties nuisibles.

Mais outre ces differences entre Hippocrate & nous , c'est la nature de la maladie qui doit déterminer en tous lieux , en tous tems le jugement du médecin. Car on prescrit des remedes ou pour guerir un mal present , ou pour détourner un mal dont on est menacé. Ceux qui entraînant des humeurs nuisibles & les causes des maladies , les préviennent , ou empêchent les rechutes , nous les nommons préservatifs. De pareils remedes sont d'usage au printems & en automne , & nous ne les conseillerons à personne durant les jours caniculaires. Les remedes therapeutiques sont ceux qui rétablissent la santé des malades en les délivrant de leurs maux. De ces maladies il y en a qui sont longues ou chroniques , comme les fièvres quartes , le scorbut , &c. & l'on peut en renvoyer la guerison à des tems plus favorables. Il y en a d'autres que l'on nomme

ziques, ou courtes & dangereuses, comme les fièvres continues, les pleurésies, &c. Or celles-ci arrivant à leur période dans un espace moins long que les jours caniculaires, on y apporte des remèdes sur le champ suivant les indications; & l'on consulte plus dans ces tristes occasions la qualité du mal, que le lever ou le coucher des étoiles, parce que l'effet de celui-là est inévitable, & que l'effet de celles-ci est douteux.

Les astrologues parlent sans cesse de l'influence de cette constellation; mais Galien sans y faire attention, s'attache seulement à prouver la vérité de l'aphorisme par les chaleurs de l'été, & l'opération des purgatifs en de semblables circonstances; parce que les corps échauffés par les chaleurs peuvent moins supporter l'acrimonie des purgatifs, & parce qu'à l'occasion des purgatifs il s'excite des mouvemens contraires: la chaleur de l'air attirant les humeurs au dehors, & le purgatif les attirant au dedans. Mais ce raisonnement de Galien est détruit par les distinctions que nous avons établies; & sur tout par rapport à notre climat, & aux climats septentrionaux, où l'air cause rarement de grands épuisemens d'esprits; d'ailleurs nos médicamens étant plus doux soit de leur nature, soit par la manière dont ils sont préparés, ils agitent moins les humeurs, & ne les remuent que légèrement.

Ce

Ce n'est pas que nous blâmions une sage astrologie qui calcule exactement le mouvement des astres. Il y a des occasions où je lui suis très favorable, mais il n'y en a point où je le sois autant que le veulent quelques médecins. Je ne nie pas l'influence des étoiles, mais je croi que l'on en fait souvent de fausses applications. Et quand nous conviendrions que tout est en toutes choses; que le ciel n'est rien que la terre rendue celeste, & la terre rien que le ciel rendue terrestre; ou que chacune des parties superieures a son influence sur les parties inferieures qui lui répondent; il me semblera toujours que pour combiner ces rapports on auroit souvent besoin d'une révélation ou d'une cabale celeste, plus tôt que d'un système philosophique. Car quelques influences que les astres puissent avoir sur nos corps, il n'est pas nécessaire de supposer qu'elles renversent notre raison jusqu'à nous porter à nous en remettre à la nature, lorsqu'elle peut moins nous secourir; & à rejeter les secours que la terre nous fournit, lorsque nous avons la foiblesse de nous imaginer que les signes celestes nous sont contraires. Ce seroit en effet souffrir du chien celeste ce que d'autres souffrent par les morsures de nos chiens, parce qu'ils refusent de boire de l'eau qui les a souvent guéris. Il y a dans les hommes sages une puissance superieure à

celle des astres ; & Ptolomée n'a pas craint d'avancer que par notre prescience nous pouvons éviter leur malignité. Comme ils ne sont que causes générales , ils sont déterminés par des agens particuliers , qui étant plus tôt menés que forcés ont en soi la force de se porter vers ce qui leur paroît le plus convenable.

Enfin quand on accorderoit les conséquences que l'on essaye de tirer de cet aphorisme , je dis qu'il y auroit de l'imprudence à convertir en défense absolue une règle de précaution. Parce que l'Apôtre nous ordonne de nous garder de la philosophie , ceux qui ne connoissent point un juste milieu prétendent que l'on ne doit point philosopher : défaut ordinaire dans les esprits bornés qui ne voyant aucune vérité distinctement , ne savent jamais s'arrêter que dans les points extrêmes.

Nous avons long-tems insisté sur cet article , parce que l'erreur est importante , & qu'elle peut coûter la vie à un grand nombre. C'est une erreur au surplus que les magistrats & les princes devroient proscrire , s'ils pensoient comme Salomon qui faisoit consister ses plus grandes richesses dans le nombre de ses sujets ; erreur telle que qui la détruira , sauvera plus d'hommes dans un été , que Thémison n'en tua dans un automne.



ESSAI SUR LES ERREURS POPULAIRES.

::***:***:***:***:***:***:***

LIVRE CINQUIÈME.

*De plusieurs choses douteuses selon qu'elles
sont représentées en des tableaux.*

CHAPITRE PREMIER.

De la représentation du pelican.



N'a coutume de représenter le pelican s'ouvrant la poitrine avec le bec, & nourrissant ses petits du sang qui en découle.

Ce n'est pas seulement sur des enseignes que l'on voit cette représentation, on la voit aussi dans les armes de plusieurs maisons. Le fait est d'ailleurs attesté par plusieurs écrivains, & c'est pour cela que les Egyptiens ont fait du pelican le sym-

bole de la charité, & que par cette raison ils n'osoient en manger. Mais on ne trouve rien de pareil dans les anciens qui ont écrit l'histoire des animaux, comme Aristote, Elien, Plin, Solin &c, bien qu'ils oublient rarement des propriétés de cette nature, & qu'ils se soient étendus sur des articles moins considérables. J'avoue pourtant que cette représentation n'est pas sans fondement.

Pourquoi refuseroit-on au pelican un caractère si marqué de tendresse pour ses petits ? Elien parlant des cicognes & de leur affection pour leurs petits qu'elles instruisent à voler, & qu'elles nourrissent des viandes qu'elles ont été obligées d'avaler pour les apporter, dit en finissant, que les herons & les pelicans en usent de même.

Pour les témoignages des anciens pères & des auteurs ecclésiastiques, nous devons plus y chercher des symboles que des réalités. De l'aveu d'Eucherius le pelican est l'emblème de notre Seigneur. Et peut-on prendre dans un autre sens ce que dit S. Jérôme, que lorsqu'il s'apperçoit que ses petits ont été tués par les serpens, il se perce le côté, & les ressuscite avec son sang ? Ce qui pouvoit figurer la destruction de l'homme par le vieux serpent, & son rétablissement par le sang de Jesus-Christ. Nous adopterons en ce sens ce que disent

du pelican S. Augustin , S. Isidore , Albert le Grand &c.

Chés les Egyptiens c'étoit un hieroglyphe qui designoit l'amour paternel , lequel éclate dans le pelican par le soin qu'il prend de sauver ses petits , lorsque le feu prend à son nid. Pour ce qui regarde cette effusion de sang , ils n'en disoient rien. Il semble que l'on ait emprunté ce trait du vautour pour l'attribuer au pelican , comme le dit Pierius : *Sed quod pelicanum , ut etiam alijs plerisque persuasum est , rostro pectus diffecantem pingunt , ita ut suo sanguine filios alat , ab Ægyptiorum historia valde alienum est ; illi enim vulturem tantum id facere crediderunt.*

Si l'on considere enfin cette représentation par rapport au sens naturel , elle contient des traits qui n'ont aucun rapport au pelican. Au lieu qu'on le peint verd ou jaune , il est blancheâtre , excepté le bout de ses aîles qui est brun. On lui donne la grosseur d'une poule , au lieu qu'il égale toujours , & que souvent il excède la grosseur d'un cygne. On le représente avec un bec court , au lieu qu'il est large , plat , un peu recourbé. On le peint avec des pieds fendus , comme la plûpart des oiseaux , au lieu qu'il est *palmipede* comme les cygnes , les oyes , les canards , suivant l'institution de la nature qui donne des nageoires à tous les oiseaux qui ont le bec large &

4 *Essai sur les erreurs*

plat, parce qu'ils ont besoin de nager pour chercher leur subsistance ; excepté pourtant les cormorans, qui bâtissent leurs nids comme les herons. Enfin dans les représentations ordinaires on omet ce qu'il a de plus curieux, je veux dire son jabot. Il lui prend sous le bec, & descend le long du col ; c'est une poche d'une capacité presque incroyable, & dont cet oiseau ne peut se passer. Il y met des huitres, & d'autres coquillages, qu'il y retient, jusqu'à ce que le poisson sorte de lui-même, parce qu'il ne peut en ouvrir les coquilles ; & lorsqu'il s'apperçoit que le poisson est sorti, il le rejette, puis l'avale de nouveau, & le mange. C'est cette partie que les curieux gardent dans leurs cabinets ; & Sanctius nous apprend qu'on y a trouvé quelquefois des enfans.

Il se peut qu'ils s'ouvrent la poitrine, & qu'ils en tirent du sang ; mais il est probable qu'ils en usent de la sorte pour leur propre soulagement, & non pour nourrir leurs petits ; sur tout quand l'acrimonie ou la quantité de leur sang leur cause quelque demangeaison. Ce qui rend le fait plus croyable, c'est que suivant les relations, leurs plumes à cette partie sont ordinairement rouges & teintes de sang.

CHAPITRE II.

De la figure des dauphins.

SI les peintres représentent les dauphins courbés, c'est l'opinion generale qu'ils n'ont point d'autre figure, & les anciens ont pensé de même sur cet article; outre les descriptions d'Ovide & de Pline, on trouve dans Gefner, Goltzius, & Lavinus Hulsius d'anciennes monnoyes où les dauphins sont représentés de la sorte.

Cependant ils ont une figure droite, & leur dos n'est pas plus courbé que ceux des marfouins, des baleines &c. comme l'assure Scaliger : *Corpus non habet magis curvum quam reliqui pisces*. Il ne faut que les voir, pour s'en convaincre; & ceux qui ne sont point à portée d'en voir en trouveront la représentation naturelle dans Gefner, Rondelet, & Aldrovand. On peut même s'en convaincre par quelques tableaux, car le dauphin qui porte Arion est représenté l'épine enfoncée; & dans les médailles de Tarus & de Fulius on voit des dauphins courbés autrement que ceux des médailles de Commode & d'Agrippa.

Si donc on représente les dauphins courbés, ce n'est pas qu'ils le soient en effet, mais ils le paroissent lorsqu'ils s'élancent au dessus des flots, & qu'ils s'y replongent subite-

ment. Les yeux sont trompés alors , car les corps droits que l'on jette obliquement d'un lieu élevé paroissent courbés , c'est ainsi que l'explique Bellon. On peut dire encore que les dauphins sont droits lorsqu'ils nagent , & qu'ils se tiennent dans leur position naturelle ; mais qu'ils sont recourbés lorsqu'ils sautent , ou qu'ils tournent leurs corps avec impetuosité , & c'est le sentiment de Gesner. Enfin il y a une troisième maniere de prendre cette representation ; c'est dans un sens emblematique. Le dauphin étant le symbole de la vitesse , parce qu'il est le plus rapide des animaux , les hommes ont cru mieux exprimer cette propriété par la figure d'un arc. Et dans le blason on distingue , le dauphin droit , & le dauphin courbé. C'est encore dans un sens emblematique qu'il faut prendre le dauphin entortillé à une ancre ; car il est faux que par affection pour l'homme il la conduise au fonds de la mer. C'est un emblème selon Pierius ; & l'union du dauphin & de ce corps pesant nous apprend qu'il faut toujours agir avec prudence sans trop se précipiter. *Festina lente.*



CHAPITRE III.

De la figure des sauterelles.

SElon que le mot *cicada* est differemment traduit , on voit differentes representations des sauterelles , & sur tout dans les tableaux emblematiques , & dans les armes des familles. Si par là on entend cet animal que les Grecs nommoient *τεττιξ* , & les Latins *cicada* , il est certain que les peintres se trompent grossierement , & nous n'avons pû découvrir un pareil animal dans toute l'Angleterre. 1^o L'animal que les François nomment sauterelles , les Anglois *grashopper* , les Grecs l'appelloient *απξίς* , les Latins *locusta* , mot que les Anglois ont employé dans la traduction du texte sacré où il est parlé de la nourriture de saint Jean , & dans un autre où il est dit que les sauterelles n'ont point de roi , & pourtant qu'elles marchent en troupes ; ici les Anglois se servent du mot *locust*. 2^o La sauterelle & la cigale different en beaucoup de choses , comme on peut s'en convaincre en les comparant , ou en consultant les descriptions de Mathiole , d'Aldrovand &c. Elles ont des chaperons differens sur la tête & sur le dos , & les yeux des cigales sortent plus que ceux des sau-

terelles. Les sauterelles ont par devant des cornes fort longues, & une longue queue fourchue; & lorsqu'elles veulent sauter, leurs jambes de derriere excèdent considerablement celles de devant. La locuste ou sauterelle angloise a des dents; la cigale n'en a point; à peine même a-t-elle une bouche, si l'on en croit Aristote. La cigale est presque toujours sur des arbres, son cri est plus aigu que celui de la locuste, & sa vie l'été est si courte, qu'elle n'a guere besoin d'implorer en hiver le secours de la prudente fourmi.

Ainsi où l'on devoit entendre la cigale; les descriptions ou representations ne sont pas exactes. Et pour rendre justice ici à notre version de la bible, nous remarquerons, que dans l'Exode 10, où il est question des pluyes de l'Egypte, le mot *apuis* est traduit par *locust*, au lieu que dans le livre de la Sagesse 16, où il s'agit exactement du même animal, on le rend par *grashopper*: car les morsures des cigales & des mouches les tuerent. Or les cigales, comme nous l'avons dit, n'ayant point de dents; & vivant selon quelques-uns de la rosée, il auroit fallu traduire sauterelles.

Je trouve que *Muffetus* a fait la même remarque, & qu'il n'est pas du sentiment de *Langius* & de *Lycothene* qui avancent que les cigales avoient détruit les fruits en

Allemagne. Or, dit-il, on n'y trouve point de ces insectes ; d'où il conclut de la sorte : *tam ipsos quam alios deceptos fuisse autumo, dum locustas cicadas esse vulgari errore crederent.*

Cette méprise aura fait commettre une erreur dans la composition de quelques remèdes pris de cet animal, sur tout dans le *diateltigon* que *Ætius* recommande dans les maladies des reins.

On ne doit pas prendre à la lettre ce que dit *Isidore*, & que l'on soutient encore aujourd'hui, que les cigales viennent de cette rosée ou *exudation* écumeuse que l'on trouve en Angleterre vers la fin de May, sur les plantes, & principalement sur les branches du romarin & de la lavende. Car ce n'est pas de cette rosée que se forme la cigale ; mais il est certain qu'il en sort une espèce de sauterelle qui n'est d'abord qu'un petit insecte d'un verd pâle, & qui ressemble en tout à la sauterelle.

Enfin le nom de sauterelle ne convient point à la cigale ; car dans celle-ci les organes ne sont pas formés pour le saut, & ses jambes de derrière ne sçauroient s'étendre autant qu'il lui seroit nécessaire pour s'élancer & avancer en sautant. C'est pourtant ce que l'on remarque dans la sauterelle ; ses jambes de derrière sont plus longues que tout son corps, & forment aux se-

conds articles des angles aigus fort élevés au dessus du dos.

On peut d'abord attribuer cette méprise au défaut de notre langue ; car cet insecte ne se trouvant point dans nos climats , son véritable nom nous a échappé, & nous avons donné un nom commun à des animaux d'espèce différente ; au lieu que les autres nations ont deux noms distinctifs pour ces deux espèces. Les Italiens nomment l'un *cicada*, les Espagnols *cigarra*, & les François *cigale*, noms conformes à l'original, & qui distinguent bien cet insecte des sauterelles ; au lieu que notre mot est emprunté du Saxon *grashop*, & que nos ancêtres l'ont également adopté aux cigales, sans en avoir jamais vu.

CHAPITRE IV.

De la figure du serpent qui tenta Eve.

Rien n'est plus ordinaire que de voir dans les tableaux qui représentent le paradis terrestre, & la chute du premier homme, le serpent qui le tenta, dépeint avec une face humaine, à peu près comme Cadmus & sa femme dans l'instant de leur métamorphose. Or ceci ne doit pas être entièrement imputé à l'imagination du peintre, mais à une vieille tradition, rapportée par Bede & beaucoup d'autres auteurs. Cette

tradition porte que Satan ne se montra point à Eve sous la simple forme d'un serpent, mais avec la tête d'une vierge, afin de préparer une entrée plus facile à ses discours séducteurs. Cependant on doit rejeter cette tradition, & il est plus raisonnable de croire qu'il se presenta sous sa forme naturelle.

Car 1^o la figure humaine, suivant la remarque de Barcephas & de Piérius ne lui eut pas été favorable. Eve à la vue d'une troisième créature humaine eût été frappée d'étonnement, elle auroit conçu quelque soupçon de l'artifice, & se seroit du moins excusée de s'être laissé persuader par son semblable, comme Adam le fit avec moins de fondement

2^o La forme du serpent n'étoit sujette à aucun inconvenient, & ne devoit point l'empêcher de réussir. On s'imagine qu'elle devoit en être effrayée & le fuir plus tôt que d'en approcher. Mais on se trompe. Dans le paradis & dans l'état d'innocence nulle créature ne devoit inspirer de la terreur à l'homme, & ce ne fut qu'après sa chute qu'elles purent lui nuire. Il se pourroit même que Satan eût emprunté la forme du basilisc, comme l'a crû Ergupinas, sans que l'on doive craindre qu'Eve fût morte à son aspect. Car les animaux en les supposant malfaisans ne pouvoient pas

plus leur nuire dans le jardin de délices, qu'ils nuisirent à Noé dans l'arche; & s'ils se nuisirent entr'eux, au moins comme ils avoient reçu paisiblement leurs noms, ils continuèrent à être doux & traitables pour l'homme. Et s'il est vrai, suivant l'opinion la plus générale, qu'il n'y en eût d'abord que deux de chaque espece, il leur étoit difficile de se détruire, ou de nuire à l'homme; en se détruisant ils auroient rendu inutile le commandement de la multiplication, & gâté l'ouvrage de la création. Ainsi supposé que Caïn fût le premier fils d'Adam, c'est par lui que le meurtre devint possible. Car auparavant ni le serpent, ni Adam ne pouvoient tuer Eve, & Adam & Eve ne pouvoient mutuellement s'ôter la vie, parce qu'ils auroient renversé le but de la création, & qu'ils auroient obligé le Créateur à recommencer l'ouvrage du sixième jour.

Mais comme on pourroit, à cause de l'entretien qu'eut le serpent avec Eve, s'imaginer que Satan préfera la forme humaine à celle du serpent; on peut répondre que si dans la suite il a pu tirer des sons articulés du ventre de sa pythonisse, & d'un chêne même à Dodone, il ne lui fut pas impossible alors de faire parler un serpent.

Enfin, si l'on se persuadoit que la for-

me humaine convenoit davantage au dessein de Satan, parce qu'il est probable qu'Eve devoit être surprise d'entendre parler un serpent, je répons qu'elle pouvoit encore ignorer que ce fût un privilege de l'homme. Car nouvellement sortie du néant, & destituée d'experience, elle put n'en être point surprise. D'ailleurs, comme elle ignoroit les noms des animaux, elle pouvoit ignorer aussi leurs facultés, car elle n'étoit point à la revue générale des animaux, lors qu'Adam leur imposa à chacun des noms suivant leur nature.

Et ce sentiment ne m'est pas particulier; c'est encore celui de Lombard & de Toftat, & c'est ce que répondit saint Cyrille à l'objection de l'empereur Julien qui comparoit cette histoire aux fables grecques.

CHAPITRE V.

Des tableaux qui representent Adam & Eve avec des nombrils.

ON peut remarquer encore une autre faute dans les tableaux qui représentent nos premiers parens; c'est qu'on leur donne un nombril comme à leur posterité. Les plus grands peintres comme Raphael, Michel Ange ont commis cette faute, qu'on ne peut leur pardonner, parce qu'il suiroit de là que le Créateur auroit donné

au chefd'œuvre de sa puissance des parties superflues.

L'usage du nombril est de nourrir le fœtus, par la communication qu'il établit entre la mere & lui. Les vaisseaux dont il est composé sont la veine ombilicale qui est une branche de la veine porte, & qui aboutit au foye de l'enfant, puis deux artères, & l'uraque ou le ligament qui sort du fond de la vessie, par où le fœtus vuide la partie aqueuse de sa nourriture. Or quand il sort de la matrice, quoiqu'il écarte & qu'il déchire les peaux qui l'envelopoient, ces vaisseaux pourtant restent dans leur entier, & tiennent l'enfant attaché à la matrice, même quelque tems après qu'il en est sorti. Alors on le coupe, & on le noue près du ventre, ce qui fait ce trou que nous nommons le nombril. Or le nombril étant une partie qui suit notre naissance, on ne doit pas la supposer dans Adam qui fut formé par le Créateur; ni dans Eve qui fut formée d'une partie d'Adam.

Si, de ce que nous avons cette partie, nous concluons qu'Adam l'avoit aussi, notre conséquence n'est pas soutenable. Car si nous pensons qu'il a été produit de la même manière que ses descendans, & que nous croyions la même chose de tous les premiers animaux, nous serons obligés de conclure qu'Adam fut créé sans dents, que les vais-

seaux & la communication du cœur & des poutmons étoient tels qu'ils ont été depuis dans les enfans, & qu'ils subirent les mêmes changemens. Il sera inutile aussi de disputer si les oiseaux ont été créés avant les œufs, & nous pouvons croire que les chiens furent d'abord aveugles, comme on voit qu'ils naissent tous. Or nous changerions la création en génération, & nous confondrions les actes de Dieu avec ceux de la nature qui furent déterminés par ce commandement général : *Croissez & multipliez* ; c'est à dire reproduisez-vous mutuellement, non pas tels précisément que vous êtes maintenant, mais tels que vous puissiez arriver au même état par une succession régulière des causes séminales. Car la première formation des choses fut différente de la génération qui suivit. Elles n'avoient rien qui les précédât, mais elles étoient exactement formées pour ce qui devoit les suivre.

Ainsi quoi qu'Adam ait été formé sans nombril, parce qu'il lui étoit inutile, ses descendans en eurent, parce que dans sa composition il en contenoit les principes, & le pouvoir de les disposer pour les fins nécessaires aux besoins de sa postérité. Adam n'a donc point eu de partie qui le liât aux créatures ; il n'avoit de liaison qu'avec le ciel, parce qu'il tenoit l'être immediate-

ment de Dieu. Et comme il n'a dépendu d'aucune cause efficiente que de lui seul, ne pourroit-on pas concevoir une connexion umbilicale, mais pourtant figurée dans l'acte même de sa production ? & bien que par rapport à son existence corporelle, cette connexion ne paroisse autre chose que celle de l'effet avec sa cause, il semble que par rapport à sa partie immortelle il ait eu une liaison plus immédiate avec Dieu, comme étant sorti du sein de la divinité même. Ainsi quoique plusieurs espèces d'animaux n'aient point de nombril, ils ont pourtant tous une connexion commune qui prouve qu'ils doivent tous leur existence à l'Etre souverain, & qu'ils en dépendent comme de leur créateur ; connexion si nécessaire à leur existence, qu'ils retomberont dans le néant, quand il plaira à Dieu de les abandonner à eux-mêmes.

Ceux qui soutiennent que l'œuf a été créé avant l'oiseau, oublient ce qu'ils ont remarqué en d'autres animaux. Car les oiseaux sont nourris par les vaisseaux umbilicaux, & quelques jours après qu'ils sont éclos on voit encore l'umbilic. S'il est vrai que la moindre portion de l'œuf serve à la formation, & que la plus grande soit destinée à sa nourriture, la même chose est probable dans les exclusions ovi-
pares,

pires, dans les œufs des serpens, dans les grenouilles, dans les vermissaux mêmes, quoique toute la substance de ceux-ci fuffise à peine à la production d'une mouche, & qu'il n'en reste aucune portion, comme je l'ai observé dans le progrès journalier de quelques-uns.

CHAPITRE VI.

De la maniere dont on represente les orientaux & les juifs dans leurs festins, & le Sauveur en particulier, dans la solennité de la pâque.

LEs sentimens sont fort partagés sur la maniere dont les juifs & les orientaux se plaçoient dans leurs festins, & particulièrement sur la situation du Sauveur dans la celebration de la pâque. On le represente d'ordinaire assis sur une espede d'escabeau à une table quarrée au milieu de ses douze apôtres; mais nous ne croyons pas qu'il y ait été dans cette situation.

Sans obliger personne à embrasser notre sentiment, nous regardons comme un fait constant que bien des peuples mangeoient couchés sur des lits. Les Perses en usoient de la sorte; car on lit dans Esther 7. que quand Assuerus revint dans la salle du festin, Aman étoit sur le lit de la reine Esther. Ce que dit Athenée après Possidonius, que le roi des Parthes étoit couché sur

un lit plus élevé que les autres, prouve que ces peuples étoient dans le même usage. Athenée nous apprend encore que telle fut la pratique de Cleopatre dans ses festins avec Antoine, quand il dit qu'elle avoit fait dresser douze *triclinium*. Outre plusieurs passages des symposiaques de Plutarque, le mot *triclinium* qui est grec d'origine, prouve que les Grecs s'en servoient aussi. Aristote declare dans ses politiques que les jeunes gens ne doivent point assister aux spectacles avant le tems où il leur est permis de se coucher à table avec les personnes plus âgées. Lipse, Mercurialis, Saumaïse, Ciaconius, qui ont traité la matiere à fonds, démontrent que les Romains mangeoient de même couchés sur des lits. Or de ces lits il y en avoit un que l'on nommoit *stibadion* ou *sigma*. Il étoit fait en croissant, & d'une grandeur indéterminée ; c'est pour cela qu'on le nommoit encore *exaclinon* & *octoclinon*, comme le prouvent ces vers de Martial :

Accipe lunata scriptum testudine sigma :

Octo capit, veniat quisquis amicus erit.

placez le lit fait en maniere de croissant ; le lit qui tient huit convives : quiconque est de nos amis, il fera bien reçu.

La place honorable étoit tantôt le côté droit, & tantôt le côté gauche ; & le maître du festin ne la prenoit jamais : une au-

tre sorte de lit se nommoit *triclinium*, c'est-à-dire trois lits, comme on le peut voir dans plusieurs représentations, & sur tout dans celle du *triclinium Rhamnusianum* décrit par Mercurialis dans son art gymnastique.

Il est à presumer que cet usage dut sa naissance à celui des bains frequents. Dans les premiers tems au sortir du bain on alloit se coucher & l'on mangeoit dans son lit; ensuite on se fit porter des bains dans les salles à manger, pour y prendre ses repas sur des lits.

Pour ce qui regarde la position sur ces lits, les hommes étoient couchés, & s'appuyant sur le coude gauche, ils avoient le dos soutenu par quelque coussin. Celui qui étoit le second sur le même lit, étoit dans la même attitude, tournant le dos au premier, de façon que sa tête étoit un peu inclinée sur sa poitrine; & ainsi des autres. Les femmes se plaçoient quelquefois séparément des hommes; quelquefois aussi elles étoient mêlées avec eux, selon qu'elles en étoient aimées :

Gremio jacuit nova nupta mariti.

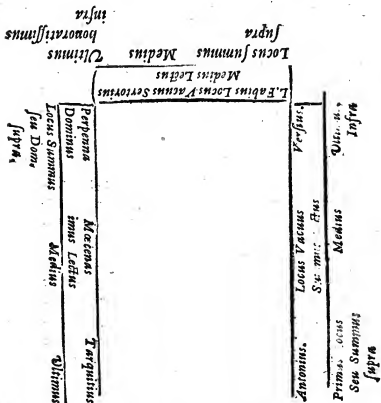
dit Juvenal. Suetone rapporte que Caligula faisoit asseoir ou coucher successivement au dessous de lui toutes ses sœurs avec qui il avoit eu des commerces incestueux. D'ailleurs, comme il y avoit trois lits, chacun ne contenoit communément

que trois places, suivant cet ancien proverbe qu'il falloit commencer par les graces, & finir par les muses. Aussi regarda-t'on comme une singularité que Lucius Verus eût onze convives. Il dérogeoit en cela, dit Jules Capitolin, à la coutume des anciens, qui excepté en des festins publics, n'avoient jamais tant de personnes à table. Le nombre de ceux qui assistèrent à la cène du Sauveur excéda aussi le nombre ordinaire. Et selon Joseph, pour célébrer la pâque, il falloit être au moins dix, assemblés.

Enfin, pour ce qui regarde l'arrangement des convives; le premier lit, & celui du milieu étoient destinés aux étrangers. Le troisième qui étoit réputé le moins honorable, le maître du festin l'occupoit avec sa famille, lui-même étant toujours placé au haut de ce troisième lit, c'est-à-dire immédiatement après ceux du milieu. Mais si la femme ou les enfans n'y étoient point, c'étoit les *ombres*, ou ceux qui venoient familièrement sans être invités qui se plaçoient auprès du maître, comme dit Juvenal: *locus est & pluribus umbris*.

Par rapport aux étrangers, la place la plus honorable étoit la dernière du lit du milieu, comme la plus proche du maître du festin; ensuite la première de chaque lit, comme on le verra par la description

que Salluste fait du repas que Perpenna donna à Sertorius. Nous lisons avec Saumaïse : *Igitur discubuerunt, Sertorius inferior in medio lecto, supra Fabius, Antonius in summo, infra scriba Sertorii Versius, alter scriba Mæcenas in imo, medius inter Tarquitium, & dominum Perpennam.*



Il n'y eut que sept personnes à ce repas.

Les places du milieu du premier & du second lit étoient vuides ; & c'est dans cette occasion que Sertorius qui étoit le plus honoré dans ce festin , fut assassiné. On peut entendre par là ce que dit Plutarque dans sa vie , que pendant qu'il étoit couché sur le dos , & qu'il vouloit se lever , Perpenna se jeta sur sa poitrine. Ce qui lui étoit facile ; puisqu'étant le maître du festin , il étoit placé immédiatement auprès de Sertorius. Cette disposition des trois *triclinium* peut encore faciliter l'intelligence de cet endroit où Seneque dit que le nord souffloit au milieu , le nord-est au haut bout , & le nord-ouest au plus bas ; car le nord-est répondoit au *triclinium* d'Antoine , & le nord-ouest à celui de Perpenna.

Plusieurs interpretes employent ce passage d'Ezéchiél : *Tu étois assis sur un lit pompeux , & il y avoit devant-toi une table splendidement servie* , pour prouver que les Hébreux se mettoient à table dans la même attitude. L'usage où ils étoient de quitter leurs chaussures auparavant , semble confirmer cette opinion , & prouver qu'ils craignoient de gâter leurs lits. Et ce qui montre qu'en effet ils se déchaussoient avant le repas , c'est la défense que Moïse leur fit de quitter leur chaussure pour manger l'agneau pascal ; puisqu'autrement cette défense eût été inutile. Mais quelqueait été l'usage

de ces premiers siècles, il y a bien de l'apparence que les siècles suivans imiterent l'exemple des Assyriens, & des Orientaux, & même des Romains, quand Pompée eut subjugué l'Orient.

Or que cet usage fût pratiqué au tems du Sauveur, c'est ce que plusieurs de ses discours indiquent nettement. *Lorsque vous serez invité à un repas*, dit-il dans S. Luc, *ne vous couchez point à la premiere place*. Et dans S. Mathieu reprenant les scribes & les pharisiens, il dit qu'ils aiment les premieres places dans les festins, *primos recubitus in cœnis*, & les premieres chaires dans les synagogues, *primas cathedras*. Et cette antithese fait sentir la difference qu'il y avoit entre s'asseoir dans les synagogues, & se coucher sur des lits pour manger. La conformité des Juifs & des Romains sur d'autres usages dans leurs festins rend celui-ci vraisemblable. Les Romains se lavoient, se parfumoient avant le repas; ils avoient même des habillemens particuliers pour la table. Du reproche que fait le Sauveur à Simon sur ce qu'il ne lui lavoit point les pieds, & qu'il ne répandoit point d'huile sur sa tête, on peut inferer que les juifs pratiquoient les mêmes cérémonies. En S. Mat 22. il parle de la robe nuptiale, ou selon quelques-uns de la robe de lin du disciple bien aimé, laquelle pouvoit être la même que celle

qu'il avoit le soir précédent au repas qu'il fit avec ses Apôtres.

Qu'ils fussent couchés en célébrant la pâque, c'est ce qui semble démontré par les témoignages des anciens écrivains juifs, & sur tout par celui de Ben-maimon que cite Scaliger dans son ouvrage *de emendatione temporum*. Après la seconde coupe, suivant ce qui avoit été ordonné Exod 12. le fils de la maison demanda que signifie cette maniere de servir. Alors celui qui devoit répondre, dit ce jour est différent de tous les autres; car au lieu que nous ne lavons qu'une fois les jours ordinaires, nous lavons en celui-ci deux fois. Les autres jours nous mangeons du pain sans levain; de la viande bouillie ou rôtie indifferemment: celui-ci nous ne mangeons que du pain levé & de la viande rôtie. Les autres jours nous mangeons ensemble assis ou couchés, mais nous nous couchons toujours pour prendre ce repas. Et cette attitude marquoit qu'ils n'avoient plus rien à craindre de la part des Egyptiens, comme autrefois.

Il est très vraisemblable que J. C. & ses apôtres mangerent de la sorte la dernière pâque. Les termes grecs dont les Evangelistes se sont servis l'insinuent clairement. Ils ont employé ces mots ἀναπίπτειν, ἀνακλῆσαι, κατακλῆσαι, ἀνακλῆσαι, qui dans Aristote, Athenée, Euripide, Sophocle, & dans

dans le paraphraste Nonnus, expriment littéralement cette attitude.

Enfin quand on ne conviendrait pas que ce fût la manière usitée de célébrer la pâque, il nous paroît pourtant indubitable que celle-ci fut observée dans la dernière. Les sçavans distinguent plusieurs parties dans ce repas; la première disent-ils, fut observée suivant la loi de Moïse, on y mangea l'agneau pascal avec des herbes amères, & toutes les cérémonies de la loi. S. Mathieu & S. Jean disent de celle-ci que le soir étant venu, le Sauveur s'assit avec les douze, & que le souper étant fini, il prit un linge, & lava les pieds de ses disciples. La seconde partie de ce repas fut semblable aux repas ordinaires, elle consistoit en viandes indifférentes. Et c'est à celle-ci qu'il faut appliquer ce qui est dit du Sauveur qu'il prit sa robe, qu'il se remit à table, après avoir lavé les pieds de ses disciples, & pratiqué tout ce que le maître du repas avoit coutume d'observer. C'est encore au sentiment des sçavans, dans cette partie, que J. C. presenta le morceau à Judas. Le terme original insinue que c'étoit du pain trempé dans quelque sauce ou bouillon, dont on n'usoit point dans la célébration de la pâque. La dernière partie fut sacramentale; elle commença par la bénédiction & par la fraction du pain, suivant

ce que dit S. Mathieu ; & pendant qu'ils mangeoient , Jesus prit du pain & le benit.

Et ceux-là même qui ont cru que le Sauveur avoit célébré debout sa premiere pâque , ont reconnu qu'il en avoit été autrement de la derniere. Tels sont S. Chrysostome, Theophylacte, S. Augustin &c. Si l'on doit ajouter foi à la tradition, le fait est incontestable , puisque l'on montre encore à Rome le *triclinium* sur lequel J. C. & ses Apôtres se coucherent alors , & que l'on assure que l'empereur Vespasien l'y avoit fait transporter tel qu'il est décrit par Casalius.

On ne peut guere expliquer autrement ce passage de S. Jean où il est dit : *Erat recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu quem diligebat.* Un des disciples que Jesus aimoit étoit couché sur son sein : ce qui convenoit à des personnes couchées & ne peut s'entendre de personnes qui auroient été assises. On trouve la même expression dans Pline, qui parlant de l'empereur Nerva, & de Veiento son favori dit : *Cœnabat Nerva cum paucis; Veiento recumbebat propius atque etiam in sinu;* & c'est de là qu'est venu ce mot ἐπιστήτως, pour signifier un ami intime. Aussi Casaubon abandonne-t-il Theophylacte, qui sans faire attention à cet ancien usage taxe de grossiereté le disciple bien aimé. Quelques interpretes

croient encore que dans notre sentiment il est plus facile d'entendre ce qui est dit de Marie Magdelaine qu'elle se tenoit aux pieds du Sauveur & derriere lui ; qu'elle arrosoit de ses pleurs les pieds de J. C. & qu'elle les essuyoit avec ses cheveux. En effet eût-elle pû lui rendre ces devoirs si elle avoit été debout, & le Sauveur assis ? elle se feroit alors trouvée plus aisément derriere lui qu'à ses pieds. Ainsi Raphael n'a point consulté le texte sacré, quand il a représenté Magdelaine se tenant à genoux devant le Sauveur.

Quoique la version angloise rende les differens passages que nous avons allegués par le mot *asseoir*, on ne peut en rien conclure contre notre sentiment, puisque les versions italiennes & françoises évitent la difficulté en disant que J. C. se mit à table ; il paroît que la version angloise qui porte, *il s'assit à table*, n'a prétendu qu'exprimer le fait suivant l'usage du tems où elle a été faite. Elle suit ailleurs la même méthode ; car au lieu que S. Luc dit *πρὸς τὸ βιβλίον*, ce que la vulgate rend par ces mots, *cum plicasset librum*, la version angloise porte, *après qu'il eut fermé le livre*. Ce qui convient à nos livres composés de plusieurs feuilles, & non pas aux grands rouleaux de parchemins dont se servoient les juifs, & qui sont encore en usage par-

mi eux. Les passages où on lit que le samaritain donna deux deniers pour la provision du levite, & que le pere de famille fit marché avec des ouvriers à un denier par jour, devoient être rendus par sept sols & demi monnoye d'Angleterre, & ne doivent pas être pris litteralement du denier qui fait la seizième partie de l'once. Car le denier chés les grecs & les romains étoit la huitième partie de l'once; & l'once étant évaluée à cinq *shelins* d'Angleterre, le denier se montoit à sept sols & demi de la même monnoye.

Enfin, comme on pourroit croire que les juifs célébroient la pâque debout, plus tôt qu'assis ou couchés, selon ce qui leur avoit été ordonné. Exod 12. *Vous mangerez de la sorte, vos reins ceints, vos souliers à vos pieds, un bâton à la main*, je répons que les juifs eux-mêmes nous apprennent que les générations suivantes ne furent point assujeties à ces pratiques qui ne regardoient que la pâque d'Egypte. D'autres ordonnances furent de même négligées, comme de prendre un agneau de dix jours; de le manger chacun dans sa famille; de marquer de son sang les portes de leurs maisons; & de le manger avec précipitation. Et comme ils omirent ces différentes cérémonies, ils changerent aussi l'usage de le manger debout; & parce qu'ils n'avoient plus rien

à craindre de leurs ennemis, ils célébrèrent désormais leur pâque dans la même attitude qu'ils prenoient leurs autres repas.

Mais il est moins facile de déterminer l'ordre dans lequel se placèrent J. C. & ses disciples en cette occasion. Casalius s'appuyant sur la figure du triclinium qui est à Rome dans l'église de S. Jean de Latran, soutient qu'ils étoient cinq couchés sur le premier lit, cinq sur le dernier, & trois sur celui du milieu, & que le Sauveur occupoit la première place de celui-ci. Il paroît indubitable que le disciple bien aimé étoit sur ce même lit, puisqu'il étoit panché sur le sein du Sauveur. Et de ce que Pierre lui fit signe de demander à J. C. qui d'entr'eux devoit le trahir, on conjecture qu'il étoit le troisième. Il est vraisemblable que Judas n'en étoit pas éloigné puisqu'il trempa son pain dans le même plat, & que J. C. étoit à portée de lui présenter un morceau.

CHAPITRE VII.

Du tableau qui représente le Sauveur avec une longue chevelure.

ON montre un autre tableau où le Sauveur est représenté avec une longue chevelure, suivant la coutume des juifs, & la description que Lentulus en avoit

envoyée au sénat romain. Nous ne blâmons pas le peintre sur cet article ; mais nous condamnons les spectateurs ordinaires qui se sont persuadés que J. C. portait des cheveux longs , parce qu'il étoit nazaréen , confondant ainsi cette espece de religieux avec les habitans de Nazareth.

Les Nombres font mention des nazaréens de profession ; il leur étoit défendu de boire du vin , de couper leurs cheveux , & d'approcher des cadavres. Tel fut Samson. Mais il n'y a rien qui nous mene à croire que J. C. ait été nazaréen en ce sens , il buvoit du vin , puisque les pharisiens en prirent occasion de l'outrager ; il approchoit des cadavres , puisqu'il ressuscita Lazare , & la fille de Jaïr.

Une autre espece de nazaréens , c'étoit ceux qui avoient pris naissance à Nazareth ville de Galilée dans la tribu de Nephtali. Or J. C. n'étoit pas même nazaréen en ce sens , puisqu'il étoit né à Bethléem de la tribu de Juda ; cependant on a pû l'appeler ainsi , puisqu'il avoit été conçu à Nazareth , & qu'après son retour d'Egypte , il y avoit passé la partie cachée de sa vie , comme nous l'apprend S. Matthieu. Or ces deux especes de nazaréens se distinguent aussi facilement dans le grec que dans l'hébreu ; en hébreu on les distingue par les lettres zain & tsade , comme en

grec par l' α & l' ω . Car suivant la remarque de Jansenius, lorsqu'il s'agit du nazaréen de profession, on écrit Ναζαρεῖος, Levit. 6. & Lament. 4. & lorsqu'il est question de J. C. dans S. Mathieu & dans les autres Evangelistes, on lit Ναζωρεῖος, excepté dans S. Marc, qui écrivant à Rome a latinisé le mot grec & a écrit Ναζαρηός.

CHAPITRE VIII.

De la representation d'Abraham sacrifiant Isaac.

DAns les tableaux qui representent le sacrifice d'Abraham, Isaac est ordinairement peint comme un enfant; ce qui ne s'accorde ni avec le texte sacré, ni avec l'explication des interpretes. Selon le texte sacré Isaac avoit porté lui-même le bois de son sacrifice. Or ce sacrifice devant être un holocauste qu'il falloit reduire en cendres, c'étoit suivant les apparences de gros bois, & un fardeau trop pesant pour un enfant. Isaac fut en cette occasion type du Sauveur qui porta lui-même sa croix, laquelle étoit si pesante qu'il eut besoin du secours de Simon le Cyrenéen.

Mais bien loin qu'Isaac fût alors dans l'enfance; si nous en croyons Joseph, il avoit atteint l'âge de 25. ans. Il est vrai

que dans la vulgate il est nommé *puer* ; mais ce terme est relatif à son pere qui avoit alors plus de cent ans. En quoi Isaac fut encore la figure du Sauveur, qui se laissa conduire tranquillement à la boucherie, tandis qu'il avoit des legions d'AnGES à sa disposition. En effet si Isaac avoit voulu résister à son pere, celui-ci n'eut jamais pû le contraindre. Au même âge David avoit déjà terrassé un ours & un lion ; Pompée avoit déjà mérité le surnom de grand, Alexandre étoit déjà généralissime de toute la Grèce, & Annibal faisoit déjà la guerre aux Romains.

CHAPITRE IX.

De la representation de Moïse avec des cornes.

MOÏSE est souvent, & même dans des bibles anciennes, représenté avec des cornes. On le voit de la sorte sur une médaille d'argent, & le revers porte la défense de tailler des images. On suppose que cette médaille a été frappée par quelques juifs qui vouloient insulter aux chrétiens, comme s'ils avoient les premiers représenté de la sorte leur législateur.

La source de cette erreur est la fausse interprétation que l'on a donnée à quelques expressions employées dans les livres

populaires. Liv. V. Chap. IX. 33
 saints, lorsqu'il est question de Moïse
 desc^{ndre} la montagne. Le mot hébreu
 dans l'Exode 34. 29. 35. signifie égale-
 ment corne ou lumière; & la vulgate a
 traduit : *ignorabat quod cornuta esset facies
 ejus; & qui videbant faciem Moïsis esse cornu-
 tam* &c. la paraphrase chaldaique suivant la
 version de Fagius : *Moses nesciebat quod
 multus esset splendor gloriæ vultus ejus; & vi-
 derunt filii Israel quod multa esset claritas glo-
 riæ faciei Moïsis.* L'expression des septante
 revient au même : *δεδόξασαι ἢ ὁψις τῷ γρῶμα-
 τος τῷ προσώπῳ* : *glorificatus est aspectus cutis
 seu coloris faciei.*

Et ce passage de l'ancien Testament est
 expliqué par un passage du nouveau, 2.
 Cor. 3. où il est dit qu'à cause de l'éclat
 du visage de Moïse, les Israelites ne pou-
 voient le regarder *διὰ τὴν δόξαν τοῦ προσώπου.*
 De même ceux qui dans l'histoire de la
 courtisane Rahab ont prétendu que le mot
 hebreu signifioit aussi *hotesse*, ne doivent
 point être suivis dans leur exposition; car S.
 Paul dans son épître aux Hebreux la nom-
 me *πόρνη*; mot qui ne signifie point ho-
 tesse, mais seulement une prostituée, mot
 par lequel les grecs ont désigné la célé-
 bre Lais, & qui est différent du mot
ἑταίρα, *une maitresse*, comme on le peut
 voir dans le 13. livre d'Athenée. Qui vou-
 dra de plus grands éclaircissemens sur Ra-

hab peut consulter Camerarius dans son *Livre de vita Elia*.

Si quelqu'un veut trouver ici un sens emblématique, parce que la corne est un symbole de la puissance & de l'autorité, & que cette métaphore est fréquente dans les livres saints; j'avouerai qu'en cela on ne fait aucun tort ni à Moïse, ni à la vérité: & l'on voit sur d'anciennes médailles Alexandre le grand & Attila représentés avec des cornes. Mais si l'on veut avec le peuple, que Moïse ait été réellement cornu, on lui ôte une prerogative précieuse, je veux dire cet éclat mystérieux.

CHAPITRE X.

Des armes des tribus d'Israel.

Nous ne conviendrons point que les armes ou symboles que l'on assigne d'ordinaire à chaque tribu sur les cartes de la Palestine & ailleurs, soient véritablement leurs caractères distinctifs. On donne à Ruben trois barres ondoyantes; à Juda un lion rampant; à Dan un serpent entortillé; à Simeon un glaive la pointe en haut &c. & tout cela fondé sur la dernière bénédiction de Jacob, qui tire des comparaisons de ces mêmes objets.

Nous sommes à la vérité disposés à

croire qu'une partie de cette tradition n'est pas sans fondement ; mais nous doutons avec raison que telles fussent en effet les armes de chaque tribu , & qu'elles eussent le sens emblématique qu'on a coutume de leur donner.

Car 1^o on ne les trouve point exactement dans la benediction prophetique de Jacob. Simeon & Levi y ont des armes différentes , quoique Jacob les ait reunis dans la même prédiction , sçavoir un glaive & les deux tables : *Simeon & Levi sont freres ; les instrumens de cruautés sont dans leurs tabernacles.* Ainsi on donne à Joseph un bœuf pour arme , quoiqu'il n'en soit point fait mention dans cette prophetie , dont voici les propres termes. *Joseph est une branche fertile , une branche fertile près d'une fontaine.* Repetition qui présageoit les deux tribus qui devoient descendre de lui , Ephraïm & Manassé , dont il n'y a qu'Ephraïm à qui on donne un bœuf pour armes. Il est vrai que long-tems après , Moïse dans sa benediction dit de Joseph , que sa gloire est comme les premiers nés d'un jeune taureau ; c'est pour cela comme nous en convenons avec le sçavant Vossius , que les Egyptiens representoient Joseph par le symbole du bœuf : ce qui répondoit parfaitement au songe de Pharaon qu'il expliqua , & signifioit aussi l'abondance que ses soins

procurèrent à l'Egypte ; c'est pour cela encore qu'ils mettoient un boisseau sur la tête de Serapis.

2° Les bénédictions de Jacob ne s'accordent pas avec les bénédictions de Moïse par rapport à ceux qui en sont l'objet. Ce que Jacob dit de Juda *qu'il est un jeune lion*, Moïse le dit de Dan : *Dan est un jeune lion, il sautera de Bafan*, & l'applique encore à Gad en ces termes ; *sa demeure est comme celle d'un lion*.

3° Supposé que le lion fût affecté à Juda, ce ne seroit pas un lion rampant comme on le représente d'ordinaire ; mais un lion couchant suivant le sens littéral du texte : *recumbens dormisti ut leo*. Il est couché comme un lion, comme un jeune lion, qui osera l'éveiller ?

Enfin ce qu'on lit au second chapitre des Nombres, que les enfans d'Israel camperont chacun autour de leur étendard, & qu'ils porteront les armes de leur maison, n'est pas si clair qu'on se le persuade ; & ceux qui examinent ce texte n'y trouvent pas toujours la prédiction de Jacob. Nos interpretes sont obligés de s'en rapporter aux Rabbins ; or ceux-ci ne s'accordent que rarement sur leurs traditions, & ne confirment point l'idée que l'on a de ces armoiries. Quant aux marques inferieures qui distinguent les familles, ils n'en disent

rien. Et pour les quatre étendards militaires de Juda, de Ruben, d'Ephraïm & de Dan, sous chacun desquels se rangeoient trois tribus, ils s'expliquent différemment. Jonathan compilateur du *targum* conçoit que ces étendards imitoient par leur couleur celle des pierres précieuses qui étoient sur l'ephod, & portoient les noms des tribus. Le P. Fagi est dans le même sentiment. Ainsi l'étendard de Juda étoit de trois couleurs qui répondoient à celles de la chalcédoine, du saphir, & du sardonix qui portoient les noms de Juda, d'Issachar, & de Zabulon, & au milieu avec la figure d'un lion, cette inscription : *Levez-vous Seigneur, que vos ennemis soient dissipés, & que ceux qui vous haïssent fuyent devant vous*, num. 10. L'étendard de Ruben étoit aussi de trois couleurs, & sur le sardonix, le topase, & l'amethyste étoient gravés les noms de Ruben, de Simeon & de Gad; puis on voyoit au milieu avec la figure d'un cerf cette inscription : *Ecoute Israël le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est un*. Deut. 6. Mais Aben Esra, & quelques-uns encore ajoutent d'autres figures aux couleurs du champ. Dans celui de Ruben la figure d'un homme, ou une mandragore; dans celui de Juda un lion; dans celui d'Ephraïm un bœuf; dans celui de Dan la figure d'un aigle.

Il est vrai que les quatre figures des ban-

nieres répondoient ainsi aux chérubins de la vision d'Ezéchiél, chacun représentant un de ces animaux. *Pour ce qui est de la forme qui y paroissoit, ils avoient tous quatre une face d'homme; tous quatre à droite une face de lion; tous quatre à gauche une face de bœuf; & tous quatre au-dessus une face d'aigle. Ezéch. 1.* C'est là sans doute qu'on a puisé les marques distinctives des Evangelistes; car on donne le bœuf à S. Mathieu, le lion à S. Marc, l'ange à S. Luc, & l'aigle à S. Jean. Et ceux-ci représentent symboliquement l'office des anges ou des ministres des volontés divines; ils doivent avoir de l'intelligence comme l'homme; du courage comme le lion; de la docilité, comme le bœuf; & de l'activité comme l'aigle.

On peut donc remarquer que les plus authentiques de ces descriptions ne s'accordent ni entr'elles, ni avec les armoiries dont il est question. Celles-ci y répondent au bœuf & au lion dans les armoiries de Juda & d'Ephraïm; mais dans celles de Dan & de Ruben elle diffèrent autant qu'une aigle diffère d'un serpent, & que la figure d'un homme, d'un cerf ou d'une mandragore diffère de trois barres ondoyantes. Ce que nous remarquons pourtant, moins pour rendre suspecte l'antiquité des armoiries, que pour montrer le peu de certitude qu'il y a dans ces matieres. On

voit encore des exemples d'armoiries plus anciens que ceux des tribus d'Israël, si Osiris, Mitzraim ou Jupiter furent les fils de Cham ; puisqu'au témoignage de Diodore ils portèrent pour armes distinctives l'un un chien, l'autre un loup. Et sans parler du bouclier d'Achille & de ceux des grecs illustres, si nous adoptons la conjecture de Vossius, qui dit que le corbeau qui parut sur la tête de Corvinus n'étoit autre chose que le cimier de son casque : nous aurons une preuve de l'antiquité des armoiries chés les Romains.

Mais nous ouvririons une bien plus ample carrière, si nous suivions la doctrine des cabalistes. Ils plaçoient dans chacune des quatre bannières ou étendards une lettre du tetragrammaton ; & donnant un sens mystérieux aux enseignes, ils font convenir chacune des tribus aux signes du zodiaque, & aux mois de l'année, comme ils adaptent les quatre bannières générales de Juda, de Ruben, d'Ephraïm & de Dan aux signes du belier, du cancer, de la balance, & du capricorne, qui sont les quatre points cardinaux du zodiaque & qui marquent les quatre saisons de l'année.



CHAPITRE XI.

De la représentation des sibylles.

Les tableaux qui représentent les sibylles sont très communs, & les chrétiens en font cas à cause de leurs prétendues prédictions touchant le Sauveur. On les peint jeunes, & l'on en détermine le nombre. Les tableaux ordinaires en présentent douze. Il y a des auteurs qui n'en comptent que dix, fondés sur un passage de Varron : & ce sont la sibylle de Delphes, celle de Cumes, celle de Samos, la sibylle Erithréenne, la Cimmerienne, l'Hellepontique, la Libyque, la Phrygienne, la Tiburtine, & la sibylle Persique. Surquoi les sçavans sont partagés, les uns en comptant un plus grand nombre, les autres un moindre, & la plupart croyant qu'il est impossible de rien déterminer sur cet article. Boissard a donné dans son traité de la divination les figures de ces dix sibylles. Mais il en ajoute deux autres, celle d'Epire, & celle d'Egypte. Il y en a même qui assurent que le nom de sibylle a été donné à toutes les prophetesses,

D'autres en réduisent le nombre. Martianus Capella n'en reconnoit que deux ; Plin & Solin en comptent trois ; Elien quatre, & Saumaïse n'en recoit proprement

ment que sept. Voici comme il s'explique dans ses commentaires sur Solin : *Ridere licet hodiernos pictores qui tabulas proponunt Cumana, Cumæ, & Erythræ, quasi trium diversarum sibyllarum, cum una eademque fuerit Cumana, Cumæ, & Erythræ, ex plurium & doctissimorum auctorum sententia.* Boissard même nous permet de croire qu'il n'y en a eu qu'une, lorsqu'il conclut de la sorte : *In tanta scriptorum varietate liberum relinquimus lectori credere, an una & eadem in diversis regionibus peregrinata, cognomen sortita sit ab iis locis ubi oracula reddidisse comperitur, an plures existerint.* Ainsi quand les meilleurs auteurs n'osent prononcer sur le nombre des sibylles, devons-nous nous en rapporter au caprice des peintres ?

Mais l'histoire n'est guere plus favorable à leur jeunesse. La sibylle dont parle Virgile est appelée *longæva sacerdos*, & Servius charge encore ce portrait dans ses commentaires. La sibylle qui vendit ses livres à Tarquin, & dont nous avons le détail le plus circonstancié, Tite-Live & Aulugelle la nomment *anus* : mot qui suivant l'étymologie de Festus designe une femme accablée d'ans & qui radote ; & au témoignage de l'histoire, Tarquin crut qu'elle radotoit. Il faut donc avouer que les peintres se donnent de grandes libertés. En vertu de ce même privilege ils pour-

ront quand il leur plaira peindre Nestor comme Adonis, Hecube semblable à Helene, & Saturne avec la tête d'Absalom. Le celebre Michel-ange a évité cette absurdité dans son tableau des sibylles de Cume & de Perse, comme on les voit dans les tailles douces d'Adam Mantouan.

CHAPITRE XII.

Des tableaux qui representent la mort de Cléopâtre.

LEs tableaux qui representent Cléopâtre tenant deux aspics attachés à ses bras, ou à sa gorge, ou à ces deux ensemble, meritent que nous nous y arrêtions. Outre que cette diversité n'est pas excusable, on ne sçait pas bien précisément quel fut le genre de sa mort. Plutarque dit nettement dans la vie de Marc-Antoine qu'aucun homme n'a sçu comment elle étoit morte, car quelques-uns ont assuré qu'elle avoit pris du poison dont elle avoit coutume de porter dans ses cheveux. Dailleurs on ne trouva point d'aspics dans l'endroit où elle mourut avec deux de ses femmes. On dit seulement alors qu'on lui avoit remarqué au bras deux piqures imperceptibles : & c'est ce qui donna lieu à Auguste de hazarder l'idée qui est devenue populaire sur le genre de sa mort.

Galien contemporain de Plutarque, dit qu'elle se fit mordre par un aspic, ou qu'après s'être piquée elle-même, elle distilla du poison dans la playe. Strabon plus ancien qu'eux rapporte qu'elle mourut de la morsure d'un aspic ou d'une pommade empoisonnée.

Nous pourrions encore observer que l'on représente cet aspic beaucoup plus petit que n'est l'aspic terrestre dont on croit qu'elle se servit, & qui a communément quatre coudées de long. On n'est pas même certain du nombre des aspics. On en peint communément deux; mais si nous en croyons Plutarque; Auguste, lorsqu'il triompha, n'en fit mettre qu'un au tour du bras de la statue de Cléopatre. Les deux marques ne prouvent pas qu'il y en eût plus d'un, puisque l'aspic à deux dents; aussi bien que la vipère.

On ignore enfin à quelle partie elle appliqua l'aspic; selon quelques-uns ce fut au sein qu'elle l'appliqua, mais Victorius a remarqué que cette opinion n'est pas conforme à l'histoire. La méprise au reste est excusable; car c'étoit la coutume d'appliquer des aspics au sein des criminels, comme nous l'apprend l'auteur de *theriaca ad pisonem*, qui l'a vû pratiquer à Alexandrie, lieu où Cleopatre se donna la mort. Je vis, dit-il, en combien peu de tems

ces serpens ôtent la vie ; si l'on veut faire grace , c'est-à-dire faire mourir promptement quelqu'un de ceux qui ont été condamnés à cette espèce de mort , on lui applique un aspic sur le sein , on le fait marcher , & la mort suit immédiatement.

CHAPITRE XIII.

De la représentation de plusieurs heros.

LEs tableaux qui les représentent ont leurs difficultés , & les critiques y trouvent plusieurs choses à dire. On demande d'abord pourquoi Alexandre est monté sur un éléphant , car on ne lit point qu'il s'en soit servi dans les guerres qu'il a faites , ni qu'il en ait jamais monté : au lieu que son cheval est celebre dans l'histoire , & que le nom de bucephale est dans la bouche de tout le monde. D'ailleurs il ne donna qu'une bataille remarquable par le nombre des éléphants , c'est la bataille où Porus roi des Indes fut vaincu , & dans laquelle selon Plutarque , Q. Curce , Arien , il combattit à cheval. Or s'il est raisonnable de le peindre monté sur un éléphant , parce qu'il a défait une armée où il y en avoit un grand nombre , on pourra à plus juste titre représenter de la sorte Judas Machabée , & Jule César sur tout , dont le triomphe éclata par le nouveau spectacle

populaires. Liv. V. Chap. XIII. 45
des éléphans , comme on peut le voir dans
la marche décrite par Jacques *Laurms* ; in
splendore urbis antiquæ. Supposé encore qu'en
cette journée il ait monté un éléphant , il
reste à prouver qu'il ait conduit seul cet
animal. Car outre le champion qui étoit
ordinairement sur le dos de l'éléphant , il
y avoit toujours une espece d'écuyer sur
son col , pour le conduire selon les ordres
du champion. C'est ainsi que Porus mon-
toit son éléphant quand il fut blessé par
Alexandre. Et c'est aussi la maniere qui est
décrite au 2 des Machabées. L'éléphant
portoit une tour de bois qui mettoit les
combattans à couvert , & chacune de ces
tours contenoit trente-deux hommes sans
le conducteur.

On demande encore pourquoi Hector
est représenté sur un cheval ; car c'étoit
l'usage alors de monter sur un char , &
les autres princes troyens qui selon Pline
inventerent cette maniere de combattre ,
le pratiquerent toujours. Diodore de Sicile
confirme la même chose , & l'illustre his-
torien *walter Rawleigh* en donne une sem-
blable description. On estimoit peu la mi-
lice qui combattoit à pié legerement ar-
mée , & qui éprouvoit d'ordinaire le sort
de ses capitaines , lesquels n'étoient point
montés sur des chevaux , mais sur des chars
tirés par deux ou trois chevaux. Telle fut

aussi la maniere de combattre des anciens bretons , ainsi que l'assurent Diodore de Sicile , César & Tacite : d'où quelques auteurs n'ont pas manqué de conclure qu'ils étoient une colonie de troyens.

Enfin , quiconque sera versé dans la connoissance de l'antiquité , demandera sans doute pourquoi les chevaux de ces héros , & celui de César principalement sont représentés avec des selles & des étriers. Peut-être pourroit-on établir l'usage des selles , mais pour l'usage des étriers Pancirolle a bien prouvé qu'il n'étoit pas connu. Polydore Virgile & Victorius ont fait des traités exprès pour le démontrer , & l'on n'en voit pas le moindre vestige dans les monumens anciens , comme les médailles & les arcs triomphaux des romains. Les latins n'ont pas même de terme pour exprimer la chose. Ceux de *staphia* , *stapes* ou *stapeda* ne se trouvent point dans les bons auteurs ; & ceux que l'on cite ordinairement ou signifioient autre chose du tems de César , ou sont plus modernes. De là vient , suivant la remarque de Lipsé , qu'afin qu'une chose d'un usage aussi general eût un nom , Philelphe les nomma *stapedas* , & Bodinus Subicus *pedaneos*. Et parce qu'on pourroit regarder ces termes comme anciens , sur ce qu'un des os de l'organe de l'ouïe est appelé *stapes* par les anato-

mistes, il faut remarquer qu'aucun des anciens, ni Hippocrate, ni Galien n'ont connu cet os; & Laurent nous apprend que Colomb & Ingrassias, l'un Sicilien, l'autre Cremonois, qui vivoient dans le seizième siècle, se sont disputé l'honneur de cette découverte.

On peut conclure la même chose du témoignage de plusieurs bons auteurs. Polybe décrivant la route d'Annibal en Italie, emploie le mot *βεβηματαί*, c'est-à-dire au sentiment de Victorius qu'il avoit fait disposer de petites hauteurs nommées *bemata*, afin que les soldats remontaient plus facilement à cheval. Plutarque en dit autant dans la vie de Gracchus. Comme il s'étudioit à gagner la bienveillance du peuple, outre qu'il fit mettre des pierres au bout de chaque milliaire, il fit encore placer en de moindres intervalles des espèces de marches, afin que l'on pût plus commodément monter à cheval. Et si l'on demande comment on pouvoit y monter sans étriers, Lipse répond que les personnes foibles avoient leurs *αυαβηχαις* ou *stratores* qui les aidoient. Telle fut selon Plutarque la maniere de Crassus; celle de Caracalle selon Spartien; & plus tard encore celle de Valentinien, qui coupa la main droite de son *strator*, parce que son cheval s'étant cabré, il ne put le monter.

Mais Vegece dans son traité de *re militari* ; nous instruit suffisamment de quelle manière ils sautoient sur leurs chevaux ; il nous apprend qu'ils avoient chés eux des chevaux de bois sur lesquels ils s'exerçoient , & devenoient si habiles ; qu'ils montoient en tenant leur épée à la main , suivant ce vers de Virgile :

*Poscit equos atque arma simul, saltuque superbus
Emicat. &c.*

Et cet autre du même poëte :

*Infranunt alii currus, & corpora saltu
Injiciunt in equos. &c.*

c'est encore pour cela que Julius Pollux conseilloit de dresser les chevaux à s'incliner , afin que les cavaliers les montassent plus facilement. Par là on entend ce qu'Hippocrate dit des Scythes , qu'ils étoient fort sujets à la sciatique , parce qu'ils étoient continuellement à cheval ; & ce que Suetone raconte de Germanicus , qu'il avoit les jambes grêles , mais qu'elles grossirent par l'exercice qu'il prenoit à cheval après ses repas ; c'est que les humeurs descendoient plus aisément dans ces parties qui n'étoient point soutenues.

Mais , dira-t-on, ces erreurs ne sont point importantes, & n'intéressent que foiblement la vérité historique. Je répons que la raison défend d'admettre aucune fausseté , & que

populaires. Liv. V. Chap. XIV. 49
que n'y ayant point de milieu entre le vrai & le faux, il est du bien general, que l'un & l'autre soient caracterisés, parce qu'une erreur ne manque jamais d'entraîner une autre erreur, & que le faux nuit à la sincerité qui est comme l'ame de l'histoire.

CHAPITRE XIV.

Des tableaux qui representent le sacrifice de Jephthé.

LEs peintres ont hardiment representé Jephthé sacrifiant sa fille de la même maniere qu'Abraham immolant son fils. C'est une opinion générale & qui est soutenue par des auteurs respectables que ce sacrifice fut réel. D'un autre côté des auteurs aussi dignes d'estime assurent sur des fondemens raisonnables que Jephthé ne fit point souffrir à sa fille une mort naturelle, mais seulement une mort civile, en la retirant du commerce du monde, & la consacrant au service du Seigneur. La raison & plusieurs textes de l'écriture semblent établir ce sentiment.

Il est constant 1^o qu'elle pleura sa virginité, & non pas sa mort future. *Jud. 11. 39. Laissez-moi aller sur les montagnes pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes.*

2^o Lorsqu'il est dit que Jephthé accom-
Tome II. E

plit ce qu'il avoit voué à l'égard de sa fille, on lit tout de suite qu'en effet elle ne connut point d'homme. Ce qui est une exposition très claire du vœu même.

3^o Le texte sacré ajoute que les filles d'Israel alloient quatre jours chaque années s'entretenir avec la fille de Jephthé; ce qu'elles n'eussent pû faire si en effet Jephthé l'avoit immolée. A la verité le terme en général signifie quelquefois *pleurer*, mais il signifie aussi *converser*. On peut encore croire que dans les siècles suivans la fille de Jephthé fut adorée comme une divinité, & que les samaritains prirent de ces assemblées occasion de lui consacrer une fête annuelle, comme S. Epiphane le rapporte au sujet de l'hérésie des Melchideciens.

D'ailleurs il répugne à la raison que Jephthé ait sacrifié sa fille. Car les victimes humaines étoient défendues par la loi; Dieu les avoit en abomination, aussi bien que les sacrifices des animaux immondes. Il ne permettoit d'offrir sur ses autels que des bœufs, des boucs, des moutons, des colombes &c. J'avoue que pour la purification de la lèpre, il est fait mention de moineaux, mais il est douteux que le terme hébreu ait été bien rendu. L'écriture parle souvent avec indignation des victimes humaines qu'offroient les payens, chés qui tous les animaux étoient bons

populaires. Liv. V. Chap. XIV. 51
pour les sacrifices. On lit même que les syriens offroient du poisson à leur déesse Derceto. Il n'est donc pas vraisemblable que si Jephté avoit voulu exécuter son vœu, les prêtres ou les principaux d'Israël ne se fussent point opposé à une action si abominable aux yeux de Dieu, & par rapport à la victime, & par rapport au sacrificeur qui devoit être Jephté, lui-même, Jephté, dis-je, qui n'étoit ni prêtre, ni capable du sacerdoce, car selon le texte sacré il étoit Galaadite, & fils d'une prostituée. On voit assés par l'histoire d'Ofras que les prêtres d'Israël n'étoient pas moins jaloux de leurs prérogatives que les prêtres des autres religions.

Ce sacrifice étoit donc illicite en soi, & contraire à la religion que professoit Jephté; mais il eût encore decelé son imprudence, & son peu de jugement. Car il se seroit puni lui-même en accomplissant son vœu dans toute sa rigueur, pendant que la loi lui permettoit de commuer la peine, ou même de la racheter pour une somme si modique, qu'il ne lui en eût couté depuis vingt ans jusqu'à soixante que trois livres ou quinze *shellings* monnoye d'Angleterre, ce qui étoit le prix d'une esclave, & fut le salaire de Judas. Ainsi l'on ne doit pas tant mépriser le sentiment de ceux qui croient que l'histoire

de Jephté a produit celle d'Agamemnon; outre qu'ils étoient contemporains l'un & l'autre, Agamemnon ne sacrifia point Iphigénie, Diane ayant substitué une biche à sa place.

Enfin quoique les termes du vœu semblent favoriser l'opinion commune, on peut cependant les entendre en ce sens que tout ce qui seroit propre à être sacrifié & se présenteroit le premier à ses yeux, il l'offriroit en sacrifice, ce qui l'eût empêché de sacrifier des animaux défendus par la loi, s'ils s'étoient offerts les premiers à sa vûe. D'ailleurs il n'étoit pas obligé d'accomplir un vœu qui l'engageoit à une action défendue par la loi; & nul vœu ne pouvoit excuser une chose qui de soi étoit abominable. Si Herode avoit bien compris cette regle de morale, lorsqu'il s'engagea par serment à donner à la fille d'Herodias tout ce qu'elle demanderoit, Jean-Baptiste étoit sauvé, car son serment ne pouvoit rendre juste ce qui étoit contre les loix; & s'il étoit injuste de faire mourir Jean-Baptiste, son serment qui ne l'obligeoit pas n'a point diminué son crime.

Or ce qui a donné lieu à la tradition que nous combattons, c'est sans doute les paroles mêmes du texte sacré, qui contiennent ce vœu, la plupart des lecteurs

l'ayant pris dans le sens qui se presente d'abord : Tout ce qui sortira de ma maison, appartiendra certainement au Seigneur, & je le lui offrirai en sacrifice. Mais ce texte, *erit Jehova, & offeram illud holocaustum* pouvoit s'entendre par *aut*, c'est-à-dire, je le devouerai au Seigneur par une retraite, ou j'en ferai un holocauste ; ainsi que la note marginale de la version angloise l'indique, ou comme Tremellius l'a rendu : *erit inquam, Jehova, aut offeram illud holocaustum*. Car dans la vulgate la particule & est souvent disjonctive : comme au 21. de l'Exode : *si quis percusserit patrem & matrem*, ce qui signifioit si quelqu'un tue son pere ou sa mere. Suivant cela la fille de Jephté pouvoit être offerte au Seigneur en deux manieres, l'une en la separant du monde, & lui faisant passer le reste de ses jours dans la virginité, l'autre en la sacrifiant. Qui obligeoit donc Jephté à prendre ce dernier parti moins conforme à la raison, & qui ne s'accordoit pas mieux avec l'intention du vœu ?

CHAPITRE XV.

Des tableaux qui representent S. Jean-Baptiste.

IL est fort douteux que les peintres ayent eu raison de représenter S. Jean-Baptiste vêtu d'une peau de chameau, & je

ne suis pas le premier qui ait blâmé cette maniere. On en trouve la source dans S. Mathieu & dans S. Marc, car les autres évangelistes n'en disent rien. Ceux-là ont dit les premiers que son vêtement étoit de poil de chameau, & qu'il avoit autour des reins une ceinture de cuir. Or il paroît que les peintres ont prit cet habillement pour uhe vraie peau de chameau, ce qui ne s'accorde guere avec l'exacte signification de ces termes. Car il est dit dans S. Marc. 1. qu'il étoit ἐν δειδυμένῃς τρίκας καμήλῃ ; & dans S. Mathieu 3. εἶκε τὸ ἔνδυμα ἀπὸ τριχῶν καμήλου, c'est-à-dire selon la vulgate, les versions de Sixte V. de Clement V I I I *vestimentum habebat è pilis camelinis*. Il avoit un vêtement de poil de chameau, selon la version angloise ; c'est-à-dire d'une étoffe faite de ce poil, un habit grossier, une espee de cilice qui convenoit à l'austerité de la vie qu'il avoit embrassée, à la severité de sa doctrine, à sa penitence, à sa retraite dans un desert, à sa nourriture qui consistoit en du miel sauvage & des sauterelles. Semblable en cela au prophete Elie qui étoit suivant l'expression de l'écriture. 2. reg. 3. 10. *vir pilosus*, c'est-à-dire selon Tremellius *veste villosa cinctus*; & aux anciens prophetes.

Lorsqu'il s'agit de vêtemens de peaux,

l'écriture s'exprime très clairement ; par exemple dans l'épître aux Hébreux : ils erroient ἐν αἰγείῃς δέρματιν en des peaux de chèvre. Gen. 3. il est écrit que Dieu fit à nos premiers parens κτῶνας δερματίνης, des vêtemens de peaux, car quoiqu'avant l'invention des étoffes, les hommes n'eussent point d'autres habits, ces mots signifioient quelque chose de plus par rapport à Adam qui venoit d'apprendre ce que c'étoit que mourir. Car son vêtement fait de la peau d'un animal mort lui rappelloit sa mortalité.

Or si quelqu'un vouloit soutenir que le vêtement de Jean-Baptiste n'étoit point fait d'une étoffe grossière, mais que c'étoit plus tôt un camelot fin, puisque l'on suppose que le camelot est fait de poil de chameau, ou puisqu'Elie assure que le poil des chameaux de Perse est aussi fin que la laine de Milet dont s'habilloient les riches de ces lieux : celui là auroit inventé un habillement qui ne conviendrait guère à sa ceinture de cuir, ni à l'austerité de sa vie ; encore moins s'ajusterait-il avec ces paroles du Sauveur, lorsque discourant avec le peuple au sujet de Jean-Baptiste, il leur dit : qu'êtes-vous allés voir dans le desert ? un homme délicatement vêtu ? remarquez que ceux-là habitent dans les palais des rois.

CHAPITRE XVI.

Des représentations de S. Christophle.

LA représentation de S. Christophle ; c'est-à-dire d'un géant qui porte l'enfant Jesus sur ses épaules , & qui un bâton à la main traverse des eaux , est connue dans toute l'Europe. Il sert encore d'enseignement aux maisons , on le voit en plusieurs églises , & sur tout dans l'église cathédrale de Paris.

Or sur cela le peuple a imaginé que ce saint a véritablement porté le Sauveur sur ses épaules , & lui a fait passer une rivière , ou un étang , quoiqu'on ne trouve nulle part aucune preuve de cette tradition. Je dis plus , on ne rencontre dans l'histoire aucun homme remarquable de ce nom avant l'empereur Decius qui regna 250 ans après J. C. Celui-ci à la vérité souffrit le martyre la seconde année de l'empire du même Decius , & le calendrier romain en marque la fête au 21 de juillet. Il se fit remarquer par sa haute stature , & par la longueur de son bâton , & voilà sans doute ce qui a fondé la tradition fabuleuse , avec les additions des légendaires.

Une autre chose y a contribué , c'est que l'on a tourné en vérité historiques

ce que les premiers tableaux ne present-
toient que comme des emblèmes. *Acta S.
Christophori à multis depravata inveniuntur:
quod quidem non aliunde originem sumfisse cer-
tum est, quam quod symbolicas figuras imperiti
ad veritatem successu temporis transtulerint;*
itaque illa de sancto Christophoro pingi con-
sueti symbola potius quam historia alicujus exis-
timandum est esse expressam imaginem, dit
Baronius dans ses remarques sur le marty-
rologe romain. C'est-à-dire, les actes de
S. Christophle ont été corrompus; & cette
corruption vient certainement de ce que
des ignorans ont pris des figures simbo-
liques pour des vérités réelles; ainsi ce
que l'on voit d'ordinaire dans les tableaux
de S. Christophle doit plus tôt être regardé
comme un emblème, ou comme une des-
cription symbolique, que comme une
histoire véritable. On ne sçait pas au reste
précisément ce que c'étoit que cet emblè-
me. Pierius a crû que S. Christophle étoit
le symbole d'un vrai disciple de J. C. Car
quiconque veut le porter sur ses épaules
doit s'appuyer sur le bâton de sa conduite,
pour ainsi dire, afin que s'il se repose lui-
même il puisse surmonter les flots de la
résistance, & que par la vertu de son bâton
semblable à celui de Jacob, il puisse tra-
verser les eaux du Jourdain. Ou bien celui
qui veut plier sous le joug de J. C. devien-

dra un géant par le concours de sa puissance, & soutenu par son esprit, loin d'être englouti par les flots du monde, il les vaincra sans résistance. Ajoutez encore les raisons mystiques tirées du tableau dont Vida & Xerifanus font mention.

Et ce qui a fait placer l'image ou la statue de ce saint à l'entrée des villes & des églises, c'est ce qu'on lit dans la legende, qu'avant que de souffrir le martyre, il demanda à Dieu que par tout où son corps seroit déposé, ces lieux fussent garantis de la peste, & de toute maladie contagieuse, suivant ce distique,

Christophorum videas, postea tutus eris.

CHAPITRE XVII.

De la representation de S. George.

LEs tableaux qui representent S. George tuant un dragon, & la fille d'un roi près du saint, sont très connus parmi les chrétiens, & sur cette representation on debite ce conte celebre, que par sa victoire il avoit sauvé la vie à la fille d'un roi : ce qui est encore plus generalement reçu en Angleterre dont il est le protecteur ; & par cette raison Claverius le range parmi les martyrs qui se trouvent dans le college anglois à Rome. Mais toute cette histoire est tirée de la legende d'or

populaires. Liv. V. Chap. XVII. 59
le Jacques de Voragine. Sans dire ici que ce livre est d'une mediocre autorité en Angleterre, j'avancerai que tout le monde n'admet pas cette histoire : les uns reçoivent le saint, & non pas le detail qui le regarde ; & les autres rejettent le saint & le detail comme fabuleux.

Je ne nierai point qu'un tel saint ait existé, & le Docteur Heylin a démontré son existence dans l'histoire qu'il en a composée. Ce qui en a fait douter, est la confusion que l'on a rencontrée dans plusieurs hommes qui ont porté ce nom ; car l'histoire en reconnoît plusieurs ; elle en fait venir deux de la seule Cappadoce, l'un Arrien, & qui fut tué par ceux d'Alexandrie sous l'empire de Julien ; & l'autre vaillant capitaine & martyr sous Diocletien. Ce dernier doit être le saint George des tableaux, dont l'histoire est écrite par Metaphraste, & les miracles par Gregoire de Tours.

Quant à l'histoire que l'on debite communément, quelques incredules la placent au même rang que celle d'Andromede & de Persée, & conjecturent que l'une est la copie de l'autre. D'autres plus moderés croient que c'est une addition fabuleuse à l'histoire de S. George, ou que l'on a pris pour une histoire réelle, ce qui dans son origine étoit un simple emblème. Et cette

derniere explication nous a été donnée par des auteurs qui n'embrassent pas volontiers les occasions de rabaisser les saints : car c'est ainsi que s'exprime après Baropius le Chartreux qui a composé la vie de S. George : *picturam illam S. Georgii qua effingitur eques armatus, qui hasta cuspide hostem interficit, juxta quem etiam virgo posita manus supplices tendens ejus explorat auxilium, symboli potius, quam historiae alicujus censenda expressa imago.*

Or dans l'image de ce saint capitaine, on peut se figurer un heros chrétien. Le cavalier armé de toutes pieces indique la *panoplie*, ou l'armure entiere du chrétien ; le dragon combattu c'est le diable ; la fille du roi défendue, c'est l'église de Dieu. Et quoique l'histoire de S. George soit très suspecte, la gloire des chevaliers de l'ordre de S. George, ou de la jarretiere n'est pas ternie par là. Leurs titres seront toujours glorieux par leur rapport à Jesus-Christ, & par ce qu'ils les engagent à des actions genereuses. Et supposé, ce qui n'est pas, que le saint n'eût jamais existé, l'ordre n'en seroit pas plus avili, que celui de la toison d'or, dont le symbole est fabuleux.



CHAPITRE XVIII.

Des representations de S. Jérôme.

Nous ne devons pas omettre ici le tableau de S. Jérôme, que l'on dépeint dans son cabinet avec une pendule près de lui. Quoique l'intention soit pure, & qu'il soit très probable que ce saint tenoit un fidele compte de son temps, on ne doit pas donner lieu de croire qu'il le mesurât de la sorte. Les anciens ne font aucune mention des pendules; Pancirolle observe qu'elles sont du nombre des inventions modernes, & Polydore Virgile parlant de ces sortes d'inventions dont les auteurs sont inconnus, cite en exemples les pendules & le canon. Or S. Jérôme a vécu sous Theodose I. dans le quatrième siècle.

On ne disconvient pas qu'il n'y eût alors & même auparavant des machines pour mesurer le tems; on sçait que les anciens se servoient de clepsydres ou d'horloges d'eau, & de clepsammies, ou horloges de sable pour cet usage. Les cadrans solaires sont aussi d'une grande antiquité, puisque Plin en attribue l'invention à Anaximène. Il y en avoit un remarquable dans le champ de Mars à Rome. Suivant la description que Jacques *Laurus* nous en a donnée, c'étoit un obélisque droit qu'Au-

guiste avoit tiré d'Egypte; & des figures d'or étoient placées autour horizontalement. L'histoire du roi Ezechias fait mention d'un cadran encore plus ancien. On y lit que le Seigneur fit retrograder l'ombre de dix degrés, & non pas de dix lignes; car les heures étoient marquées par certaines divisions; ce que d'autres distinguoient par lignes, selon ce vers de Perse :

Stertimus indomitum quod despumare fallernum

Sufficiat, quinta dum linea tangitur umbra.

c'est-à-dire la ligne la plus proche du méridien, ou onze heures du matin. Dans la suite sont venues les horloges à roues, dont le mouvement se fait dans quelques-unes avec des poids, & dans d'autres sans poids. Or un siècle instruisant un autre siècle, & le tems amenant tout à sa perfection; comme il détruit tout, il faut avouer que ces dernières inventions sont d'un usage & plus commode & meilleur que toutes les autres. Car la mesure du tems par la clepsydre ne pouvoit pas être exacte, parce que l'eau s'épaissit par le froid, & que la chaleur la rend plus fluide, d'où il arrivoit que les heures en hiver étoient plus longues qu'en été. Quant aux cadrans solaires, ou lunaires, ils ne sont d'usage que pendant que ces astres éclairent l'horizon, & ne sont gueres utiles dans les cli-

mats où le soleil est caché plusieurs mois.

Il est surprenant, je l'avoue, que les pendules n'aient point été inventées par ces anciens, par Archytas entr'autres, qui fabriqua cette fameuse colombe, & par Archimede qui inventa tant de machines admirables. Il est certain que notre siècle l'emporte en ce point comme en beaucoup d'autres sur ces anciens; car on est parvenu à mesurer les secondes; on a même touché de près au mouvement perpetuel, en faisant des machines dont les révolutions dureroient éternellement, si la matiere pouvoit être éternelle. Tel est la machine dont parle Jean Deé en ces termes dans sa sçavante préface sur Euclide :
» on fait par le moyen des roues des machines merveilleuses & presqu'incroyables. On'en avû de mon tems un exemple étonnant dans une machine qui fut vendue vingt talens d'or par l'inventeur. Elle avoit alors souffert quelque dommage par un accident, & Jannelle de Cremone l'ayant raccommodée, il la presenta à l'empereur Charles-quint. Jérôme Cardan me sera témoin qu'elle contenoit une roue qui pouvoit conserver son mouvement pendant 7000. ans : chose presqu'incroyable, mais que plusieurs personnes sont encore à portée d'attester.

C H A P I T R E X I X.

Des representations des syrenes, des licornes &c.

IL n'y a guere personne qui n'ait vu des tableaux qui representent les syrenes, comme Horace décrit ce monstre avec la tête d'une femme, & les parties inferieures d'un poisson. Telles furent, dit-on, les syrenes qui tourmenterent Ulysse. Cependant Homere les décrit autrement; selon lui, elles sont en partie femme, & en partie oiseaux. En quoi il a été suivi par Elien, Suidas, Servius, Bocace, & Aldrovand, qui a donné leur histoire sous le titre d'oiseaux fabuleux, selon ce qu'en ont dit Ovide & Hygin qu'elles étoient filles de Melpomene, & que Cerés les métamorphosa de la sorte.

Il y a donc plus d'apparence que ces figures ne sont au vrai qu'une copie de Dagon, qui avoit par le haut la figure d'un homme, & par le bas celle d'un poisson, & dont il ne resta de bout que la queue, ou suivant Tremellius & les notes marginales de la version angloise, la partie du poisson, quand ses mains & les parties superieures tomberent devant l'arche, 1. Sam 5. Cette idole ressembloit à Atergate ou Derceto déesse des Phéniciens, & dont ce mélange marquoit selon quelques

ques auteurs la lune & la mer, ou la déesse des eaux : de là vient qu'ils lui offroient du poisson en sacrifice. Les représentations des nereïdes & des tritons chés les grecs, & qu'au rapport de Macrobe ils avoient coutume de placer au dessus des temples de Saturne, eurent sans doute une origine semblable.

Nous avons peine à convenir qu'il n'y ait point de la realité dans les supports des armes d'Angleterre, qui sont une licorne & un lion. Mais si la figure du lion est ressemblante surtout par rapport à sa position, on ne comprendra pas aisément comment cet animal peut s'accoupler & piffer en arriere suivant la décision d'Aristote ; car selon lui tous les animaux qui sont dans ce cas, s'accouplent *πυγνδον* *clunatim* : tels sont les lions, les lievres, les lynx.

Pour ce qui est de la licorne, si elle a la tête d'un daim, & la queue d'un sanglier, suivant la description de Vertomann, on voit bien que la licorne des armes d'Angleterre ne ressemble nullement à celle-ci : si elle a les pieds partagés en deux, elle ressemble en cela à celle de Vartomann, mais à nulle autre ; car Aristote soutient que tout animal qui a les pieds fendus a plusieurs cornes. Enfin si sa corne est placée, comme on la repre-

sente, il sera difficile de concevoir qu'elle puisse tirer de la terre sa nourriture. Et nous observons que la nature a placé les cornes des autres animaux plus haut & en arrière, comme dans les cerfs, & même retournées en haut, comme dans le rhinoceros, l'âne indien, & les escarbots à une seule corne. Et quelques auteurs assurent que celle de la licorne est placée de la même manière.

Nous ne pouvons nous dispenser d'observer que dans les tableaux de l'histoire de Jonas les baleines sont représentées avec deux jets d'eau sur leurs têtes, au lieu qu'elles n'en ont qu'un sur le front, lequel part du gosier, ou de la trachée artère. Nous critiquerons encore ces tableaux où l'on représente des éléphants avec des tours en forme de fortifications, à peu près comme les armes de Castille. Car ces tours étoient de bois, & attachées avec des sangles, comme il paroît par le livre des Machabées, & par les ordres qui furent donnés dans l'armée d'Antiochus.

Les peintres pourroient encore placer mieux qu'ils ne font les tiffus des araignées; au lieu de les peindre de côté, ils devroient les représenter au naturel, c'est à-dire faisant ces tiffus avec leur tête & regardant le centre de la terre.

On a aussi mal représenté dans les ta-

bleaux & dans les enseignes ce que l'on nomme les sept étoiles. Si par là on entend les pleiades ou la petite constellation qui est sur le dos du taureau, on verra sans telescope depuis le mois d'avril jusqu'à celui de juillet, que cette représentation ne convient ni à leur situation, ni à leur grandeur.

Pour ce qui regarde les langues des vipères & des aspics que les peintres représentent fourchues comme des ancres de navire; il ne faut qu'en voir pour être persuadé qu'ils imposent, & qu'ils ne travaillent pas d'après la nature

Nous pourrions douter encore si les chérubins qui couvroient l'arche sont bien représentés avec des têtes humaines & deux aîles, ou s'ils ne devroient pas être peints comme des anges, ou avoir du moins quelques pieds, comme le texte du 2. des chron. 3. 12. semble l'insinuer; & si la croix vue en l'air par Constantin avoit la figure qu'on lui donne, ou n'étoit pas formée plus tôt des deux lettres X & P. qui en grec sont les deux lettres inutiles du mot *χριστός*.

On nous traitera peut-être d'incrédules, si nous doutons que la lettre de Pythagore eut ses deux branches égales en cette sorte, *γ*, ou si elle n'étoit point formée plus tôt de manière que la branche droite

fût plus grande que la gauche, Ψ ; ce qui détruiroit l'intention symbolique, & confondroit la petite ligne qui désigne la vertu, avec la grande qui désigne le vice. Ces deux lignes auroient un rapport marqué avec les portes étroites du ciel, & les portes larges de l'enfer, dont parle J. C. & dont Homère fait en quelque sorte mention, en donnant au séjour de Pluton l'épithète de *εὐρυπύλῃς*.

Nous passons bien d'autres articles peu importants ; & l'on pourroit s'étendre sur l'incongruité des tableaux qui représentent les divinités de l'antiquité payenne, sans faire appercevoir du sens symbolique, dont on peut s'instruire dans Phurnutus, dans Fulgence &c. On pourroit demander par exemple s'il vaut mieux peindre Hercule comme étranglant, ou comme déchirant un lion, ainsi que Victorius l'a mis en délibération ; si les figures du zodiaque & des planetes sont aujourd'hui différentes de celles des anciens, comme Saumaïse le soutient. Nous ne dirons rien des ourses à longue queue, de la sphère celeste, ni des chevaux ailés, ni des cygnes noirs ; ni des hydres, des centaures, des harpyes, & des satyres. Car ce sont ou des monstres, ou des prodiges de rareté, ou des fictions poetiques, dont la morale cachée exige ces suppositions. A dire vrai on doit en tout

populaires. Liv. V. Chap. XX. 69
ceci accorder aux peintres la même liberté que l'on accorde aux poètes. Mais où il s'agit de représenter la nature, toute licence est une erreur ; autrement on rend difforme la vérité, en faisant naître des idées qui ne lui ressemblent pas.

CHAPITRE XX.

Des figures hieroglyphiques des égyptiens.

IL est certain que les égyptiens sont de tous les peuples ceux qui se sont mieux tirés de la confusion des langues arrivée à Babel. Les hommes n'entendant plus leur langage mutuel, ils en firent un de choses ; & se parlerent par des figures qui n'étoient que l'expression des idées communes, & qui avoient leur signification dans la nature des choses mêmes. Ils choisirent des figures d'animaux connus, & par les combinaisons de ces figures ils communiquoient leur pensées à tout ceux qui connoissoient un peu la nature. Il y en a plusieurs qui croient qu'avant l'invention des lettres on ne connoissoit point d'autre écriture ; & il est vraisemblable qu'Adam qui avoit une si parfaite connoissance de la nature y étoit extrêmement intelligent. Or comme les égyptiens n'avoient par tradition qu'une partie de cette science, ils donnerent occasion

à un grand nombre de fausses idées, en inferant dans leurs hieroglyphes des animaux de leur invention, ou en autorisant des significations qui ne suivoient pas de la nature des animaux connus.

Et 1^o quoiqu'il y eût dans la nature plus de choses que de termes pour les exprimer, ils osèrent faire des compositions, & unir avec des animaux réels des êtres chimeriques. Par là commencerent les gryphons, les basiliscs, les phœnix &c. que les faiseurs d'emblèmes, & les genealogistes ont retenus avec des significations qui conviennent encore à leur première institution, & y ont encore ajouté les figures hieroglyphiques des *martegres*, des lions aquatiques &c : choses que les personnes sensées regardent comme des fictions louables & utiles, mais que le vulgaire prend pour réellement existentes, ou pour des absurdités impossibles.

2^o Outre ces figures dont les modeles n'existent point, ils en avoient d'autres qui à la verité étoient naturelles, mais qui n'offroient aucun sens conforme à leur intention. Nous n'en citerons qu'un petit nombre d'exemples, & nous les tirerons d'Orus Apollo. Ils exprimoient le sexe masculin par un vautour, *parce que tous les vautours sont femelles, & qu'ils n'engendrent que par le vent* : erreur autorisée,

adoptée même par plusieurs écrivains ecclésiastiques. Ils representoient le cœur par deux drachmes, parce, disoient-ils, que le cœur d'un enfant d'un an ne pèse que deux gros, & qu'il augmente chaque année jusqu'à la cinquantième d'un gros; après quoi il diminue dans la même proportion, en sorte que la vie de l'homme ne pouvoit s'étendre au delà de cent ans. Et ce n'étoit pas seulement une idée populaire, elle étoit conforme à leurs principes de physique; ainsi que Hornius l'a démontré dans sa *philosophie barbare*.

Une femme qui n'avoit qu'un enfant, ils la representoient par une lionne, parce que cet animal ne conçoit qu'une fois. La chèvre exprimoit la fécondité, parce qu'elle s'accouple dès qu'elle a sept jours. Ils figuroient l'avortement par un cheval qui donne un coup de pied à un loup, parce, disoient-ils, qu'une cavale avorte, si elle marche sur les traces du loup. Ils representoient la difformité par une ourse, & l'homme inconstant par une hyène, parce que cet animal change de sexe chaque année. Une femme qui avoit accouché d'une fille, ils la representoient par la figure d'un taureau la tête tournée sur l'épaule gauche, parce que si après s'être accouplé il descend de ce même côté, la vache ne fait qu'une genisse.

Nous avons trop bonne opinion de nos lecteurs pour nous croire obligés de les avertir que toutes ces idées sont fausses ; & bien que certains esprits pussent utilement s'en servir , il étoit toujours dangereux de les ériger en hieroglyphes , parce si quelques-uns ont osé douter de leur vérité , plusieurs y ont ajouté foi.

CHAPITRE XXI.

Des tableaux qui representent Aman pendu.

DANS les tableaux ordinaires on voit Aman attaché à un gibet très haut , suivant l'usage de notre siècle. Or il y a des sçavans qui nient que cette representation soit bien entendue , & qui à mon avis le nient sur de solides raisons. Car il n'est pas aisé de prouver que les anciens & les Perses sur tout , connussent ce genre de supplice , au lieu que nous trouvons communément qu'ils attachoient leurs criminels à des croix. C'est par ce supplice qu'Orostes gouverneur d'une des provinces de cet empire fit mourir Polycrate tyran de Samos. Nous en avons un exemple dans la vie d'Artaxerxe roi de Perse , qui selon quelques-uns est l'Assuerus de l'écriture. On y lit dans cette vie , que sa mere Parisatis fit écorcher & attacher à une croix son

populaires. Liv. V. Chap. XXI. 73
son principal eunuque. La même chose
semble confirmée par la lettre de Cyrus
dans Esdras 6. *Omnis qui hanc mutaverit jus-*
sionem, tollatur lignum de domo ejus, & eri-
gatur & configatur in eo.

Ce même supplice étoit en usage parmi
les syriens, les égyptiens, les grecs, les
carthaginois, & les romains. Car quoi-
qu'on lise chés Homère, qu'Ulysse dans sa
fureur fit pendre tous les amans de Pene-
lope, il ne seroit pas facile de montrer que
les grecs fissent ainsi mourir leurs crimi-
nels.

Les exemples tirés de l'écriture sainte
ne prouvent pas bien clairement que le
supplice dont il est question fût un supplice
usité publiquement chés les hébreux.

Le sçavant Masius ne convient pas que
le roi de Haï ait été pendu; il croit que
ce prince fut tué dans le combat, puis
attaché à une croix, pour être en spectacle
au peuple jusqu'au soir.

La version angloise porte que Pharaon fit
pendre son pannetier; mais les sçavans in-
terpretes croient qu'il faut entendre ici une
espece de croix, à laquelle suivant la cou-
tume des égyptiens, cet officier demeura
attaché pour servir d'exemple, jusqu'à ce
que les oiseaux lui eussent déchiré le visa-
ge. Et il y a apparence que cette histoire

est bien représentée dans un très ancien manuscrit de la genese cité par Lambecius, & qui se trouve dans la bibliotheque de l'empereur à Vienne.

Lorsque les Gabaonites pendirent les corps de ceux de la maison de Saül, c'est à des croix qu'ils les attachèrent selon de sçavans interpretes, & selon la vulgate même : *crucifixerunt eos in monte coram Domino.*

Et l'on pourroit dire de plusieurs dont parlent les auteurs sacrés & les auteurs profanes, qu'ils ont été crucifiés, quoique ce supplice n'ait point été suivi de leur mort. Quoiqu'il en soit ; on pouvoit les élever sur quelque machine, pour servir d'exemple au peuple. Ainsi lisons-nous que les têtes de Julien & d'Albin furent attachées à une croix, après que le reste de leurs corps eut été perdu.

Ce texte du deut. 21. qui semble prouver que le gibet étoit un supplice ordinaire chés les hébreux : *Si quelqu'un a commis un crime qui merite la mort, & qu'on le pende à un arbre*, n'est rendu de la sorte ni par les interpretes juifs, ni par les interpretes chrétiens. Et comme le dit un de nos meilleurs commentateurs après Maimonide, les hébreux n'attachoient les criminels au gibet qu'après les avoir mis à mort par la lapidation. Ils fichent alors dans la terre

un poteau d'où sort une traverse, ils lient les mains du cadavre, & le suspendent à ce poteau jusqu'au coucher du soleil.

Le terme original *hakany* ne decide point le fait; car les interpretes & les lexiques le rendent également par le mot de *crucifier*, ou celui de *pendre*. Et il n'est pas facile de prouver que les juifs attachassent à la croix leurs criminels, de la maniere dont on represente le Sauveur, qui par une raison particuliere en fut detaché pour être enterré avant la fin du jour.

Lipse avertit que c'est en ce sens qu'il faut entendre les anciens, quand ils se servent du mot ambigu *κρεμασαι* &c. *Tale apud latinos ipsum suspendere, quod in crucem referendum moneo juventutem*; & que ce passage de Seneque, *latrocinium fecit aliquis? quid ergo meruit? ut suspendatur*, doit s'entendre aussi dans le sens de crucifier. Et il croit que le supplice de la croix a été d'un usage general chés les romains, jusqu'au tems de Constantin qui l'abrogea par respect pour J. C. & qu'il fut remplacé par celui du gibet dont on se sert encore aujourd'hui. Mais long-tems avant cette abrogation les juifs avoient bien éprouvé ce que c'étoit que le supplice de la croix; l'empereur Adrien en fit crucifier jusqu'à 500 par jour, en sorte qu'on ne trouvoit plus de bois pour en construire des croix. Ainsi

ceux qui avoient tant demandé qu'on crucifiât le Messie furent crucifiés à leur tour , & ne tarderent pas de porter la peine qui leur étoit due.

CHAPITRE XXII.

De plusieurs coutumes , opinions , représentations , observations populaires , lesquelles sont douteuses.

1. **S**I des vieillards apperçoivent un lièvre traverser un grand chemin , ils ne manquent guere d'en augurer quelque mal. Ce n'est pourtant au fonds qu'une menace des anciens augures exprimée en ces termes : *inauspicatum dat iter oblatuſ lepus*. Cette idée n'avoit apparemment d'autre fondement , si ce n'est que nous devons craindre , quand un animal timide passe devant nous ; comme un renard , s'il y passe aussi , nous présage quelque imposture : ces observations superstitieuses étoient défendues aux juifs , comme on le voit dans Maimonide , qui les rapporte à l'art de ceux qui abusent des événemens pour les convertir en signes heureux ou sinistres ; & comme il est constant par la loi de Moïse , deut. 12. mais le hazard a quelquefois amené des événemens qui étoient appréhendés , ou souhaités , les ames credules en ont été vivement

populaires. Liv V. Ch. XXII. 77
frapées ; & les impressions qu'elles ont
reçues sont presque ineffaçables.

2° Que les hiboux & les corbeaux sont
des oiseaux de mauvais augure , & qu'ils
prédissent des événemens sinistres , c'est
encore une idée augurale , & que les chré-
tiens n'ont point abandonnée. On vit plu-
sieurs corbeaux à l'entrée d'Alexandre dans
la ville de Babylone , il n'en fallut pas
davantage pour croire qu'ils présageoient
sa mort. Un hibou se montra avant la
bataille de Philippes ; c'étoit la défaite de
Crassus qu'il annonçoit : superstitions dont
l'origine est dans les siècles fabuleux , &
qui sont encore en vogue aujourd'hui par-
mi les femmes surtout , & les hommes
d'un génie inférieur. C'est pour cela que
Ripa représente ingénieusement la super-
stition par un hibou , un lièvre , & une
vieille femme. Et si Moïse a défendu de
manger la chair des hiboux ; si le prophe-
te Isaïe menace Jérusalem qu'elle sera le
repaire des hiboux & des corbeaux , on ne
peut en tirer aucune induction favorable
à la prétendue science des augures , l'ex-
pression d'Isaïe signifioit seulement que la
désolation de Jérusalem étoit proche ,
comme la suite le fait assez voir.

3° On regarde généralement comme un
présage de malheur qu'une salière soit ren-
versée , quoiqu'on ne puisse imaginer au-

cune liaison entre une cause pareille & de semblables effets. Chés les anciens c'étoit seulement un présage de rupture entré des amis. Le sel étoit le symbole de l'amitié ; les amis avoient accoutumé de s'en servir les uns aux autres au commencement du repas ; & si quelqu'un en répandoit, c'étoit dans l'idée des anciens un signe de quelque brouillerie future. Le sel n'étoit-il pas aussi le symbole de la reconciliation des hommes avec Dieu ? & n'est-ce point par cette raison que l'on en usoit dans les sacrifices ? c'est ce que nous n'examinerons point ici, & qui est d'un genre plus élevé.

4° On nous accoutume dès l'enfance à briser la coque des œufs aussi-tôt que nous les avons mangés, & pendant le cours de notre vie c'est à quoi nous manquons rarement. Cela même pourtant est un reste d'ancienne superstition. *Huc pertinet ovorum, dit Pline, ut exsobuerit quisque calices protinus frangi, aut eosdem cochlearibus perforari.* Or Dalechamp remarque qu'ils en usoient de la sorte, afin de prévenir les sortilèges, & de peur que les sorcieres y écrivant leur nom, elles ne leur attirassent quelque malheur.

5° Le nœud des véritables amans est fort célèbre, & nos Anglois en font encore beaucoup de cas dans leurs intrigues amou-

populaires. Liv. V. Ch. XXII. 79
reuses : usage qui vient peut-être du *nœud d'Hercule* qui ressembloit au caducée de Mercure, & dont suivant la remarque de Turnebe, on donnoit la forme aux ceintures des nouvelles mariées.

6° Lors que nous sentons une chaleur à la joue, ou que l'oreille nous tinte, nous disons ordinairement que quelqu'un parle de nous ; caprice très ancien, & que Pline a mis au rang des superstitions. *Absentes tinnitu aurium præsente sermones de se receptum est*, suivant ce distique cité par Dalechamp :

Garrula quid totis resonas mihi noctibus auris ?

Nescio quem dicis nunc meminisse mei.

On ne peut au surplus rendre aucune raison de ce caprice, à moins que d'imaginer un genie qui prenne la peine de conduire les sons aux objets éloignés, & qui nous apprenne à entendre par l'attouchement.

7° Quand nous voulons en Angleterre que nos discours restent dans le silence, nous disons ordinairement : *que ceci soit dit sous la rose* : expression qui seroit raisonnable, si nous concevions dans la rose une propriété qui pût la faire regarder comme le symbole du silence, ainsi que S. Gregoire de Nazianze semble l'insinuer en des vers que l'on a traduits de la sorte :

G iiij

*Utque latet rosa verna suo putamine clausa,
Sic os vincla ferat, validisque arctetur habenis;
Indicatque suis proluxa silentia labris.*

Cette expression pourtant est supportable ; si en demandant le secret pour des choses dites sous la rose , on veut dire seulement que ce qui auroit échappé de libre à table, ne doit point être divulgué ; c'est alors une imitation des anciens qui dans leurs festins se couronnoient de roses. Les allemands ont en quelque sorte imité cet usage des anciens : on voit une rose dans le plat fond au dessus de la table dans leurs sales à manger. Selon d'autres cette expression tire son origine de ce que l'amour avoit consacré à Harpocrate dieu du silence, la rose qui est la fleur de Venus, & qu'elle devint l'emblème de l'amour : pour marquer que ses plaisirs doivent être ensevelis dans le silence ; ainsi que l'exprime ce tetrastique :

*Est rosa flos Veneris, cujus quo facta laterent,
Harpocrati matris dona dicavit amor,
Inde rosam mensis hospes suspendit amicis,
Conviva ut sub eâ dicta tacenda sciant.*

8° C'est une espece de proverbe en Angleterre que la fumée s'adresse toujours à la plus belle personne. Et quoique cette

Opinion ne semble avoir aucun fondement dans la nature, elle est pourtant fort ancienne. Victorius & Casaubon en ont fait la remarque à l'occasion d'un passage d'Athénée, où un parasite se dépeint ainsi :
» je suis toujours le premier arrivé aux bon-
» nes tables, d'où quelques-uns se sont avi-
» sés de m'appeller *la soupe* ... il n'y a point
» de porte que je n'ouvre comme un belier,
» semblable à un fouet je m'attache à tout,
» & comme la fumée je me lie toujours
» à la plus belle.

9° On croit qu'il est mal sain de s'asseoir les jambes croisées, ou les doigts entrelassés, ou les mains fermées, & nos amis nous dissuadent de rester dans ces attitudes. Les anciens avoient la même foiblesse, ou la même superstition. *Poplites alternis genibus imponere nefas olim*, dit Pline. Athénée dit que les magiciennes en usoient ainsi ; & c'est dans cette posture que l'on met Junon pour empêcher les couches d'Alcmene. Aussi, comme le remarque Pierius, on voit dans la médaille de *Julia Pia* la main droite de Venus étendue, avec cette inscription, *Venus genetrix*. Car les mains pliées avec les doigts entrelassés c'étoit le hieroglyphe de l'empêchement, comme le dit Pierius au même endroit.

10° Il y en a plusieurs qui croient qu'il

faut observer des tems pour se couper les cheveux , & pour se rogner les ongles , & c'est encore un reste d'ancienne superstition. C'étoit une impiété chés les romains que de se couper les ongles les jours des *nundinae* , qui revenoient tous les neufs jours. Il y avoit aussi d'autres jours dans la semaine ou l'on évitoit de le faire : voyez ce que dit Ausone , *ungues Mercurio* &c. Au second livre des Rois il est fait mention de cet usage comme d'une superstition qui avoit achevé de rendre Manassé abominable, en ce qu'il observoit les jours des payens.

11° Il est ordinaire en Angleterre , comme il est indifférent en soi , de laisser croître le poil sur les seins que l'on a au visage. Cependant Pline nous apprend que cette coutume avoit une origine superstitieuse : *navos in facie tondere religiosum habent nunc multi*. Je dis le même de ces cheveux courts qui forment le toupet , ou de ces cheveux plus longs que les autres , que l'on ne veut point couper. Car autrefois on juroit par ces mêmes cheveux , on en faisoit des oblations dans des cas particuliers ; on les conservoit avec un soin extrême , on les chérissoit : *adjuro* , dit Apulée , *per dulcem capilli tui nodulum*. Je te conjure par ton aimable toupet.

12° Il est d'usage dans presque toute

L'Europe d'orner de têtes de lions les acqueducs, les tuyaux des fontaines & des réservoirs : usage innocent à la vérité ; mais qui nous vient des égyptiens lesquels y donnoient un sens symbolique. Ils ornoient de têtes de lions toutes leurs fontaines, parce que le Nil arrosoit leurs campagnes, & remplissoit leurs réservoirs, lorsque le soleil étoit dans le signe du lion ; & il est vraisemblable que c'est par quelque raison pareille que le grand Mogol a pour armes un soleil & un lion.

13^o Bien des gens s'imaginent qu'il leur manque quelque chose, ou comme on dit en Angleterre, qu'ils n'ont pas été benis, quand ils n'ont pas mis leur ceinture. Or bien que la plupart s'expriment ainsi, & le pensent en effet, sans en sçavoir la raison ; il ne laisse pourtant pas d'y avoir une sorte de morale renfermée dans le sentiment & dans l'expression. En effet la ceinture est le symbole de la résolution, de la promptitude à agir, qui sont autant de vertus, quand elles ont pour objet le service de Dieu. Aussi les Israélites mangeoient-ils la pâque les reins ceints. Lorsque le Tout-puissant défie Job, il lui commande de ceindre ses reins comme un homme courageux. S. Pierre s'adressant aux fideles, leur dit de ceindre leurs reins, d'être sobres, & d'espérer

jusqu'à la fin. Le grand prêtre avoit une ceinture de fin lin. Avoir les reins ceints de vérité, c'est une partie de l'habit spirituel ; & le prophete Isaïe, dit que le Messie aura la justice pour ceinture.

La ceinture, d'ailleurs, sépare le cœur & les autres parties que Dieu nous demande, des parties inférieures qui sont les organes des desirs charnels, & nous rappelle que nous devons purifier notre cœur : de là vient que les juifs quand ils mettent leur ceinture sont dans l'usage de se benir. C'est par là qu'on peut expliquer la doctrine de Pythagore, qui ordonnoit de sacrifier nuds pieds, afin sans doute que les parties inférieures étant libres, elles ne fissent aucun obstacle à la ferveur. Achille avoit été plongé dans les eaux du styx, mais parce qu'on le tenoit par le talon, & que cette partie n'avoit point été touchée des mêmes eaux, il y reçut une blessure mortelle : ce qui signifie qu'il n'avoit été vulnérable que dans la partie inférieure & charnelle de l'homme. C'est cette partie d'Eve & de sa posterité qui est exposée aux traits de l'ennemi commun, cette partie, dis-je, qui attache à la terre, & qui marche dans les sentiers de la corruption. C'est peut-être par rapport à ce sens symbolique que les prêtres de la loi lavoient leurs pieds avant que

populaires. Liv. V. Ch. XXII. 85
de sacrifier ; que J. C. lava les pieds de
ses disciples, & dit à Pierre ; *si je ne vous*
lave les pieds, vous n'aurez point de part avec
moi. C'est encore dans la même vue que
les prêtres étoient obligés de laver les
pieds & les entrailles des victimes, & de
brûler, dans les sacrifices propitiatoires,
les deux roignons, la graisse autour des
flancs, & suivant la version angloise, l'o-
mentum qui couvre les entrailles, Mais quand
les juifs se benissoient avoient-ils en vue
ces mots de Jeremie. 13. ou Dieu les
appelle *sa ceinture* ; ou bien la ceinture que
le prophete eut ordre de cacher dans la
caverne du rocher de l'Euphrate, laquelle
étoit le type de leur captivité ? C'est à de
plus habiles que nous à décider.

14° Les tableaux qui representent le
pere Eternel sous la forme d'un viellard
font dangereux, & dans ces siècles si fer-
tiles en heresies, ils pourroient bien ra-
mener le dogme des antropomorphites.
Je sçai qu'on prétend justifier ces peintu-
res par le passage de Daniel : *Je vis où*
étoient assis les anciens ; leur tête étoit blanche
comme de la laine &c ; mais cet usage vient
peut-être des égyptiens, qui pour repre-
senter leur *eneph*, ou le créateur du mon-
de, avoient choisi la figure d'un vieil-
lard vêtu d'un manteau bleu, tenant dans
sa bouche un œuf qui étoit l'emblème de
l'univers. Et certainement ces payens qui

ne veulent pas qu'on peigne le soleil & la lune parce qu'étant vus de tous, ils n'ont pas besoin qu'on en retrace l'idée par des peintures, blâmeront davantage que l'on représente des êtres invisibles. Et celui qui défioit de peindre l'écho riroit sans doute de la temerité du peintre qui ose tracer avec des couleurs matérielles l'idée de l'être invisible & souverain. En vérité les peintures égyptiennes étoient plus supportables, & leur manière de représenter la divinité méritoit plus d'indulgence. Pour la représenter, ils se servoient de la tête d'une aigle, d'un crocodile, & d'un œil placé au bout d'un sceptre, mais leur intention n'étoit pas que l'on crût que Dieu eût rien de tous ces objets; & le peuple tout grossier qu'il est ne pouvoit s'y méprendre.

Quoique le cherubim retraçât quelque idée de la divinité on n'imagina point qu'il en eût la ressemblance. Et comme il est dit dans un sens figuré que Dieu est un feu consumant, il n'y auroit point de crime à le représenter par une flamme. Mais il vaudroit mieux ne point représenter l'être infini, puis qu'il peut naître de grands inconvéniens de toute représentation que l'on en feroit. Cependant on ne peut blâmer la figure de l'agneau pour représenter J. C. & la colombe, ou les langues ardentes pour représenter le S. Esprit.

15° On peint ordinairement le soleil & la lune avec des faces humaines ; ce qui peut encore venir des payens qui s'en servoient pour désigner Apollon & Diane ; & chés qui la statue du soleil avoit des rayons autour de la tête , qui marquoient la chevelure d'Apollon. Nous paroîtrions trop sévères à l'égard des peintres , si nous les blâmions de représenter les vents avec des faces humaines , & les joues boursoufflées. Cependant Minutius Felix condamne cette pratique , parce qu'elle vient du paganisme, où Eole, Borée & les autres dieux des vents étoient dépeints de la sorte.

16° Je ne craindrai point de blesser le mystère de la résurrection , si je nie que *le soleil danse ordinairement le jour de pâque*. L'écriture ne dit point que le jour même de la résurrection le soleil ait marqué ces transports, quoiqu'elle rapporte en d'autres occasions les miracles qui ont rapport au soleil. L'A-reopagite que l'éclipse frappa d'étonnement, ne fait aucune mention de ces mêmes transports. Et s'il est permis d'outrer jusqu'à ce point la figure , nous pouvons assurer que ce même jour il se leva deux soleils ; que la lumière parut à la naissance du Sauveur , & que les ténèbres couvrirent la terre au moment de sa mort ; mais que ce fut pourtant lumière en ces deux occasions , puisque ces ténèbres fu-

rent une lumière pour les gentils ; & que le soleil se coucha alors pour la première fois sur l'horizon.

17° On s'est formé différentes idées sur la membrane qui couvre souvent la tête des enfans lorsqu'ils sortent du sein de leurs meres. On la conserve avec soin comme devant leur être salutaire dans leurs maladies , & faire réussir leurs projets. Ce n'est pas tout ; on en étend les effets jusqu'à ceux qui la porteroient. C'est encore une ancienne superstition dont parle Spartien dans la vie d'Antonin. Il dit que les sages femmes vendoient ordinairement ces membranes , ou coëffes naturelles , à des jurisconsultes credules qui en attendoient les plus heureux effets pour leurs affaires.

Mais on va comprendre que rien n'est plus naturel que cette membrane que l'on apporte quelquefois en naissant. Les fœtus ont trois membranes qui les enveloppent dans la matrice ; le chorion , l'amnios , & l'allantoïs. Le chorion est une membrane extérieure dans laquelle sont les artères , les veines , & les vaisseaux umbilicaux qui leur fournissent leur nourriture. L'allantoïs est une peau mince située sous le chorion , dans laquelle se rendent les séparations aqueuses , afin que leur acrimonie n'offense point la peau du fœtus : l'amnios est une enveloppe commune qui contient les

les ferosités lesquelles peuvent transpirer par la peau. Or il arrive quelquefois qu'en rompant ces membranes le fœtus emporte une partie de l'amnios autour de sa tête, & cela arrive selon Spigelius ou à cause de la dureté de cette peau, ou parce que l'enfant est trop foible pour s'en débarrasser. Ainsi, comme il est évident, il n'y a ici rien que de naturel, rien qui doive entraîner après soi ces prétendus signes magiques.

18° Les débauchés disent qu'il est sain de s'enyvrer une fois le mois, & prétendent en faire une regle de medecine, comme si en effet l'art enseignoit une doctrine si extravagante. Avicenne, je l'avoue, medecin arabe d'une grande reputation, & dont la religion ne lui permettoit pas de louer l'usage, moins encore l'excès du vin, semble être de ce sentiment. Mais Averroes mahometan comme lui, n'en permet l'usage que jusqu'à la gayeté; ce que Seneque avoit déjà fait, & qui étoit approuvé dans Caton. Par gayeté, j'entens l'état où peuvent se trouver des hommes sobres qui ne boivent point jusqu'à déranger leur corps, leur esprit; tel que peut avoir été celui de Joseph & de ses freres, dont l'écriture dit qu'ils s'égayerent, & qu'ils burent largement; or c'est d'un pareil état que l'on peut attendre les avan-

rages que se propofoit Avicenne , la diffipation des ennuis, l'exhilaration des efprits, la refolution des humeurs fuperflues. Mais pour la veritable yvrefle qui affoupit la raifon ; fi la religion des americains s'en accommode , & fi les payens l'admettoient dans leurs facrifices , & les autres ceremonies religieufes , la doctrine & la morale de J. C. la proferivent absolument. Et la religion naturelle qui a excufé l'yvrefle de Noé , parce qu'il ne connoiffoit pas la vertu de la vigne qu'il avoit plantée , n'excuferoit pas la même action dans ceux qui en connoitroient les effets.

L'yvrefle pourroit quelquefois être utile à la fanté ; mais la morale chretienne interdit à l'homme tout ce qui pourroit nuire à fon ame , & ne permet rien à la medecine de ce que la loi condamne. La medecine, à parler humainement , pourroit ordonner l'acte conjugal pour la fanté, peut être même un acte illegitime , parce qu'en certains cas il en refulteroit plus d'avantage pour le corps , mais la morale bannit tout commerce illegitime. Il arrive auffi que nous approuvons des effets qui partent d'une fource que nous condamnons. C'est ainfi que l'incefte de Loth a heureufement donné la naiffance à Ruth , & par elle au Meffie ; ce qui pourtant ne diminue en rien le crime que l'yvrefle fit commettre à ce patriarche.

Si l'on vouloit excuser l'yvresse par le vomissement qui la suit d'ordinaire, nous répondrions que les égyptiens étoient soulagés deux fois le mois par des vomissemens naturels, & que la providence nous a fourni dans une infinité de remèdes, des moyens innocens d'exciter en nous le même effet, s'il est utile à notre santé.

19° C'est une opinion assés répandue que le demon a coutume de se manifester avec des pieds fourchus; quelque ridicule que paroisse d'abord cette opinion, elle peut être vraie en quelque chose. En effet il a souvent paru sous la forme d'un bouc, animal dont les pieds sont fourchus; il avoit emprunté cette forme lors qu'il apparut à saint Antoine dans le desert; & les premiers chretiens regardoient les apparitions des faunes & des satyres comme des apparitions de Satan. Quelques versions de la Bible semblent confirmer cette idée, & lors qu'au levitique 17. il est deffendu de rien offrir aux démons, le texte original emploie le mot *seghuim*, c'est-à-dire boucs herissés, parce que le diable se monroit communément sous cette forme, suivant l'explication des rabbins & de Tremellius. Et si l'on doit en croire les magiciennes, il a paru dans ces derniers tems sous la même forme, & Bodin en produit plusieurs exemples; ainsi c'est avec raison, suivant Pie-

rius, que le bouc est regardé comme l'emblème de Satan. Ce pouvoit encore être l'emblème du péché, comme dans le sacrifice annuel des juifs; ou celui des méchans & des damnés, conformément à ce texte sacré, où il est dit que J. C. separera les boucs d'avec les brebis, c'est-à-dire les enfans de Dieu, d'avec les enfans du Demon,

CHAPITRE XXIII.

De quelques autres opinions, ou pratiques douteuses.

JE conçois que par les marques des ongles on peut conjecturer quelque chose de la difference des temperamens, & des humeurs dominantes; mais les présages que l'on en tire me paroissent inconcevables. Cardan assure dans son traité de *varietate rerum* qu'il avoit prévu par ces marques tout ce qui lui étoit arrivé de singulier; mais nous n'avons pû en trouver d'autres exemples. Nous n'ajoutons pas foi davantage à ce qu'enseigne la chiromance, que les taches au haut des ongles signifient les choses passées, les taches du milieu marquent les choses presentes, & que les taches inferieures présagent les événemens futurs: que les taches blanches sont des marques de bonheur, les taches bleues des marques de malheur; que celles du pouce

annoncent des honneurs, celles de l'index des richesses, & ainsi des autres suivant le rapport de chaque doigt avec les planètes dont il tire son nom, comme l'enseigne *Tricassus* dans son traité *de inspectione rerum*, mais que *Picciolus* a très-bien réfuté. Nous n'examinerons point ce que l'on debite au sujet des lignes qui se remarquent dans nos mains, & par lesquelles on prétend prédire les événemens heureux ou malheureux. Si elles étoient des signes de l'avenir, elles devroient l'être aussi dans les autres animaux, mais particulièrement dans les singes & dans les taupes en qui nous avons observé la ligne de vie, celle du foye &c.

2^o On a crû autrefois que si on abandonnoit les enfans à l'instruction de la nature, ils parleroient d'eux-mêmes la langue primitive, celle que parlerent les premiers hommes. Les chrétiens ont adopté cette idée, & y ont ajouté qu'alors ils parleroient la langue hébraïque, comme étant, selon eux, celle d'Adam. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent touché le but; outre la facilité qu'il y auroit à apprendre une langue aussi utile, on pourroit plus facilement déterminer le vrai sens des livres que nous avons en cette même langue. Car les sçavans ne conviennent pas absolument que l'hébreu qui reste soit le

même que l'on parloit avant la confusion des langues , & qu'il se soit conservé chés les hébreux par Abraham & sa postérité ; ou si ce n'est point plus tôt la langue de Phenicie , & de Chanaan , qu'ils y avoient apprise pendant qu'ils y demeuroient. J'avoue que la premiere idée me semble préférable , & que je panche vers l'opinion de ceux qui croient qu'à la confusion des langues il ne s'en forma point une nouvelle pour chaque famille , mais que de la langue originale qui se conserva toujours il sortit plusieurs dialectes qui devinrent particuliers. Or ceux qui avoient conservé l'ancienne pouvoient aisément entendre toutes les autres. C'est pour cela qu'Abraham sorti de la famille d'Heber put converser avec les chaldéens , les philistins , les égyptiens , ceux de Mésopotamie , & de la Palestine , en ramenant les differens dialectes à la langue originale.

3^o On craint de tuer les hirondelles , quoiqu'elles soient incommodés , ou du moins inutiles ; on se persuade qu'il en résulteroit quelque malheur. Or il est vraisemblable que c'est encore un reste de superstition payenne. Elien nous apprend que les hirondelles étoient consacrées aux dieux penates , & que par cette raison on s'abstenoit de les tuer. On les honoroit encore comme les herauts du printems ; & les rho-

diens ; au rapport d'Athenée , avoient une espece de cantique par lequel ils célébroient le retour des hirondelles.

4° Il se peut que les chandelles ne donnent qu'une lumiere bleuâtre , lorsqu'il y a quelque apparition d'esprits , s'il arrive en même tems que l'air soit rempli d'esprits sulphureux ; ce qui est fréquent dans les mines où les exhalaisons ont le pouvoir d'éteindre les lampes. Cela pourroit encore arriver lorsque les esprits se manifestent sous la forme de ces exhalaisons. Mais qui pourroit croire ce qu'on dit des lumignons quand il s'en détache quelque partie qui brille plus que le reste , qu'ils annoncent l'avenue de quelqu'un ? Ce phénomène au contraire n'indique autre chose qu'un air humide & pluvieux qui empêche les parties lumineuses de se répandre , & les fait retomber sur le lumignon.

5° Le coral n'est bon qu'à affermir les dents des adultes ; cependant on s'en sert pour faire sortir celles des enfans ; & c'est dans cette vue qu'on leur en donne des colliers. Pour moi je suis tenté de croire que cet usage a son origine dans la superstition , & que l'on se servoit autrefois du coral comme d'un amulette ou preservatif contre les sortileges ; car c'est ainsi que Plin en a parlé : *aruspices religiosum coralli guttamen amoliendis periculis arbitrantur ; & surculi in-*

fantia alligati tutelam habere creduntur.

6° C'est une espece singuliere de *rhabdomance* que la maniere dont on prétend découvrir les mines avec la baguette fourchue du coudrier, que l'on nomme ordinairement la verge de Moyse. On la presente sans la contraindre; & d'elle-même, dit-on, elle se dirige vers l'endroit où il y a des mineraux. Quoique plusieurs se soient efforcés d'accréditer sa vertu, nous embrassons en attendant que l'on soit mieux informé, le sentiment d'Agricola, qui soutient que cette pratique est frivole. Il est vraisemblable que la baguette doit son origine à la *virgula divina*, si célèbre dans l'antiquité, & qui vient elle-même des verges magiques des poëtes, comme dans Homere la verge de Mercure qui rendit inutile la vigilance d'Argus; & celle de Circé qui put transformer les compagnons d'Ulysse; & toutes peuvent bien tirer leur origine de celles de Moyse & d'Aaron. Mais la baguette dont nous parlons ne devoit point porter le nom de Moyse; car la verge de Moyse & celle d'Aaron durent être célèbres parmi plusieurs nations, puisqu'elles furent conservées dans l'arche jusqu'à la destruction du temple de Salomon.

On decide encore aujourd'hui en Angleterre les choses douteuses par l'ouverture

ture

populaires. Liv. V. Ch. XXIII. 97
ture d'un livre , ou par la chute d'un bâton : ce qui est un reste des divinations de l'ancien paganisme. La premiere maniere est une imitation *des sorts homeriques ou virgiliens* ; & c'étoit sur les vers que le hazard presentoit que l'on decidoit en ce cas. Ainsi Severe espera de monter à l'empire, parce qu'il avoit tiré ce fameux vers de Virgile :

Tu regere imperio populos , romane , memento.

Et l'on crut que Gordien ne regneroit pas long-tems , parce qu'il avoit tiré cet autre vers :

*Ostendent terris hunc tantum fata , nec ultra
Esse sinent.*

Et l'on a cherché aussi ces prédictions dans les livres saints , ainsi que le raconte Grégoire de Tours dans la vie de l'empereur Heraclius à l'occasion de son expedition dans l'Asie mineure.

Pour ce qui est de la divination par la chute d'un bâton , c'est un reste des cérémonies augurales ; Dieu s'en plaint lui-même par le prophete Osée 4 : *Mon peuple à consulté un morceau de bois , & des verges de bois lui ont prédit l'avenir.* C'est de cette espece de *rhabdomance* que se servit Nabuchodonosor , comme le reproche Ezéchiel aux chaldéens. Le roi de Babylone se tint sur l'extrémité de deux routes differentes ; il

fit apprêter deux flèches ; il consulta des images , il observa les foyes des animaux , & ce qui répondit à sa droite le détermina pour Jerusalem , c'est-à-dire , selon Estius , que la route qui étoit à sa gauche conduisant à Rabbah capitale des Ammonites , & la route qu'il avoit à sa droite menant à Jerusalem , il consulta les idoles , & les entrailles des animaux , il jetta des flèches en l'air , & parce qu'elles tomberent à sa droite , il se détermina à marcher contre Jerusalem. Ce genre de divination par les flèches étoit aussi d'usage parmi les scythes , les alains , les germains , les africains , & surtout les algeriens. La divination d'Elisée fut d'une autre espece ; lorsqu'en tirant une flèche par une fenêtre située à l'orient , il prédisoit la ruine des syriens , l'esprit de Dieu le conduisoit ; & lorsque par les trois coups dont Joas frapa la terre avec une flèche , il prédisoit le nombre de ses victoires , *reg.* 13. 15.

8° Je ne puis approuver que l'on donne encore aujourd'hui aux differens jours de la semaine les noms que les payens leur avoient donnés. Il faut en chercher l'origine , jusque chés les anciens égyptiens , suivant la remarque de Dion. Ces peuples imposèrent donc aux jours de la semaine les noms des sept planetes qu'ils regardoient comme des divinités. Ils consacré-

populaires. Liv. V. Ch. XXIII. 99
rent à chacune son jour particulier non
suivant l'ordre où elles sont placées dans
le firmament, mais suivant une mesure de
musique appelée *diatessaron*. Car en com-
mencant par Saturne la plus élevée des pla-
netes à qui le samedi étoit consacré, ils
laissoient Jupiter & Mars pour venir au
soleil, à qui ils avoient consacré le di-
manche; & pour venir au lundi, ou jour
de la lune, ils laissoient encore Venus &
Mercure; & ainsi des autres. Ils conser-
verent le même arrangement en partageant
le jour en 24. heures selon l'ordre naturel
des planetes. Car commençant leur calcul
par Saturne, Jupiter, Mars, &c. jusqu'à
24, le jour suivant tomboit sur le soleil,
d'où comptant encore le même nombre
de 24. le jour suivant tomboit sur la lune
qui faisoit le lundi, & ainsi du reste, sui-
vant ce qui se pratique encore aujourd'hui.

Les juifs observent le même ordre sur
des fondemens à peu près pareils, comme
on peut le voir dans leurs ouvrages astro-
nomiques touchant les heures planetaires
& les nativités. Car ils tracent à intervalles
égaux sept triangles, dont les bases sont
les sept côtés d'une figure septilaterale dé-
crite dans un cercle. Les noms des planetes
sont placés aux angles selon leur ordre
naturel: en sorte qu'en commençant par
Saturne, & tirant des lignes d'un angle à

l'autre , jusqu'à ce que l'on ait décrit sept triangles sur les bases des sept côtés de la figure septilaterale , il se trouvera que les triangles se succéderont dans l'ordre suivant : le premier étant fait pour Saturne , le soleil & la lune , c'est-à-dire pour le samedi , le dimanche , & le lundi , le reste suivra pour les autres jours de la semaine. On trouve cette figure dans Gaffarelle chap. 11. & dans Fabric. Paduan.

Mais quoiqu'ils eussent suivi l'ordre établi des planetes , il est à remarquer qu'ils leur avoient attribué d'autres noms , & leur en avoient imposé qui designoient leur principale vertu , comme on l'observe sur tout dans leurs planetes rouges & éclatantes qui sont celles de Mars & de Venus. Mais ce changement dans les noms ne les empêcha pas de leur attribuer des vertus , & ils n'oublierent pas ces planetes remarquables que Dieu lui-même admit dans le tabernacle , si l'on peut admettre ce que l'on a conjecturé du chandelier d'or ; & dont ils ont dit que la tige designoit le soleil , & les branches les planetes qui sont autour de cet astre.

90 Nous éviterons de nous étendre davantage sur des articles de même nature ; nous demandons seulement quels effets naturels on doit attendre d'une pierre creuse que l'on aura suspendue dans une écurie ,

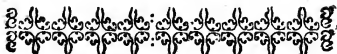
populaires. Liv. V. Ch. XXIII. pour se garantir du cochemar ; ou de morceaux de potences pour se guerir des fièvres tierces ; ou de se frotter les mains au clair de la lune ; pour enlever des verrues ; ou de toucher un cadavre , pour ôter les taches de la peau ? ce que l'on doit croire de ces opinions reçues parmi nos femmes d'Angleterre , que la première côte rôtie d'un bœuf salé est un remede spécifique pour les pertes de sang ; que pissier sur de la terre fraîchement remuée par une taupe provoque les regles ; que si le col d'un enfant ne se roidit que quelques heures après sa mort , c'est un signe qu'il mourra bientôt quelqu'autre personne de la même famille ; que si une femme enceinte regarde un cadavre , son enfant aura le teint pâle & livide.

Nous abandonnons tous ces articles aux recherches de nos curieux , contents de leur avoir ouvert une aussi ample carrière. En attendant nous espérons qu'ils recevront favorablement ces essais , & qu'ils excuseront les fautes qui auront pû nous échapper.

Disce , sed ira cadat naso rugosaque sanna,

Dum veteres avias tibi de pulmone revello.

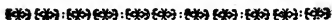




ESSAI

SUR LES ERREURS

POPULAIRES.



LIVRE VI.

*De plusieurs opinions qui ont rapport à
la cosmographie ou à l'histoire.*

CHAPITRE PREMIER.

*Qu'il est impossible de sçavoir précisément le
tems de la création.*

L'ORIGINE ou le commencement du monde n'est guere moins impénétrable que sa durée ou sa fin ; & comme il y auroit de la présomption à vouloir pénétrer celle-ci , on se flatteroit inutilement , si l'on prétendoit découvrir précisément celle-là. Si l'on considère les recherches qui ont été faites jusqu'ici , les difficultés innombrables qui se sont présentées dans cet examen , la maniere differente dont pensent

les hommes, & l'imperfection de leurs découvertes, on conviendra de ce que j'avance ici.

1^o L'histoire payenne ne nous instruit point sur cet article ; on n'y apperçoit aucun fait d'où elle date son commencement. Quelques-uns mêmes des plus respectables, bien loin de marquer un point fixe, donnent comme un axiome l'éternité du monde. Ce dogme suit naturellement du système d'Epicure. Aristote tâche de le prouver dans son traité *de cælo* par des raisonnemens qui ont l'air de démonstrations, il y argumente conséquemment selon ses principes ; car il tâche d'y établir une génération physique, & une matiere premiere qui ne reconnoît d'autre auteur qu'elle même. Moyse seul ne nous laisse rien à desirer dans son histoire de la création, c'est-à-dire de la production de toutes choses hors du sein du neant, & de la formation de la matiere, & de son arrangement.

D'autres loin de marquer ce point fixe ont soutenu des opinions qui ne peuvent se concilier ni avec la chronologie, ni avec la raison. Ils ont prétendu que les hommes avoient été produits à la maniere des plantes, chacun dans son climat, & dans la region qu'ils ont occupées, & ils leur ont donnés des noms qui expriment leur propre sentiment. C'est pour cela que les athe-

niens se nommèrent *αὐτόχθονες* ou *aborigènes*, & qu'ils portoient un insecte d'or sur leurs têtes. Et Jule Cesar donna le même nom aux habitans des provinces interieures de la grande Bretagne. Mais il faut ranger cette opinion avec celle de la generation des geans : elles sont également contraires aux principes d'une saine philosophie, & plus encore à ceux de la theologie qui nous enseigne que tous les hommes descendent d'Adam, que le monde entier fut enseveli dans les eaux du deluge, & que le genre humain ayant péri nous descendons tous maintenant des fils de Noé qui furent conservés. Il n'y eut donc jamais de veritable autochthone, ou d'homme issu de la terre qu'Adam ; car la femme qui fut formée d'une de ses côtes en étoit éloignée d'un degré ; & quoique sa production ne tienne rien de la generation, elle fut pourtant en un sens feminine. Car si l'idée de tout l'animal est contenue dans chaque partie d'où coule la semence, Adam étoit en raccourci dans la côte qui étant animée constitua la premiere femme. Ainsi cette opinion touchant l'origine de l'homme & le commencement du monde a plus d'analogie avec sa fin. Car l'homme alors sera veritablement reproduit de la terre ; les tombeaux pousseront des semences cachées, & les hommes germant de nouveau for-

tiront une seconde fois du chaos.

D'autres dans leurs recherches sur l'origine des choses ou celle du genre humain, sans s'arrêter à la chronologie se sont fondés sur les conjectures des philosophes. C'est ainsi que les scythes & les égyptiens se disputant l'ancienneté de leur nation, ceux-ci s'appuyèrent sur la fertilité de leurs terres, & conclurent que les hommes s'étant établis où ils avoient trouvé plus abondamment de quoi se nourrir, l'Égypte qui étoit la plus fertile des regions étoit aussi la plus ancienne.

Les scythes quoi que plus pesans & plus phlegmatiques raisonnoient plus juste, ils tiroient leurs preuves des deux élémens actifs l'eau & le feu, qui sont les principes de toutes choses. Car, disoient-ils, s'il y eut d'abord une confusion de toutes choses, & si le feu prédominoit, il suit que la partie la plus froide de la terre se découvrit la première comme elle fut la première capable de recevoir des habitans. Mais si au contraire toute la terre fut d'abord envelopée sous les eaux, il est constant que les parties les plus élevées ont dû paroître les premières. Or ils prouvoient que tel étoit le pays qu'ils habitoient. Ces raisons qui prouvoient contre les égyptiens ne prouvoient pas en effet que les scythes fussent très anciens. Car, au rap-

port d'Herodote, ils ne comptoient que deux mille ans depuis leur premier roi Pargitans jusqu'au tems de Darius.

Les égyptiens inventerent un autre moyen pour établir leur antiquité. Selon le même Herodote, Psammitichus fit élever par des chèvres deux enfans qu'il sépara de tout commerce avec les hommes ; de là il concluoit que la nation dont ces enfans parleroient la langue, devoit sans contredit être réputée la plus ancienne. Mais il oublia que la parole vient par instruction, & non par instinct, qu'elle a sa source dans l'imitation, & non pas dans la nature, & que les hommes à cet égard ne sont qu'une espèce de perroquets qui expriment d'abord les idées des choses par les termes simples qu'on leur a appris, que par la réflexion ils en forment ensuite des propositions, & qu'enfin ils arangent avec le même secours les propositions pour en former des raisonnemens suivis. Et quoique la chronologie de Manethon égyptien remonte fort haut, & qu'il soit certain que cette région fut peuplée par Mitzraïm, nom que les juifs donnent encore à l'Égypte ; quoique l'écriture même rapporte souvent des choses d'où l'on peut inferer une grande antiquité ; il est certain pourtant qu'elle n'est point démontrée par la partie exacte de leur chronologie. Car Pto-

lonnée aussi égyptien ne commence son calcul astronomique qu'à Nabonassar que quelques sçavans croient le même que Salmanasar. Si l'on pèse bien l'argument qu'ils tiroient de la fertilité de leurs terres, on verra qu'il détruit plus tôt leur antiquité, qu'il ne l'établit; du moins s'il est vrai que cette région si fertile ne fut autrefois qu'un grand lac, ou même une partie de la mer, dont les eaux bourbeuses du Nil avoient enfin après un long espace de tems formé des terres fermes & habitables, comme le dit Herodote sur la tradition des égyptiens, & sur des inductions très-vraisemblables: enforte que cette région se nommoit *fluvii donum* présent du fleuve.

Enfin, il y a à la vérité des peuples dont les registres remontent fort loin; mais les plus exacts d'entr'eux ne prouvent point qu'ils aillent jusqu'au commencement du monde, & rien n'y indique l'époque de la création. Les plus authentiques sont ceux des chaldéens, qui pourtant au tems d'Alexandre ne remontoient pas jusqu'au deluge. Car Aristote, au rapport de Simplicius, ayant chargé Callisthene qui accompagnoit Alexandre à Babylone, d'examiner leurs registres, Callisthene trouva qu'il ne remontoient que jusqu'à 1903 ans, ce qui étoit 95 ans au dessous du deluge.

Les peuples d'Arcadie ont toujours passé

pour très anciens, & l'on disoit d'eux en proverbe qu'ils étoient avant la lune, *lunâ gens prior illa fuit*, dit Ovide : *sidus post veteres Arcades editum*, dit Sénèque. Mais ces expressions, suivant la remarque de Censorin, signifioient seulement que ces peuples avoient mesuré le tems par des années lunaires, même avant les grecs.

Puis donc que nous ne pouvons tirer des payens aucun éclaircissement sur cette matière, il ne nous reste qu'à consulter ceux qui ont bâti sur la chronologie de Moïse, lequel distingue exactement les tems par des époques extrêmement remarquables; comme depuis la création jusqu'au deluge; depuis le deluge jusqu'à la naissance d'Abraham, depuis la naissance d'Abraham jusqu'à la sortie de l'Egypte &c. Or nous ne pouvons compter dans cette classe que les juifs, les samaritains, les chrétiens. Pour ce qui regarde les juifs, ils ne s'accordent point dans leur calcul, ainsi que Bodin l'a remarqué de Baal Seder, de rabbi Nassom, & de quelques autres qui ne font monter l'âge du monde qu'à 5400 ans. Cette diversité est encore plus frappante dans Philon & dans Josèph qui ne s'accordent point entr'eux sur la durée des intervalles convenue entre les autres auteurs de leur nation. Philon ne compte que 920 ans depuis la sortie d'Egypte jus-

qu'à la construction du temple de Salomon, & Joseph en compte 1062. Philon ne compte que 440 ans depuis la construction de ce temple jusqu'à sa destruction, & Joseph compte 470. Philon compte depuis la création jusqu'à la destruction du temple 3373 & Joseph 3513. Philon compte seulement 1718 ans depuis le deluge jusqu'à la destruction du temple, & Joseph en compte 1913.

Les samaritains different dans leur calcul, de ceux-ci & de tous les autres ; car depuis la création jusqu'au deluge ils ne comptent que 1302 ans. Ce qui vient de la difference de l'âge auquel il est dit que les patriarches engendrèrent. Car au lieu que le texte hebraïque, & les versions grecque & latine portent que Jaréd avoit 162 ans, lorsqu'il engendra Enoch, le samaritain ne lui en donne que 62. Or les samaritains n'étoient pas incompetens en matiere de chronologie ; car ils reconnoissoient le pentateuque, & leur texte paroît plus pur que celui des juifs qui l'ont altéré de plusieurs manieres, surtout dans les passages qui contiennent des prédictions touchant le Messie, suivant la remarque de Tertullien, & de S. Chrysostome &c. S. Jerome avoue qu'il lui a fallu souvent recourir au texte samaritain, entr'autres à l'occasion de cet endroit du deuteronomie 27 : *Maledictus omnis qui non permanserit in*

omnibus qua scripta sunt in libro legis : d'où S. Paul infere qu'on ne peut être justifié par la loi, & il cite le texte des septante. Or les juifs pour s'ouvrir un subterfuge ont effacé le mot qui signifie *tout*, en quoi consiste principalement l'énergie de la loi, & la force de l'argument de S. Paul ; & ce texte est entier dans le Pentateuque samaritain.

Pour les chrétiens dont nous devrions attendre des calculs plus uniformes & plus exacts, ils tombent en des contradictions si manifestes qu'il n'est pas possible de les concilier. 1°. Les latins ne sont point d'accord entr'eux, & sans nous arrêter aux calculs de S. Augustin, & du venerable Bede, il paroît que les modernes sont dans le même cas. Joseph Scaliger suivi par Helvicus rapporte la création à l'an 765. de la periode julienne, & compte 3947. ans depuis la création jusqu'à la naissance du Sauveur. Le pere Petau très habile chronologiste, met la création à l'an de la periode julienne 730. & compte jusqu'à la nativité 3983 ans : en quoi, comme on le voit, il differe de Scaliger d'environ 40 ans.

2°. Les calculs des grecs sont encore plus irreguliers. Si nous remontons jusqu'aux anciens, nous verrons que Clement d'Alexandrie, maître d'Origene, comptoit 5664 ans depuis la création du monde jusqu'à

la naissance du Sauveur ; car au 1. livre de ses Stromates il compte depuis Adam jusqu'à la mort de Commode 5858 ans. Or il place la mort de cet empereur sous l'an 194, depuis J. C. & si l'on soustrait ce nombre du premier, il restera 5664 ans. S. Theophile évêque d'Antioche, compte 5515 ans jusqu'à l'incarnation ; car dans son premier livre dédié à Autolychus il compte depuis Adam jusqu'à Aurelius Verus 5695 ans. Or cet empereur mourut l'an 180 de l'ere chrétienne ; & ce nombre étant retranché du premier, il reste 5515. Jule Africain n'en compte que 5500. Eusebe & Orose ne s'en éloignent guere, mais ils vont au delà des 5000.

On a réduit, suivant la remarque du pere Petau, le calcul des grecs modernes à deux ou trois differens. Le premier qui a été suivi par Nicephore, Theophane, & Maxime compte 5501 an jusqu'à l'incarnation. L'autre en compte 5509, & c'est celui qu'adopte l'église de Constantinople, & que les Moscovites suivent aussi, comme je l'ai vu par la date des lettres de leur monarque, où notre presente année 1645 est mise comme la 7154 depuis la création du monde : ce qui s'accorde parfaitement avec ce dernier calcul de 5509 ; car en y ajoutant 1645. le pro-

duit sera 7154. Et cette chronologie sert à entendre plusieurs auteurs grecs ; c'est aussi par là qu'on doit expliquer ce que dit Martin Crusius dans son histoire turcogreque , que Mahomet II prit la ville de Constantinople l'an 6961. Or suivant cette chronologie , la célèbre prédiction de rabbi Elias si vantée par les juifs , & par les chrétiens , que le monde ne dureroit que 6000 ans a été depuis long-tems confondue. Car suivant ce calcul , il y a long-tems que l'année sabbatique, ou le septième millenaire dans lequel le monde devoit finir , est passée. Nous sommes déjà bien avancés dans le huitième millenaire , & dans les jours typiques qui figuroient ces millenaires. Mais ce que Mafc Leon juif de nation a imaginé de la fin des cieux mêmes excède tous les calculs qui se feront jamais. Car bien qu'il ait conçu que les élémens , & tout ce qui en a été formé devoit s'aneantir dans le millenaire sabbatique , il ne peut comprendre que les cieux perissent avant le terme de sept fois sept millenaires , ou avant un parfait jubilé de millenaires.

On voit donc combien il est difficile de rien établir de certain sur cette matiere ; car non seulement les juifs & les samaritains ne sont point d'accord entr'eux ; mais chaque auteur a quelque chose qui lui est particulier. Or comme il est impossible qu'ils

qu'ils ayent tous raison, il est aussi tres difficile de decider lequel d'eux tous a mieux rencontré. De là vient que le pere Petau declare qu'il faudroit être inspiré pour cela, & que Dieu seul peut fixer ce calcul. On ne doit donc pas se plaire beaucoup à ces sortes de disputes que quelques-uns ont portées trop loin ; comme on ne doit pas s'attacher à connoître le jour précis de la création, & si le monde a été créé dans le mois de mars ou dans celui d'octobre ; dans la pleine lune ; ou dans le croissant &c.

Or la source de cette diversité, c'est la discordance des textes dans les bibles hebraïques & grecques ; car toutes les versions se sont faites sur l'une ou sur l'autre : les livres sacrés de l'ancien testament ayant d'abord été écrits en langue hebraïque, & traduits ensuite en langue grecque. Cependant il semble que l'on devroit se fier davantage au texte hebraïque, parce qu'on a pris, pour le conserver dans sa pureté, toutes les précautions que la prudence humaine pouvoit suggerer. Rabbi Ben Maimon nous apprend que s'il étoit arrivé qu'en le copiant, on eût écrit deux fois une même lettre, ou que si une lettre en touchoit de trop près un autre, on ne recevoit point cette copie pour l'usage des synagogues, & que l'on en permettoit seulement l'usage dans les écoles, & dans les familles parti-

culieres : que non seulement ils séparoient & chiffroient les différentes sections de la loi, mais qu'ils portoient le scrupule jusqu'à compter le nombre des mots, & à le marquer au frontispice de chaque livre. Cependant il s'y glissa un grand nombre de fautes que Morin a exactement marquées dans la préface qu'il a mise à la tête de la version des septante.

Pour ce qui regarde cette version la première de toutes & par conséquent plus ancienne que la chaldaïque, elle fut entreprise à la sollicitation de Ptolomée Philadelphie, qui vouloit en enrichir sa magnifique bibliothèque. Le grand prêtre lui envoya six docteurs de chaque tribu, qui en achevèrent la traduction. S'il est vrai que ces 72 juifs travaillèrent dans des cellules séparées, & que la version de chacun d'eux se trouva conforme en tout jusqu'à une virgule, comme l'assurent Joseph & Philon, circonstance pourtant qui ne se trouve point dans Aristée lequel a fait un traité sur ce sujet, cette version doit être regardée comme faite par une sorte d'inspiration. Quant à leur calcul, le sçavant Isaac Vossius prouve par leur chronologie que le monde est plus ancien de 1440 ans, que selon la chronologie ordinaire.

La version des septante fut d'abord très respectée, & c'est d'elle que les philoso-

phes payens ont tiré plusieurs idées touchant la création ; c'est cette version que les évangélistes , les apôtres & le Sauveur même ont citée. Les juifs qui s'étoient établis dans la grèce s'en servoient. Les premiers chrétiens , & les anciens peres de l'église la préférèrent à celle d'Aquila , de Theodotion & de Symmaque ; car la version latine de S. Jérôme , nommée depuis la vulgate , ne parut que huit siècles après celle des septante ; quoiqu'il y eût déjà une autre version latine qu'on appelloit l'italique , & qui se perdit dans la suite , celle de S. Jérôme ayant été généralement adoptée. Celle-ci pourtant eût été inutile , comme l'avoue S. Jérôme lui-même , si les copistes n'avoient point altéré la version des septante. Mais outre que ceux d'égypte & d'Alexandrie suivoient la copie d'Hefychius ; ceux d'Antioche & de Constantinople la copie de S. Lucien martyr , & d'autres celle d'Origene , la version des septante fut très corrompue non seulement par les copistes , mais encore par la malice des juifs , comme le declare S. Justin martyr dans son dialogue avec Tryphon , & comme Morin la démontré par plusieurs exemples.

Toutes les versions qui ont paru depuis ont été faites sur celle-ci , ou plus tôt sur le texte hébreu , & sur le texte grec ; car

les interpretes ont suivi tantôt l'un , & tantôt l'autre , selon qu'ils en trouvoient le sens plus conforme à la verité.

Or il est à remarquer , sans que l'on sçache comment la chose est arrivée , que ces deux textes varient souvent dans les genealogies , & même dans la chronologie ; car les septante ont inseré un Cainan comme fils d'Arphaxad , & pere de Salé , dont le texte hébreu ne fait point mention , faisant Arphaxad lui-même pere de Salé ; mais leur difference est bien plus marquée par rapport au tems qui s'est écoulé depuis la création jusqu'au deluge , le texte grec comptant près de 600 ans. plus que le texte hébreu , & que la chronologie commune. Et cette variation dans un espace comme celui-ci , toute considerable qu'elle est , ne doit point surprendre , puis qu'ils ont varié sur des nombres particuliers où il étoit plus facile de s'accorder. Ainsi le texte hébreu , & la vulgate dans la prophetie de Jonas portent : *encore quarante jours , & Ninive sera détruite* : au lieu que la version des septante dit en termes exprès *τρεῖς ἡμέρας* , encore trois jours. Et cette difference n'est pas nouvelle , puisque S. Augustin & Theodoret l'ont remarquée , & l'ont attribuée à la negligence des copistes. Ainsi selon que l'on a suivi l'un ou l'autre texte , on a fait des calculs.

bien differents , & c'est ce qui a causé dans l'histoire tant de difficultés que les chronologistes ont bien de la peine à démêler.

D'ailleurs supposé que les textes s'accordassent & fussent parfaitement conformes, il ne seroit pas facile encore de faire une chronologie exacte , & de fixer les époques particulieres. Les doutes sur le tems précis des juges sont insurmontables ; la succession des rois , & la durée de chaque regne ne sont pas moins embrouillées ; & il est incertain si l'on doit prendre les années de leur vie & de leur regne pour des années complètes , ou seulement pour des années commencées. Car il est assés vraisemblable qu'en marquant l'âge des premiers patriarches , Moÿse a évité les fractions , & qu'il a choisi des nombres ronds , quoique peut-être ces patriarches avoient vécu quelques années plus ou moins : par exemple , il est dit de Noé , qu'il avoit précisément cinq cens ans lorsqu'il engendra Sem , car on trouve cette expression en plusieurs autres occasions. C'est ainsi que nous appellons les septante ceux qui firent la version greque des livres saints , quoiqu'ils ayent été au nombre de 72. De même il est dit que J. C. fut trois jours dans le tombeau : *comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine*, dit S. Matthieu, *ainsi sera le fils de l'homme trois jours & trois nuits*.

dans le sein de la terre. Cependant il ne resta que deux nuits dans le tombeau , puis qu'il y fut mis l'après midi du premier jour , & qu'il ressuscita le troisième jour de grand matin.

Supposé encore que le nombre de ces années fût bien certain , il seroit encore très difficile de trouver le point d'où il faudroit commencer les calculs , le texte s'expliquant ici d'une façon obscure ; ainsi lors qu'on lit dans l'exode que les enfans d'Israël demeurèrent 430 ans en Egypte , cela ne peut s'entendre à la rigueur depuis leur arrivée en cette region , car le séjour qu'ils y firent fut beaucoup moins long ; mais ce calcul doit commencer à l'alliance que Dieu fit avec Abraham , & comprendre en même tems leur séjour passager dans la terre de Chanaam , comme le dit S. Paul dans son epître aux Galates 3. *l'alliance qui a été confirmée par le Seigneur en J. C. ne peut être abolie par la loi qui n'est venue que 430 ans après.* La même chose est arrivée par rapport à leur captivité à Baby'one , qui selon le prophete Jeremie , devoit durer 70 ans. *Tout ce pays sera desolé & ces peuples serviront le roi de Babylone pendant 70. ans.* Or les difficultés touchant le commencement de cette captivité ne sont pas en petit nombre. Car ce peuple a éprouvé trois captivi-

tés remarquables. La premiere tombe sur la troisiéme ou quatriéme année de Joachim, & la premiere de Nabuchodonosor, lors que Daniel fut emmené captif. La seconde arriva sous Jechonias, & la huitiéme année de son regne. La troisiéme & la plus déplorable arriva sous le regne de Sedecias & la 19 de Nabuchodonosor, lorsque la ville & le temple furent brulés. Or suivant leur maniere de penser, les uns ont commencé leur calcul par une de ces captivités, & les autres par une autre captivité. Mais le sentiment qui s'accorde le mieux avec la prophetie est celui qui commence à la premiere année de Nabuchodonosor, & finit à la premiere du regne de Cyrus sur les Babylonien, quoique le prophete Zacharie commence à compter de la dernière 1, 12 : *ô Dieu des armées jusques à quand differerez-vous à faire misericorde à Jerusalem & aux villes de Juda, contre lesquelles votre colere s'est émue ! voilà déjà 70 années.* Or le prophete ne parle de la sorte que dans la seconde année de Darius fils d'Hystaspes, c'est-à-dire environ 18 ans plus tard que Jeremie.

Ainsi quoique la prophetie de Daniel touchant les 70 semaines renferme une verité incontestable, elle contient pourtant des difficultés qui ont fort embarrassé les sçavans. L'embarras est de rapporter ce

nombre de 70 fois 7 années à la naissance ou à la passion de J. C. & de fixer le tems précis que Daniel avoit choisi pour en commencer le calcul. Car c'est ainsi que lui parle l'ange Gabriel : *Sachez donc ceci, & gravez-le dans votre esprit : depuis l'ordre qui sera donné pour rétablir Jerusalem jusqu'au Christ chef de mon peuple, il y aura sept semaines, & 62 semaines, & les places & les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi des tems fâcheux & difficiles : & après 62 semaines le Christ sera mis à mort.* Or l'edit pour rétablir Jerusalem est le point chronologique, & ce n'est pas une petite difficulté que d'en marquer le tems précis. Car il y eut quatre edits portant la même chose, l'un de la première année de Cyrus, l'autre de la seconde de Darius; le troisième & le quatrième dans les années quatrième & cinquième d'Artaxerxe longuemain. C'est à ce dernier edit que commence la commission de Nehemie, & que le P. Petau s'est fixé. Or il n'est pas surprenant que ces prédictions aient leurs difficultés, puis que l'on n'est pas encore convenu du tems précis de la naissance de J. C. ni de l'âge qu'il avoit au tems de sa passion. S. Clement & Tertullien veulent qu'il soit mort à 30 ans. S. Irenée qui a vécu plus près de son tems, lui donne entre 40 & 50 ans.

Longomontanus

Longomontanus astronome moderne tâche de résoudre cette difficulté par l'apogée du soleil. Il conçoit l'excentricité invariable, & l'apogée variant tous les jours d'un scrupule, 2 secondes & 50 troisièmes &c. C'est pourquoi, dit-il, si au tems d'Hipparque, c'est-à-dire l'an de la periode julienne 4557 le soleil étoit dans le cinquième degré des gemeaux, & si au tems de Tycho-brahé, c'est-à-dire l'an de l'ere chrétienne 1588 & du monde 5554, le soleil étoit avancé dans le cinquième degré du cancer, on doit conclure de la proportion de son mouvement, qu'au moment de la creation il s'est exactement trouvé dans le commencement du belier, & son perigée dans la balance. Mais, suivant l'observation du P. Petau, on ne peut se fier à ce calcul, tout vraisemblable qu'il paroît, & tout ingénieux qu'il est; parce que l'on n'est point convenu, & qu'il n'est pas possible de déterminer en combien de tems précisément l'apogée passe par un degré.

Enfin, malgré ces difficultés qui nous privent de calculs exacts, nous pouvons nous attacher à la chronologie reçue; ces differences n'alterant en rien les mysteres de l'incarnation & de la passion du Sauveur à quoi se terminent toutes les propheties quoique d'une maniere plus obscure que celle de Daniel: telles furent la prédiction

faite à Eve dans le paradis, celle de Balaam, celles d'Isaïe, & des autres prophètes, & cette prédiction celebre du patriarche Jacob : que le septre ne seroit point ôté de Juda que le *Silo* ne fût venu.

En effet que l'on place la naissance de J. C. à telle année que l'on voudra depuis la destruction du premier temple ou son rétablissement ; depuis le deluge ou la creation, il est toujours certain qu'il est venu dans l'accomplissement des tems. Il n'est donc pas de la même importance de sçavoir le tems précis de sa venue, que d'être assuré s'il est venu ; le dernier doit nous consoler ; & l'ignorance du premier point, qui n'est qu'un point de critique, ne doit point nous affliger. Il seroit plus consolant de sçavoir quand il doit revenir ; mais cela même ne doit point nous inquieter. En vain tenterions-nous de l'approfondir, Dieu seul le sçait, & il s'en est réservé la connoissance : ce seroit nous oublier nous-même, & notre propre origine, que de vouloir sonder cet abîme. Nul homme ne sçait quand arrivera la fin du monde, ou de quoique ce soit de ce qu'il renferme. Dieu la voit, parce que tout lui est présent. Il sçait notre destinée, mais il ne connoît point de fin en lui-même, & c'est par là que sa science n'a point de bornes.

CHAPITRE II.

Que les recherches sur la saison précise où le monde a été créé sont incertaines & frivoles.

S'il y a des hommes qui se bornent à demander en quelle saison le monde a été créé, d'autres osent le décider. Mais la question étant faite par rapport à la terre entière, n'est-ce pas renoncer à la droite raison, que d'assigner une saison particulière, puisque la création appartient aux quatre saisons? car le soleil, n'importe en quel signe du zodiaque il soit, distingue & détermine les saisons en tout tems, & cela ou en même tems par rapport à la terre entière, ou successivement par rapport à chacune de ses parties. Ainsi en supposant que le soleil au moment de sa création se soit trouvé dans la balance ce qui fait l'automne pour quelques régions, il auroit été assés éloigné du pole arctique pour y faire l'hiver; car dès lors il commence à se montrer au pole meridional. Tous les climats sous l'équateur auroient eu en même tems l'été. Dans la latitude du capricorne on auroit eu le printemps, parce que le soleil se seroit trouvé dans son ascendant par rapport à ces climats, & dans la latitude du cancer on auroit eu l'automne, parce que le soleil se

feroit montré à ces climats sur son declin.

Et si nous prenons à la lettre ce que Moysé a écrit conformément aux idées populaires, tel fut l'état du premier jour. Car quand le soir fut arrivé dans un certain degré de longitude, il fut en même tems matin pour d'autres, & lorsqu'il fut nuit pour les uns, il fut jour pour ceux qui leur étoient opposés. Ainsi la question, si le Sauveur apparoîtra dans son dernier avenement à la pointe du jour, de même qu'il est ressuscité à la pointe du jour, ou s'il viendra pendant la nuit comme un larron, ou suivant la tradition des juifs à la même heure qu'ils sortirent de l'Egypte; cette question dis-je est également inutile. Car si la terre est presque toute entiere habitée, & qu'il doive suivant le témoignage de l'écriture, se presenter en même tems à toutes les nations, il apparoîtra de jour & de nuit par rapport aux uns & aux autres. Si par exemple il se manifeste de nuit à ceux de Jerusalem, ou à tels autres peuples que l'on voudra, il sera jour alors pour leurs antipodes. Si c'est la pointe du jour par rapport à eux, le jour sera fort avancé dans les Indes, & ainsi des autres par rapport à leur differente situation. Ainsi quand il apparoitroit pendant la nuit, rien n'empêcheroit que l'on n'appellât ce tems le jour du jugement, parce que le mot em-

porte la revolution d'un jour & d'une nuit , ou un jour naturel. Si pourtant il faut prendre à la lettre les paroles de l'apôtre , nous ferons chargés en un clin d'œil , & suivant les scholastiques , la destruction de l'univers ne se fera pas successivement , mais dans un instant. On ne peut donc employer ici les distinctions reçues du tems , puisque le tems même n'aura plus d'existence , & qu'il sera absorbé dans l'éternité.

Mais si l'on demande quelle saison il étoit dans une région particuliere au tems de la création , & que l'on se fixe à la Mesopotamie , où l'on prétend qu'étoit situé le paradis terrestre , la question deviendra plus sensée , & l'on peut y répondre absolument ; car elle a encore ses difficultés. Les uns tiennent pour le printems , comme *Henri Philippi* dans sa chronologie de l'écriture , lequel s'appuye de l'autorité d'Eusebe , de S. Ambroise , de Bede , & de Theodoret. D'autres veulent que le monde ait été créé en automne ; & c'est de cette saison que nos chronologistes , comme Scaliger , Helvicus , & le P. Petau commencent leur calcul.



CHAPITRE III.

De la division des quatre saisons de l'année selon les astronomes & les physiciens.

IL y a deux distinctions remarquables touchant la division de l'année en saisons. La première dont usent les astronomes se fait par l'interfection cardinale du zodiaque, c'est-à-dire par les deux équinoxes, & les deux solstices. Ainsi nous avons le printems, quand le soleil passe de l'équinoxe du belier au solstice du cancer; nous avons l'été, quand il passe de ce solstice à l'équinoxe de la balance; l'automne quand il passe de cet équinoxe au solstice du capricorne, & l'hiver quand il revient de ce solstice à l'équinoxe du belier. Or cette division toute régulière qu'elle est ne peut être universelle; car elle ne renferme pas les climats qui ont des saisons doubles, comme toutes les régions qui sont sous l'équateur, ou entre les deux tropiques; le soleil leur étant vertical deux fois l'année, & formant pour eux deux étés différens dans les deux points différens de sa verticalité. Ainsi les habitans des régions situées sous l'équateur ont leur été lorsque le soleil est dans l'équinoxe, pendant que les habitans des régions septentrionales ont leur printems, ou leur automne, &c.

Hippocrate, & la plupart des anciens grecs, ont observé une division bien plus sensible. Ils ont partagé leurs saisons suivant les changemens ordinaires & sensibles de l'air. Leur printemps commençoit au point équinoxial du bélier; leur été au lever des pleiades, leur automne au lever d'*arcturus* qui est entre les jambes du bootés, & leur hiver au coucher des pleiades. Ils furent obligés de subdiviser les deux plus grandes divisions qui étoient inégales, savoir les quartiers d'été, & d'hiver. Ils nommèrent la première partie de l'été *της ερος*, la seconde qui s'étendoit jusqu'au lever de la canicule, *ωρα*, & la troisième qui s'étendoit jusqu'au coucher d'*arcturus*, *επωρα*. Ils partageoient de même l'hiver en trois parties: la première dans laquelle on sème les grains, *σπορευον*, la seconde qui étoit le véritable hiver, *χειμων*, la troisième dans laquelle ils plantoient & inoculoient les arbres, *φυτικον*. Telle fut la division reçue dans les anciens tems; division dont usent souvent les poètes, qui a passé des grecs aux latins, & que les medecins retiennent encore aujourd'hui.

Il est certain que cette division n'a rien qui la rende recommandable. Les étoiles, comme nous l'avons déjà expliqué ailleurs, varient dans leurs longitudes, & par conséquent pour le tems de leur lever & de leur

coucher. Et l'étoile qui est le point fixe du calcul, change sa situation & sa longitude d'occident en orient presque d'un degré dans l'espace de 72 ans; enforte qu'elle est reculée de 27 degrés depuis qu'Hippocrate a établi cette division. D'où il résulte une prodigieuse variation dans le calcul qui est fondé sur le tems du lever & du coucher de cette étoile.

D'ailleurs si l'on a égard aux differens degrés de latitude, cette regle ne peut être generale. C'est le coucher des pleiades qui dans cette division annonce l'automne & le commencement de l'hiver; or ce calcul devient inutile pour toutes les regions situées au delà des 67 degrés; puisque les pleiades ne se couchent jamais par rapport à ces regions. Et nous tomberons en d'étranges absurdités, si nous donnons la même étoile pour point fixe à des régions qui ont des latitudes differentes; car nous supposerons que l'été est déjà arrivé dans les pays septentrionaux avant qu'il le soit pour des pays beaucoup plus meridionaux, & qui sont plus voisins du soleil de plusieurs degrés. En effet si nous examinons la sphere, nous verrons que les pleiades qui au 40 degré de latitude se levent dans le seizième degré du taureau, au 50 degré de latitude se levent dans l'onzième degré du même signe, c'est-à-dire cinq jours plus

tôt , enforte que les habitans de Londres auroient l'été plus tôt que ceux de Toledé , & qu'en Angleterre on éprouveroit les grandes chaleurs , avant que les mediocres se fissent sentir en Espagne.

Cette diyision n'est donc pas recevable par tout ; & c'est pour avoir servilement copié les grecs , que les poetes latins sont tombés en des erreurs grossieres , parce qu'habitant des climats d'une latitude differente , ils n'ont pas laissé de se servir du même calcul. Pour les concilier , il faut nécessairement en venir à des distinctions , & dire que ces astres se sont levés cosmiquement , lorsque par leur calcul il les faisoient lever heliaquement , & qu'ils ont quelquefois par une seule expression designé leur lever heliaque , & leur coucher cosmique. On ne peut guere entendre autrement ce qu'ont dit d'excellens auteurs , & c'est à quoi doivent faire attention tous ceux qui rencontrent ces sortes d'expressions si familiares aux anciens poetes , & principalement à Hesiodé , à Aratus , à Virgile , à Ovide , à Manilè , & aux auteurs qui ont écrit sur l'agriculture comme Caton , Columelle , Varron , Palladius , & Constantin.

Enfin on sentira mieux encore l'absurdité qu'il y auroit à appliquer indistinctement à plusieurs nations , ce qui ne seroit vrai que par rapport à quelques-unes d'elles , si

l'on examine les regles de l'agriculture par rapport à de certains climats, & que l'on en fasse ensuite l'application à d'autres. Hesiode par exemple conseille de faire la moisson au lever des pleiades. Or au tems d'Hesiode les pleiades se levoient au commencement de may, & ce tems convenoit pour la recolte dans le pays qu'il habitoit. Mais en Angleterre il conviendrait si peu, qu'à peine on a semé les orges dans ce même tems.

Et suivant la regle dont nous venons de parler, Virgile a fait celle-ci :

Ante tibi eoa atlantides abscondantur,

Debita quam sulcis committas semina.

Le poete entend par là leur coucher cosmique, & non pas comme l'a prétendu Servius, leur coucher heliaque, lorsqu'elles se trouvent renfermées dans le disque du soleil. Ce qui ne se peut, puisqu'alors elles sont éloignées du soleil de plusieurs degrés. Or Virgile conseille ici en termes exprès de ne point semer avant le coucher de ces étoiles ; ce qui ne pourroit se pratiquer en Angleterre sans un domage évident ; car elles ne se couchent sur notre horizon que vers le 12 Novembre, lorsqu'on a à peu près achevé de semer.

Cette difference des climats, & des observations astronomiques attachées scru-

puleusement à de certains mois ou de certaines étoiles, a non seulement rendu faux les calculs que quelques peuples ont faits pour d'autres peuples, mais elle a fort dérangé le tems de l'observation de certaines fêtes fixes, même parmi les juifs. Car il leur fut ordonné de célébrer la pâque d'abord après leur entrée dans la terre de Chanaan, au 14. jour du premier mois qui est celui d'*abib*, ou de *nisan*, & qui répond au commencement de notre printems, & de célébrer le lendemain, c'est-à-dire le quinzième, la fête des pains sans levain, & d'offrir le seizième jour du même mois les prémices de leur froment.

Or ceci suivant la remarque de plusieurs modernes, & le témoignage même des livres saints étoit praticable à Jerusalem & dans la Palestine. Car lorsque les enfans d'Israel passerent le Jourdain, il est dit, Josué 3. que le Jourdain se déborde au tems de la moisson, que l'on conçoit avoir été celui de leur passage, & dans la suite, Josué 5. on lit qu'ils célébrèrent la pâque le quatrième jour; ce qui selon la loi de Moÿse devoit se pratiquer dans le premier mois qui étoit celui d'*abib*.

Il ne faut donc pas s'étonner que S. Luc rapporte que les disciples de J. C. cueillirent des épis au sabbath *deuteroproton*; car c'étoit le premier après le second de

pâque, ou le 16. du mois nisan, ou abib. On l'entendra encore mieux si l'on conçoit ce que signifioit la premiere & la derniere pluye. Car la premiere pluye tomboit environ le tems des semailles au mois d'octobre, & contribuoit à faire prendre racine aux grains. La derniere remplissoit l'épi, & tomboit au mois de mars, ou d'abib, qu'ils nommoient le premier mois, suivant ce que dit le prophete Joel 2 : *Et il fera tomber la pluye pour vous*, la premiere & la derniere pluye dans le premier mois, c'est-à-dire dans le mois d'abib où la pâque se célébroit. Telle étoit la loi de Moïse, qui suivant la premiere institution s'observa regulierement dans la terre de Chanaan. Mais depuis que les juifs furent dispersés, & qu'ils se trouverent en des régions où le climat ne permet pas une recolte si prématurée, il est certain que malgré l'avantage de leurs mois lunaires, & leur mois intercalaire placé avant le premier, ils trouveroient encore une grande difference dans leurs observations, & qu'il leur seroit impossible de célébrer exactement leurs fêtes au tems que la loi, l'avoit prescrit à leurs ancêtres.

D'ailleurs ces préceptes d'agriculture que l'on rencontre en differens auteurs ne doivent être adoptés, qu'autant qu'on les applique avec discernement au climat par-

ticulier à qui ils conviennent. Lorsque l'un conseille de semer un tel grain dans une telle saison ; & qu'un autre conseille de planter tel arbre ou tel légume dans une telle saison , il faut entendre ces préceptes relativement ; & chaque climat a besoin de se faire à soi-même ses propres regles. Car non seulement la saison de la moisson varie suivant les climats , mais la nature des grains varie aussi : en Angleterre la recolte de l'orge se fait après celle du froment , au lieu que c'étoit le contraire chés les juifs & les égyptiens , comme il paroît par le ch. 2. de Ruth. Il y est dit qu'elle étoit assidue auprès des moissonneurs de Boos , pour glaner pendant toute la recolte des orges & du froment. Le même est exprimé plus clairement au 9. chapitre de l'exode. On y lit que le lin & les orges furent frapés de la grêle , parce que l'orge étoit déjà monté en épi , & le lin en graine ; mais que le froment & le seigle n'en furent point frapés , parce qu'ils étoient moins avancés.

Il est maintenant démontré que les calculs fondés sur le lever , ou sur le coucher des étoiles ne peuvent servir de regle pour les nations éloignées , & qu'à cause de leur retrogradation elles n'en forment point de constante pour quelque nation que ce soit. Car la face de notre globe inferieur par

rapport aux globes célestes est sujette à tant de variations, & de relations différentes, & chaque chose même en est si susceptible par rapport à toutes les autres, que toute regle generale ne peut qu'induire en erreur, & que la meilleure sera toujours celle qui aura égard à toutes les circonstances : ce qui demande au reste les genies les plus circonspects tout à la fois & les plus pénétrants.

CHAPITRE IV.

Des opinions touchant certains jours de l'année.

IL y a des opinions populaires touchant certains jours de l'année, & le peuple tire des conséquences de certains jours des mois, parce qu'il s'est imaginé que les jours augmentent & diminuent également pendant toute l'année : ce qui pourtant est contraire à la vérité. En effet les jours augmentent presque autant dans le seul mois de mars que dans les deux précédens, & diminuent autant dans le mois de septembre que dans ceux de juillet & d'août ; car les jours augmentent ou diminuent à proportion que le soleil decline vers le nord ou vers le sud. Or cette déclinaison n'est pas égale en tout tems. Près des sections équinoctiales elle est directe & plus grande ; près des solstices elle est oblique & moins

dre, depuis l'onzième mars, par exemple, ou depuis le 21, qui est l'équinoxe du printemps jusqu'à ce même jour du mois d'avril, le soleil decline vers le nord de onze degrés, & depuis ce jour jusqu'au même du mois de may il ne decline que de huit, & de là au solstice d'été, il ne decline que de trois & demi. Or tous ces degrés font ensemble vingt-trois degrés & demi; ce qui est la plus grande déclinaison du soleil. Et cette inégalité de la déclinaison du soleil sur le zodiaque s'accorde avec l'accroissement & le declin de l'homme. Car au sortir de l'enfance il n'avance pas également vers sa perfection, & lorsqu'il est sur le declin, il ne tombe pas également jusqu'à ce qu'il meure. Car, suivant l'expression d'Hippocrate, l'homme est dans son plus haut degré de chaleur le premier jour de sa vie, & celui de sa plus grande froideur est le jour de sa mort. Sa chaleur naturelle augmente d'abord rapidement, & s'éteint de même, quand il tire vers sa fin. Ainsi, quoiqu'il soit vraisemblable que l'homme ne cesse point de croître jusqu'à vingt & un an, il avance pourtant plus dans les sept premières années & de là jusqu'à quatorze, que de quatorze à vingt & un. Car la grandeur à laquelle nous arrivons à l'âge de sept ans, il est rare que nous l'ayions doublée à l'âge de 21. nous dimi-

nuons à peu près dans la même proportion. D'abord nous ne nous appercevons qu'à peine de notre declin ; mais dans la suite nous tombons d'une maniere plus sensible, jusqu'à ce qu'enfin arrivés près du terme ordinaire de la vie humaine, nous nous trouvons tout-à-coup au tombeau. Nos progrès dans la matrice sont à peu près les mêmes. A la formation succede le mouvement, après quoi nous faisons des efforts pour sortir. Nous sommes formés en peu de tems ; ce n'est qu'après plusieurs mois que nous paroissions nous remuer, & nous ne voyons le jour que long-tems après. Car, s'il en faut croire Hippocrate & Avicenne, le tems où nous commençons à nous mouvoir est double de celui de notre formation, & le tems de notre sortie est triple du premier, c'est-à-dire que si l'enfant est formé le 35 jour, il se remue le 70, & sort le 210, ou le septième mois. S'il n'est formé que le 45 jour, il ne se remue que le 90 & ne sort que le 270, ou le neuvième mois.

Le peuple tire encore des pronostics de certaines fêtes du calendrier, & il augure bien ou mal de certains jours du mois ; telle est cette opinion presque généralement établie dans toute l'Europe, que si le jour de la purification de la sainte Vierge le soleil luit, le reste de l'hyver sera rigoureux,

populaires. Liv. VI. Chap. IV. 137
reux, & c'est à cette occasion que l'on a
fait ce distique :

Si sol splendeſcat Mariâ purificante ,

Major erit glacies poſt feſtum quam fuit ante.

C'est encore un uſage en Angleterre que
de caractériſer les douze mois de l'année
par les douze jours qui précèdent & qui
ſuivent la fête de Noël, & d'attribuer au
mois de mars certains jours que l'on em-
prunte du mois d'avril, ce qu'en France
on appelle la lune rouſſe. On ſ' imagine ſou-
vent avoir fait ces obſervations ſoi-même,
quoi qu'au fonds ce ſoit une tradition tout-
à-fait mal fondée.

Or il eſt évident que les calculs & les
calendriers de ceux qui donnent dans ces
opinions ſont très différens ; les grecs dif-
férent des latins, & les latins entr'eux ;
les uns obſervant le calendrier julien,
comme les Anglois & pluſieurs peuples
d'Allemagne ; les autres ſuivant le nou-
veau ſtile, ou le gregorien, comme les
françois, les eſpagnols, les flamands, les
italiens. Or ce ſtile devance le premier
d'onze jours, enſorte que ces jours ſont déjà
expirés pour ceux-ci, tandis qu'ils ne ſont
pas encore arrivés pour ceux-là ; & cepen-
dant on tire les mêmes prognosťics de ces
deux calculs tout différens qu'ils ſont.
Ainſi ces prétendus oracles que nos peres

nous ont transmis, n'ont d'autre fondement que la foiblesse des hommes , qui trompés une fois ne peuvent être ramenés à la vérité par le chagement des circonstances.

Combien de peuples sont encore dans l'erreur au sujet de certains tems qu'ils observent avec superstition , & de certains jours , ou certaines heures dans lesquelles ils imaginent quelque fatalité. Les égyptiens mettoient deux jours de chaque mois au rang des jours funestes ; & les romains plaçoient dans cette classe les jours qui suivoient immédiatement les nones, les ides & les calendes. Les navigateurs encore , suivant la remarque de Rhodigin , tombent dans une erreur semblable , lorsqu'ils regardent comme des jours malheureux le 1 & le 7 de mars , le 5 & le 6 d'avril ; le 6 , le 12 & le 15 fevrier. En effet les observations que l'on fait aujourd'hui different des anciennes ; elles varioient même dans les siècles précédens chés plusieurs nations. Il se peut encore qu'en suivant le même calendrier , en apportant la plus grande attention , les navigateurs se trompent sur ces mêmes jours ; c'est ce qui arriva à ces Hollandois , qui pour faire le tour du monde par l'occident , ayant passé le détroit de *le Maire* trouvèrent en arrivant dans leur patrie qu'ils avoient perdu un jour. Que deux hommes partent en mê-

me tems du même endroit pour faire le tour de la terre ; si l'un tourne vers l'orient , & l'autre vers l'occident , & qu'ils se rencontrent au même endroit dans le même tems , il arrivera que celui qui aura marché vers l'orient , en anticipant chaque jour sur le mouvement circulaire du soleil , aura gagné un jour ; tandis que celui qui aura fait le tour du monde par l'occident , en suivant le mouvement du soleil , aura perdu un jour. Ainsi de ce que les deux aigles que Jupiter lâcha l'une vers l'orient & l'autre vers l'occident , se retrouvèrent à Delos d'où elles étoient parties ; on ne devoit pas en conclure que cette isle fut exactement située au milieu de la terre.

CHAPITRE V.

Digression sur la sagesse de Dieu par rapport au mouvement & à la position du soleil.

NOUS avons relevé les erreurs qui regardent la mesure des années & des saisons : qu'il nous soit permis maintenant d'admirer la sagesse du créateur par rapport à cet astre lumineux , que quelques auteurs nomment la véritable mesure de toute durée. Que les idolâtres adorent le soleil à cause de sa beauté , & que tous les hommes l'admirent pour ses influences favorables , nous nous contentons de le célébrer par

rapport à ce qui relève davantage la sagesse du Créateur, & nous suivrons le plan que Valerius medecin espagnol nous a tracé dans *la philosophie sacrée*.

Nous admirerons en premier lieu la providence du Créateur, qui n'a point fait du soleil une étoile fixe ; car si le soleil avoit été immobile il n'auroit point distingué, comme il fait, les jours & les saisons. Elles sont en effet réglées par les mouvemens du soleil. Lorsqu'il approche de notre zenith ou point vertical, il fait notre été, lorsqu'il est dans son apogée, il fait notre hiver ; lors qu'il est dans l'intervalle de ces deux extrémités, il fait notre printems ou notre automne. S'il avoit été immobile, il n'auroit point formé cette diversité ; il auroit causé pour la plupart un hiver ou un été éternel. Les habitans d'une partie du globe terrestre auroient eu un jour que la nuit n'auroit jamais suivi ; tandis que d'autres auroient passé leur vie dans une éternelle nuit. Car c'est le soleil qui fait le jour en se montrant sur chaque horizon, comme il fait la nuit en passant aux antipodes de chaque horizon. Un soleil en ce cas n'auroit pas suffi ; il en eût fallu un second pour éclairer l'autre hemisphere : inconvenient inévitable, dans quelque situation qu'il eût été fixé, soit aux poles, soit entre les poles. Car il est impossible

qu'un corps sphérique de quelque grandeur qu'on le suppose, puisse éclairer tout entier un autre corps sphérique ; l'optique nous apprend qu'il n'en peut éclairer qu'un peu plus de la moitié.

Mais la sagesse du Créateur éclate sur tout dans cette ligne qu'il a marquée au soleil pour ses revolutions, & qu'il a ménagée avec tant d'intelligence que cet astre suffit à éclairer successivement toutes les parties de la terre ; nous nommons cette ligne l'écliptique. Or il n'y avoit pas d'autre maniere de produire le même effet. Supposons d'abord que le soleil marche sur une ligne droite, & plaçons cette ligne sur l'équateur, ou sur quelqu'un des cercles qui lui sont paralleles (car si nous la placions ou dans les meridens, ou dans les colures, outre que le mouvement de l'orient à l'occident seroit renversé, c'est qu'il en resulteroit les mêmes inconveniens) le soleil dans cet hypothese ne se montreroit qu'à l'un des deux poles, c'est-à-dire au pole qui en seroit le moins éloigné ; & là il feroit un jour perpetuel, tandis que le pole opposé seroit abandonné à une éternelle nuit. L'un seroit brûlé par des chaleurs sans fin, l'autre sentiroit les rigueurs d'un froid perpetuel, Et ce défaut d'alternative empêcheroit la production de toutes choses, ou les détruiroit, Supposons

en second lieu que le soleil parcourt l'équateur, en ce cas ceux qui ont le pôle pour zenith, n'auroient ni lumière ni obscurité parfaite, car il entrecouperoit leur horizon, ou plutôt il causeroit une nuit éternelle. Car bien qu'il entrecoupât cet horizon par rapport à l'horizon rationel qui partage le globe en deux hemispheres, il ne seroit point visible par rapport à chaque horizon particulier. En effet si l'on peut ajouter foi à ce qu'assurent des témoins oculaires, qu'à cause de la convexité de la terre, l'œil de l'homme situé sur l'équateur ne peut découvrir les pôles, il suit de là que placé aux pôles il ne pourroit appercevoir le soleil sur l'équateur. Ainsi toutes les regions situées près des pôles éprouveroit une sterilité perpetuelle, car le soleil ne luiroit sur elle qu'horizontalement, ou du moins dans un degré d'élevation qui seroit inutile. D'ailleurs le soleil feroit bien le jour & la nuit pour ceux qui habiteroient sous l'équateur, mais il ne varieroit point leurs saisons. Comme il ne s'éloigneroit jamais d'eux, ils auroient un été perpetuel, & la terre ne produiroit rien pour eux ni pour leurs antipodes. Ainsi ces terres ne seroient point habitables, comme la plûpart des anciens se l'étoient persuadé.

Enfin, si le soleil avoit parcouru l'é-

quateur, de quelque maniere qu'on se l'imagine, il auroit bien fait les jours, mais non pas les années; car il n'auroit point eu ce double mouvement que nous lui attribuons, l'un de l'orient à l'occident qui fait les jours; l'autre de l'occident à l'orient qui sert à mesurer les années. En effet suivant la veritable astronomie les poles de l'équateur sont les mêmes que ceux du premier mobile. Or il est impossible que ces deux mouvemens dont les termes sont opposés se fassent en même tems sur un même cercle & dont les poles seroient les mêmes. Mais toutes ces difficultés s'évanouissent, si nous donnons au soleil un mouvement oblique dans son cours annuel, & que nous supposons qu'il parcourt les poles du zodiaque qui sont éloignés de 23 degrés & demi des poles de la terre. D'où il resulte que son mouvement devoit être oblique, & ne pouvoit se faire sur un cercle parallele à l'équateur, ou sur l'équateur même.

Indiquons maintenant les inconveniens qui seroient arrivés, si le soleil s'étoit détourné de la ligne oblique où la sagesse du Créateur l'a placé. Si cette obliquité en premier lieu avoit été moindre; si par exemple au lieu d'être de 23 degrés & demi, elle n'avoit été que de douze ou de treize degrés, la vicissitude des saisons, si neces-

faire pour la production de toutes choses eût été trop courte, les saisons se feroient suivies de trop près; & pour certains climats, ç'eût été presque comme s'il avoit parcouru l'équateur. D'un autre côté si l'obliquité avoit été plus grande, de 40 degrés par exemple, plusieurs parties de la terre n'auroient pu soutenir la disproportion que le grand éloignement du soleil auroit mise dans les saisons. Ici l'été auroit eu des chaleurs insupportables, & l'hiver des froids excessifs; là l'été auroit manqué de chaleur, pendant qu'en d'autres climats il eût été brûlant. C'est ce qui seroit arrivé aux régions situées sous le tropique du cancer, comme une partie de l'Espagne, l'Allemagne située dix degrés au de là, & partie de l'Angleterre, qui auroient eu des étés semblables à ceux de la Mauritanie; car ils auroient eu quelquefois le soleil dans leur zenith; mais ils auroient aussi éprouvé des hivers pareils à ceux des peuples qui habitent au delà du pôle arctique; car alors le soleil eût été éloigné d'eux de plus de 80 degrés. De plus, certaines régions auroient eu des étés fort tempérés, & des hivers extrêmement rigoureux. Tels auroient été ceux qui habitent vers le deux ou troisième degré du pôle arctique, parce que le soleil étant éloigné d'eux de plus de cent degrés ne se feroit

roit point montré sur leur horison ; car de quelque maniere que l'on place un corps spherique, il ne pourra decouvrir aucune étoile dans un plus grand éloignement que de 90 degrés, qui est la distance de chaque zenith à son horison. Si donc l'obliquité de ce cercle avoit été moindre, à peine eut-on distingué les saisons, & si elle avoit été plus grande, le contraire seroit arrivé.

Pour ce qui regarde la situation du soleil dans cette ligne oblique, il est certain que s'il avoit été placé dans un autre orbe, il y auroit des inconveniens à peu près semblables. S'il avoit été placé dans l'orbe de la lune, l'année n'auroit été que d'un mois, car dans cet espace de tems il auroit parcouru toutes les parties de l'écliptique ; d'où il seroit arrivé que les saisons se confondant dans un espace si borné, il n'y auroit point eu de production. D'ailleurs cette proximité du soleil eût été insupportable à tous les habitans du globe terrestre. Car s'il est vrai, comme plusieurs astronomes l'assurent, que le sentiment de la chaleur dépend des differens points de l'orbe du soleil, & que dans son apogée, c'est-à-dire au signe du cancer sa chaleur est moindre que lorsqu'il est dans son perigée c'est-à-dire au signe du capricorne, il est évident que si le soleil étoit placé dans un orbe inferieur, on ne pourroit en soutenir

la chaleur excessive; & dans ce cas on n'auroit pas besoin de recourir à la fable pour voir l'univers embrasé.

D'un autre côté, s'il avoit été placé dans l'orbe le plus élevé, ou dans celui de la huitième sphere, il n'y auroit eu que des années platoniques, & les saisons auroient été moins variées encore; & cet orbe ne faisant son cours qu'en plusieurs milliers d'années, aucun homme n'auroit vécu assés pour en faire le calcul. Voilà quels eussent été les inconveniens, si le soleil avoit été placé dans les orbes extrêmes, & s'il l'a-voit été dans l'orbe mitoyen des planetes, les inconveniens n'eussent été moindres que de moitié.

Or soit que nous adoptions le système de Copernic qui établit la terre mobile au tour du soleil, soit que nous embrassions le système de quelques modernes, qui à cause de certaines taches, lesquelles paroissent & disparoissent dans cet astre, soutiennent qu'outre les révolutions de son orbe, il a encore un mouvement particulier sur ses poles; les mêmes consequences suivent toujours. Mais finissons ce chapitre; aussi bien la sagesse de Dieu étant infinie, il faudroit des expressions qui l'égalassent pour en faire la description; & qui le peut que lui-même?

CHAPITRE VI.

On examine l'opinion commune qui veut qu'avant le deluge, la terre ne fût que médiocrement habitée.

C'Est une idée presque generale que la terre étoit peu peuplée avant le deluge, ou que l'on n'avoit cultivé que les parties les plus voisines du paradis terrestres. Cependant quelques auteurs ont prétendu le contraire, & ces deux opinions se croisant mutuellement, nous allons examiner de nouveau la question, toute épineuse qu'elle est. On ne peut en trouver la solution que dans l'histoire sacrée & profane ; car les traditions humaines sur le deluge de Deucalion sont si remplies de fables qu'elles ne meritent pas la moindre attention.

Les payens, au témoignage de Varron, partageoient le tems en trois âges differens. Le premier qui s'étendoit depuis le commencement du monde jusqu'au deluge d'Ogygès, ils le nommoient ἀδελαν, ou inconnu, parce qu'il n'en restoit aucune tradition claire ; car bien que certains auteurs aient fait mention du deluge, comme Manethon prêtre égyptien, Xenophon dans son traité de *equivocis*, Fabius Pictor dans celui du siècle d'or, Caton dans ses origines ; Archiloque qui dans un fragment

touchant les tems cite le témoignage de Moïse ; il est certain pourtant qu'aucun d'eux ne parle de ce qui a précédé le deluge. Il est vrai que Joseph dans son livre contre Appion fait remonter l'origine des juifs jusqu'au deluge , & même au delà , & qu'il se fonde sur l'autorité des auteurs profanes comme Mascus de Damas , Hieronyme l'égyptien , & Berosé. Il est vrai encore qu'il confirme la longue vie des patriarches par leurs témoignages , & par ceux d'Hésiode , d'Hellanicus , & d'Agésilaus. Berosé prêtre chaldéen s'explique le plus clairement de tous ; car il fait mention de la ville d'Enoch , il parle de Noé & de ses fils , de la construction de l'arche , & du lieu où elle s'arrêta. On trouve aussi dans Diodore un passage qui à le bien examiner remonte jusqu'au premier homme. *Les chaldéens*, dit cet auteur , *portent leurs observations astronomiques, & l'invention de leurs lettres jusqu'à quarante-trois mille ans avant la monarchie d'Alexandre le grand.* Or les années de ce calcul étant , suivant Xenophon , des années lunaires , elles remonteront jusqu'à Adam. En effet 43000 années lunaires font environ 3634 années solaires : ce qui quadre avec la chronologie ordinaire depuis la création du monde jusqu'au règne d'Alexandre.

Le second âge renferme les tems qui

se sont écoulés depuis le deluge d'Ogygés jusqu'à la premiere olympiade, laquelle tombe sur l'année du monde 3174, au tems à peu près du prophete Isaïe, & environ vingt ans avant la fondation de Rome. Ils appelloient cet âge *μυθικον* ou fabuleux, parce que les commencemens sur tout en sont mêlés de fables. On a des histoires abrégées de ces tems dans les auteurs dont nous avons parlé, & sur tout dans Herodote, Diodore de Sicile, Troge Pompée &c. Les plus celebres poetes grecs vécurent dans cet âge; tels sont Orphée, Linus, Homere, Hesiode. Ce fut aussi l'âge ~~de~~ auteurs des fables poetiques, lesquelles furent copiées par des historiens: ce qui jetta une grande confusion dans les memoires des égyptiens & des chaldéens, auxquels ils ajouterent ces tiffus fabuleux.

Le troisieme âge qu'ils faisoient descendre jusqu'à leur tems, ils l'appelloient historique, parce que les faits y sont plus conformes à la verité; & par cette raison ils meritent plus de créance. C'est dans cet âge qu'ont écrit Herodote, Thucydide, Xenophon, Diodore &c. & ceux qui en ont écrit des histoires universelles ou chronologiques, sont Eusebe, Julien l'africain, Orose, Adon de vienne, Scot, Carion, Pineda, Salien, & parmi les anglois le chevalier *Walter Raleigh*.

Or des premiers tems dont nous aurions besoin de connoître l'histoire , il ne nous reste que quelques fragmens peu considerables , & qui ne peuvent nous être ici d'aucun secours.

Les auteurs du second âge n'ont point un rapport immediat à notre sujet ; cependant nous serons obligés de nous en servir, parce que cet âge a quelque liaison avec le premier , & qu'il y peut répandre de la lumiere.

Pour les auteurs du troisieme âge il est évident que nous ne pourrons en tirer aucun secours , non plus que de ceux qui de nos jours ont aussi écrit du premier , comme tous les chronologistes.

Je dis le même à peu près des livres saints. Nous n'avons sur ces premiers tems que la narration de Moyse , laquelle est très succincte, & ne peut, ce semble , nous mettre en état de rien établir de certain. Nous n'y trouvons que deux genealogies , celle de Caïn , & celle de Seth. Il ne nomme que dix generations de celle-ci , & sept seulement de celle de Caïn ; encore ne parler-il que des descendans en ligne directe. Lamech est le seul dont il nomme les femmes , le fils & la fille. Cependant si l'on examine bien la narration de Moyse ; si l'on fait attention aux consequences qui en peuvent resulter , on aura des argumens assez

forts pour prouver que la terre étoit bien peuplée & habitée au loin avant le deluge. Nous n'employerons, au reste, que les preuves qui sont manifestement contenues dans les livres saints, comme la longue vie des hommes qui vivoient avant le deluge, & le tems qui s'est écoulé depuis la création jusqu'au deluge.

Nous demandons d'abord qu'on nous accorde que bien que Moyse ne nomme qu'un petit nombre de personnes, nous devons présumer qu'il y en avoit un plus grand, & que quand il ne nomme que dix personnes dans la généalogie de Seth, nous ne devons pas nous imaginer qu'il n'ait point eu en effet d'autres descendans. Les livres saints ne s'attachent bien précisément qu'à la race d'où les juifs, & par eux le Messie devoient sortir. Ils commencent cette généalogie par Noé, & la conduisent jusqu'à J. C. Or il est clair que cette race contenoit un bien plus grand nombre de personnes que celles qui sont nommées; car il est dit d'eux tous qu'ils engendrèrent des fils & des filles. Et quoiqu'on lise qu'ils étoient déjà avancés en âge quand ils engendroient, les personnes nommées les plus jeunes d'entr'eux ayant alors plus de 65 ans, cela ne prouve point qu'ils n'eussent pas eu des enfans auparavant, cela prouve seulement qu'ils n'en avoient point d'autres de qui

les juifs dussent descendre. Car avant qu'il soit dit qu'Adam engendra Seth à l'âge de 130 ans; Moïse avoit déjà dit que Caïn avoit connu sa femme, laquelle apparemment étoit fille d'Adam, & qu'il en avoit eu un fils. Ainsi nous pouvons raisonnablement conclurre qu'il y avoit déjà un certain nombre d'hommes sur la terre, lorsque Caïn tua son frere Abel; & l'on ne doit point aggraver son crime par la raison qu'ils n'étoient encore que quatre, comme on le fait communément, & de ce que dit Adam à l'occasion de la naissance de Seth, *Dieu m'a suscité une autre lignée à la place d'Abel*, on ne doit pas en conclure que depuis la mort d'Abel il n'avoit point eu d'enfans, cela signifie seulement qu'ils n'étoient pas destinés à être la race sainte d'où sortiroit le Sauveur du monde, l'antitype d'Abel.

La premiere preuve sur laquelle nous établissons notre opinion que la terre étoit bien peuplée avant le deluge, c'est la longue vie des premiers hommes, laquelle s'étendoit depuis six jusqu'à sept ou huit & même neuf cens ans. Et pour concevoir combien cette longue vie devoit contribuer à la propagation des hommes, il ne faut que réfléchir sur les deux causes ordinaires & principales de la multiplication de toutes les especes; l'une, que plusieurs

animaux soient produits à la fois, ou, ce qui revient au même, que leur production soit fréquente dans une vie courte; l'autre une longue vie, qui leur donne occasion de multiplier par eux-mêmes leur espèce, & de la voir multiplier encore par ceux qui sortent d'eux.

Nous rangerons dans la première classe tous les animaux qui se reproduisent par des œufs, comme les oiseaux & les poissons; ceux qui se reproduisent par des vers, comme les mouches, les sauterelles &c, ceux encore qui se reproduisent par leurs semblables, comme les lapins, les chiens, les cochons &c. On voit un exemple remarquable de la multiplication de ceux-ci dans ce troupeau de Galilée dont l'évangile fait mention; & par rapport aux lapins, Athenée nous apprend qu'une seule paire, laissée dans une des Cyclades nommée aujourd'hui Stampalia, en produisit un si grand nombre, que les habitans furent obligés de consulter l'oracle de Delphes pour apprendre un moyen de les détruire.

D'autres sont dédommages de cette fécondité par la longueur de leur vie. Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à jeter les yeux sur ce qui arrive aux animaux bisulques, comme les chameaux & les bœufs. On tue de ceux-ci plus d'un million chaque année en Angleterre. Il est

dit de Job qu'il en possédoit plus deux mille attelages, & six mille chameaux. Il est dit aussi des enfans d'Israel, que lorsqu'ils passerent dans la terre de Chanaan ils prirent sur les madianites 70000 bœufs, & l'histoire profane nous apprend qu'il y avoit cent mille chameaux dans l'armée de Semiramis.

Pour ce qui regarde les animaux dont les pieds ne sont pas fendus, comme les chevaux, les ânes, les mulets, on trouve encore qu'ils multiplient prodigieusement. Ainsi nous lisons que Job avoit un millier d'ânesses, & que les madianites en perdirent 61000. Diodore assure que Ninus mena contre les bactriens 280000 chevaux; que Semiramis qui lui succéda mit en campagne 500000 chevaux, & 1000 chariots. Et si les mules n'engendrent pas, elles augmentent par elles-mêmes considérablement leur espèce; car ces animaux vivent beaucoup plus que les chevaux & que les ânes qui les ont produits, comme on peut le remarquer presque partout, leur nombre étant toujours plus grand que celui des chevaux.

Et de tous les animaux dont les pieds sont partagés en plusieurs doigts ou griffes, il n'y a que l'homme & l'éléphant qui ne produisent communément qu'un de leur espèce à la fois, & qui pourtant ne laissent

pas de se multiplier beaucoup. L'éléphant, selon Aristote, porte son fruit deux ans, & selon Edouard Lopés il ne conçoit de nouveau que long-tems après ; mais leur vie s'étend jusqu'à cent ans, & quelquefois deux cent. Il y en a peu en Europe, l'Amerique n'en a point ; mais il y en a un nombre prodigieux dans l'Asie & dans l'Afrique, suivant la relation de *Garcias ab horto* medecin du viceroi de Goa, qui assure que le roi de Siam en prit un jour dans une seule chasse quatre mille. Le même auteur qui croit qu'en d'autres pays ils sont plus communs que les bœufs en Europe, ignoroit jusqu'à quel point ces animaux abondent dans les regions septentrionales. Et quand cette relation seroit suspecte, pourrons-nous douter que les éléphans soient en grand nombre, si d'une part nous considérons que chaque éléphant n'a que deux dents qui ne se renouvellent point, & de l'autre la prodigieuse quantité que l'on nous en apporte.

Les hommes sont dans ce même cas ; mais avec ce désavantage qu'ils n'engendrent que tard par rapport aux autres animaux : les hommes cependant se sont multipliés autant ou plus que les autres especes, par ce qu'à la difference des animaux qui ont des saisons marquées pour la génération, ceux-ci ne cessent point d'engendrer,

& qu'ils vivent plus long-tems que la plupart d'eux. Or, si les hommes sont si nombreux aujourd'hui qu'ils ne vivent que soixante ou cent ans au plus, que seroit-il arrivé, si leur vie étoit aussi longue que celle des anciens patriarches ? alors non seulement le nombre des générations seroit allé en augmentant, mais la tige subsistant toujours, ils auroient par eux-mêmes augmenté le nombre des individus, en sorte qu'ils n'auroient pû compter leurs descendants, ni connoître les degrés de leur affinité avec eux. C'est ainsi que suivant la relation de Moïse, le premier homme vit jusqu'à sa neuvième génération, c'est à dire jusqu'à Lamech pere de Noé ; que Mathusalem vécut jusqu'au tems du déluge, & que Noé étoit le contemporain de tous les hommes depuis Enoch jusqu'à Abraham. Or un pere voyant un si grand nombre de générations, il falloit, malgré la mort de quelques-uns de ses descendants, qu'il lui en restât encore un très-grand nombre. Une preuve de ce que j'avance, est que si la moitié des hommes du dernier siècle vivoit encore, la terre seroit trop petite pour les contenir : au lieu qu'il est très rare, depuis que la vie des hommes est communément bornée à 70 ans, qu'ils voyent leur quatrième génération ou leur arriere petit fils ; car les

hommes vivent à peine aujourd'hui ce que Mathusalem vécut au delà de neuf cens ans ; & il y a déjà bien des siècles qu'il en va de la sorte.

D'ailleurs , les livres saints nous apprennent bien que la vie des patriarches a été très longue , mais on ne sçauroit prouver par ces mêmes livres qu'elle ne s'étendît pas encore plus loin. Car , sans nous arrêter à l'opinion de quelques auteurs qui prétendent qu'Adam a plus vécu que le reste des hommes , parce qu'on suppose qu'au tems de sa création il étoit comme un homme parfait , ou comme ayant soixante ans ; & qu'en ajoutant ce nombre à celui de 930 qu'il vécut en effet , il auroit vécu vingt & un an plus qu'aucun de ses descendans. Sans nous arrêter , dis-je à cette opinion , sommes-nous obligés de croire que Mathusalem est celui de tous les patriarches qui a vécu plus long-tems , quand Moïse ne l'assure pas précisément ? on doit pourtant avouer que cela est vrai par rapport aux dix personnes dont Moïse marque les âges ; mais il ne paroît pas que cela fût également vrai des sept de la race de Caïn , & de leurs descendans. Il est au contraire vraisemblable que plusieurs de cette race vécurent plus long-tems que ceux de la race de Seth , puisque sept générations du premier remplissent un aussi

grand intervalle que les neuf du dernier. Pour ce que l'on dit communément que Dieu ne voulut pas permettre qu'aucun des hommes vécût mille ans, afin qu'aucun, suivant l'expression de David ne vécût un jour devant Dieu, ce sont des pieuses réflexions qui supposent le fait sans l'établir.

Nous comprendrons encore mieux combien la longue vie des hommes a dû contribuer à peupler la terre avant le deluge, si nous entrons dans un plus grand détail, & que nous examinions combien d'hommes pouvoient sortir d'un seul qui auroit vécu 700 ans, en supposant que le plus grand nombre de ses descendans vivoit en même-tems. Et pour réussir plus sûrement, nous n'userons pas de tous nos avantages; quoiqu'on compte 1600 ans depuis la création jusqu'au deluge, nous n'en prendrons que la moitié; nous ne commencerons pas même par le premier homme; mais nous supposerons qu'au second ou troisième siècle de la création il y avoit sur la terre des femmes habiles à la génération. Nous demandons seulement que l'on nous accorde qu'elles en étoient capables à l'âge de 60 ans, & qu'elles avoient 20 enfans à l'âge de cent, c'est à dire un de deux en deux ans; ici nous ne tirerons point encore avantage de la vie de Mathusalem, ni de celle des patriarches qui a été la plus

longue ; nous choifirons ceux qui fuivant l'écriture ont vécule moins, excepté Enoch qui fut transferé dans le ciel après 365 ans de vie. Or nous trouverons que le produit d'une feule tige de 700 ans en multipliant toujours par 20 a dû monter à mille trois cent quarante-fept millions, trois cent foixante-huit mille quatre cent-vingt perfonnes ; en voici la preuve :

	1	20
fiècles	2	400
	3	8000
	4	160000
	5	3200000
	6	46000 000
	7	1280 000 000
<hr/>		
le produit		1347 368 420

Or fuivant ce calcul du P. Petau, la terre

fut plus peuplée avant le déluge, que ne le sont aujourd'hui l'Asie, l'Afrique & l'Europe; sur tout si ce que dit Boterus est vrai que Constantinople la plus grande ville de l'Europe sans contredit, ne renferme que 700000 habitans. Et si nous convenons de ce calcul, nous devons être plus tôt surpris que la terre ait pû contenir un si grand nombre d'hommes, que croire qu'elle fût peu peuplée alors; il seroit même naturel de penser que le deluge qui fut envoyé pour punir les hommes, étoit presque devenu nécessaire, comme l'eussent été les fréquens ravissemens au ciel, si le premier homme avoit scû conserver le privilège de l'immortalité.

Mais comme il y a des auteurs, qui pour concilier la vie des patriarches avec celle des hommes qui ont vécu depuis, soutiennent que dans la narration de Moyse il ne s'agit que d'années lunaires, nous répondons que si par ces années lunaires, ils entendent douze révolutions de la lune qui font 354 jours, la différence sera peu considérable, & ne renversera point notre hypothèse, puisque les années solaires n'excèdent celles-ci que d'onze jours. Mais si par une année lunaire ils n'entendent qu'une révolution de la lune, c'est à dire un mois; ils admettent en premier lieu une sorte d'année dont les juifs ne se servirent

populaires. Liv. VI. Chap. VI. 161
virent jamais dans leurs registres publics ,
& ce que nous avons dit auparavant des
années chaldaïques , ne doit , s'il en faut
croire Xenophon , s'étendre qu'à la chro-
nologie des arts. C'est en second lieu con-
tre dire le texte sacré qui dans l'histoire
du deluge fait un dénombrement exact des
mois : *dans le dixième mois , le premier jour du*
mois la cime des montagnes parut. Les auteurs
profanes , Xenophon & Solin s'expriment
de même : *Inundationes plures fuere , prima novi-*
mestris inundatio terrarum sub prisco Ogyge. Me-
minisse hoc loco par est post primum diluvium Ogy-
gis temporibus notatum , cum novem & amplius
mensibus diem continua nox inumbrasset , Delon
ante omnes terras radiis solis illuminatum , for-
titumque ex eo nomen. Enfin c'est tomber dans
la plus étrange absurdité ; car suivant ce
calcul Enoch aura engendré à l'âge de six
ans ; il est dit en effet qu'il engendra Ma-
thusalem à 65 ans. Or si ces années doi-
vent être réduite à des mois , il ne pou-
voit avoir alors qu'environ six ans & demi.

Après avoir expliqué comment la lon-
gue vie des patriarches à pû contribuer
à la multiplication , il nous reste un second
argument tiré de l'intervalle qui s'est écou-
lé depuis la création jusqu'au deluge. Selon
l'opinion la plus reçue , cet intervalle est
de 1655 ans , c'est à dire qu'il est pres-
qu'aussi grand que celui qui s'est écoulé

depuis J. C. jusqu'à nous. Or qui pourra nier que la terre n'ait pû être aussi peuplée avant le deluge dans cet espace d'années, qu'elle le fut après, dans un pareil espace de tems ? si l'on nous objecte le défaut de parité, en ce qu'avant le deluge tous les hommes sortirent de deux personnes seulement, au lieu qu'après le deluge ils sortirent de six au moins, nous répondrons que nous sommes amplement dédommagés par la longue vie des premiers, au lieu que celle des seconds fut tout-à-coup & considérablement diminuée. Cependant, pour rendre toutes choses égales, nous rabbattons trois siècles des premiers tems, & nous ne commencerons qu'au tems où selon Moïse il y avoit déjà quatre hommes sur la terre qui engendroient, sçavoir Adam, Caïn, Seth & Enoch. Or nous soutenons dans cette hypothèse que la terre se trouva aussi peuplée dans les 1655 ans avant le deluge, qu'elle le fut après cet événement au bout de 1300 ans, & nous allons montrer par les témoignages de l'écriture, par ceux des auteurs profanes, & par des raisons de convenance, combien les hommes s'étoient déjà répandus sur la terre.

Pour commencer par les regions voisines du lieu où l'on assure que l'arche se reposa, nous avons les témoignages des livres saints qui font mention des descen-

dans de Sem, de Cham, & de Japhet, ils comptent quatre générations du premier depuis le deluge jusqu'à la division des terres au tems de Phaleg. Et cette division prouve assés combien les hommes s'étoient déjà multipliés dans l'espace d'un siècle, puisqu'ils furent obligés de se séparer pour s'établir en d'autres regions, & qu'ils étoient en état de bâtir une ville, & d'élever une tour jusqu'aux cieux. Quelques auteurs ont prétendu que c'étoit la même que celle dont parle Herodote, laquelle demandoit un si grand nombre d'ouvriers, comme toutes ces sortes d'édifices. Plus de 150 mille hommes furent employés à la construction du temple de Salomon; suivant Herodote cent mille travaillerent aux pyramides sous le roi Cheops, & quoiqu'il ait passé en proverbe que les égyptiens ne mangeoient ni oignons, ni porreaux :

Porrum & cape nefas violare mersu. Juven.

Il paroît que la dépense pour cet article seul monta à 1600 talens.

La premiere monarchie ou le royaume de Babylone eut Nimrod pour fondateur, suivant l'écriture, ou Belus selon les auteurs profanes, qui par conséquent est le même que Nimrod, comme Assur est le même que Ninus.

Il est fait mention dans les livres saints

de plusieurs villes surtout de Ninivé & de Resen, qui y est appelée la grande cité.

Les pays circonvoisins étoient de même peuplés. Je n'en veux point d'autres preuves que les guerres qu'eurent à soutenir les rois d'Assyrie contre les bactriens, les indiens, les scythes, les éthiopiens, les armeniens, les parthes, les perses de la Susiane, qui selon Diodore, subjuguèrent l'Egypte, la Syrie, & toute l'Asie mineure depuis le Bosphore jusqu'au Tanaïs. On lit aussi que la reine Semiramis dans son expedition des Indes enmena avec elle le roi d'Arabie.

C'est environ ce même tems que les auteurs placent la guerre des sicyoniens, celle des argives, & celle des atheniens sous Cecrops, aussi bien que l'expédition des argonautes, & les fameuses guerres de Thebes & de Troye.

Il paroît encore par l'histoire d'Abraham que la terre de Chanaan & l'Egypte étoient fort peuplées long-tems auparavant. Outre les premières colonies qui transporterent de la Mesopotamie Chanaan & Mitfraïm, lesquels y trouverent des royaumes peuplés & policés, Jacob qui n'y étoit arrivé que lui 72 y laissa en 430 ans une puissante nation. Car nous lisons que ses enfans se trouverent au nombre de 600000, lorsqu'ils sortirent de Rhamesis. On jugera

combien l'Egypte étoit peuplée , par cela seul qu'elle pouvoit asservir une si grande multitude , & parce qu'en dit Herodote en plusieurs occasions ; & l'on peut conjecturer en combien peu de tems elle se vit si peuplée , par cette inscription rapportée par Diodore : *Mihi pater est Saturnus deorum junior ; sum verò Osiris rex , qui totum peragravi orbem usque ad Indorum fines ; ad eos quoque sum profectus , qui septentrioni subjacent usque ad Istri fontes , & alias partes usque ad Oceanum.* Or selon les meilleurs auteurs Osiris est Mitfraïm , & Saturne Cham , dont l'Egypte prend le nom dans l'écriture , & même dans Plutarque , & se nomme *Chamia*. Et si Adam fut enterré au même endroit où le Sauveur a été crucifié , comme l'assurent quelques peres de l'Eglise , c'est à dire sur le calvaire , il aura laissé ses os loin du lieu où ils avoient été formés. Nous trouverons encore cet éloignement plus grand , si nous faisons attention à ce que dit Moyse qu'il fut chassé du paradis par le côté de l'orient , ce que semble justifier la position des chérubins qui étoient à l'orient pour empêcher qu'Adam n'approchât de l'arbre de vie

Il paroît aussi par divers témoignages que les régions éloignées du paradis étoient de même habitées. Car il est évident que l'Italie étoit peuplée ; on ne peut en douter

après ce que rapportent Tite-Live, Denis d'Halicarnasse, de Janus, d'Evandre & d'Enée, après la fréquente mention qu'Homere fait de la Sicile, & l'ancienne inscription trouvée à Palerme, que Thomas Fazelli a expliquée dans son histoire de Sicile, & qu'un syrien a traduite en ces termes : *Non est alius Deus præter unum Deum; non est alius potens præter eundem quem colimus Deum: hujus turris præfectus est Sopha, filius Eliphat filii Esau, fratris Jacob filii Isaac, filii Abraham: & turri quidem ipsi nomen est baych, sed turri huic proxima nomen est pharat.*

L'histoire de Geryon, les voyages d'Hercule, les fameuses colonnes, un passage de Strabon qui dit que les Iberiens se van-toient d'avoir il y avoit plus de six mille ans la connoissance des arts & des loix, tout cela prouve l'ancienneté des peuples qui s'établirent en Espagne. Les sçavans conjecturent que la Mauritanie & la côte d'Afrique furent de bonne heure habitées par les pheniciens, & d'abord après que les israelites eurent conquis la terre de Chanaan. Outre que les deux langues carthaginoise & phenicienne sont assés conformes, Procope raconte au second livre de la guerre des vandales, que dans une ville de la Mauritanie Tingitane, on lisoit en langue phenicienne cette autre inscription : *Nos Maurici sumus qui fugimus à facie Jehos-*

populaires. Liv. VI. Chap. VI. 167
shua filii Nunis predatoris.

Les îles canaries ou fortunées n'étoient pas inconnues alors ; du moins c'est ainsi que Strabon interprete la harangue de Protee à Menelas.

Sed te qua terra postremus terminus exstat,

Elysium in campum caelestia numina ducunt :

Nous pourrions dire la même chose de la France & de l'Allemagne, peut-être aussi de l'Angleterre ; & cela sur des autorités raisonnables. Sans nous arrêter à Geoffroi de Monmouth qui fait sortir les bretons des troyens, sans même tirer avantage de ce que dit l'écriture que la race de Japhet peupla les îles des nations, il est certain que l'origine des peuples d'Angleterre étoit si obscure au tems de Jule César, qu'il les regardoit comme aborigenes. On peut de même prouver par bien des témoignages que l'Irlande ne tarda pas à être habitée, quoique nous n'ajoutions pas une entière foi aux traditions de Bartholanus le scythe qui y arriva 300 ans après le deluge ; ni au rapport du Gyraldi suivant lequel Cæfaria fille de Noé s'y étoit établie encore auparavant. Bochart dérive de la langue phenicienne les noms anciens des regions, parce que les pheniciens s'étoient établis, ou avoient porté leur commerce dans la

plûpart. Si donc comme le prétend ce sçavant homme, *Espagne* en phenicien signifie le pays des lapins, *Lusitanie* ou *Portugal* le pays des amandes ; si l'Angleterre se nommoit autrefois *Barsanaca*, ou le pays de l'étain ; si *Hibernia* ou l'Irlande n'étoit autre chose que le país le plus éloigné ; & si les pheniciens donnerent enfin tous ces noms , nous aurons en ce cas de fortes preuves de l'antiquité des peuples qui les portoient.

Nous venons d'établir combien dans l'espace de treize siècles, les hommes s'étoient déjà éloignés de leurs demeures primitives ; mais il est certain que la terre étoit encore plus peuplée qu'on ne peut le prouver ; car il est évident par les découvertes de tous les siècles, qu'il y a eu plus de climats habités que les géographes n'en ont connu ou décrit. Herodote & Thucydide ne font aucune mention de Rome , & Ptolomée ne dit rien de plusieurs parties de l'Europe , de l'Asie , & de l'Afrique. Maintenant , s'il nous est permis de former des conjectures d'après ce que nous trouvons sur d'autres regions , nous n'aurons besoin ni de nous étendre beaucoup plus , ni même de demander la moitié des treize siècles. Il suffit de rapporter les expéditions que firent les assyriens peu de tems après le deluge. Ninus leva contre les bactriens

baëtriens une armée de 700000 hommes de pied, 200000 de cavalerie, avec 10600 chariots. Semiramis mena contre les indiens 300000 hommes de pied, 500000 chevaux, 100000 chariots, sans compter les chameaux; & Staurobate roi des Indes fut au devant avec des forces encore supérieures. Mais ce qui est à remarquer, est que l'on n'étoit pas encore à la fin du 4^e siècle depuis le deluge.

On s'imaginera peut-être que les hommes ne se dispersèrent point avant le deluge, parce qu'ils parloient alors une seule & même langue. Nous avouons que cela put retarder leur dispersion, mais cela pouvoit-il empêcher leur multiplication, dont une suite nécessaire étoit de détacher continuellement des colonies, comme firent ensuite les phéniciens, les grecs, & les romains, & que nous en avons des exemples de nos jours? Nous observerons encore que les hommes avoient commencé à se disperser avant la confusion des langues; ainsi le dit l'écriture qui en marque même la nécessité, & qui exprime en ces termes le prétexte de la construction de Babel: *de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de la terre.*

2^o Si quelqu'un s' imagine que la terre s'est plus facilement peuplée après le deluge, parce que le commerce & la naviga-

tion ont peuplé les îles ; on le supplie de considérer qu'il n'est pas certain qu'il y eût des îles avant le deluge , & que des auteurs judicieux le nient sur des fondemens plausibles.

Enfin , si de ce qui est dit dans la Genèse qu'environ six-vingt ans avant le deluge , les hommes commencerent à se multiplier sur la terre , on concluoit que la terre fût mal peuplée avant le deluge ; nous répondrons qu'il n'est question là que de la race de Cain , & que l'on peut seulement conclure que les hommes commencerent à se multiplier extrêmement , & non pas qu'ils ne le fussent point encore. On trouve souvent des expressions semblables dans le texte sacré. Ainsi il est dit de Noé qu'il commença à cultiver la terre , ce qui signifie seulement qu'il commença à s'y appliquer davantage : & ailleurs il est dit du Sauveur qu'il commença de chasser ceux qui venoient dans le temple ; c'est à dire qu'il le fit actuellement , ou avec zele.

J'ai rapporté sur la question que je m'étois proposée tout ce qui peut se dire de plus probable & de plus clair. Mais au jugement dernier le dénombrement des hommes la mettra dans un plus grand jour. Ainsi je n'impose à personne la nécessité d'embrasser mon opinion qu'autant qu'il la croira la plus probable. Je demande

seulement qu'on ne reçoive point des problèmes comme des axiômes, ni des doutes comme des démonstrations; car on ne peut user de trop de précaution dans les choses douteuses, & qui ne sont fondées que sur l'opinion. Pour nous, s'il nous est quelquefois arrivé de nous égarer, nous avons la consolation de n'avoir embrassé d'autres erreurs que des erreurs qui ne nuisent point, & de n'avoir hazardé notre sentiment qu'après un raisonnable examen.

CHAPITRE VII.

De l'Orient & de l'Occident.

LEs philosophes & les geographes ont fort élevé les terres orientales au dessus des terres occidentales. C'est là, disent les uns, que naissent l'or, les pierreries, les épiceries. C'est là, disent les autres que les peuples recevant les premières influences du soleil, sont plus spirituels & plus polis. Mais si nous examinons bien cette opinion, nous la trouverons appuyée sur de foibles fondemens.

A parler avec précision, il n'y a dans la nature ni orient ni occident; l'un & l'autre n'étant que des points relatifs, & qui varient selon les différentes longitudes. En premier lieu, un même pays sera oriental ou occidental pour ceux qui habitent le

même parallèle, ou qui l'occupent diversement de l'orient à l'occident. Ainsi l'Italie étant à l'orient de l'Espagne ; la Grece de l'Italie ; la Perse de la Grece ; & la Chine de la Perse ; en prenant le rebours, la Perse sera à l'occident de la Chine, ainsi du reste. Et le même pays sera tantôt oriental, & tantôt occidental, puisque la Perse qui est à l'orient de la Grece n'en est pas moins occidentale par rapport à la Chine.

Dans d'autres positions, le même point de la terre sera oriental & occidental en même tems, comme sont nos antipodes, ou ceux qui nous sont diametralement opposés. Les americains sont antipodes aux indiens ; & certaines regions des Indes sont en même tems orientales & occidentales à l'égard de l'Amerique, selon qu'on les prendra à droit ou à gauche. Car deux voyageurs partant en même tems du même lieu ; l'un par l'orient, l'autre par l'occident, la distance étant égale, ils arriveront tous deux en même tems dans l'Amerique.

Pour ceux qui habitent le même parallèle, & qui ont les poles pour zenith, ils n'auront ni orient, ni occident, du moins la plus grande partie de l'année ; car s'ils prennent pour leur orient, suivant l'acception du mot ; le lieu où le soleil se leve pour eux ; & s'ils regardent comme leur occident l'endroit où il se couche aussi

pour eux, il est certain que pendant près de six mois ils n'ont ni orient, ni occident. Car pendant tout ce tems le soleil se tient au dessous de leur horizon, & le reste de l'année il est continuellement au dessus, tournoyant autour d'eux, sans entrecouper leur horizon. Et si, comme la raison le veut, on nomme leur point oriental ce lieu où le soleil se leve une seule fois, c'est à dire dans leur équinoxe, ces points cardinaux seront dérangés à leur égard, & dans la rigueur, on ne pourra leur donner ni l'une ni l'autre denomination. Car on ne doit certainement pas donner le nom d'orient à un point qui a son midi des deux côtés, comme celui-ci. Or si ceux qui habitent sous les poles n'ont point d'autre nord que leur zenith; le point opposé, c'est à dire le reste du globe qu'ils n'habitent pas eux-mêmes doit être leur midi. Donc on est mal fondé de faire dépendre quoique ce soit de cette prétendue situation à l'orient, ou à l'occident.

Cette fausse opinion vient de ce qu'on s'est mépris sur ce qui constitue en effet l'orient & l'occident, & que l'on a raisonné sur ces deux points comme sur le nord & sur le midi, quoique la différence en soit palpable. Le nord & le midi sont les deux points de cet axe sur lequel tournent les cieux. Or ces deux points sont fixes & invariables,

mais il en va autrement de l'orient & de l'occident : car la révolution des orbes se faisant sur les poles, les autres points qui environnent l'axe sont variables, & dans quelque point que l'on veuille d'abord placer l'orient, tous les points le deviendront à leur tour par une succession des parties de la terre dans chaque révolution. Si donc chaque partie du globe où se leve le soleil est appelée l'orient ; chacune différant de l'autre dans sa longitude, il est certain que chaque region aura un point différent pour son orient, puisque le soleil se leve dans chacun successivement.

Le second article sur quoi on établit la prééminence des terres orientales, je veux dire cette vertu supérieure que l'on attache aux premiers rayons du soleil naissant, semble un peu plus plausible. Cependant on y trouve aussi des absurdités que les sens tout seuls refutent d'une manière invincible. Car 1^o, par la même raison que l'on soutient que les Indes sont plus favorisées du soleil que l'Amerique, l'Amerique sera plus abondante que les Indes, & l'Angleterre ou l'Espagne plus que S. Domingue, où la côte de Guinée, puisque le soleil se leve plus tôt sur les premiers que sur les derniers, & l'on peut appliquer ce raisonnement à tous les peuples qui habitent le même parallele, ou qui sont situés dans une longitude très éloignée.

Une autre absurdité insupportable ; c'est que dans cette hypothese une region seroit plus abondante qu'elle-même. Car si les Indes sont plus fertiles que l'Espagne, parce qu'elles sont plus orientales , & qu'elles reçoivent les premiers rayons du soleil ; l'Espagne par cette raison aura le même avantage sur l'Amerique ; & l'Amerique sur les Indes ; enforte que l'Espagne sera inferieure à une region qui se trouvera surpassée par une autre inferieure à elle.

Prétendre enfin que le soleil donne quelque avantage aux regions qu'il éclaire les premieres , c'est l'accuser de partialité. Comme il est également éloigné de la terre à l'orient & à l'occident, il faut , ainsi que Bohece l'a remarqué , & que Scaliger l'a prouvé , que ses influences soient égales. C'est ce qui a déterminé quelques-uns à transporter cette prerogative au pouvoir des étoiles , dont ils ont fait présider quelques-unes à certaines regions. Ainsi Cardan approprie particulièrement la queue de la grande ourse à l'Europe , quoiqu'il soit vrai que dans l'espace de 24 heures elle parcourt l'Asie & l'Amerique. Mais on ne doit pas attribuer de semblables effets aux étoiles , puisqu'elles produiront toujours les mêmes effets dans tous les climats qu'elles regardent également.

Il faut donc chercher des causes plus

prochaines des différentes productions selon les divers climats ; & nous serons, je croi, mieux fondés à les attribuer à la différence du climat & du terrain ; car les révolutions du soleil étant régulières , il communique également ses rayons à tous , & les garde partout selon sa position actuelle. Ce que je dis a lieu non seulement par rapport aux pierres précieuses, aux minéraux, aux métaux, mais encore par rapport aux plantes, aux animaux dont quelques-uns se trouvent en différens pays, quelques autres dans une seule région, & d'autres enfin ne peuvent être transplantés. La main du Créateur a disposé dès le commencement les principes de toutes choses avec une grande variété, & leur a sagement assigné à chacune leur propre semence, afin qu'elles pussent mieux remplir l'intention de leur espèce. Et si elles ne trouvent pas des matières bien propres pour leur nourriture, & leur accroissement dans une matrice convenable, le soleil ne leur est d'aucun secours ; & s'il manque quelque chose à leur perfection, c'est du concours de tous les autres élémens qu'elles reçoivent ce secours. Car bien que quelques-uns s'imaginent que les puissances célestes cooperent avec les causes inférieures, & qu'elles puissent en effet influencer sur la formation de toutes choses, nous devons

croire cependant que ce sont des agens particuliers qui decident de cette formation, & dont chaque chose contient les principes. Ainsi le soleil qui en Angleterre contribue à la multiplication des grenouilles & des serpens, ne produit point ces mêmes effets en Irlande, quoiqu'elle ne soit séparée de nous que par un petit bras de mer. Il paroît par-là que le soleil ne fait que cooperer avec les causes préexistantes, en avançant la formation des êtres, dont les formes sont seminales.

On ne peut tirer aucun avantage en faveur de l'orient, de ce que les astrologues tirent leurs horoscopes de l'ascendant, ou de la premiere maison des cieux, dont le commencement est vers l'orient; car l'astrologue ne regarde précisément que la premiere apparition du soleil sur l'horison, & cela parce qu'alors cet astre fait sentir son pouvoir, & que dans l'idée fausse de l'astrologue il influe sur la vie de l'homme, & sur toutes les choses qui en même-tems sont animées par leurs causes particulieres, & remontent sur leur horison. Or il est vrai que cet ascendant se trouve relativement à l'orient; mais ce que nous avons observé n'est pas moins vrai, je veux dire qu'il y a telle position de la sphere, sans aucun orient, d'où l'astrologue puisse calculer ses ascendans. En effet dans la sphere parallele,

six maisons sont toujours abaissées , & six autres ne se levent jamais. Les planetes mêmes dont les révolutions sont plus promptes , & dont les astrologues estiment davantage les influences doivent nécessairement ne pas trouver leur compte à cette position ; car elles fournissent la moitié de leur course au dessous , & l'autre moitié au dessus de l'horison ; en sorte que pendant six ans entiers personne n'aura le bonheur de naître sous la constellation de Jupiter , & pendant 15 ans sous celle de Saturne.

Aristote , à la verité loue la situation des villes qui sont tournées vers l'orient ; mais s'il préfere cette situation à toute autre , c'est uniquement parce que les premiers rayons du soleil rendent l'air plus salubre en dissipant les brouillards qui s'étoient élevés pendant son absence. C'est par le même motif que Varro place sa maison de campagne vers le lever équinoctial du soleil , & que Palladius conseille d'en tourner l'entrée de maniere qu'elle recoive les rayons du soleil levant en hiver sur le premier angle , & qu'elle soit un peu détournée du soleil couchant de la même saison. Columelle est du même sentiment , car il veut qu'une maison de campagne soit située de maniere qu'elle ait des appartemens d'été , & des appartemens d'hiver ; il veut que ceux-ci soient exposés au soleil levant de la

même faison, qui est le sud est; & que la salle à manger soit au couchant de l'équinoxe, ce qui est exactement l'ouest, ou le couchant. A l'égard des appartemens d'été, il veut qu'ils regardent le meridien de l'équinoxe, mais que la salle à manger soit tournée au sud est qui est le levant d'hiver, & que les bains soient à l'occident d'été qui est le nord ouest. Quoique l'architecture semble avoir égard ici aux points cardinaux, il est évident qu'il ne s'agit que d'éviter ou de recevoir les rayons du soleil suivant les différentes saisons.

Il est vrai encore que les juifs & les mahometans se tournent vers l'orient, lorsqu'ils font leurs prieres. Les spectateurs, & quelques-uns de ceux qui pratiquent cette cérémonie peuvent y entendre mystere, mais il est certain que le but de cette institution étoit de leur rappeler le souvenir des lieux qu'ils ont en veneration. Les juifs en regardant l'orient imitent l'exemple de leurs ancêtres qui tenoient cette pratique de Salomon, & tournent leurs yeux vers leur chere Jerusalem. On lit dans le prophete Daniel que retiré dans son appartement, & ouvrant les fenêtres qui regardoient Jerusalem, il se prosternoit trois fois par jour, & faisoit sa priere. *Toutes les fois*, disoit Salomon en s'adressant à Dieu même, *que quelqu'un priera en étendant ses bras*

vers ce temple, toutes les fois qu'il se préparera à une batai'le, & qu'il adressera sa priere au Seigneur en se tournant vers cette cité que vous avez choisie, & vers ce temple qui a été élevé à la gloire de votre nom. Alors, Seigneur, écoutez leur priere du haut des cieux, & prenez-les sous votre protection. Or les juifs dispersés dans les regions situées à l'occident de Jerusalem observent litteralement cette pratique, lorsqu'ils regardent l'orient : au lieu que les paroles de Salomon sont applicables à tous les points cardinaux. Lorsque Daniel étant à Babylone regardoit du côté de Jerusalem, il étoit tourné vers l'occident. Par la même raison les juifs de la Palestine regardoient Jerusalem, de quelque province qu'ils fussent. La tribu de Juda avoit Jerusalem au nord ; Manassé, Zabulon & Nephtali au midi ; Ruben & Gad à l'occident ; la seule tribu de Dan l'avoit précisément à son orient. Ainsi quand le Sauveur disoit, *lorsque vous appercevez des nuages au couchant, vous dites, il va pleuvoir, & vous dites vrai ;* cette observation qui étoit bonne par rapport à la Judée, parce qu'elle avoit à son couchant la mediterrannée, & que les vents amenoient la pluye de ce côté, n'auroit rien prouvé pour les Indes, ni pour la Chine, qui ont une vaste mer à leur orient, & un continent d'une plus grande étendue à leur couchant. De même

quoique la vulgate dise : *l'or vient du septentrion*, je ne croi pas que l'on soit tenté, parce qu'il se sera trouvé quelques mines au nord du pays de job, d'en chercher dans les climats froids & septentrionaux, puisque les meridionaux en fournissent assez.

Pour ce qui regarde les mahometans dont la secte est un mélange de plusieurs religions, il paroît qu'ils ont imité les juifs en ce point; car ils se tournent toujours dans leurs prieres du côté de la Mecque où leur prophete nâquit, & du côté de Medine où est son tombeau. Ils y vont en pelerinage, & c'est de là qu'ils attendent son retour sur la terre. De là vient qu'ils se tournent de ce côté qui est oriental pour les mahometans de la barbarie & de l'Egypte, & plusieurs états du grand Seigneur; ils n'observent pourtant pas cette pratique par aucune sorte de préférence pour le levant, puisque les turcs qui habitent d'autres climats se tournent selon la difference de leur situation vers tout autre point.

En 4^e lieu on ne doit inferer aucune prééminence du soleil levant, de ce que dans l'arrangement du camp d'Israel, Dieu ordonna que la tribu de Juda campât à l'orient. Cet ordre designe seulement la place d'honneur, c'est à dire l'avant garde qui dans la marche des juifs regardoit neces-

fairement l'orient. Le texte original ne dit rien davantage ; & les traductions les plus littérales y répondent : Tremellius traduit de la sorte , *castra habentium ab anteriore parte orientem versus, vexillum esto castrorum Judæ.* Et par là on peut résoudre toutes les difficultés que l'on feroit à ce sujet.

En 5^e lieu, il est bien vrai que les sciences, que les arts, que la politesse qui les accompagne toujours sont nés dans l'orient, mais ce n'est point à l'orient qu'il faut en attribuer la cause. C'est que les premiers hommes habiterent ces regions qui sont orientales par rapport à l'Europe. Car l'arche de Noé se reposa sur les monts d'Ararat, c'est à dire sur une partie du mont Taurus entre les Indes & la Tartarie, comme le dit le chevalier Walter Raleigh dans son excellente histoire universelle. Ceux qui éleverent la tour de Babel s'éloignerent de cette region orientale, & communiquèrent de proche en proche, les sciences, les arts, & la politesse. Les progrès en furent rapides ; excepté que nos climats ne reçurent que fort tard ces mêmes avantages. Malgré la science des anciens bardes & druides, quiconque lira le traité des mœurs des germaines composé par Tacite, verra que les allemands étoient bien sauvages il y a deux mille ans. On peut remarquer la même chose par rapport à

l'Angleterre dans la vie d'Agricola du même Tacite, & surtout dans Strabon qui à la honte de nos ancêtres & au déplaisir de ceux qui se glorifient d'une longue suite d'ayeux, assure que telle étoit la simplicité des bretons, que bien qu'ils eussent abondance de lait, ils n'avoient pas encore appris à faire du fromage.

Enfin le préjugé en faveur des regions orientales n'est pas mieux établi sur ce que les cosmographes partagent le globe terrestre en orient & en occident. Car cette division ne sort pas de la nature de la chose même ; elle est de convenance, & on l'a imaginée, parce qu'elle est la plus propre pour établir la longitude des lieux. Ainsi les anciens cosmographes ont choisi les îles fortunées ou les canaries pour y placer leur premier meridien par le partage de la sphere en partie orientale & occidentale, parce qu'ils croyoient que ces îles étoient les plus occidentales. Mais les modernes ont pris pour leur premier meridien les îles Açores, ou de S. Michel ; & cela sur l'opinion que la boussole varie peu dans ces îles ; cependant dans ce même meridien, en s'éloignant vers le nord ou vers le sud, on s'apperoit que la boussole varie considérablement ; outre qu'il y a d'autres endroits où elle ne varie point, comme Alphonse & Rodriguez de Lago l'affirment du

cap des aiguilles en Afrique ; Maurolycus des côtes de la Morée en Europe, & Gilbert du milieu des grandes terres dans la plus grande partie du globe.

CHAPITRE VIII.

Du Nil.

IL y a plusieurs opinions reçues par rapport au Nil, lesquelles meritent nos réflexions. On croit communément que ce fleuve se décharge dans la Méditerranée par sept embouchures ; mais les anciens ne déposent point unanimement de ce fait, & les voyageurs modernes semblent prouver le contraire.

Certains auteurs de l'antiquité qui devoient être plus instruits sur cet article, n'en font aucune mention. Homere par exemple n'a point limité le nombre de ses branches ; Eratosthene n'en parle point dans sa description de l'Égypte. Aristote s'exprime d'une manière si confuse au premier livre de ses météores, que l'on ne peut rien déterminer par les choses qu'il en dit : l'Égypte que nous regardons comme le pays du plus ancien peuple de la terre, ne fut d'abord autre chose, dit cet auteur, que des terres enlevées à la mer par des digues qui arrêterent les boues que le Nil entraînoit. Aristote est dans le même sentiment par rapport aux
palus

Palus Mæotides ; il dit que de son tems les débordemens du Tanais leur avoient beaucoup ôté de leur profondeur, & qu'il ne doutoit pas qu'un jour ils ne devissent terre ferme. Sa conjecture n'est pas encore vérifiée ; mais cela même est arrivé à une branche de l'Euphrate, l'une des quatre qui arrosoient le jardin d'Eden. Elle portoit autrefois ses eaux dans la mer Persique, & maintenant elle se perd dans les marais de Chaldée ; car telle est la vaste distance qu'elle a laissé entre la mer Persique & son embouchure.

D'autres qui ont écrit exprès sur cette matiere ne sont pas d'accord entr'eux. Herodote nomme dans son euterpe sept bouches du Nil, mais il y en a deux, l'embouchure *bolbitine*, & l'embouchure *bucolique* qu'il croit l'ouvrage de l'art, & faites à l'occasion de quelques besoins. Strabon en compte jusqu'à quinze. Il y a, dit-il, plusieurs villes considerables sur ces canaux ou branches du Nil, celles principalement qui ont donné le nom à ses embouchures, non pas à toutes, car il y en a onze, & quatre autres encore, mais seulement aux sept principales qui sont : *Canopicum*, *Bolbitinum*, *Selenneticum*, *Sebenneticum*, *Pharmiticum*, *Mendesium*, *Taniticum*, & *Pelusiacum*. Il faut observer ici qu'une de ces sept est un canal artificiel nommé par Herodote. Pro-

lomée qui étoit né à Peluse, en compte neuf dans sa géographie; & dans la troisième carte qu'il donne de l'Afrique, il les nomme ainsi, *Heracleoticum*, *Bolbitinum*, *Sebenneticum*, *Pineptum*, *Dielcos*, *Pathmeticum*, *Mendesium*, *Taniticum*, *Pelusiaticum*; & il y en a trois qui sont nommées autrement par Pline. Il résulte de ces variétés que Magin a eu raison de dire : *De ostiorum Nili numero & nominibus valde antiqui scriptores discordant.*

Les géographes & les voyageurs modernes en diminuent beaucoup le nombre; & Guillaume de Tyr avoit déjà observé il y a plusieurs siècles qu'il ne s'en trouve plus que trois ou quatre. Car au dessous du Caire le Nil se partage en quatre branches dont celle de Damiette, & celle de Rosette sont navigables; les deux autres, dit Sandys voyageur-Anglois très curieux, sont peu considérables, & coulent entre les deux que j'ai nommées. Or, dit Sandys, des sept branches que cite Hérodote, & des neuf dont parle Ptolomée voilà celles que j'ai pu découvrir, ou dont j'aye entendu parler. Par là est vérifié le témoignage de l'évêque de Tyr, homme fort curieux, & témoin oculaire, qui dans sa guerre sainte s'exprime en ces termes : *Nous sommes très surpris que les anciens aient donné sept embouchures au Nil, & nous ne pouvons concilier leurs relations avec la vérité, qu'en disant*

qu'avec le tems la face des choses a changé, & que plusieurs de ces canaux se sont remplis, autrement ils n'ont jamais été bien instruits sur cet article.

Si ce passage d'Isaye : *Le Seigneur rendra deserte la langue de la mer d'Egypte, il élèvera sa main sur le fleuve, il l'agitiera de son souffle puissant ; il le frappera & le divisera en sept ruisseaux, en sorte qu'on pourra le passer à pied ;* si ce passage, dis-je regarde la riviere du Nil, il ne peut s'entendre que de ses sept branches capitales ; mais ce passage est obscur, & de ce qui suit : *Le reste de mon peuple qui sera échappé des mains des assyriens y trouvera un passage, comme Israel en trouva un dans la mer, lorsqu'il sortit de l'Egypte,* on peut conclure qu'il regarde l'Euphrate ; & cela d'autant mieux que suivant la remarque de Grotius le mot *fleuve* étant seul signifie ordinairement l'Euphrate, en sorte que ce peut être ici une prédiction du partage de l'empire d'Assyrie en plusieurs royaumes, ce qui devoit contribuer au retour des juifs dans leur patrie, selon la remarque du même Grotius, & ce qui paroîtra encore plus clairement, si l'on convient que les passages d'Edras 2, 13, 43, 47, & de l'Apocalypse 16, 22, y ont rapport.

Enfin quelqu'ait été le nombre de ces branches, les geographes ne sont d'accord sur ce point ni entr'eux, ni avec eux-mêmes. Quoique Ptolomée en ait marqué neuf,

Hondius en met dix dans sa carte générale de l'Europe, & dans sa carte de l'Afrique il n'en marque que huit. Ortelius n'en met pas davantage dans sa carte de l'empire Turc, mais on en compte onze dans sa carte particulière de l'Egypte; & Magin dans sa carte du même pays en met pareil nombre. Si nous entrions dans un plus grand détail, nous trouverions dans les autres la même variation.

Dans ces contrariétés, il semble que nous devions également nous défier & des anciens & des modernes. Si nous regardons comme autant de bouches du Nil tous les canaux de ce fleuve, il y en avoit plus de sept; si nous ne recevons que les branches naturelles, il y en avoit moins; mais quelque parti que nous prenions, nous trouverons toujours des contradictions. C'est donc sans fondement que les orateurs & les poëtes tirent des comparaisons éternelles du nombre fixe de ces embouchures.

C'est une autre opinion reçue par rapport au Nil, qu'il est le plus grand fleuve de la terre, & qu'il est appelé par cette raison *le père des fleuves*, ou, comme l'appelle Ortelius, le plus grand de tous les fleuves. Mais si cette opinion étoit conforme à la vérité, combien de cartes à redresser, & que deviendroient les meilleures relations 1^o Selon plusieurs cartes de l'A-

frique, le fleuve *Niger* surpasse le Nil de dix degrés en longueur, c'est à dire de plus de 200 lieues; car le *Niger* prend sa source au delà de la ligne équinoctiale, il s'étend environ 15 degrés en deçà, coule ensuite sans détour vers l'occident environ 40 degrés, & se décharge enfin par plusieurs grands canaux dans l'Océan occidental. D'ailleurs il y a d'autres fleuves qui surpassent celui-ci sinon en longueur, du moins en largeur & en profondeur. Arrien donne la primauté au Gange, & suivant les relations modernes, il est & plus large, & plus profond. Car au dessous de Syene, d'Asna, ou plus loin vers sa source le Nil est fort étroit; & l'histoire des turcs nous apprend que la cavalerie tartare de Selim le passa à la nâge au Caire, pour joindre les forces de Tonumbée. Baptiste Scortia dans un traité qu'il a fait sur le Nil, donne la préférence à la rivière de Plata en Amérique. Celle-ci, selon Maffée, pénètre jusqu'à 40 lieues dans l'Océan, où elle coule avec tant de rapidité que les navigateurs en découvrent l'eau douce, avant que de pouvoir découvrir la terre ferme. Le Nil le cede encore à l'Oregliana dans le même continent. Selon Cardan c'est le plus grand fleuve du monde que l'Oregliana. Il est navigable la longueur de 6000 lieues, dit Magin, & son embouchure à 90 lieues de

large. Acosta témoin oculaire assure que ceux qui navigent au milieu, ne découvrent la terre ni à droit ni à gauche. On l'appelle aujourd'hui la riviere de saint Laurent.

2^o Ce qui a donné naissance à cette opinion, c'est l'estime qu'en faisoient les anciens, estime fondée sur ce que la source en étoit inconnue ; car les choses paroissent toujours plus grandes à mesure qu'on les connoit moins, & le proverbe a infiniment augmenté l'idée qu'on en avoit, outre que c'est une chose naturelle que de regarder comme impenétrable ce que toute l'application humaine n'a pû découvrir. Il est encore d'usage que l'on nomme *le plus grand* ce qui est grand, quoiqu'il ne puisse y avoir qu'une seule chose telle dans chaque espece. Ainsi les latins appelloient Rome la plus grande ville du monde, mais le tems & les geographes nous ont appris que le Caire est bien plus grand, & que la ville de Quinsai dans la Chine est plus grande encore. Ainsi les grecs disoient de l'Olympe que c'étoit la plus haute des montagnes, & que sa cime touchoit les cieux ; mais les geographes mettent beaucoup au dessus les *Andes* du Perou, ou le pic de Tenerif dans une des Canaries ; & nous apprenons récemment d'un voyageur qui a examiné l'Olympe avec attention,

qu'il y a plusieurs pointes des Alpes qui le surpassent en hauteur. Ainsi on a toujours crû, & l'on croit encore que le roi-telet est le plus petit des oiseaux; mais les découvertes de l'Amerique en ont fait voir un beaucoup plus petit, & qui n'est pas plus gros qu'un cerf volant.

Et comme il est difficile de prononcer sur le plus grand & le plus petit dans les choses visibles, il l'est de même d'entendre ces deux extrêmes dans les choses invisibles; ainsi n'est-il pas aisé de concevoir ce que c'est que la matiere premiere, & les relations de ce qui confine au néant; mais il est veritablement impossible de comprendre ce que c'est que Dieu qui est tout en toutes choses. Car à mesure que les êtres montent vers la perfection, & s'approchent de la divinité, ou qu'elles descendent vers l'imperfection, & s'approchent du néant, elles ne tombent sous nos sens que d'une maniere imparfaite; comme si les uns étoient trop foibles pour nos conceptions; ou que nos conceptions fussent trop foibles pour les autres.

3^o Les opinions sont aussi partagées sur les débordemens du Nil. On soutient sans fondement legitime que ce débordement annuel lui est particulier, & le contraire est prouvé par ce qui arrive à d'autres rivières de l'Afrique même. Le Niger, & le

Zain se débordent aussi vers la même saison, aussi bien que les rivières de la *Suana*, & du saint Esprit qui sont au delà des montagnes de la lune. Le débordement lui est encore commun avec quelques rivières de l'Europe & de l'Asie, comme celle de *Menan* aux Indes, le *Drina* en Livonie, au rapport de *Botero*; & le *Jourdain* dans la Palestine; car l'écriture dit que le *Jourdain* se déborde au tems des moissons. Les effets à la vérité en sont partout surprenans; mais on en connoit mieux les causes sur les lieux où à la source même. Plusieurs ont fait tous leurs efforts pour découvrir celle du Nil, & quelques-uns désespérant d'y réussir se sont bornés à dire que c'étoit une providence de Dieu qui par des moyens obscurs a mené toutes choses à leur fin. D'autres ont pénétré la vérité par rapport à ces débordemens, & l'on peut s'en tenir à ce que disent *Diodore*, *Senèque*, *Strabon* &c. qu'ils étoient causés par les pluies abondantes qui tomboient dans l'*Ethiopie*, & qui prenoient leur cours vers la source de cette rivière; car les inondations du Nil arrivent dans le tems que les éthiopiens ont l'hiver; & quoiqu'il n'y soit point absolument froid, parce que le soleil n'est pas plus éloigné d'eux dans le signe du cancer, qu'il l'est de nous dans le signe du taureau, ils ont pourtant une saison,

faison , où l'ardeur du soleil est si tempérée qu'elle suffit à élever des vapeurs qui produisent dans la suite des pluies abondantes. Cette idée des anciens est confirmée par Francisque Alvarez qui a demeuré long-tems en Ethiopie , & qui dans la description qu'il nous en a laissée assure que depuis le 15. juin jusqu'au mois de septembre il ne cessoit d'y pleuvoir ; & par Antoine Ferdinand qui dans une lettre écrite de ce même pays & citée par *Codignus*, dit que pendant l'hiver il ne s'y passoit aucun jour sans pluie.

D'ailleurs il est très ordinaire de changer une qualité remarquable dans une qualité singulière , & de croire parce qu'elle nous semble merveilleuse qu'elle ne se trouve point en d'autres sujets. C'est ainsi qu'en général on croit que l'Irlande jouit du privilège singulier de ne renfermer en son sein aucune sorte de bêtes venimeuses ; mais on sçait que la même chose a été dite de l'île de Crete à qui les anciens accordoient encore le privilège d'avoir donné naissance à Jupiter ; aussi bien que de la petite île *Evisa* près de Majorque dans la Méditerranée. Les voisins du mont Etna n'imaginent pas qu'il y ait d'autres montagnes qui vomissent des flammes ; mais les navigateurs nous ont appris qu'il y a un pareil volcan en Islande , un autre plus

remarquable à Tenerif, & plusieurs encore ailleurs. On a crû de même qu'il n'y avoit des crocodiles que dans le Nil; Alexandre étoit si prévenu de cette idée, que quand il en vit dans le Gange, il crut avoir trouvé la source du Nil; mais les modernes nous ont appris qu'il y en a non seulement dans l'Afrique, mais encore dans l'Asie, & en plusieurs fleuves de l'Amerique.

On soutient encore communément que le Nil ne commence jamais à se déborder que le 17. du mois de juin; on auroit été plus dans le vrai, si l'on ne s'étoit point fixé à ce jour particulier. Car Herodote, Diodore & Seneque, disent seulement que c'est vers le tems où le soleil entre dans le signe du cancer. De même quand Hippocrate dit : *Sub cane & ante canem difficiles sunt purgationes*, il comprend un certain nombre de jours. Car par la constellation du chien il n'entend pas seulement le jour de son lever, mais plusieurs après, & dix jours auparavant. Ainsi Aristote s'exprime avec prudence, lorsqu'en parlant des propriétés des animaux, il se sert de ces équivalens, *circa & magna ex parte*. Et Scaliger dans cet endroit que Théodore a rendu de la sorte : *Coeunt rhynni & scombri mense februario post idus, pariunt junio ante nonas*, Scaliger, dis-je, au lieu d'*ante nonas* met *junii initio*, parce que cette expression comprend plu-

seurs jours. En quoi il use de plus de circonspection que Théodore, car en disant *ante nonas*, il ne parle que d'un jour, sçavoir les calendes; car dans le calendrier romain le second jour du mois est le quatrième des nones. D'ailleurs si le jour du débordement étoit fixe, comment S. Athanase auroit-il pû nous dire dans la vie de S. Antoine que le diable se fit admirer par la prédiction qu'il fit, après avoir apperçû les pluyes qui tomboient en Ethiopie, du jour précis du débordement? & que deviendroient l'expérience qui se fait encore en Egypte sur le sable qui s'amasse aux bords du Nil, & par le poids duquel on juge de la grandeur du débordement.

Enfin la raison ne permet pas de déduire des effets fixes & certains de causes incertaines & variables; telles sont les causes de ce débordement qui ne peuvent être régulières, & dont par conséquent les effets ne sçauroient être prédits; car ils dépendent des pluyes de l'Ethiopie, & ces pluyes doivent leur origine à des exhalaisons qui sont contingentes. De là vient qu'il y a eu des années où le Nil n'a point débordé, comme le pensent quelques auteurs des années stériles sous Pharaon, & comme Seneque & d'autres le rapportent de l'onzième année de Cléopatre. Il s'est même passé jusqu'à neuf ans de suite sans débordement.

dement, ainsi que nous l'apprend Callisthene. On a remarqué aussi des années où il retardoit beaucoup, comme il arriva, au rapport de Sozomene & de Nicephore sous l'empire de Théodose; ce qui pensa occasionner une révolte parmi le peuple, parce qu'on lui refusa la permission de sacrifier au Nil comme avoient fait leurs ancêtres au tems du paganisme.

C'est encore s'exposer à l'erreur, que de vouloir assigner le terme de certaines choses. On lit en bien des auteurs, & l'on veut nous persuader que les hommes sont habiles à la génération dès leur 14 année; mais il est bien plus sage de dire avec Aristote, *bis septem annis exactis magna ex parte*. On dit encore que les chiens ne voyent point durant les neuf premiers jours, mais qu'alors ils commencent à ouvrir les yeux; au lieu que nous avons prouvé ailleurs que leurs paupieres ne commencent pour l'ordinaire à s'ouvrir que le 12, & quelquefois le 14^e jour. On commet la même faute en des choses qui dépendent moins du hazard, & surtout dans la mesure du tems. Car tandis que nous ne donnons à l'année solaire que 365 jours, les astronomes y trouvent six heures de plus qui font le quart d'un jour; ainsi dans un jour que nous faisons consister en 24 heures, ou dans une révolution du soleil, nous devons à la rigueur

Compter le tems que le soleil employe à tourner sur lui-même d'orient en occident, ce qui fait qu'en un jour il ne décrit pas un cercle parfait.

4° C'est un fait avancé par plusieurs écrivains, & qui est communément reçu, qu'il ne tombe jamais de pluye en Egypte, & que le Nil y supplée par ses débordemens; mais il est encore besoin de correctif ici; il faudroit dire que les pluies n'y sont pas frequentes en été, & qu'elles y sont très rares en hiver. Mais nous sçavons par le témoignage de plusieurs, & surtout par un témoin oculaire, bien digne de foi, M. le chevalier Baronnet qu'il y en tombe quelquefois de très grosse, & qu'il plut il n'y a pas long-tems plusieurs jours de suite au grand Caire. Prosper Alpinus qui a fait un long séjour en Egypte, & qui nous a laissé une histoire très exacte de la medecine pratique de ce pays-là, atteste la même chose par rapport à d'autres endroits de la même region. *Cyri raro decidunt pluvia, Alexandria, Pelusique, & in omnibus locis mari adjacentibus pluit longissime & saepe*; c'est à dire qu'il pleut rarement au grand Caire, mais qu'à Alexandrie, à Damiette, & aux autres endroits qui sont voisins de la mer, il y pleut beaucoup & souvent. On peut encore ajouter à ces témoignages, le témoignage plus récent du sçavant M.

Greaves , dans l'exacte description qu'il nous a donnée des pyramides.

D'ailleurs , Dieu menace l'Egypte d'une pluye de grêle si grosse que depuis la fondation de sa monarchie elle n'en a point vû de semblable ; or la menace ne tombant que sur des circonstances nouvelles, n'est-ce pas insinuer que l'Egypte avoit déjà vû de la pluye moins grosse ? Et le même Prosper que nous avons déjà cité dit : *rarissime nix, granda &c*, que la neige & la grêle y tombent rarement ; d'où il suit au moins qu'il y en tombe quelquefois.

Il faudroit pour éviter l'erreur , quand il s'agit de limiter le tems , employer suivant les occasions ces mots , toujours , la plupart du tems , souvent ; jamais quelquefois , rarement : au lieu que l'on se sert presqu'indistinctement de la plupart de ces termes. On dit par exemple que le soleil luit tous les jours à Rhodes , parce qu'il est rare qu'il n'y luisse pas. On dit que le cameleon vit de l'air ; au lieu de dire qu'il mange rarement , car plusieurs ont vû ces animaux manger des mouches. On dit encore que les enfans de huit mois ne vivent pas , au lieu de dire qu'ils vivent rarement ; & s'il faut croire ce que dit Aristote des égyptiens , cela n'est vrai ni pour tous les tems , ni pour tous les lieux.

On croit enfin communément que plu-

seurs princes ont entrepris de couper l'isthme , ou la langue de terre qui sépare la Méditerranée du golphe Arabe ; mais il n'est pas aisé de déterminer l'endroit où l'on avoit entrepris de le couper. Il y en a beaucoup qui assurent que le but n'étoit pas de joindre ces deux mers , mais de faire un canal de communication entre la mer rouge & le Nil , comme on en voit encore des vestiges. Le projet fut commencé par Sésostris , continué par Darius , & abandonné par tous deux , parce qu'ils craignirent de submerger le pays , mais il fut en quelque manière exécuté par Ptolémée Philadelphe. Et c'est par ce canal que le grand seigneur fait passer ses galères du Nil dans la mer rouge. Il les fait remonter jusqu'au Caire où on les démonte , & d'où on les transporte sur des chameaux , après quoi on les rassemble au port de Sués ; & c'est ainsi qu'il a exécuté le projet que fit Cléopâtre après la bataille d'Actium.

Le proverbe *percer l'isthme* ne doit donc pas son origine à cette entreprise ; il la doit , selon Erasme , à plusieurs autres , comme à celle des égyptiens , & principalement à celle de l'isthme de Corinthe que plusieurs empereurs tenterent inutilement de percer. Les égyptiens abandonnerent leur projet sur l'ordre d'Apollon qui leur déclara que si les dieux avoient approuvé

un semblable dessein, il en auroit lui-même fait une île dès le commencement. Mais une pareille raison ne seroit pas goûtée de ces genies entreprenans qui s'évertuent pour procurer aux hommes des avantages que la nature leur a refusés ; & les mauvais succès de quelques-uns n'effrayent pas ceux qui sçavent que plusieurs îles ont été faites par la main des hommes ; que la mer a d'elle-même percé quelques langues de terre. Et si la politique des princes ne s'y opposoit pas , de quelle utilité ne seroit-il point de percer l'isthme de Panama à Porto Bello dans l'Amerique ? comme il n'est que de peu de lieues, l'exécution seroit facile , & l'on ouvriroit aux navigateurs un chemin bien plus court pour aller aux Indes & à la Chine.

CHAPITRE IX.

De la mer Rouge.

IL y a divers sentimens par rapport à la mer Erythrée , ou la mer Rouge. La plupart s'imaginent que ses eaux sont en effet rouges , & que c'est ce qui lui a donné son nom. D'autres aussi peu fondés croient qu'elle n'a aucune rougeur , & vont chercher ailleurs des raisons de sa dénomination. Mais pour en donner une idée juste, il est bon d'avertir qu'indépendamment de

populaires. Liv. VI. Chap. IX. 201
sa couleur, elle se nomme aussi le golphe
Arabique. Les hébreux qui devoient la
connoître l'appellent Zuph, c'est à dire
mer des roseaux, parce qu'ils y en trou-
verent, lorsqu'ils la passerent miraculeu-
sement. Les turcs qui en sont aujourd'hui
les maîtres, ne la connoissent que sous le
nom de golphe de la Mecque.

Les anciens veulent tous que ce soit le
roi Erythrus qui lui ait donné son nom,
& non pas sa couleur rouge qu'ils nient
formellement : *ab Erythro rege inditum est*
nomen, propter quod ignari rubere aquas credunt,
dit Quint-Curce. Philostrate & Sabellicus
auteurs plus moderne s'expriment en termes
également précis : *stulte persuasum est vulgo*
rubras alicubi esse maris aquas, quin ab Erythro
rege nomen pelago inditum. Pline, Solin, Dion
Cassius sont du même sentiment; quoiqu'ils
ne soutiennent pas que la mer Erithrée n'ait
absolument aucune rougeur, ils en tirent
aussi l'étymologie du roi Erythrus.

D'autres ont peut-être eu la même idée ;
lorsqu'ils ont substitué au nom du roi Ery-
thrus, celui d'Esau, ou d'Edom, parce
qu'Esau s'étoit établi sur les côtes de
cette mer. Or il faut observer qu'Edom &
Erythrus sont une même personne, & que
la mer rouge, ou la mer d'Idumée n'est
que la même mer. Et la posterité d'Edom
s'étant retirée vers la mer Méditerranée,

on les appella dans le vieil langage des grecs *pheniciens*, ou hommes rouges, comme une de leurs colonies qui se fixa ensuite dans une île près des côtes d'Espagne, fut nommée par les grecs *Erithra* selon Strabon & Solin.

Il y en a beaucoup qui sans s'arrêter à l'étymologie croient que cette mer est véritablement rouge, & qu'elle tire cette couleur de son lit, & des eaux qui s'y déchargent. Tels sont ceux d'entre les chrétiens qui concevant que le passage des enfans d'Israel par la mer rouge, a été un type du baptême, selon cette expression de S. Paul: *tous furent baptisés en Moyse dans la nuée, & dans la mer*, se sont imaginé que le type répondroit mieux au sang de J. C. s'il étoit d'une couleur convenable au mystère. En quoi ils ont suivi S. Augustin qui dit: *Significat mare illud rubrum baptismum Christi, unde nobis baptismus Christi, nisi sanguine Christi consecratus?*

Mais plusieurs modernes en ont appelé au témoignage des sens, & ont enfin décidé que la mer Erythrée avoit une couleur rouge, mais non pas telle qu'on l'entend ordinairement. Walter Raleigh, fait consister cette rougeur dans la réflexion qu'elle reçoit de quelques îles rougeâtres, & dans la couleur de son propre fonds, où il croît beaucoup de corail, & d'où

l'on en apporte une grande quantité en Europe. Albuquerque, Etienne de Gama, & Jean de Bairros, selon Ferdinand de Cordoue, attribuent cette rougeur à la couleur du sable, & de la terre argilleuse du fonds. Comme cette mer n'est pas fort profonde, on remarque lorsque le soleil luit, & qu'elle est agitée, une couleur rougeâtre sur la superficie; mais on s'assure que la rougeur n'est qu'apparente, si l'on puise de cette eau aux endroits où elle paroît le plus rouge; alors on verra qu'elle ne l'est pas plus que celle des autres mers. Il y a même des endroits où elle paroît très verte, comme en d'autres endroits elle paroît d'une autre couleur, suivant celle de son fonds. Et c'est en ce sens que l'on peut ajouter foi à Philostrate, lorsqu'il dit que cette mer est bleue, ou à Bellon, lorsqu'il nie sa rougeur, parcequ'il ne la remarqua point à Sués; ou à Corsalius, parce qu'il ne l'apperçut point à son embouchure.

Il est à propos maintenant d'instruire le lecteur d'une chose que la plupart des auteurs ont négligée, & qui n'a peut-être été sçue que d'un petit nombre, c'est qu'il y a une autre mer rouge nommée ainsi pour des raisons différentes, c'est le golphe de Perse, ou la baye qui sépare la Perse d'avec l'Arabie, suivant la des-

cription de Pline : *mare rubrum in duos dividitur sinus, is qui ab oriente est Persicus appellatur*; ou celle-ci de Solin *qui ab oriente est, Persicus appellatur; ex adverso unde Arabia est, arabicus*. Il n'y a donc point d'absurdité à ce que dit Strabon, que le Tigre & l'Euphrate tombent dans la mer rouge. Et Ferdinand de Cordoue a raison de justifier cette expression de Seneque son compatriote :

Et qui renatum prorsus excipiens diem

Tepidum rubenti Tigrin immiscet freto.

Et non seulement le golphe Persique a porté le même nom que le golphe Arabe, mais ce qui aide à les confondre, c'est qu'il a de même pris son nom du roi Erythrus qu'on a crû enseveli dans une île de ce golphe, comme le rapportent *Dionysius Afer*, Quint-Curce, & Suidas, qui ajoutent que ce fut près de la Carmanie qui confine au golphe Persique. Et si son tombeau fut vû par Néarque, il est moins probable que ce soit dans le golphe arabe; car nous sçavons que Néarque vint de l'Indus trouver Alexandre à Babylone quelques jours avant sa mort. Or Babylone étoit située sur l'Euphrate qui se décharge dans le golphe Persique. Quoique la version latine de Strabon dise que Néarque souffrit beaucoup dans le golphe

Arabique, l'original grec porte au contraire, *Κολλπος Περσικος*, le golphe Persique.

Nous dirons en finissant ce chapitre, qu'il est probable que le roi Erythrus a donné son nom au golphe Arabique; qu'il est moins probable que les deux golphes aient tiré leur nom d'une même personne; que l'on assure sans fondement que les eaux de l'un ou de l'autre sont rouges; mais qu'il faut convenir aussi qu'elles ont une rougeur apparente: ce qui suffit pour fonder l'allegorie des chrétiens. C'est en ce sens à peu près que l'on peut donner le nom de mer noire au pont Euxin, celui de *Xante*, à la rivière jaune de Phrygie; & celui de *Mar Vermeio*, à la mer rouge de l'Amerique.

CHAPITRE X.

De la noirceur des Nègres.

C E n'est pas seulement dans l'économie générale de la nature que les choses les plus sensibles sont une sorte d'énigme pour nous; il en est de même des objets particuliers, & sur lesquels nous assurons que les sens ne peuvent nous tromper. Cela est incontestable des couleurs en général sous quelque une desquelles tous les objets se manifestent à nos yeux, & dont la nature & les causes sont ignorées. Les uns attribuent les couleurs au mélange des

élémens ; les autres aux differents degrés d'opacité : ces réflexions nous laissent dans l'obscurité à cet égard. Les chymistes ont sagement réduit leurs causes au sel , au soufre , & au mercure , & s'ils avoient aussi bien prouvé ces principes dans les couleurs , qu'ils les ont prouvés par rapport aux objets du goût & de l'odorat , nous leur serions plus redevables. Car tandis qu'ils établissent le sel principe du goût , & le soufre principe de l'odeur , ils ne conviennent point entr'eux sur le principe des couleurs , les uns voulant que ce soit le sel ; d'autres le soufre , & d'autres enfin le mercure. Il n'y a cependant point ici de contradiction absolue ; le soufre paroît à la vérité avoir la meilleure part aux couleurs , mais le sel y influe beaucoup aussi ; car outre le sel fixe & terrestre , il y a dans les corps naturels un sel de nître qui a beaucoup de rapport au soufre , & un sel volatile ou armoniac qui a du rapport au mercure. C'est par le moyen de ces sels que les couleurs se diversifient , & reçoivent differens degrés de lumiere ou d'obscurité &c.

Puisque les notions des couleurs en général sont si imparfaites , celle des couleurs particulieres le seront davantage ; comme elles sont éloignées de la simplicité de leurs principes , elles demandent

chacune des recherches plus composées, & plus de pénétration pour en découvrir l'essence. Et quand on comprendroit la cause des couleurs en général, on ne seroit guere plus en état d'expliquer pourquoi l'herbe est verte ? pourquoi l'ail & les porreaux ont la racine blanche, les feuilles d'un verd foncé, & la graine noire ? pourquoi la rhubarbe dont la racine est jaune pousse des fleurs de couleur de pourpre ? pourquoi les plantes laiteuses, dont le suc est partout laiteux produisent des fleurs bleues & jaunes ? & pour ne pas s'arrêter à ce que l'on pourroit croire avoir reçu dès le commencement cette détermination, pourquoi la merveille du Perou pousse des fleurs de différentes couleurs, non d'une maniere uniforme & constante, mais d'une façon qui varie tous les jours. Pourquoi une tulipe d'une seule couleur, en produit de plusieurs couleurs, & de presque toutes, mais non pas de bleues. Enfin pourquoi une grande partie du genre humain a été noire dès le commencement, & retient cette couleur. Ici la cause n'est pas moins obscure que les effets, & par conséquent j'ouvre un vaste champ à la dispute. On assigne d'ordinaire deux causes principales de cette noirceur, l'ardeur du soleil ou la malédiction divine sur Cham & sa posterité ; mais ces raisons ne satisferont point les personnes

qui se donnent la peine d'examiner.

Les anciens qui dans les choses obscures recouroient toujours à la nature, comme il paroît par un discours de Strabon sur cet article, ont généralement reçu la première de ces causes. C'est apparemment ce qu'Aristote avoit en vue, lorsqu'il demandoit dans un de ses problèmes, pourquoi le soleil noircit les hommes, tandis que le feu ne les noircit pas. Pourquoi le même air noircit la peau, & blanchit la cire. Le nom même d'*athiope* que l'on donne à la nation des nègres la plus puissante, ne signifie autre chose que des hommes d'un teint brûlé & noir. La fable qui attribue la couleur des nègres à la chute de Phaeton, & à l'incendie générale dont elle fut suivie, prouve aussi l'ancienneté de cette opinion. Cependant nous apprenons de Strabon qu'Aristobule très ancien géographe la rejetta. Ortelius & d'autres modernes l'ont regardée comme douteuse; mais je ne sçai personne qui l'ait approfondie. C'est ce que je vais essayer de faire, en mettant dans leur jour les raisons qu'il y a de douter.

1^o Plusieurs des partisans de cette opinion la détruisent tacitement; en effet quand ils font de la rivière de Senaga une espèce de ligne qui sépare les maures noirs d'avec ceux qui ne sont que jaunâtres, par là

là même ils attribuent quelque raison de cette différence à l'air, au terrain, & à la rivière.

2° Si nous voulons que ce soit le soleil qui produise cet effet, ou qu'il y contribue beaucoup, ce que nous ne nions pas absolument, pourquoi ne le remarque-t-on pas dans les animaux qui croissent dans le même climat ? pourquoi si la chaleur du climat noircit les hommes, les lions, les éléphants, les chameaux, les cygnes, les tigres, les autruches conservent-ils leur couleur, après même qu'ils ont passé deux étés en Ethiopie ? puisqu'ils participent aux mêmes influences du soleil que les hommes, ils devroient participer aux mêmes effets. Car aux climats froids non seulement les hommes sont blonds & blancs, mais il y a plusieurs animaux qui vivant en plein air perdent leur couleur naturelle, & deviennent blancs, de noirs, bruns, ou roux qu'ils étoient. Olaus Magnus nous apprend que les renards blanchissent après l'équinoxe de l'automne, & Michovius que les lièvres & les perdrix blanchissent en hiver : ainsi le proverbe d'un *corbeau blanc*. n'a point lieu dans les climats septentrionaux.

3° Si la chaleur du soleil, & l'intempérie du climat produisoient seules cette couleur, il est certain que le changement

de climat causeroit un changement sensible & presque total, ce qui pourtant est démontré faux par l'expérience. Car bien que l'on transporte des négres en des climats froids, ils conservent pourtant leur couleur, & cette couleur se perpetue, & ne s'altère en rien dans leurs enfans, à moins qu'ils ne se mêlent avec des blanches, & même en ce cas ils n'ont qu'un moindre degré de noirceur. Ce que je dis est très connu dans les états du grand seigneur. Mais on n'en reconnoît mieux la vérité parmi ces maures qui furent transportés il y a plus de cent ans au Bresil, & dont la posterité est toujours la même pour la couleur. De même que l'on transporte des blancs en des climats chauds, ils conserveront à peu près leur blancheur, comme on l'a remarqué de plusieurs européens transportés au pays des négres, & comme le rapporte Edouard Lopez des colonies espagnoles, lesquelles ont conservé sur les côtes d'Afrique leur teint naturel.

4° Si la chaleur du soleil étoit l'unique cause de la noirceur des éthiopiens ou des négres, il suivroit de là que tous ceux qui habitent dans la même latitude, qui sont également proches du soleil, dont les jours sont égaux, & sur qui les rayons du soleil tombent de la même manière, devroient

être de la même couleur, ce qui n'est pas. Car il y a des peuples en Asie comme ceux de Cambaye & de l'île de Java qui sont au même degré de latitude, & qui ont un teint différent. Et voilà ce qui a fait croire à plusieurs que tous les noirs sont originaires d'Afrique, & que les noirs qui sont maintenant en Asie, comme ceux de Madagascar & des îles voisines sont des peuplades des noirs d'Afrique. Les américains ne sont noirs ni au deux tropiques ni aux environs, ni ceux qui habitent la partie meridionale du Bresil, du Chili, & du Perou, ni ceux qui habitent la partie opposée, comme S. Domingue, *Castilio*, Nicaragua. Quoiqu'il y ait en toutes ces regions beaucoup de noirs, on sçait qu'ils n'en sont point originaires, & qu'ils y ont été transportés depuis la découverte de l'Amerique.

5° Nous ne pouvons assurer que ce teint soit particulier aux nations qui sont les plus voisines du soleil; car dans l'Afrique même il y a des noirs sous le tropique meridional, mais sous, ou près le tropique septentrional, les peuples n'ont pas tous la même couleur. Les peuples de *Gualata*, les *agades*, les *garamantes* &c. qui sont tous sous le tropique septentrional ne sont pas des négres. Mais de l'autre côté vers le cap Negro, *Cefala*, & Madagascar, ils sont d'un noir de jais.

Si nous disons que le soleil est plus ardent sous le tropique meridional, parce que le perigée se trouve au signe du capricorne, & qu'ainsi le soleil approche plus de ces terres, nous ne résoudrons point la difficulté. Et si l'on vouloit conclure que le soleil a un pouvoir superieur à cause de sa proximité de la terre; nous concluons que sa vertu doit plus se faire sentir dans l'hémisphere septentrional, & dans son apogée, parce que son mouvement est moins prompt, & sa révolution plus longue. En effet, quoiqu'il achève sa révolution dans l'espace de 365 jours, quelques heures, & quelques minutes, son mouvement est pourtant inégal à cause de son excentricité, & son cours est plus long dans l'hémisphere septentrional, que dans l'hémisphere meridional; car il parcourt celui-ci en 176 jours, au lieu qu'il en met 187 à parcourir celui-là, ce qui fait onze jours de difference. Aussi le plus grand jour pour les terres septentrionales, lequel est en cancer, est plus long que le plus grand jour des terres meridionales, lequel est en capricorne. D'ailleurs nous ne pourrions conclure tout au plus qu'une égalité de chaleur dans les deux tropiques, mais non pas une égalité d'effets sur d'autres choses également soumises à son pouvoir. Car il approche également des américains; sans

qu'ils ressentent les mêmes effets. Rejetter cette difference sur la canicule, c'est ne rien avancer ; car les mêmes raisons demanderoient qu'elle influât également sur l'Afrique, & sur l'Asie. Et quoiqu'elle ne soit verticale à aucune partie de l'Asie, & qu'elle ne fasse que cotoyer la terre inconnue, elle n'en est pas moins verticale en passant sur le Perou & sur le Bresil.

6° Une chose remarquable, est que bien au delà du tropique meridional, au cap de bonne esperance qui est au 36 degré de latitude, où les chaleurs doivent être tempérées, les peuples y sont noirs : au lieu qu'en Amerique, & au même degré de latitude septentrionale ils sont blancs, & qu'en Europe ceux de Candie, de Sicile, & de quelques provinces d'Espagne sont au plus olivâtres.

7° On se persuade enfin qu'il n'y a point de peuple qui soit plus brûlé par le soleil que les africains, à cause de la secheresse de la terre, & de la rareté des eaux ; mais nous allons montrer l'insuffisance de cette raison. Et d'abord, les régions occupées par les négres ne sont pas si dépourvues d'eau qu'on le dit. Car au delà des montagnes de la lune dans le Zanguebar on trouve les grandes rivières de *Suama*, & de *Spirito santo*, & au deça le Zaire, le Nil, & le Niger qui rafraîchissent l'air par leur

exhalaisons, & humectent les terres par leurs débordemens annuels. D'ailleurs dans cette partie de l'Afrique laquelle est située entre les deux tropiques, sans rivières, sans débordemens, & qui n'est qu'une mer de sable; dans cette région si aride, que les voyageurs sont obligés de faire porter sur des chameaux leur provision d'eau, parce qu'ils seroient souvent plusieurs jours sans en trouver, dans la Libye enfin les peuples ne sont pas noirs; & Ptolomée les nomme *leuco-athiopes*, ou les maures pâles & olivâtres.

Il est vraisemblable que cette opinion vient de ce que l'on a observé que la chaleur, le feu, la fumée produisent communément une noirceur sensible. C'est pour cela que les anciens regardoient la zone torride comme inhabitable, & croyoient par conséquent que les peuples qui en sont voisins ne pouvoient manquer d'être noirs. Mais la géographie moderne a fait voir combien ils se trompoient sur cet article, puisque là même, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il y a des peuples qui ne sont pas tout-à-fait noirs. J'ajoute qu'il est douteux que le soleil puisse produire cet effet; il peut bien obscurcir la couleur des êtres vivans; ou noircir les chairs mortes; mais il n'est pas également décidé qu'il puisse noircir des êtres dont les parties sont

populaires. Liv. VI. Ch. X. 215
successives, & dans un changement continu.

Ce n'est donc point le soleil qui produit cette couleur, du moins je croi l'avoir rendu probable; mais quand ces peuples ont-ils commencé d'être noirs, c'est encore une énigme, & il y auroit de la présomption à vouloir fixer une pareille époque. Mais puisque nous en ignorons la cause physique, essayons d'en assigner qui soient vraisemblables. Examinons d'abord si la boisson de certaines eaux n'auroit point pû produire cet effet. Nous trouvons des exemples semblables dans Aristote, dans Strabon, dans Pline. Telles étoient deux fontaines de la Béotie, dont l'une blanchissoit les moutons, & l'autre les noircissoit; telle étoit encore l'eau de Siberis qui rendoit noirs les bœufs, & les hommes même, dont elle noircissoit & la peau, & les cheveux. Voilà du moins quelle fut l'idée d'Aristobule, qui ne pouvant comprendre que le soleil peut produire l'effet dont nous recherchons la cause, aimoit mieux l'attribuer aux eaux.

2^o On pourroit aussi concevoir que cela se fit au commencement de la même manière que les moutons de Jacob prirent différentes couleurs, c'est à dire par le pouvoir de l'imagination. Car on rapporte plusieurs faits semblables, qui ne peuvent

être révoqués en doute. Hippocrate fait mention d'un homme qui ayant attentivement regardé un tableau, engendra un nègre. Heliodore parle d'une reine maure qui pour avoir considéré un tableau qui représentoit Andromede conçut & mit au monde un enfant blanc. On pourroit donc rapporter l'origine de cette noirceur à une cause semblable ; en sorte que l'imagination ayant d'abord influé sur la semence, & trouvant dans le climat une disposition favorable, l'effet fut perpétué. C'est ainsi que Plotin explique l'origine des paons blancs, & que plusieurs attribuent à l'abondance des neiges qui tombent dans les régions septentrionales, & qui y durent long-tems la blancheur des faucons, des vautours, & d'autres animaux. Et S. Augustin va jusqu'à croire que Satan employa cette mécanique pour faire que les égyptiens eussent toujours un bœuf blanc, qu'ils adorassent sous le nom d'Apis.

3^o Cette noirceur pourroit avoir les mêmes principes que ceux à qui nous voyons produire certaines jaunisses ; en sorte que ces principes se trouvant combinés avec d'autres causes de même nature ils auroient produit comme par degrés cette noirceur qui n'avoit eu que de foibles commencemens. Ce qui rend ceci plus vraisemblable, est que pareille chose est
arrivée

arrivée en des organes entiers, & que cette alteration a passé aux descendans, & s'est même augmentée de génération en génération. Telle fut l'origine des *macrocephales*, ou des hommes à longue tête, dont Hippocrate parle en ces termes : *Cum primum editus est infans caput ejus tenellum manibus effingunt, & in longitudineadolescere cogunt; hoc institutum primum hujusmodi naturæ dedit vitium, successu verò temporis in naturam abiit, ut proinde instituto nihil amplius opus esset; semen enim genitale ex omnibus corporis partibus provenit, ex sanis quidem sanum, ex morbofis morbosum. Si igitur ex calvis calvi, ex cecis caci, & ex distortis ut plurimum distorti gignuntur, eademquæ in cæteris formis valet ratio, quid prohibet cur non ex macrocephalis macrocephali gignantur.* C'est ainsi qu'au rapport d'Aristote les cerfs d'*Arginuse* avoient les oreilles fendues, parce qu'on les avoit auparavant fendues à quelques-uns. C'est ainsi que les chinois ont les pieds petits; la plupart des nègres des nés plats, & de grosses lèvres; & que plusieurs espagnols descendus des maures de Barbarie, quoiqu'ils se soient souvent mêlés depuis avec d'autres races, sont encore plus ou moins camus.

Ceux que nous appellons bohêmes se noircissent en se frottant avec du lard & des huiles, & s'exposant ensuite au soleil. On a remarqué que les maures de la Guinée

s'humectent souvent la peau avec des substances grasses & huileuses , pour diminuer la démangeaison que la secheresse causée par l'ardeur du soleil , leur feroit souffrir autrement. Ne se pourroit-il pas que cet usage eût contribué à leur noirceur , & qu'ensuite elle leur fût devenue naturelle ?

Enfin , si l'on vouloit absolument que nous expliquassions comment & en quel tems cette partie de la posterité d'Adam a commencé de prendre cette couleur noire , nous répondrions qu'elle devint noire de la même maniere que certaine espece de renards , d'écureuils , de lions , tels qu'on en voit des especes entieres dans plusieurs régions , devinrent noirs eux-mêmes : que certaines perdrix commencèrent à avoir le bec & les pattes rouges ; changemens qui paroissent devoir subsister , quelque en ait été l'origine. Si l'on nous pressoit encore pour expliquer la maniere de ces changemens , nous avouerions que dans les faits d'une grande antiquité , il est impossible de rien statuer , à moins qu'ils n'aient été soigneusement détaillés dès le commencement. De même si l'on demandoit comment les animaux furent dispersés dans les différentes parties de la terre après le deluge , & comment ils avoient été rassemblés dans l'arche , la réponse ne seroit cer-

tainement pas aisée, & l'on auroit de la peine à faire comprendre comment plusieurs especes d'animaux se sont trouvés dès le commencement en des îles, & principalement dans l'Amerique; ce seroit en vain que l'on auroit recours à la philosophie pour expliquer comment les maux vene-riens y ont commencé, puisque l'histoire garde sur cet article un silence profond. Je sçai que lon attribue l'origine de ce mal à l'usage où étoient les americains de manger des hommes; mais si nous en croyons Ptolomée, Strabon, Pline, il y a eu des cannibales dans les trois autres parties du monde. Et si Moyse ne nous avoit pas instruits sur ce qui regarde la confusion des langues, s'il ne nous avoit appris nettement qu'elle commença au tems de la construction de Babel, les disputes n'auroient jamais fini sur cette matiere, & peut-être auroit-il fallu attendre le retour du prophete Elie pour avoir sur cela des éclaircissements.

Que si l'on insiste davantage, je demande à mon tour pourquoi les chameaux de la Bactriane ont deux bossés sur le dos, tandis que suivant la relation de tous les voyageurs ceux de l'Arabie n'en ont qu'une? comment & quand les bœufs de certains pays ont commencé & continuent d'être bossus? d'où est venue la prodigieuse dif-

ference des chiens , dans leur forme , dans leur couleur , dans leur nature ? pourquoi il s'en trouve en certains pays , lesquels n'ont point de poil , tandis que d'autres en ont une grande quantité ? pourquoi les lievres des Indes ont de longues queues , tandis qu'ailleurs ils n'en ont presque point ? pourquoi dans l'Illyrie les cochons , au témoignage d'Aristote , n'ont point les pieds fendus comme dans les autres régions , & suivant la description qu'en fait Dieu lui-même ? ce qui doit beaucoup surprendre ceux qui reconnoissent qu'il n'y avoit dans l'arche qu'une seule paire d'animaux impurs ; car ils sont forcés de recourir ici à des causes inconnues.

Mais de quelque maniere que cette couleur ait commencé , il est évident qu'elle se perpetue par la génération ; & que la noirceur de la peau opere de génération en génération comme un principe seminal : en sorte que les étrangers ne prennent point la couleur dont il est question , en demeurant dans le pays des négres , & que ceux-ci ne la perdent point en des terres étrangères , à moins qu'il n'intervienne un mélange de quelqu'autre nation ; encore ce changement n'arriveroit-il qu'après plusieurs générations. Et , supposé le fait véritable , ceci pourroit être confirmé parce que Magin & beaucoup d'autres rapportent

de l'empereur des abyssins qui étant descendu de Salomon n'a point encore pris la couleur de ses sujets. Mais bien que nous concevions que le principe de la couleur des maures soit seminal, nous ne sommes pourtant pas de l'avis d'Herodote qui croyoit que leur semence étoit noire : Aristote a refuté cette opinion, & les sens en ont confirmé la fausseté. Ce qu'avance ce philosophe est probable, je veux dire que la semence de tous les animaux est blanche; & c'est un fait incontestable par rapport à ceux qui produisent vivans leurs semblables, à ceux encore qui ont des testicules & des vaisseaux où se prépare la semence, car elle y acquiert une blancheur sensible. Ce même fait m'a paru certain aussi par rapport aux poissons, & même à la semence des plantes qui renferment la plûpart, même sous des gousses noires une substance de couleur blanche, comme on le voit dans la graine des oignons, de la pivoine &c. Je ne dirai pas qu'il en soit de même par rapport aux grenouilles & aux écrevisses de mer à longue queue, dont le fray est blanc d'abord, mais se noircit enfin; & qui dans les écrevisses dont il est question répond à la couleur de leurs écailles, & dans les grenouilles, à celle du petit animal qui en sort, & se forme ensuite en grenouille. La même chose peut arriver

à la semence des nègres qui de blanche qu'elle étoit d'abord, peut dans son développement prendre une teinte de noir. Du moins est-il certain que non seulement leurs enfans qui viennent à terme, mais les avortons mêmes sont noirâtres; quoiqu'ils n'aient point encore senti la chaleur, ou aucun des effets du soleil.

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.

IL y a encore une autre opinion généralement reçue sur le chapitre des nègres, c'est que leur couleur est l'effet de la malédiction portée sur Châm leur ancêtre, parce qu'il avoit découvert la nudité de son pere Noé. Mais suivant cette explication, il y auroit bien d'autres peuples noirs que ceux que nous reconnoissons tels; car l'effet de la malédiction n'aura pas dû tomber seulement sur les éthiopiens, & ceux que l'on croit descendus de Chus, il aura dû tomber encore sur les égyptiens, les arabes, les assyriens, les chaldéens, car ces régions furent également peuplées par la posterité de Cham. Et si nous jugeons des voyages & des établissemens de celui-ci par quelques passages de Denys d'Halicarnasse, de Macrobe, de Berosé, de Caton, nous pourrions chercher des noirs jusqu'en

Italie, où pourtant il n'y en eut jamais.

2^o La malédiction dont il s'agit ne fut pas prononcée contre Cham, mais contre Chanaan le plus jeune de ses trois fils ; en voici des preuves. La première est fondée sur la tradition des juifs qui soutiennent que ce fut Chanaan qui découvrit la nudité de Noé, & qui la fit remarquer à Cham. La seconde preuve est que si Cham avoit été maudit, ç'eut été pour le crime d'un seul enveloper dans la même punition toute sa postérité. Cham enfin fut épargné, parce qu'il avoit été beni auparavant. Or si bornant la malédiction au seul Chanaan, nous pensons qu'elle fut accomplie dans ses descendans, nous faisons des sidoniens, & des habitans de la Palestine autant de négres ; car de Chanaan sont sortis les chananéens, les jebusites, les ammonites, les gergazites, & les hivites.

3^o En supposant que la malédiction regarde un des fils de Cham, qui nous déterminera dans le choix des trois ? car leur postérité n'est pas exactement distinguée ; & l'on ne peut assurer duquel sont descendus les éthiopiens. Quoique ceux d'Afrique passent ordinairement pour descendre de Chus fils aîné de Cham, cette opinion n'est pas facile à prouver. Car la terre de Chus que les septante rendent par la terre d'Éthiopie, n'est point une

partie de l'Afrique, ni le pays des nègres, c'est l'Arabie heureuse, & l'Arabie pétrée, où excepté Nimrod & Havilah se fixerent tous les fils de Chus, c'est à dire Saba, & Ramaah, Sabtacha & les fils de Ramaah, de Dan & Sheba, de qui les peuples de ces contrées ont pris le nom, comme on peut le juger parce que disent Pline & Strabon, & le conservent encore à peu de chose près, suivant des relations exactes & fideles. Cette armée d'un million d'hommes que Zaara roi d'Ethiopie mena contre Afa, fut tirée non de l'Ethiopie, ou pays des nègres, mais de l'Arabie, & des colonies de Chus. Car nous lisons qu'Afa poursuivant sa victoire prit sur ce prince infidele la ville de Gerare. Or cette ville n'appartenoit point à l'Ethiopie; elle étoit située entre Cadesh, & Zur, où Abraham avoit demeuré. Ainsi les éthiopiens d'Afrique n'étant vraisemblablement pas sortis de Chus, on pourroit conjecturer qu'ils descendent de Phut, ou de Misraïm, & peut-être de tous les deux. Car Misraïm s'empara de l'Egypte, & des parties orientales de l'Afrique. De Lubim son fils descendirent les libyens, & de ceux-ci peut-être les éthiopiens. Phut occupa la Mauritanie & les parties occidentales de l'Afrique; & c'est peut-être de ceux-là que sortirent les maures occidentaux de Man-

dinge, de Mèleguette, & de Guinée. Mais aucun de ces peuples ne tire son origine de Chanaan sur qui fut portée la malédiction. Car il se renferma dans la terre de Chanaan & dans la Syrie, quoique dans la suite il en sortit des colonies, dont quelques-unes s'établirent sur les côtes d'Afrique, lesquelles avoient été auparavant occupées par leurs aînés.

4^o Pour écarter toute interprétation forcée, il est constant par le texte sacré que la malédiction regarde Chanaan, & l'assujettit à ses freres : *servus servorum erit fratribus suis*. Et cette prédiction eut son accomplissement, lorsque les israelites qui étoient la posterité de Sem conquirent la Palestine. Abraham l'entendit de la sorte, lorsqu'il obligea Eliezer de jurer qu'il ne prendroit point de femme pour son fils Isaac parmi les enfans de Chanaan : & Isaac observa la même chose, lorsqu'il fut question de marier son fils Jacob.

Pour ce qui regarde Cham & ses autres fils, ils ne sentirent point l'effet de la malédiction ; car Nimrod fils de Chus fonda le royaume de Babylone, & érigea la première monarchie ; Mîsraïm & ses fils devinrent de puissans rois en Egypte ; & l'empire des éthiopiens fut encore plus considerable. La malédiction ne tomba pas même sur toute la posterité de Chanaan

en général ; car il paroît que les sidoniens , les arkites , les amathites , les finites , les arvadites en ont été exemts. Mais que de onze fils il n'y en ait eu que cinq qui aient eu part à la malédiction , c'est une sorte de mystere qui ne se peut comprendre , mais qui n'ôte rien à la verité de la prophetie.

Enfin , je ne vois pas que l'on doive regarder la couleur des négres comme un effet de la malédiction , puisqu'eux-mêmes en pensent differemment. Ils sont contens de la nature à cet égard , ils se felicitent de leur couleur , & chés eux le diable , & tous les objets terribles sont blancs. Et si nous examinons serieusement en quoi consiste la beauté , & ce qu'en pensent les esprits judicieux , nous ne croirons point qu'il y ait dans cette couleur noire aucune difformité. Car 1^o les uns font consister la beauté dans l'exacte proportion des parties , ou dans une belle harmonie du tout ensemble ; or il ne s'agit ici d'aucune couleur particuliere , aussi les personnes sensées ne défendent-elles point aux négres de prétendre à la beauté. D'autres , & ceux-ci sont en plus grand nombre , la font dépendre non seulement de cette symétrie , mais encore de la beauté du teint. Mais ce sentiment qui fait du teint une partie essentielle de la beauté , a d'étran-

ges difficultés. Aristote & Galien dans les définitions qu'ils donnent de la beauté ne font aucune mention du teint. Et les animaux qui ont chacun leur beauté particulière n'ont pas besoin de cette partie. Ainsi les chevaux, quand il ne leur manque rien du côté des proportions, sont beaux de toutes couleurs. On n'y fait aucune attention par rapport aux animaux qui n'ont qu'une couleur. Car on regarderoit la blancheur comme une beauté dans un merle, ou dans une corneille. Ainsi puisqu'il n'y a point de couleurs affectées à la beauté, les maures ne doivent point passer pour laids, tout noirs qu'ils sont. Enfin à quoi que l'on se fixe ici, il sera toujours difficile de convenir dans le détail de cette symétrie, ou de cette couleur qui sont nécessaires pour former la beauté. Car l'opinion seule en décide, & telle chose paroît belle à l'un qui déplaît à d'autres, comme une autre passera généralement pour belle suivant la prévention de la coutume, ou la force de la sympathie. Le nés plat est charmant aux yeux d'un maure; le nés aquilain est du goût des perses; les grands nés plaisoient aux romains; & de toutes ces formes aucune ne plairoit en Angleterre. Ici les bracelets sient aux poignets; là c'est à la jambe. Les uns portent leurs anneaux, & leurs bijoux aux oreilles, les autres

aiment mieux en parer les parties secretes ; d'autres se croiroient laids , s'ils les portoi-ent ailleurs qu'aux lévres , aux joues , ou au nés. Homere pour donner une idée de la beauté de Minerve, l'appelle *λαυκάτις*, c'est à dire aux yeux d'un bleu clair ; & dans les pays septentrionaux on fait plus de cas des yeux noirs. Par cette même raison les blancs traitent les noirs de laids ; mais l'épouse du cantique des cantiques ne pense pas de la sorte ; car en louant sa beauté , elle dit : *Je suis noire mais belle.*

Il est donc contraire à la raison de prendre la noirceur du teint pour une malédiction, puisque le teint est susceptible de tant de couleurs différentes ; & rien ne doit passer pour laid en effet que ce qui s'éloigne absolument des idées reçues partout. Et c'est aller contre le bon sens , & travailler au triomphe de l'ignorance que de recourir aux miracles dans les choses obscures , & dont on ne démêle pas d'abord les causes. Les chrétiens donnent dans cet abus , lorsqu'ils trouvent une odeur particuliere aux juifs , & qu'ils l'attribuent à un jugement de Dieu sur ce peuple en conséquence de la mort du Messie. Les superstitieux s'imaginent que c'est un effet de la bénédiction de S. Patrice qu'il ne se trouve point d'animaux venimeux en Irlande ; & que la marque noire en forme de croix qui

descend sur les épaules des ânes est un présent fait à la race entière, parce qu'un âne a porté le Sauveur. Toutes ces idées sont plus ridicules que celles de sympathie, d'antipathie, & de qualités occultes; car en ce dernier cas on ne fait que renvoyer les effets à leur cause générale & primitive; au lieu que dans l'autre on veut pallier son ignorance.

CHAPITRE XII.

Digression sur la noirceur.

JE vais essayer maintenant de donner quelque idée de la noirceur; peut-être ne rencontrerai-je pas mieux que ceux que j'ai refutés; mais je m'appuyera du moins sur des faits & des expériences, & je déduirai les causes de la noirceur de ce que nous connoissons dans la nature qui peut être rendu noir par artifice. L'art est une imitation de la nature, une expression sensible d'effets qui ont les mêmes causes, quoiqu'un peu plus éloignées. Ainsi les opérations de l'art peuvent servir à développer les opérations de la nature. Et bien que les couleurs ne viennent peut-être que des différentes modifications de la lumière, j'espère démontrer qu'il y a certaines matières qui disposent plus les corps à recevoir les couleurs particulières.

1° Les corps sont noircis par une matiere fuligineuse qui vient du souffre des choses enflammées, & qui ressemble à la fuye. Par-là nous entendons, non toute excretion vaporeuse & humectante ; mais ce qui, suivant Aristote, renferme toute séparation des corps par l'action du feu, seche, ou humide, & qui colore les corps qui y sont représentés. Aristote, dans ses metéores en distingue trois sortes qu'il tire des qualités du sujet ; les exhalaisons des corps ligneux & secs, tels que les os, les cheveux &c ; & il les nomme καπνός *fumée* ; les exhalaisons des corps gras, mais dont la graisse n'est point rassemblée, & ne se manifeste pas ; tels que la cire, les résines, les therebentines ; & il les appelle λιγνυς *fuligo*, enfin les exhalaisons des corps onctueux dont la graisse est visible, & celles-ci il les nomme κισκός, ou *nidor*. Or ces trois especes d'exhalaisons noircissent les matieres qui leur sont présentées, & par là elles appartiennent à notre sujet.

Je dis les particules sulphureuses qui sortent des corps brûlés d'où resultent l'huile, la graisse, & les parties onctueuses en quoi consistent les principes de l'inflammabilité. Je ne dis pas le souffre pur & raffiné, mais celui qui contient des parties terrestres, qui entraîne avec soi le sel volatile des corps, & que l'on distingue au goût

dans la fuye. Je ne dis pas non plus le souffre commun : car celui-ci ne donne presqu'aucune noirceur sensible, à moins qu'on ne lui presente un corps métallique.

Je dis encore qu'il faut que ce corps soit brûlé, ou qu'il ait reçu quelque impression du feu. Tels sont les corps noircis par accident, ou à dessein qui étoient naturellement d'une autre couleur. Tel est le charbon de bois noirci par la suffocation de ses propres exhalaisons. Tels sont encore ces corps dont on dit *adusta nigra*, *perusta alba*, qui d'abord étant noircis par leurs exhalaisons fuligineuses, blanchissent ensuite lorsqu'ils sont absolument brûlés, comme les cendres. C'est ainsi que le feu purifie certains corps, parce qu'il consume les souffres qui causeroient leur impureté, & qu'il en nettoye d'autres que l'eau ne pourroit nettoyer. Le camphre qui est blanc produit par sa fuye un noir foncé. Le goudron vient du même arbre que la résine ; cependant il est noir parce que la résine distille naturellement, & que le goudron est exprimé par l'action du feu.

Ainsi de la vapeur des flambeaux, & de la fumée des lampes on fait une sorte de noir velouté ; de la corne de cerf brûlée on fait une autre espèce de noir. Ainsi le lard se noircit dans les cheminées. La langue, les dents, les excréments des ma-

lades deviennent noirs dans les fièvres chaudes par l'impression de la bile enflammée. Un coup de soleil, ou un vent sec & boreal noircissent les arbres & les grains. Les chairs cauterisées, gangrenées, ou sphacelées deviennent noires, parce que l'humide radical, ou le souffre de vie s'y trouve éteint ou suffoqué. Ce n'est pas seulement le feu actuel qui noircit, mais encore tout ce qui a la vertu du feu; ni le feu ardent seul, mais encore une eau caustique. Les cheminées & les fournaies sont communément noires, à moins que l'on n'y brûle un souffre clair; car la fumée du souffre ne noircit pas même le papier, & les femmes s'en servent pour blanchir leurs gazes. Il produit cet effet par son acide vitriolique, & l'esprit pénétrant qui en sort; & c'est pour cela qu'il n'est pas propre à allumer des matières, pas même une chandelle; jusqu'à ce que cet esprit soit consumé, & que la flamme touche le coton. C'est cet acide & cet esprit si pénétrant qui sont si dangereux dans les opérations chimiques, & d'autres opérations. Ainsi l'on peut ajouter foi à Bellon, lorsqu'il dit que le charbon fait de bois de cedre aigu, *oxicedron*, est blanc. Et le docteur Jordan en donne la raison dans son excellent traité des eaux minérales; c'est dit-il parce que la vapeur du cedre est plus

plus sulphureuse que la vapeur de toutes les autres substances combustibles. Nous voyons de même en Angleterre que le charbon de terre de Tinby loin de noircir le linge exposé à sa fumée, le blanchit plus tôt, parce qu'il est plein de parties sulphureuses qui blanchiroient des roses rouges. Ce n'est donc pas raisonner philosophiquement que de concevoir dans l'enfer une noirceur universelle, en même tems que l'on y établit des flammes de soufre pur : puisque cela repugne aux effets naturels de ce minéral.

Telles sont les noirceurs artificielles dont on peut trouver des analogies dans la nature. Tels sont les effets des feux ordinaires, auxquels répondent, ceux des feux élémentaires. C'est par le même mécanisme que l'on peut concevoir l'origine de la noirceur dans le bitume, le charbon, le jais, le plomb noir, & plusieurs terres minérales, qui ne sont ou que des concrets fuligineux de la terre, ou qui dès leur première formation ont souffert une sorte d'embrasement dans quelques-uns de leurs principes. De même le teint des hommes est différent selon leurs divers tempéramens, & les transpirations qui en résultent, & ils sont plus ou moins noirs à proportion qu'ils ont plus ou moins de cette humeur fuligineuse ; & voilà peut-être la cause de la

grande noirceur des éthiopiens , ou des nègres.

Une autre cause de la noirceur des corps, c'est une qualité atramenteuse , ou une qualité vitriolique ou de couperose jointe à une humidité terrestre & astringente. Telle est l'encre que l'on fait ordinairement avec de la couperose sur une infusion de noix de galle. J'ai dit une qualité de couperose ou de vitriol ; car le vitriol est ce qui entre principalement dans la composition de l'encre ; & je ne connois point d'autre sel qui opere cet effet sur l'infusion des noix de galle , car ni l'alum , ni le sel gemme , ni le nitre , ni le sel armoniac ne le produisent point. Or la couperose artificielle dont on se sert d'ordinaire est un sel acré & rude que l'on tire des terres ferrugineuses , laquelle tient sur tout du fer & du cuivre , la bleue de celui-ci , & la verte de celui-là ; & l'on dissout souvent des morceaux de fer dans sa liqueur pour en augmenter le poids par la concrétion. J'ai dit encore une humidité astringente ou terrestre , parce qu'autrement il n'en resulteroit aucune noirceur ; car si l'on jette de la couperose dans une décoction de laitues ou de mauves , cette décoction ne deviendra point noire : au lieu qu'elle prendra cette couleur, si l'on y mêle quelque chose d'astringent , quand même on y

joindroit de l'huile, comme les couleurs des peintres ne permettent pas d'en douter. Mais comme dans la composition de l'encre on n'emploie d'ordinaire que la noix de galle qui est une excrescence du chêne, il n'est pas hors de propos d'avertir qu'en cela nous sommes plus tôt guidés par l'usage que par la raison; car toute plante qui a des parties rudes & stiptiques y est également propre; comme je l'ai expérimenté dans la bistorte, les myrobolans, & le myrte du Brabant, les balaustes & les roses rouges. Aussi la décoction de la plupart des plantes astringentes, de quelque couleur qu'elles soient, est d'un rouge foncé, lequel devient noir si l'on y jette du vitriol; & Dioscoride n'employoit point la noix de galle dans la composition de son encre; il se servoit de suye avec la couperose.

Or si l'on examine en quelle partie du vitriol réside cette vertu de noircir, on verra que c'est principalement dans son sel le plus fixe. Car le phlegme, ou l'évaporation aqueuse ne noircit pas, ni l'esprit de vitriol, parce qu'il est impregné de sel volatile, & moins fixe. En effet si l'on jette sur une décoction de couperose & de noix de galle, de l'esprit ou de l'huile de vitriol, l'encre perdra sa couleur, les noix & la couperose se précipitant au fonds, & l'encre redevenant claire. Or

ceci ne se fait pas si facilement dans l'encre commune, parce que la gomme arabique que l'on y ajoute empêche la séparation de ses parties. Au contraire le vitriol rougi au feu, & sa lessive dans l'eau chaude font de bonne encre, parce qu'ils contiennent le sel fixe. Mais ce qui reste de la terre insipide loin de produire aucune noirceur, sert à faire un rouge commun. Et quoi que l'esprit de vitriol jetté sur une décoction de noix de galle ne produise point de noirceur, si pourtant on le fixe de quelque manière, & que l'on en refasse du vitriol, il produira la noirceur comme auparavant.

Si nous examinons encore de plus près par quelle qualité, ou quel principe le sel de vitriol communique cette couleur, nous trouverons que cela vient d'un principe métallique, & surtout du rapport qu'il a avec le fer. Car la couperose bleue qui a plus de rapport au cuivre ne noircit que faiblement; le verd de gris du cuivre ne noircit point du tout. Mais la limaille de fer infusée dans le vinaigre avec la décoction de noix de galle fait de bonne encre sans couperose. On réussira de même avec l'infusion de l'aiman à cause de sa relation avec le fer. Et quoi que cette qualité ou vertu de noircir se fasse plus remarquer dans le fer, nous ne la refusons pas absolument aux autres métaux, dans les solutions

desquels nous appercevons souvent quelque teinture de noir. C'est ainsi qu'un citron, qu'un coin, ou une pomme aigre se noircissent au moment qu'on les a coupés avec un couteau. La même chose arrive aux artichaux, & au sublimé battu avec du blanc d'œuf. C'est par la même raison que l'eau forte noircit les corps auxquels on l'applique. La seule solution de couperose noircit facilement le cuir tanné avec l'écorce du chêne. Les eaux minerales ferrées se noircissent avec une infusion ou la poudre des noix de galle. L'acier infusé dans quelque liqueur la rend brune, & pris intérieurement par des personnes d'un tempéramment qui y ait rapport, il noircit leurs excréments. C'est aussi par la même raison que le mercure doux & les émetiques vitrioliques font sortir des matieres noires. Mais il n'est pas également certain si cette vertu de la couperose vient des parties ferrées, ou si elle se rencontre dans le fer à cause des parties vitrioliques qui y sont attachées; ou si les teintures noires tirées des corps métalliques ne procedent pas plus tôt des parties vitrioliques contenues dans leur soufre, puisque le soufre commun même renferme beaucoup de vitriol. Mais quelque parti que l'on embrasse; il est indubitable que le fer & le vitriol sont les deux principales causes de la noirceur.

Il se rencontre naturellement dans quelques animaux vivans une disposition semblable. Ainsi côte humeur noire qu'Aristote appelle *θελος* & que l'on rend communément par encre, peut se trouver dans un certain poisson. Il en est de même de certains fruits comme des groseilles & des cerises noires : ce qui leur donne la vertu de rafraîchir, de fortifier l'estomach, & les rend, selon quelques-uns, d'excellens spécifiques contre l'épilepsie. Cette qualité d'encre se trouve quelquefois dans notre sang, lorsqu'il s'y rencontre des acides, que les uns nomment *acetum*, & les autres *vitriolum*, en même tems qu'il y a d'autres parties disposées à recevoir une impression de noirceur. Et seroit-il impossible que la couleur des n  gres ait e   une semblable origine ?

Ce que nous disons qu'il y a dans les corps vivans des parties vitrioliques & même du vitriol, ne doit surprendre personne. Car dans tout ce qui est terrestre il y a un sel acide & stiptique répandu, & ce sel étant reçu dans les plantes par la vegetation, s'adoucit, & devient plus agréable au goût. Cela même est un vitriol vegetable qui donne à plusieurs plantes & à leur fruit un acide agréable : tels sont les grenades, les citrons, les cerises ; & qui donne à d'autres une rudesse ou une

austerité crue, comme aux prunelles, aux neffles, aux coins. Et si l'on ne veut contredire l'expérience, il faut avouer que le vitriol n'est pas seul cause de la noirceur, & que les sels des corps naturels y contribuent beaucoup aussi. C'est ce que l'on peut apprendre des teinturiers qui rehaussent ou qui affoiblissent leurs couleurs avec des sels. Les décoctions des simples qui portent leur couleur sont insipides & foibles, tant que l'on n'y mêle point d'alum ou d'autres sels. C'est ce qui se remarque encore mieux dans les opérations chimiques. Le cinnabre devient rouge par l'exhalaison acide du soufre, & sans cela il seroit d'un blanc de neige. L'esprit de sel jetté sur du papier bleu fait un beau rouge. Le tartre ou le vitriol sur une infusion de violettes produit un beau cramoisi. Et c'est une chose admirable que de voir les différentes couleurs que produit l'esprit de nitre, surtout lorsqu'il est contenu dans un verre, & qu'il en pénètre les côtés. Ce sont des verds de toute espee, & tels qu'une cause semblable en produit dans les plantes.

C'est suivant toutes les apparences de ces mêmes irradiations ou projections salines que naît cette merveilleuse diversité de couleurs dans les animaux, comme dans les plumes de paon &c. couleurs qui varient encore selon qu'elles sont diver-

sement exposées à la lumière. C'est ainsi que le nitre, le sel armoniac & l'esprit des mineraux produisent une infinité de belles couleurs ; & que l'eau forte mise dans un verre étroit par le haut, & verd répand sur ses bords un bleu foncé.

Nous finirons ici nos conjectures sur une matiere aussi difficile. Si nous n'avons pas faisi le vrai, nous avons du moins rencontré la vraisemblance ; & peut-être avons-nous jetté sur notre route des fleurs qui ont leur prix.

C H A P I T R E X I I I.

des Bohêmiens.

IL n'est pas surprenant que nous ignorions l'origine des éthiopiens, ou des noirs naturels, puisque nous sommes aussi peu instruits sur le chapitre des bohêmiens, ou de ces noirs artificiels qui sont répandus en plusieurs endroits de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique.

Ils viennent d'Egypte selon l'opinion commune, & prétendent eux-mêmes qu'ils en sont sortis, comme le découvrit Munster par le passeport qu'ils obtinrent de l'empereur Sigismond. Ils y exposent qu'ils sortirent d'abord de la petite Egypte, & qu'en punition de ce qu'ils avoient abandonné le christianisme, on en condamna quelque-uns

quelques-uns de chaque famille à errer sur la terre. Mais, selon Avantius, ils donnent une autre raison de leur vie vagabonde ; c'est, disent-ils une punition que Dieu imposa à leurs peres, parce qu'ils avoient refusé l'hospitalité à Jesus & à la Vierge, lorsqu'ils s'enfuirent en Egypte.

Mais la plupart des auteurs qui ont recherché leur origine, rejettent ces raisons comme frivoles, & les font descendre de plusieurs autres nations. Polydore Virgile les croit syriens d'origine. Philippe Bergamasque les fait venir de Chaldée ; Æneas Sylvius de quelques endroits de la Tartarie ; Bellon de la Valachie & de la Bulgarie ; Aventinus des frontieres de la Hongrie.

Bellon prouve clairement qu'ils ne sont pas égyptiens ; car il en rencontra plusieurs troupes près du Caire, & dans les villages situés sur les bords du Nil ; & là comme parmi nous ils étoient réputés étrangers.

Il est encore probable qu'ils ne sont pas sortis de l'Egypte, en ce qu'ils parurent d'abord en Allemagne vers l'an 1400 : & qu'alors on n'en avoit vu dans aucune partie de l'Europe, ainsi que l'assurent Munster, Genebrard, Crantzius & Ortelius.

Mais il n'est pas moins probable que leur origine n'est point allemande, puisqu'ils parlent l'esclavon, & que quand ils se répandirent dans la suite en France, ils

furent nommés bohêmiens, comme ils le sont encore aujourd'hui.

Ainsi, lorsque Crantzius dit qu'ils commencerent à paroître sur les bords de la mer Baltique, lorsque Bellon les fait venir de la Valachie, & de la Bulgarie, & que d'autres les font sortir de la Hongrie; ils ne sont point en contradiction; car la langue de ces peuples est l'esclavone, ou quelqu'un de ses dialectes. Mais de quelque nation qu'ils tirent leur origine, on peut dire qu'ils sont maintenant de toutes les nations, parce qu'ils se sont mêlés avec tous les peuples chés qui ils ont passé; & il est fort douteux que cette race puisse jamais s'éteindre. Car il n'est pas sans exemple que des nations errantes aient subsisté plus long-tems que telle autre qui avoit des demeures fixes; & quoi que les bohêmiens aient été bannis de presque de toute la chrétienté, ils ont trouvé de la protection dans l'empire des turcs: le grand seigneur leur permet de demeurer à Pera, & d'y tenir publiquement des lieux de prostitution. Souvent il en tire des avantages politiques, parce qu'il employe ces misérables à espionner les autres nations; & c'est ce qui déterminâ Charles-Quint à les bannir.

CHAPITRE XIV.

De quelques autres points concernant la cosmographie ou l'histoire.

Nous accusons communément les anciens d'avoir donné des noms ridicules, & des figures peu convenables aux différentes constellations dans les sphères soit grecques, soit barbares. Cependant les historiens & les géographes ne sont pas moins reprehensibles, lorsqu'ils attribuent à certaines parties de la terre des ressemblances qui n'ont aucun fondement. Tite Live, & Jule Rustique dans la vie d'Agri cola comparent la grande Bretagne à un plat ovale, ou bien à une double hache. Rutilius Numatianus compare l'Italie à une feuille de chêne, & l'Espagne à une peau de bœuf. Strabon compare à un manteau les parties de la terre habitées de son tems, & Denys l'Africain les compare à une fronde. On trouve encore en de bons auteurs bien d'autres comparaisons qui ne sont pas mieux fondées ; & par là ils semblent justifier le choix que les astronomes ont fait de leurs figures du zodiaque. Ceux-ci au reste n'ont jamais prétendu y trouver une ressemblance réelle, mais seulement une analogie entre ces figures, & les influences particulières de chaque const.

tellations , ou les differens effets du soleil & de la lune dans les diverses régions de l'air.

Or une longue prescription ayant rendu authentiques ces figures , il peut arriver que les ignorans en abusent , & les prennent litteralement. C'est ce qui a donné lieu au sçavant Hevelius de transferer dans son exacte selenographie les noms connus de plusieurs régions , mers , & montagnes aux differentes parties de la lune. Et plus tôt que d'employer des noms inventés ou fabriqués par les hommes , il a fort ingénieusement trouvé dans la lune un mont sinai , un mont taurus , des palus mæotides , une mer Mediterranée , une Mauritanie , & une Asie mineure.

Nous aurions de la peine à découvrir dans les cieux certains mots hebraïques composés de grandes & de petites étoiles , qu'y découvrent les spectateurs cabalistiques , où ils prétendent lire les événemens futurs. Ainsi , des étoiles qui sont dans la tête de meduse ils composent le mot *charab* , & y trouvent la désolation de Javan , ou de la Grece. Mais de pareilles visions ne méritent pas d'être relevées

Il n'est pas facile de concilier les différentes supputations des longitudes , puisque dans les calculs modernes le 180 degré est 30 degrés au delà de celui que Ptole-

mée compte le 180. Et l'on ne peut se sauver en disant que les modernes ont fait leur premier meridien plus occidental. Les anciens commençoient à compter leurs longitudes des îles Fortunées ou Canaries ; les modernes commencent à les compter des îles Açores ou de S. Michel. Mais puisque les Açores ne sont que de 15 degrés plus occidentales , pourquoi les modernes en comptent-ils 180 ? ou pourquoi Ptolomée en compte-il plus de 220 ? & prenant 15 degrés à l'occident , pourquoi comptent-ils 30 degrés à l'orient au delà de la même longitude ? C'est ce qui reste encore à décider ; & les modernes ne se tirent pas d'affaire en disant que le calcul de Ptolomée convenoit moins aux canaries qu'aux îles du cap verd.

On pourroit douter si la maniere que plusieurs nations ont pratiquée de compter les mois par la premiere apparence de la lune n'entraîne point plus de confusion que la maniere de les compter par la conjunction de ce même astre. Car non seulement son apparition est incertaine ; mais il varie encore en tout tems , & se montre plus tôt ou plus tard selon qu'il se trouve , dans les poissons , le belier , le taureau , dans le perigée ou le mouvement le plus rapide , & dans la latitude septentrionale ; de là vient qu'on peut le voir quelquefois le jour

même de son changement ; ce qui arrivera dans les mois d'avril & de may de l'année 1654.

Il est très douteux que l'on mesure bien exactement le jour par le lever & le coucher visible du soleil ; car le soleil est quelquefois réellement couché , lorsque la refraction le rend encore visible sur l'horison : de même que l'on voit au fond d'un bassin , lorsqu'il est rempli d'eau , une piece de monnoye que l'on n'y auroit point vue autrement.

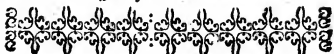
Il est encore incertain si le globe de la terre n'est qu'un point par rapport aux étoiles & au firmament ; & comment , si les rayons tombent sur un point , ils sont pourtant reçus par une si grande variété d'angles qui paroissent grands ou petits , selon la difference des refractions.

Si le mouvement des cieux cessoit pour quelque tems , l'univers rentreroit-il nécessairement dans le chaos au même instant ? qui tiendrait pour l'affirmative , ne feroit-il point trop dépendre les choses sublunaires de la cause première & conservatrice ; ou plus tôt ne donneroit-il point trop au mouvement des cieux , dont la principale activité se manifeste par la chaleur , la lumière , l'influence , tandis que le mouvement ne sert guere , suivant la sçavante remarque de Cabeus , qu'à l'application

successive des vertus de ces corps célestes ?

On peut encore douter si les comètes sont des signes aussi menaçans que l'antiquité l'a crû. Puisque la plupart de celles dont on a tiré des prédictions, étoient plus élevées que la lune, pourquoi leur attribuer d'autres influences que celles qui naissent de leur position, & de leur aspect/ avec les étoiles qui sont réputées benines ? ou, puisque lon conçoit qu'elles ne sont autre chose que des exhalaisons d'autres étoiles, pourquoi n'en retiennent-elles pas la benignité ? ou, puisque la nature des étoiles fixes est astrologiquement différenciée par les planetes, & qu'elles sont estimées martiales, ou joviales, selon qu'elles répondent à la couleur de ces planetes, pourquoi si l'on veut toujours que les comètes rouges menacent de la guerre, ne veut-on pas aussi que les comètes blanches annoncent des tems heureux, comme on le prétend de jupiter & de venus, aussi-bien que du cœur du scorpion, ou du bouvier ?





ESSAI

SUR LES ERREURS POPULAIRES.

*De plusieurs opinions historiques communément
reçues, & de quelques-unes surtout qui sont
tirées des livres saints.*

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Du fruit défendu.

CEst une opinion généralement reçue que le fruit défendu au premier homme étoit une pomme. La tradition populaire l'a confirmée, & les poètes & les peintres l'ont perpétuée. Qui croiroit que l'on eût tiré de ce fruit, parce qu'il a été la source de tout mal, l'étymologie du mot latin *malum*, *mal*? c'est pourtant ce que quelques-uns ont fait. D'autres ont prétendu que le fruit dont il est question étoit la vigne; parce que dans le mystère de

son fruit devoit se trouver l'expiation de la premiere transgression. Becan ramene l'opinion de Barcephas ; il veut absolument que ce fût la vigne des Indes , & il s'efforce de le prouver par une ingenieuse allegorie. Il y a d'ailleurs certains fruits que l'on appelle *pommes d'Adam* , mais qui ne ressemblent en aucune façon aux pommes. L'un de ces fruits décrit par Mathiole differe peu du citron. Seulement il est plus rude , & plein de coupures que l'on a coutume de regarder comme des marques imprimées par les dents du premier homme. D'autres croient que c'étoit le fruit que les chrétiens orientaux appellent *pommes de paradis* ; mais la figure de ce fruit n'a rien de la pomme : & pour le goût , il tient du melon , ou du concombre.

Quoique l'antiquité ait imposé ces noms aux fruits dont nous venons de parler ; nous ne pouvons pas en conclure que c'étoit le fruit défendu ; comme on ne croit point que l'arbre communément appelé l'arbre de vie soit le même que celui du paradis terrestre , & que l'arbre qui porte le nom de Judas soit de la même espece que celui où Judas se pendit. D'ailleurs le texte sacré ne décide point ; il dit seulement que ce fruit étoit agreable à la vûe , & bon à manger : en quoi il y a beaucoup de fruits qui l'emportent sur la pomme. Aussi plu-

sieurs sçavans sont persuadés que cette énigme est inexplicable ; & Philon coupe le nœud gordien, en disant qu'il n'y a plus eu de fruit semblable. Le texte sacré l'auroit nommé certainement, s'il n'avoit pas été besoin d'en faire un mystère, comme il a nommé l'arbre qui couvrit la nudité de nos premiers parens. Car il est dit au même chapitre qu'ils la couvrirent avec des feuilles de figuier. Et l'on trouve dans l'écriture des détails moins importans ; on y lit qu'Absalom fut suspendu à un chêne, qu'Elie s'assit sous un genièvre ; & que Zachée monta sur un sicomore. On y lit encore que ce fut l'oreille droite que Pierre coupa à Malchus ; & que le Sauveur mangea la dernière pâque dans une chambre haute. Il y a d'autres faits dans lesquels, quoique l'écriture ne décide point, nous pouvons prendre parti. Nous pouvons assurer que le cadran solaire d'Achas étoit placé sur le côté occidental du temple, suivant la description d'Adricomius. Nous ne doutons pas que le serviteur d'Abraham n'ait mis sa main sur la cuisse droite de ce patriarche ; & que le larron qui étoit à sa droite de J. C. fut sauvé, & que par conséquent celui qui étoit à sa gauche fut reprouvé, selon ce qui doit s'observer au jugement dernier. Mais en vain recherchons-nous de quel bois étoit la verge de Moïse, ou

de quel arbre étoit celui qui ôta l'amertume des eaux, ou de quelle espece d'épine étoit la couronne de J. C. ou si la croix à laquelle il fut attaché étoit des quatre bois differens que Durant exprime dans ces deux vers :

Pes cedrus est, truncus cupressus, oliva supremum,

Pulmoque transversum Christi sunt in cruce lignum.

ou si elle étoit de chêne seulement, comme l'ont prétendu Lipse & Becan.

Or peut-être a-ton donné au fruit défendu le nom de pomme, parce que les pommes étant fort communes, elles sont prises souvent pour toute sorte de fruits. C'est par cette raison que la déesse des fruits a été nommée Pomone; que le proverbe ancien dit : donner des pommes à Alcinous; que le fruit que Paris donna à la plus belle étoit une Pomme; qu'un dragon gardoit les pommes d'or dans le jardin des hesperides : fable, au reste, que l'on croit tirer son origine du jardin d'Eden. Et, à dire vrai, ce n'est pas sans raison que l'on a choisi ce fruit par préférence, car le mot qui l'exprime en grec est générique, & renferme les oranges, les limons, les citrons, les coins, & selon Ruel tous les fruits qui n'ont point de noyau, & dont la pulpe est molle, excepté la grenade. Spigelius donne encore plus

d'étendue à l'acception de ce terme , puis-
qu'il comprend sous ce mot tous les fruits
ronds , même les noix & les prunes.

Un passage de la vulgate a fortifié cette
opinion ; on le trouve ce passage dans le
cantique de Salomon : *sub arbore malo sus-
citavi te ; ibi corrupta est mater tua , ibi violata
est genitrix tua* , mais le livre entier étant
allegorique , quelle induction tirer de ce
passage ? ainsi lorsque Dieu prédit dans
Amos la destruction de son peuple par un
pannier de fruits d'été , ou de pommes
suivant plusieurs versions , pouvons-nous
dire que ces fruits aient aucun rapport avec
celui dont nous parlons ? le sens de sa pro-
phetie étoit que la désolation des juifs ar-
riveroit bien-tôt , & que leur tranquillité
ne dureroit pas plus que ces fruits d'été
qui passent en peu de tems , & que par cette
raison l'on nomme *fructus horai*.

On ne doit pas croire davantage que
ces paroles de la vulgate , *poma desiderii ani-
ma tua discesserunt à te* , renferment quelque
relation avec le fruit défendu. Ce n'est
autre chose qu'une menace contre Baby-
lone à qui l'on déclare que son luxe & ses
plaisirs vont finir. On lit dans Pierius que
la pomme étoit le symbole de l'amour ,
& que c'est pour cela que l'on representoit
Venus tenant une pomme à la main. Par
la même raison Philostrate fait jouer les

petits amours dans un jardin avec des pommes. Et beaucoup d'auteurs ont entendu en ce sens l'histoire de la pomme dans le paradis terrestre.

Puis donc que nous ne pouvons satisfaire notre curiosité sur cet article, je n'y insisterai pas davantage, plus affligé sans comparaison qu'Adam, ait goûté de ce fruit, que de ce que j'ignore ce que c'étoit. J'ajouterai seulement que les hommes prononcent trop légèrement sur des choses incertaines, comme il paroît parce qu'ils ont dit de ce fruit, & du serpent même, qui persuada à Eve d'en manger. Plusieurs n'ont-ils pas prétendu déterminer de quelle espèce de serpent il s'agit ici ? Quelques-uns assurent que c'étoit un dragon. Selon Eugubinus, c'étoit un basilisc ; selon Delrio, une vipere ; & selon d'autres, un serpent ordinaire. En tout cela, rien de certain.

CHAPITRE II.

Si l'homme a une côte moins que la femme.

L Erreur qui attribue à l'homme une côte de moins qu'à la femme, tire son origine de l'histoire de Moïse, où il est dit qu'Eve fut formée d'une des côtes d'Adam ; d'où l'on infere que cette côte manque à ses descendans en ligne masculine. Cette

erreur qui est répandue dans le peuple , fut aussi soutenue contre *Columbus* à cette occasion. Il se trouva par hazard qu'une femme qu'il dissequoit à Pise , avoit treize côtes d'un côté. Et les spectateurs s'écrierent à l'instant , que c'étoit-là cette côte que la femme avoit de plus que l'homme. Si ce fait en étoit une bonne preuve , on scauroit certainement duquel des côtés d'Adam Eve fut formée , & il n'en faudroit pas davantage pour réfuter l'opinion d'Oleaster , qui soutient qu'elle fut formée d'une côte de chaque côté ; aussi-bien que l'interprétation allegorique d'Origene , de Cajetan , & de ceux qui craignant d'accorder une chose monstrueuse , ou de mutiler Adam , se sont imaginé que Dieu l'avoit créé avec treize côtes. Mais ce sentiment ne s'accorde point avec l'expérience : en examinant les squelettes des deux sexes , on voit que les hommes comme les femmes ont vingt-quatre côtes , douze de chaque côté , sept grandes qui tiennent au sternum , & cinq moindres qu'on appelle fausses côtes , lesquelles n'y tiennent pas. Et si quelquefois il s'en trouve un plus grand nombre dans l'un ou l'autre sexe , c'est une conformation irreguliere , & qui n'est pas plus affectée aux mâles , que l'est un nombre excédant des doigts aux pieds ou aux mains. Il y a bien quelque différence dans

la figure des os : *l'innominatum* de la femme est plus extérieur que celui du mâle , & le *coccyx* un peu plus relevé , pour faciliter la sortie du fœtus ; ses côtes mêmes sont plus plates que celles de l'homme , mais encore une fois , le nombre en est égal dans les deux sexes. Ainsi c'est avec raison qu'Aristote doutoit , que la relation qui ne donnoit à une nation entière que sept côtes de chaque côté , fût une relation fidele ; & nous sommes également fondés à l'abandonner lui-même , lorsqu'il assure que les hommes n'en ont pour l'ordinaire que huit.

Supposé d'ailleurs qu'il manquât une côte à Adam , il n'en seroit pas moins absurde de soutenir qu'elle manque aussi à ses descendans en ligne masculine. Car nous remarquons que les mutilations ne passent point du pere au fils. Les aveugles font des enfans qui voyent ; les borgnes en font qui ont deux yeux ; & la posterité des hommes boiteux & contrefaits , est souvent bien formée. Il semble qu'une portion de la semence du mâle contienne le tout en puissance , & c'est pour cela que des parens qui n'ont point de mains , engendrent des enfans qui ont des mains , comme dans un grain de froment se trouve quelque fois renfermée la vertu d'en produire plus de cent. Ne pourroit-on pas expli-

quer par là-même la production 'des jumeaux? car bien que la matiere seminale se partage dans la matrice, l'agent invisible s'évertue à rendre le tout fécond, & de ces matieres dispersées, il en fait autant qu'il est possible des êtres parfaits.

C'est pourquoi les histoires que l'on raconte d'une comtesse de Hollande, & d'une autre femme, qui selon Albert le Grand, fit d'une seule couche 150 enfans, ne sont peut-être pas impossibles, toutes merveilleuses qu'elles paroissent. Si nous considérons jusqu'à quel point multiplient certains animaux, nous ne nierons pas facilement que d'autres puissent multiplier à peu près de même, & nous ne révoquerons pas si légèrement en doute, ce grand ouvrage, qui est si éloigné de celui de la création. Et peut-être qu'une idée juste de l'un nous feroit entrevoir l'autre.

CHAPITRE III.

De Mathusalem.

CE qui a été généralement crû par tout, & dans tous les siècles, ne paroît pas susceptible de contradiction : de là vient que nous croyons sans peine que Mathusalem est celui de toute la posterité d'Adam qui a vécu le plus long-tems. Mais d'un autre côté, la raison ne nous oblige point

point à croire que le fait soit nécessairement vrai : car le texte sacré ne dit autre chose, sinon que sa vie a été plus longue que celle des autres patriarches, dont l'âge est marqué dans l'écriture. Mais suit-il de là que depuis la création nul homme n'ait autant vécu ? Des neuf patriarches qui moururent avant le déluge, le texte dit bien qu'Enoch vécut le moins, & qu'il ne passa pas 365 ans ; mais on seroit mal fondé à en conclurre, qu'aucun de ceux dont l'âge n'est pas marqué, ne mourut plus jeune. Il y en a d'ailleurs un grand nombre dans ces siècles de longue vie, dont l'écriture ne détermine point l'âge, comme tous ceux de la race de Cain, les femmes de ces neuf patriarches, & leurs fils & leurs filles, dont il se peut que plusieurs aient plus vécu que Mathusalem ; le texte ne s'attachant qu'à la ligne de Seth, & cela par rapport à Jésus-Christ. Nous ne pouvons donc pas conclurre du silence de Moïse, que ceux dont il n'a point parlé ont vécu moins que les autres. L'écriture ne marque pas même l'âge d'Abel, qui semble pourtant avoir plus vécu que l'on ne se l'imagine ordinairement. On ne doutera point de ce fait, si l'on en croit l'építaphe qu'Adam lui dressa, selon Salien : *Posuit mœrens pater, cui à filio justis positum foret, anno ab ortu rerum 130, ab Abele nato 129.* Cajetan embrasse ce mê-

me sentiment, lequel est très probable, si Abel nâquit la seconde année d'Adam, & Seth un an après la mort d'Abel. Puisqu'il est dit qu'Adam étoit âgé de 130 ans, lorsqu'il engendra Seth, il faut nécessairement qu'Abel soit mort l'année d'auparavant, c'est-à-dire, l'an 129.

Si nous avions le dénombrement des fils de Cain jusqu'au déluge, il est encore très-probable que nous en trouverions dont la vie fut plus longue que celle des enfans de Seth. Il se pourroit même que ceux dont la félicité ne devoit point s'étendre au-delà du trépas, ont eu une plus longue vie, & reçu plus de bénédictions temporelles, que ceux qui attendoient un autre genre de félicité. Car nous remarquons que tandis que la race de Jacob étoit dans la captivité & dans l'affliction, celles d'Ismael & d'Esau étoient florissantes, l'une ayant produit douze princes ou chefs de nations, & l'autre huit rois, & quatorze princes.

L'âge de Cain & celui de ses descendans n'étant point marqué dans l'écriture, il y a des critiques qui croient que cela s'est fait à dessein, parce qu'elle détermine rarement la durée de la vie des méchans ou des impies, comme on peut le remarquer dans l'histoire d'Esau, & celle des rois de Juda & d'Israel. De là vient que l'écriture

marquant l'âge d'Ismael , on a crû qu'il adoroit le dieu d'Abraham , comme firent quelques autres qui n'étoient pas descendus de Jacob ; Job entr'autres , qui suivant l'opinion commune , étoit iduméen , & de la race d'Esau.

Enfin nous n'omettrons pas ici le sentiment de plusieurs sçavans , qui veulent qu'Adam ait vécu plus long-tems que Mathusalem , puisqu'il fut créé dans l'âge d'une parfaite virilité , qui n'arrivoit alors qu'à 50 ou 60 ans. En effet nous lisons que c'étoit à peu près à cet âge qu'ils commençoient d'engendrer : en sorte que si à 930 ans nous ajoutons ces 50 ou 60 , il aura plus vécu que Mathusalêm ; & que s'il n'a point surpassé tous ses descendans par le nombre des jours , il les a pourtant surpassés en vieillesse , quoiqu'il n'eût point passé par l'enfance & par l'adolescence ; & à prendre les choses à la rigueur , il n'avoit encore qu'un an , lorsqu'il engendra. Et s'il est vrai que tous ceux qui sont nés dans la même année soient du même âge , il sera vrai qu'Eve fut aussi âgée que son époux Adam , & que leur fils Cain fut aussi âgé qu'eux.

Pour cette opinion qui veut qu'aucun homme n'ait vécu mille ans , afin qu'il n'y en eût aucun qui pût dire : j'ai vécu un jour devant le Seigneur , aux yeux de qui ,

selon l'expression de David , mille ans ne sont qu'un jour ; c'est une opinion populaire , & qui ne mérite pas d'être réfutée. Car on peut dire également que mille ans ne sont qu'un instant devant Dieu , & par conséquent Mathusalem n'approcha pas plus de ce jour qu'Abel , parce que toutes parties du tems sont égales devant celui que le tems ne peut mesurer , & à qui toutes choses , soit passées , soit futures , sont toujours présentes. Ainsi quoique nous soyons sujets à la mesure du tems , & à la succession de tous ses momens , nous ne pouvons pas cependant mesurer la sphere de Trismegistes , ni calculer la durée immuable de l'être souverain.

CHAPITRE IV.

Où l'on examine s'il n'y eut point d'arc en ciel avant le déluge.

QU'il ne doive point y avoir d'arc en ciel 40 ans avant la fin du monde , & que la sécheresse qui précédera l'embrasement de l'univers , doive consumer la matiere de ce météore , c'est une opinion qui n'a point de fondement légitime. Il n'en est pas de même du sentiment qui veut qu'il n'y ait point eu d'arc en ciel pendant les seize cens ans qui s'écoulerent avant le déluge. Il paroît fondé sur le chap. 9 de

la genèse où il est dit : *Je place mon arc dans les nues , & il servira de signe pour mon alliance entre moi & les hommes.* Cependant il ne semble pas que l'on doive conclure de ces paroles , qu'il n'y ait point eu d'arc en ciel avant celui-là ; & c'est renverser l'ordre naturel que de prendre l'ancienneté des effets qui ont des causes naturelles & déterminées pour une cause ajoutée , & qui dépend de la volonté indéterminée d'un être intelligent. Or selon les regles de la raison & de la physique , l'arc en ciel a son principe dans la nature ; puisqu'il est causé par les rayons du soleil tombans sur un nuage qui leur est opposé , dont les uns réfléchis , & les autres renvoyés par angles , forment ensemble ce météore de diverses couleurs , & le forment nécessairement , toutes les fois que ces causes se trouvent réunies. Ainsi croire qu'il n'y eut point d'arc en ciel avant le déluge , parce que Dieu en fit le signe de son alliance , c'est vouloir qu'aucune chose n'existe avant le tems où elle aura été prise pour le signe d'une autre. On pourroit également conclure , qu'avant l'institution du baptême , il n'y avoit point d'eau.

D'ailleurs , outre l'arc en ciel solaire que Dieu montra à Noé , & dont on nie l'antiquité , il y en a un lunaire , visible seulement pendant la nuit , & surtout au tems

de la pleine lune , à quelques degrés au dessous de l'horison. Or on ne conteste point l'existence de celui-ci avant le déluge , quoiqu'il soit causé de la même manière. Il y a même apparence qu'étant moins fréquent que l'autre , on l'a observé plus tard ; & ceux qui le remarquerent par hasard , le prirent pour un phénomène extraordinaire , & qui présageoit des événemens , lesquels n'avoient aucun rapport à sa nature.

On concevra enfin qu'il n'étoit pas nécessaire que Dieu créât seulement l'arc en ciel au moment où il l'établit signe de son alliance , si l'on considère que de tous les météores il étoit le plus propre à cette destination. Les éclairs & le tonnerre ont quelque chose de trop effrayant pour être signes de miséricorde & de réconciliation ; les comètes paroissent trop rarement , pour signifier une alliance que nous devons nous rappeler souvent ; & d'ailleurs elles étoient plus faites pour annoncer l'embrasement de l'univers , que pour certifier qu'il ne seroit plus submergé par les eaux.

La voye lactée paroissoit convenir d'avantage ; une partie en est visible partout , & la galaxie se montre entière aux peuples qui habitent sous l'équateur ; mais comme elle ne paroît que la nuit , & l'air étant serein , on l'auroit vue trop rare-

ment. Une étoile fixe n'auroit pas été visible à toute la terre , & par conséquent c'étoit un signe peu propre à rassurer tous les hommes. Mais l'arc en ciel se manifeste partout , & dans toutes les positions de la sphere. En Angleterre , on peut le voir le matin , pendant que le soleil est élevé de 45 degrés sur l'horizon , ce qui est le plus grand demi diametre de tout arc en ciel ; & l'après-midi encore , lorsqu'il est descendu vers la même latitude. Dans la position directe de la sphere , l'arc en ciel peut paroître trois heures après le lever du soleil , & trois heures avant qu'il se couche ; car le soleil montant 15 degrés par heure , il arrive dans trois à la hauteur de 45. Et même dans la sphere parallele , & sous les poles , on en peut voir six mois de l'année quelque partie pendant tout le jour ; car le soleil ne se couche point dans cette position de la sphere , il ne fait que tourner autour des poles.

Mais on comprendra mieux que pour être le symbole de cette alliance , rien n'étoit plus propre que ce météore , si l'on examine sa propriété naturelle , & ce qu'il peut prédire par lui-même. Lorsqu'il est dans un nuage clair & prêt à tomber , il marque dans l'air une disposition à la pluie ; mais comme il faut en même tems que le soleil paroisse , ces pluies ne peu-

vent être universelles, & par conséquent elles ne peuvent causer un nouveau déluge. Ainsi, lorsque les catacactes du ciel furent ouvertes, en vain eût-on cherché l'arc en ciel, il eût été impossible de le voir, quoiqu'il devînt ensuite visible à Noé. Il est donc vraisemblable que l'arc en ciel exista avant le déluge, & que Dieu ajouta seulement la promesse, qu'il n'empêcheroit plus désormais l'arc en ciel de paroître, ou qu'il n'assembleroit plus dans l'air une si grande quantité d'eaux que l'on ne pût l'appercevoir; & lorsque Dieu faisoit cette promesse, il n'est pas impossible qu'il plût encore, sans que la fidélité en eût souffert. Ainsi ce symbole signifioit plus pour les premiers hommes, qu'il n'a signifié dans la suite pour les payens, qui le nommerent iris, la messagere des dieux, & le ris de l'olympé en pleurs, *risus plorantis olympi*: Et ce passage d'Isaïe: *J'ai mis mon arc & ma flèche dans les nues*, annonce de la pluye & du beau tems tout à la fois.

La cabale qui dans ce passage trouve un livre celeste, où elle lit les grands événemens, a en vue la figure hémispherique de l'arc en ciel, laquelle ressemble au *caph* hébraïque. Or ce caractère désigne le nombre de 20; & Joseph fut vendu à l'âge de 20 ans, comme c'est ordinairement à cet âge que l'on embrasse la profession des armes.

Nous

Nous dirons en finissant, que nous approuvons extrêmement l'usage des juifs qui de la manifestation de l'arc en ciel prennent occasion d'exalter la fidélité de Dieu dans ses promesses, suivant ce conseil de la Sagesse : *Considere l'arc en ciel, & loue celui qui l'a fait.*

CHAPITRE V.

De Sem, Cham, & Japhet.

C'Est une opinion presque générale, & que S. Augustin même a suivie, que les trois fils de Noé sont nommés dans l'écriture, suivant l'ordre de leur naissance, & que Japhet est le dernier des trois ; mais les preuves sur lesquelles établit cette opinion, ne paroissent pas assez fortes pour déterminer les peuples de l'Europe descendans de Japhet à l'embrasser.

L'écriture, à la vérité, nomme toujours Sem le premier, mais cela même ne prouve pas absolument qu'il soit l'aîné. Sem est la seconde tige de la race sainte, & c'est pour cela seulement qu'il est nommé le premier. Souvent le cadet est nommé dans l'écriture avant l'aîné ; Haram étoit le premier fils de Tharé, cependant il y est dit que Tharé engendra Abraham, Nachor, & Haram. De même Rebecca y est nommée la mere de Jacob & d'Esau.

J'ajoute que les cadets y sont nommés souvent les premiers , parce que c'est à eux d'ordinaire que la bénédiction est donnée. Ainsi Abel fut préféré à Cain , Isaac à Ismael , Jacob à Esau , Joseph & David à tous leurs freres.

Supposé , enfin , que Japhet ne soit pas le fils aîné de Noé ; c'est du moins à tort que nous le ferions plus jeune que Cham ; car il est dit formellement qu'après que Sem & Japhet eurent couvert la nudité de Noé , celui-ci s'éveilla , & qu'il reconnut ce que le plus jeune de ses fils avoit fait , *ὁ ἑσπέραιος* suivant l'expression des septante , *filius minor*. Selon S. Jérôme , c'est apparemment ces motifs qui ont déterminé Joseph à les nommer dans cet ordre , Sem , Japhet , & Cham. S'il reste quelque difficulté sur l'aînesse de Sem , & de Japhet , & si S. Cyrille , S. Epiphane , S. Augustin , Salien , le P. Petau , se déclarent pour Sem , il est constant d'un autre côté par les livres saints , que Cham étoit le plus jeune.

Ce sentiment quadre encore mieux avec l'histoire profane , & la chronologie des payens , qui fait de Noé Saturne , lequel avoit partagé le monde entre ses trois fils , & avoit pour symbole un vaisseau. On croit que Cham étoit leur Jupiter , le plus jeune des fils de Saturne , & qu'ils adorèrent sous le nom d'Ammon. C'est du moins ce

nom que les libyens avoient donné à ce même Jupiter, qui, selon eux, avoit coupé à son pere les parties de la génération : ce qui est évidemment tiré de l'histoire de Cham qui avoit vû celles de Noé ; & , suivant la remarque de Bochart, on n'auroit pas besoin de s'écarter beaucoup du texte pour lui préférer ici la fable des payens. Il ne faudroit que lire *veiggod il a coupé*, au lieu de *veieggod, il a annoncé*.

CHAPITRE VI.

Si la tour de Babel fut bâtie contre un nouveau déluge.

ON croit d'ordinaire que les hommes entreprirent de bâtir la tour de Babel, pour se garantir d'un nouveau déluge. Joseph & d'autres historiens l'assurent positivement ; mais il y en a d'autres qui après un examen sérieux ont douté que ce fût en effet le motif de l'entreprise. Car 1^o ceux qui élevèrent cet édifice pouvoient-ils ignorer que Dieu avoit juré de ne plus détruire le genre humain par les eaux, & n'avoient-ils pas devant les yeux l'arc en ciel qui étoit le gage de cette promesse ? En second lieu, si l'on examine la nature du déluge, on verra que ne pouvant être produit ni par des pluyes, ni par des éruptions d'eaux souterraines, & demandant

une cause surnaturelle & irrésistible ; ces premiers hommes auroient bien manqué de jugement , en tentant une entreprise aussi inutile. D'ailleurs ils devoient avoir appris que les eaux du déluge surpassèrent de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. Or si , comme l'assurent quelques geometres , la hauteur perpendiculaire des plus hautes montagnes est de quatre milles , ou de quatre stades seulement , selon quelques autres , il est difficile de concevoir que l'on ait pû construire une tour de cette élévation. Et si l'on admet la description que fait Herodote de la tour de Belus , laquelle avoit huit étages , & le plus bas de ces étages un stade de largeur & de hauteur ; si l'on rabbat même de ce qu'en rapporte l'histoire fabuleuse des juifs , il y a de l'apparence que le projet pouvoit s'exécuter ; & s'il avoit été impossible , il n'eût pas été nécessaire que Dieu intervînt pour le détruire.

Le lieu que l'on suppose qui avoit été choisi pour l'édifice , rend peu vraisemblable le motif que l'on prête à ces premiers hommes. Car ce fut la plaine de Sennaar ; & si la situation de Babylone étoit alors la même qu'au siècle d'Herodote , c'étoit plus tôt une situation délicieuse , qu'un lieu convenable à un pareil dessein. En effet c'est une vaste plaine , & si peu

propre à garantir d'un autre déluge malgré des tours ou des édifices élevés, qu'il falloit, comme dans la basse Egypte, des chaussées pour se défendre contre les inondations annuelles. C'est pour cela, dit le chevalier Rawleigh dans son histoire universelle, que si les nations qui s'attachèrent à Nimrod, craignirent un nouveau déluge, il est inconcevable qu'il ayent voulu habiter cette humide vallée de la Mesopotamie. On croiroit plus tôt qu'ils choisirent cette situation pour se garantir d'un incendie général, & plusieurs selon Pierius, ont crû que c'étoit leur intention.

Enfin le motif de cette construction est nettement exprimé dans l'écriture : » Bâti-
» sons, dirent-ils, une ville & une tour dont
» le sommet touche les nues, de peur que
» nous ne soyions dispersés sur la face de la
» terre, ainsi que nous avons déjà commencé
» à l'être. » Tel fut le motif communiqué au peuple ; mais le dessein secret de Nimrod étoit d'affujettir ses freres, & de fonder un empire, comme il y réussit dans la suite : car les livres saints disent que c'est par là que commença le royaume de Babel.



CHAPITRE VII.

Des mandragores de Lia.

C E que dit l'écriture des mandragores de Lia m'a semblé mériter quelque discussion. Ruben étant sorti à la campagne , lorsque l'on scioit le froment , trouva des mandragores qu'il apporta à Lia sa mere à laquelle Rachel dit : Donnés-moi des mandragores de votre fils ; mais elle lui répondit : N'est-ce pas assés que vous m'ayez enlevé mon mari , sans vouloir avoir encore les mandragores de mon fils ? Rachel ajouta , je consens qu'il dorme avec vous cette nuit , pourvû que vous me donniez de ces mandragores de votre fils. Ce passage a fait croire que Rachel ne demanda des mandragores , que parce qu'elle sçavoit que si elle en usoit , elle deviendrait féconde ; mais c'est une chose extrêmement douteuse.

Car 1^o , si l'on compare ce texte avec un autre , on doutera que les mandragores de celui-ci soient la même chose que ce que nous appellons aujourd'hui mandragore. On trouve encore ce mot dans le chapitre du cantique des cantiques , où l'épouse invitant son bien-aimé à venir avec elle dans les vignes parmi les raisins & les grenades , elle lui dit : *Les mandragores ont déjà répandu leur odeur.* Or loin que nos mandragores exhalent une odeur agréable , leurs

fruits & leurs feuilles ont l'odeur des pavots.

Une autre raison de douter, c'est là diversité des acceptions de ce mot. Si les septante & Joseph le rendent ici par mandragore, la paraphrase chaldaïque le traduit dans ce dernier passage par un terme qui signifie baume. Le rabbin Salomon, suivant la remarque de Drusius, croit que c'étoit ce que les arabes nomment du jasmin : Oleaster & George Venitien veulent que c'étoit le lys, & que le mot *dudaim* peut signifier toute plante de bonne odeur, qui ressemble au sein des femmes, & fleurit au tems de la recolte. Tremellius entend par ce mot toutes les fleurs dont l'odeur est agréable. La bible de Genève retient le mot *mandragore* dans le texte, mais elle le rejette dans les notes, où elle dit que le terme original *dudaim* est une sorte de fleur, ou de fruit que l'on ne connoît pas.

Lorsque nous considérerons avec quelque attention combien les interpretes ont été embarrassés à définir exactement les simples dont l'écriture fait mention, nous ne serons point surpris qu'ils soient si partagés sur le texte dont il s'agit maintenant. Ainsi la plante qui couvrit Jonas est de la coloquinthe suivant les septante; de la *calabaca*, selon la version espagnole; une courge suivant la version angloise, tandis que la vulgate en fait un lierre, aussi-bien que

S. Jérôme qui pourtant ne croioit pas que ce fût un vrai lierre, mais seulement un arbuſte qui en approchoit. La verſion italienne de Diodati, la verſion latine de Tremellius, & les notes marginales de la verſion angloiſe ont nommé cette plante *ricinus* ou *palma Chriſti*. Les traducteurs de Geneve ont retenu le terme original *kikaion*, & les anglois l'ont inferé dans leurs notes.

Les mêmes plantes n'y ſont pas toujours appellées du même nom, ou de celui qui eſt reçu maintenant. Ainſi, lorsqu'il eſt dit de Salomon qu'il compoſa un livre ſur toutes les plantes, depuis le cedre du Liban juſqu'à l'hyſſope qui croît ſur les murailles, on ne doit pas entendre ici notre hyſſope; car elle n'eſt pas la plus petite des plantes, & ne croît point ſur les murailles; mais on peut l'entendre avec Lemnius de quelque eſpèce de capillaire; c'eſt en effet une plante très menue, & qui ne croît que ſur des murailles, ou dans des lieux fort pierreux. De même on peut dire que l'encens, le ſtaëte, l'onycha, & le galbanum qui entroient dans la compoſition du parfum ſacré ne ſeroient pas fort goûtés aujourd'hui. Il eſt vraiſemblable que le *nard piſtique* dont parlent S. Marc & S. Jean, étoit une compoſition, la même peut être que celle qui eſt décrite par Dioſcoride, & dont Galien aſſure que les dames romaines

faisoient un fréquent usage ; & qu'on la transportoit ailleurs de Laodicée où l'on faisoit la plus excellente. Mais il n'est pas aisé d'entendre ce que c'étoit que la menthe, l'anis , & le cumin ; car il n'y a dans l'original aucun terme qui puisse être rendu par anis.

Enfin nous aurions besoin que les israelites nous apprissent eux-mêmes ce que c'étoit que cette manne dont ils furent si long-tems nourris dans le désert. Car ceux qui croient que c'étoit la manne des médecins, ou toute autre manne connue aujourd'hui , ou même aucune des mannes dont les auteurs ont fait mention , seroient fort embarrassés à rendre raison de leur sentiment ; parce qu'aucune ne répond par ses qualités à celle des livres saints , qui tomboit à terre , avoit le goût de l'huile fraîche , avoit besoin d'être moulue , & ressembloit aux grains de coriandre , & au bdellium par sa couleur.

D'ailleurs le grand nombre des commentateurs ne favorise point l'opinion commune par rapport à Rachel. Ils croient la plupart avec S. Augustin que Rachel ne souhaita les mandragores qu'à cause de leur rareté , de leur douceur , & de leur beauté. Et quelle vraisemblance y-a-t'il qu'elle eût abandonné son mari à Lia, tandis qu'elle auroit crû posséder un fruit qui devoit la rendre féconde ? aussi Drusus qui a écrit

exprès sur cette matiere dit qu'il ne peut comprendre comment une semblable idée a pû tomber dans l'esprit des hommes, que pour lui il est fort éloigné de l'adopter: parce que l'écriture ne dit rien qui aille à l'établir, non pas même par des inductions.

3^o Supposé que telle ait été l'idée de Rachel, l'effet ne répondit pas à son intention, car elle ne conçût Joseph que bien des années après cet événement; au lieu que Lia eut dans cet intervalle trois enfans, Issachar, Zabulon, & Dina. J'ajoute qu'il est incertain qu'on attribuât dans ces premiers tems à la mandragore cette prétendue qualité, & qu'elle l'ait véritablement. Si cette opinion avoit été reçue dans la terre de Chanaan, Lia en auroit eu quelque connoissance; & comment Rachel auroit-elle pû se flatter de lui enlever ses mandragores? Quant à leurs vertus naturelles, les anciens ont regardé les mandragores comme un narcotique, & Dioscoride, Galien, Ætius, Æginete les ont placés dans la liste des poisons. J'avoue qu'au tems de Théophraste elles passioient pour un philtre, & que Dioscoride en parle dans ce même sens. Et s'il ne s'agissoit pas des femmes de Jacob, ou si Rachel avoit demandé les mandragores pour son mari, & non pour elle-même, il seroit plus raisonnable de lui prêter cette intention.

Or ce que Dioscoride avance que les graines des mandragores purifient la matrice, & qu'appliquées avec du souffre elles arrêtent les mois, semble plus tôt renverser l'opinion commune que la favoriser, puisque cet effet est plus contraire que favorable à la conception. Il dit encore que leur suc purge par en haut comme l'ellebore, & qu'appliqué en forme de pessaire, il provoque les mois; l'on croit par l'expérience que le vin de mandragores avec la *triphera magna*, est très propre à procurer la fécondité. Mais peut-être que la vertu de ce remède consistoit principalement dans la *triphera*, qui est une excellente composition, & que Nicolas recommande aussi pour la même fin. Levinus Lemnius impute cette vertu à la froideur de la mandragore, & croit que dans les climats chauds elle est propre à rendre les femmes plus capables de la conception. Ce fruit en effet pourroit y contribuer par un usage fréquent & réglé; mais peut-on conclure de là qu'il opere par une vertu qui lui soit affectée? on pourroit dire de même que tous les vegetables procurent la fécondité selon la difference des temperamens; mais de sçavoir distinguer les cas où les plantes humides ou sèches doivent être appliquées, c'est sans doute une science qui surpassoit celle de Rachel.

On pourroit peut-être s'imaginer que les

mandragores contribuent à la fécondité ; & cela sur ce que l'on donne au pavot l'épithete de fecond , & que Venus tenant à la main une tête de pavot , étoit le hieroglyphe de la fécondité ; mais ce n'est pas la vertu de rendre fécond , qui a fait choisir le pavot dans cette vue , c'est la multitude des grains qu'il renferme.

Peut-être croira-t-on encore que la mandragore a cette vertu , parce que l'opium , selon quelques auteurs excite à l'amour , & que les turcs , & la plûpart des orientaux en usent par ce motif ; mais Amatus portugais & Roderic sont d'une opinion différente , & *Garcias ab horro* refute ce sentiment d'après sa propre experience.

CHAPITRE VIII.

Des trois rois de Cologne.

C'est une opinion générale que les trois rois de Cologne sont les mages qui guidés par l'étoile se rendirent à Bethléem pour y adorer le Sauveur. Or ce qui a contribué à établir cette opinion , sans parler des longues dissertations de Baronius , de Pineda , & de Montacutius , c'est non seulement la tradition , & l'autorité de quelques peres de l'église , mais encore ce que disent les livres saints : *Les gentils viendront à votre lumiere, & les rois à la clarté de votre lever.*

Les rois de Tharse & les îles, les rois d'Arabie & de Saba vous offriront des presens. La plûpart des chrétiens, & plusieurs rabbins ont entendu ce passage du Messie, non qu'ils aient conçu que ces rois dussent être de puissans souverains, mais des rois de certaines villes, ou de petits territoires, comme furent autrefois les rois de Sodome, & de Gomorrhe, ceux de Jericho, & d'Haï, & les trente & un rois que vainquit Josué, ou des princes semblables aux amis de Job.

Mais quand nous serions assurés que ces mages étoient rois, comment sçaurions-nous qu'il y en avoit trois précisément, puisque l'écriture n'en déclare point le nombre ? Les presens qu'ils firent d'or, de myrrhe, & d'encens ni prouvent rien à cet égard ; ils avoient trouvé dans leur pays ces mêmes presens, tels apparemment que la seule reine de Saba en avoit autrefois apporté à Salomon. Les fils de Jacob ne divisèrent point les presens qu'il destinoit à Joseph. Il est vraisemblable qu'un seul en fut chargé : *Prenez avec vous des plus excellens fruits de ce pays-ci*, leur dit Jacob, *pour en faire present à celui qui commande.* Puis donc que l'on n'est pas certain du nombre de ces rois, on doit se défier des noms de Gaspar, Melchior & Balthazar qu'on leur donne, plus encore de leurs portraits que l'on distribue à Cologne comme des préservatifs

contre le mal caduc , de leur habillement , de leur teint , & de leur figure.

Et quand on accorderoit qu'ils étoient rois , & précisément au nombre de trois , il ne s'ensuivroit pas qu'ils fussent rois de Cologne ; car bien qu'il fût vrai que Cologne autrefois *Ubiopolis*, ensuite *Agrippine* étoit la capitale des ubiens , on ne lit nulle part que cet ville ait eû trois rois en même tems. D'ailleurs ils auroient selon les apparences , obtenu de leurs sujets qu'ils se convertissent à la foi chrétienne ; & cependant ils n'embrassèrent le christianisme que 70 ans après par le ministère de Materne disciple de S. Pierre. Enfin le texte sacré dit que les mages vinrent d'orient , & Cologne est à l'occident de Bethléem , & de Jerusalem ; la longitude de la premiere ville n'étant que de 34 degrés , & celle de la dernière de 72.

Voici l'origine de cette tradition. Il est vraisemblable que ces mages ou rois partirent de l'Arabie , & qu'ils étoient issus d'Abraham, par Céthura. Soit qu'ils fussent inspirés , soit qu'ils fussent déterminés par la prophétie de leur ancêtre Balaam qui est citée par Suetone , & qui étoit connue dans tout l'orient : *que de la Judée sortiroit quelqu'un qui gouverneroit le monde entier* , ils furent conduits dans la Judée par l'étoile , & ils y furent baptisés dans la suite par S. Thomas.

Environ 300 ans après leurs corps furent transportés à Constantinople par l'impératrice Helene, ensuite à Milan par S. Eustache, enfin à Cologne par l'évêque René. On croit qu'ils y reposent encore dans le tombeau que l'on montre aux voyageurs; c'est là du moins qu'ils ont été transformés en rois de Cologne

CHAPITRE IX.

De la nourriture de S. Jean Baptiste dans le désert.

P Our guerir s'il est possible la prévention générale, nous allons entrer dans le détail des principales opinions sur cet article; on dit 1^o que les fauterelles dont Jean Baptiste faisoit sa nourriture dans le désert n'étoient autre chose que ce fruit que les grecs nommoient *Κεράτιον*, & dont S. Luc fait mention dans la parabole de l'enfant prodigue; les latins *siliqua*, & d'autres *panis S. Joannis*, fruit au reste qui est renfermé dans une gousse, & qui approche de la douceur du miel. Mais cette opinion détruit moins l'idée que l'on a des fauterelles, qu'elle n'établit ce que l'on doit entendre par le miel sauvage.

2^o Selon d'autres c'étoit les bourgeons des arbres; car c'est ce que signifie le mot latin *locusta*, ce qui convient au mot latin qui signifie fauterelles, mais ne conclut

rien pour le terme grec ἀκρίδες , à moins qu'on ne lise ἀκρόδρυα , ou ἀκρέμους, qui signifient l'un & l'autre l'extrémité des branches. C'est la correction d'Isidore de Peluse qui dit formellement dans ses lettres, que ceux qui pensent autrement sont des ignorans. Baronius en a été si frappé, qu'il a crû devoir laisser la chose indécise : *Hæc cum scribat Isidorus, definiendum nobis non est, & totum relinquimus lectoris arbitrio; nam constat græcam dictionem ἀκρίδες & locustam insecti genus, & arborum summitates significare.* Mais au jugement de Montacutius, celui-ci est dans l'erreur : *Nam constat contrarium, dit-il, ἀκρίδα apud nullum autorem classicum ἀκρόδρυα significare.* Paracelse embrasse ce même sentiment avec tant de chaleur que dans son traité du miel, il n'épargne pas même son ami Erasme : *Hoc à nonnullis ita explicatur, ut dicant locustas aut cicadas Joanni pro cibo fuisse; sed hi stultitiam dissimulare non possunt, veluti Hieronymus, Erasmus, & alii prophetae neoterici in latinitate immortui.*

Selon un troisième sentiment c'étoit de véritables sauterelles, c'est-à-dire, des insectes à six jambes, & dont les ailes sont doubles, ou enveloppées. Et ce sentiment paroît le mieux fondé. Car outre qu'il est suivi par Origene, S. Jérôme, S. Chrysostome, S. Hilaire, S. Ambroise, c'est l'acception propre du terme souvent employé

populaires. Liv. VII. Ch. IX. 281
ployé par les septante, & c'est de la sorte
qu'il est rendu dans les lexiques grecs. Sui-
das remarque sur le mot *ακρίς*, que c'est
l'insecte dont S. Jean se nourrissoit dans le
désert, & Aristote, Dioscoride, Galien
&c. le rendent de la même manière.

Enfin, il n'y a aucune absurdité dans ce
sentiment. Il étoit permis aux juifs de
manger des sauterelles, & ils en comp-
toient jusqu'à quatre espèces parmi les ani-
maux purs. Il y a d'ailleurs plusieurs na-
tions qui en ont mangé avant & depuis
S. Jean. Diodore, Strabon, Solin, Elie, Plin,
assurent que les éthiopiens, les mau-
res, & les arabes en faisoient leur nourri-
ture ordinaire; & Leon *Cadamustus*, nous
apprend qu'ils continuent d'en manger.
C'est pourquoi le Sauveur dit que Jean
Baptiste n'est pas venu mangeant & buvant,
c'est-à-dire, que loin de se nourrir délica-
tement comme on faisoit dans la Judée, il
n'usoit que d'aliments grossiers, & con-
formes à la simplicité de son habillement,
qui étoit fait de poil de chameau; à sa de-
meure qui étoit le désert; à la doctrine
qu'il prêchoit, qui étoit la pénitence &
l'humilité.



CHAPITRE X.

Si S. Jean l'évangéliste ne devoit pas mourir.

C'Est une chose peu importante de sçavoir si S. Jean mourut, ou ne mourut point ; mais parce que ceux qui prétendent qu'il n'est point mort, s'appuyent sur l'écriture, & que dans tous les siècles il s'est répandu des erreurs à cette occasion ; nous allons examiner la question.

Après que le Sauveur eut prédit sa propre mort à ses disciples, Pierre lui dit : *Seigneur, que deviendra celui-ci ?* Jesus lui répondit, *si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? suivez-moi donc.* Et alors il se répandit un bruit parmi les frères, *que ce disciple ne mourroit point.* Or ou les disciples ne distinguèrent point la manière dont celui-ci devoit demeurer, ou bien ils conçurent qu'il seroit transporté dans le paradis comme Enoch & Elie jusqu'au dernier jour, & qu'il seroit mis à mort par l'Antechrist, suivant ces paroles de l'apocalypse :
» Je donnerai pouvoir à mes deux témoins,
» & revêtus de cilices, ils prophétiseront
» 1260 jours, & quand ils auront achevé
» leur témoignage, la bête qui montera de
» l'abîme, leur fera la guerre, les vaincra,
» & leur ôtera la vie.» S. Hippolyte martyr est le premier, suivant la remarque de Ba-

ronius, qui sur la fin du troisième siècle, ait avancé cette opinion. Métaphraste, Freculphe, & surtout George de Trapezonte, ont embrassé le même sentiment; & celui-ci soutenoit dans le seizième siècle, que S. Jean n'étoit pas encore mort.

Le Dante, ce sçavant poëte italien, y fait aussi allusion. Dans sa revue poétique du paradis, il rencontre l'ame de S. Jean, & souhaitant de voir son corps, il reçut cette réponse, que son corps étoit en terre, & qu'il y resteroit avec les autres jusqu'à la plénitude des saints;

In terra e' terra il mio corpo, & saragli

Tanto con gli altri, che l'numero nostro

Con l'eterno proposito s'agguagli.

Pour ce qui regarde l'opinion générale qu'il ne mourroit pas, elle est réfutée par les paroles mêmes de l'écriture, qui suivent celles que nous avons citées. Mais *Jesus leur dit encore, il ne mourra pas; mais si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe?* & ceci fut écrit par S. Jean lui-même, plusieurs années après cet événement, S. Pierre ayant déjà souffert le martyre, & vérifié la prédiction de J. C.

La translation n'est certainement pas prouvée par le texte de l'apocalypse; car S. Jean n'y est point nommé avec les deux

A a ij

témoins. Sa mort est d'ailleurs attestée par l'histoire, qui nous apprend que son tombeau étoit à Ephèse, ville de l'Asie Mineure, où après avoir été relegué dans l'isle de Patmos sous Domitien, il revint sous l'empire de Nerva, & y mourut sous celui de Trajan. On voyoit encore son tombeau du tems de Tertullien, de S. Jérôme, de S. Chrysostôme, & d'Eusebe, comme il nous l'apprennent eux-mêmes; & ce dernier cite un témoignage plus ancien, je veux dire, celui de Polycarpe, qui fut un des premiers successeurs de notre saint au siège d'Ephèse, & dont on trouve ces paroles, dans une lettre à S. Victor de Rome : *Joannes ille qui supra pectus Domini recumbebat, doctor optimus, apud Ephesum dormivit.* Baronius, Jansenius, Estius, citent beaucoup d'autres témoignages semblables.

Or ce qui a principalement fondé cette erreur, c'est que l'on a mal pris le sens des paroles de J. C. On a compris qu'elles étoient absolues, au lieu qu'elles ne sont que conditionnelles, & qu'elles tendent plus à reprendre la curiosité de S. Pierre, qu'à la satisfaire. C'est comme s'il avoit dit : vous avez reçu votre arrêt, pourquoi vous embarrassez-vous de ce que deviendront vos freres ? pourquoi voulez-vous pénétrer dans les secrets du Seigneur ? s'il vis jusqu'à mon retour, que vous importe à

vous qui devez mourir auparavant ? Il s'exprima de la sorte , sans doute , parce qu'il prévoyoit que S. Jean ne souffriroit point une mort violente , & qu'il reposeroit en paix ; & peut-être que si Pierre l'avoit sçu , le zele qu'il avoit de souffrir pour la gloire de son maître , se seroit ralenti.

Le disciple bien-aimé est le seul des apôtres qui n'ait point souffert le martyre , & cela parce qu'il resta seul attaché , pour ainsi dire , à la croix de son divin maître , pendant que tous les autres prirent la fuite , & que sa douleur lui tint lieu de martyre. En effet , si le seul récit de la passion est capable d'amolir aujourd'hui les cœurs les plus durs , quelles impressions ne doit point avoir fait sur l'ame de S. Jean , la vûe d'un objet si touchant ; & ne dût-il pas souffrir davantage en cette partie de lui-même , que S. Pierre ne souffrit dans son corps , lorsqu'il fut attaché à la croix ?

D'ailleurs , on s'est trompé dans l'application de ces mots , *si je veux* qu'on auroit dû rapporter à celles-ci : *Lorsque je viendrai* : & si on les avoit entendus , comme on a fait depuis , non du dernier avenement de J. C. mais de cet avenement qui désignoit la destruction des juifs , & de leur gouvernement , on n'auroit pas donné dans cette erreur Car S. Jean survêquit à S.

Pierre, il eut le tems de voir l'entier accomplissement de la prophétie de Daniel, & même, au sentiment de quelques-uns, de composer son apocalypse.

Mais outre l'erreur que nous venons de réfuter, il s'en est encore établi d'autres en differens tems. Il y en a qui ont soutenu que les disciples contemporains de S. Jean avoient crû qu'il ne mourroit point, & qu'ils s'étoient fondés pour le croire, sur l'affection que Jesus portoit à ce disciple. Or ils purent bien se persuader qu'en effet il seroit dispensé de mourir, ou que son divin maître lui permettroit de vivre jusqu'à son retour glorieux, parce qu'il avoit été seul témoin de sa mort, & de son ignominie.

Il s'étoit encore établi dans ces premiers tems une autre opinion, c'est que J. C. ne tarderoit pas à revenir; on s'étoit imaginé sur plusieurs expressions de J. C. prises à la lettre, que son dernier avenement suivroit de près sa passion; & nous trouvons cette opinion censurée par S. Paul. Or il n'étoit pas difficile aux disciples de conclure de cette idée, que S. Jean vivroit jusqu'à ce même tems.

Enfin la longue vie de cet apôtre a pû contribuer à faire croire qu'il ne mourroit point. Car il survêquit à tous les apôtres, il ne mourut que dans sa 94 année, c'est-

populaires. Liv. VII. Ch. X. 287
à-dire , 68. après le Sauveur , la seconde
année de l'empire de Trajan. Or comme
il avoit vécu jusqu'à ce tems , on s'imagi-
na qu'il vivroit jusqu'à l'avènement de
son maître.

Dans les siècles suivans , deux choses
surtout purent contribuer à l'établisse-
ment de cette opinion. C'est en premier
lieu , qu'il échappa au martyre , au lieu que
tous les autres le souffrirent. Domitien ,
selon quelques historiens , le fit jeter dans
de l'huile bouillante ; mais il en sortit com-
me il y étoit entré. Or les siècles suivans ,
convaincus qu'il n'avoit point souffert le
martyre , & que la persécution la plus
cruelle n'avoit pû lui ôter la vie , on a
pû se confirmer dans l'idée qu'il ne mour-
roit point , & que celui que le feu n'avoit
pû détruire , vivroit éternellement.

C'est en second lieu que dans le texte latin ,
il y a *sic* , au lieu de *si eum volo manere* , qui est
dans le grec. Or ce changement peut faire
d'une proposition conditionnelle une pro-
position absolue.

Mais ce qui a davantage accredité cette
opinion dans les siècles postérieurs , c'est
qu'on n'a point trouvé les os de S. Jean
dans le tombeau qui les avoit renfermés.
Et delà les uns ont soupçonné qu'il n'étoit
point mort ; les autres qu'il étoit ressuscité ;
d'autres encore , qu'il étoit descendu
vivant au tombeau , & qu'il en étoit sorti

secrètement. Mais toutes ces opinions , suivant la remarque de Baronius , n'ont aucun fondement. Cet écrivain cite le pape Celestin , qui dans une lettre au concile d'Ephese , déclare que les reliques de cet Apôtre y étoient en grande veneration. Un passage de S. Chrysostôme qui dit que Jean guérissoit les malades après sa mort , comme s'il eût été vivant , réfute encore cette même opinion ; & je remarque qu'Estius examinant la question dont il s'agit , conclut en ces termes : *Quod corpus ejus nusquam reperiatur, hoc non dicerent, si veterum scripta diligenter perlustrassent.*

Au reste , que ceux des premiers siècles du christianisme aient pû concevoir des hommes immortels après la chute d'Adam , ou que dans ces derniers tems on ait pû se persuader qu'il y auroit des hommes dont la vie égaleroit celles des patriarches avant le déluge ; c'est une chose prodigieuse à la verité , mais qui pourtant n'est pas incroyable. Les hommes sont plus d'une fois tombés dans cette erreur. S. Irenée & Tertullien nous apprennent qu'un certain Menandre samaritain fit accroire à ses disciples que la mort n'auroit aucun pouvoir sur eux , & que ceux qui recevroient son baptême , recevroient en même tems l'immortalité : doctrine à la verité bizarre & insensée ; mais quoiqu'il y ait eu des hommes

mes qui pour être crus immortels comme ils le disoient, sont morts en des lieux écartés, & que d'autres se soient imaginés qu'ils étoient morts dans le tems qu'ils étoient pleins de vie, il est certain qu'il y en a peu, ou même qu'il n'y en a point qui aient pensé qu'il leur fût impossible de mourir. Ces hommes superbes qui se sont fait appeler dieux, n'ont jamais été assés aveuglés pour se flatter d'une immortalité réelle, & les plus orgueilleux ont été convaincus de la vanité de ces titres fastueux, par l'expérience qu'ils faisoient chaque jour de leur déperissement. L'homme peut bien s'étourdir pour un tems, mais il ne tarde pas à se souvenir de sa nature. Car les imperfections que nous ne pouvons dissimuler, ou celles que nous remarquons dans les autres, nous font à chaque instant appercevoir de notre corruptibilité, & nous prêchent continuellement que nous devons retourner dans la terre d'où nous sommes sortis.

CHAPITRE XI.

De quelques autres opinions.

IL y a bien d'autres erreurs populaires ; mais nous abandonnons les unes à la discussion des théologiens, & nous ne parlerons pas des autres, parce qu'elles ne mé-

ritent pas d'être réfutées. Lorsque David eut fait le dénombrement de ses sujets, fut-il puni, comme l'on croit, uniquement à cause de la vanité de son cœur, ou comme le prétend Jofephe & quelques autres, parce qu'il négligea encore de payer le tribut que le Seigneur avoit imposé sur chaque tête ? c'est ce que nous ne déciderons point. Nous avouerons pourtant, que la loi contenue dans l'exode, menace formellement les israelites de la peste, s'ils manquent à payer ce tribut. Si l'on compare les sommes qu'ils avoient levées auparavant à l'occasion des dénombremens, on verra à quoi pouvoit aller ce tribut, sous le regne de David, où les israelites étoient dans leur état le plus florissant. Dans le premier dénombrement que fit Moïse, le tribut se monta à cent talens, & 1775 sicles. Chaque homme paya une *beka*, qui faisoit un demi sicle, selon le poids du sanctuaire. Cette somme fut levée sur tous les israelites depuis l'âge de 20 ans, & ils se trouverent au nombre de 603550 hommes. C'est sur ce tribut que se regla Vespasien, comme nous l'apprend Jofephe, lorsqu'il assujettit chaque juif à envoyer deux drachmes au capitolé : ce qui faisant un quart d'once d'argent, revenoit au *beka*, ou demi sicle du sanctuaire, & faisoit environ 30 sols tournois. Car la drachme attique valoit

sept sols & demi sterling, ou un quart de sicle ; le tribut qu'on levoit en forme de capitation étoit d'un didrachme, ou d'une double drachme, ou d'un demi sicle : & la *statere* qui se trouva dans le poisson étant d'un sicle entier, suffit à payer le tribut de J. C. & de S. Pierre.

Nous ne doutons point que la femme de Loth n'ait été changée en une statue de sel, quoiqu'il y ait des auteurs qui prenant cette expression au figuré, veulent que cette statue de sel ne fût autre chose qu'une colonne durable, parce que le sel est incorruptible. C'est en ce sens que l'alliance de Dieu est appelée *l'alliance de sel*, & qu'il est dit de David, que Dieu lui donna le Royaume par un semblable traité, ou pour toujours.

Nous croyons qu'Absalom a été suspendu par sa chevelure, & non pas par le col, comme le prétend Joseph. Nous remarquerons seulement qu'il y a beaucoup de sçavans commentateurs qui sont d'un autre sentiment ; & j'avouerai que j'ai moi-même de la peine à comprendre que le fait soit possible, supposé qu'Absalom eût son casque en tête. Il ne paroît pas que S. Jérôme & Tremellius aient suivi l'opinion commune dans leurs versions.

Nous croyons encore que Judas se pendit lui-même, & qu'il mourut en cet état.

Cependant Jansenius produit les témoignages de Théophylacte & d'Euthymius, pour prouver qu'il fut écrasé par la roue d'un chariot. Baronius ajoute que ce fut l'opinion des grecs du tems de Papias même, qui avoit été disciple de S. Jean l'Evangeliste. Et, suivant la remarque de Grotius, il est bien difficile de concilier l'expression de S. Mathieu avec celle de S. Pierre, l'un disant en termes formels qu'il se pendit, & l'autre qu'il se précipita, & qu'il creva par le milieu. Grotius observe encore que le terme grec employé par S. Mathieu ne signifie pas seulement se pendre, ou s'étrangler, à la maniere dont les peintres le représentent, mais qu'il signifie encore une suffocation, un étranglement qui empêche la respiration : ce qui peut être l'effet d'une extrême douleur, ou d'un desespoir violent. On trouve ce terme au même sens dans l'histoire de Tobie au sujet de Sara : *Ita tristata est, ut strangulatione premeretur*, dit Junius ; or l'horreur que Judas conçut de sa perfidie, put produire en lui un semblable effet. Ainsi les hébreux assurent que ce fut le dépit qui suffoqua Achitophel, car le terme employé dans l'original, ne signifie pas seulement suspension, mais encore indignation, selon que l'a remarqué le même Grotius.

CHAPITRE XII.

De la cessation des oracles.

Q Uand on lit que les oracles du paganisme se turent à la naissance de J. C. il ne faut pas l'entendre précisément à la lettre, comme s'il ne s'en étoit point rendu depuis, ou qu'ils n'eussent point perdu de leur crédit auparavant. D'un côté on ne peut nier qu'ils ne fussent déjà considérablement tombés; & ce passage de Cicéron ne permet pas d'en douter : *cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra atate, sed jam diu, ut nihil possit esse contemptius.* Mais d'un autre côté un passage de Suetone prouve qu'ils n'étoient pas tout-à-fait muets de son tems. Car dans la vie de Tibère sous qui le Messie fut mis à mort, il dit que cet empereur voulant détruire les oracles aux environs de Rome, il en fut détourné par les sorts de Preneste. Le même Suetone rapporte que l'oracle d'Antium avertit Caligula de se défier de Cassius, lequel en effet conspira sa mort. Plutarque examinant pourquoi les oracles se sont tus, excepte celui de Lebadie; & dans le même traité Démétrius assure que les oracles de Mopsus, & d'Amphiloque étoient très fréquentés de son tems. On en trouve beaucoup d'autres exemples dans

les historiens ; & du tems de Julien même il s'en rendit plusieurs.

Ainsi, pour ne pas démentir l'histoire, il faut dire que les oracles ne furent pas absolument muets, mais qu'ils furent interrompus, & peu fréquentés ; & qu'un grand nombre fut abandonné des prêtres. C'est ainsi que l'on peut concilier les diverses opinions, en accordant qu'il s'est rendu quelques oracles mal concertés, dont des auteurs fideles font mention. Car on ne peut nier qu'ils ont été confondus en général à la venue de J. C. sans que les payens en aient assigné de cause légitime. Quelques-uns mêmes de ces oracles n'en ont point donné d'autre raison ; le principal est celui qui fut rendu à Auguste par l'oracle de Delphes :

Me puer hebraus divos Deus ipse gubernans

Cedere sede jubet, tristemque redire sub orbem ;

Aris ergo dehinc tacitis discedito nostris.

Le second allegué par Plutarque dit qu'une voix se fit entendre en pleine mer, criant *le grand Pan est mort* : histoire remarquable & qui se lit au traité de la cessation des oracles. Le troisième est rapporté par Eusebe dans la vie de Constantin. Là il raconte qu'Apollon se lamentoit en disant que ses oracles étoient faux, & que les justes s'opposoient à ce qu'il dît la vérité.

Theodoret fait encore mention d'un oracle qu'Apollon rendit à l'empereur Julien avant son expedition contre les perses. L'oracle lui déclara qu'il écarteroit les corps qui l'environnoient avant qu'il pût répondre à ses demandes ; & peu de tems après le temple fut brûlé par le feu du ciel.

Or ces differents traits sont comme autant d'hommages rendus à la puissance qui leur fermoit la bouche, & mettoit fin à cette illusion qui avoit si long tems joué les hommes.

Mais, comme la malice de Satan est toujours active, il ne se repose point, & il ne cessera jamais d'imposer à la posterité de celui qu'il a engagé dans le premier péché. C'est pourquoi chassé des temples, & des antres mystérieux, il s'est retiré en de petites contrées, où de tems en tems il fuscite des magiciennes, des forciers, des devins.

Et, ce qui est le plus déplorable, nous nous arrêtons à ces futilités, lors même que nous disons que Dieu nous a laissé ses prophetes pour expliquer ses volontés. Tandis que nous publions que Satan a été réduit au silence, nous avons la foiblesse d'avouer qu'il parle par ces foibles instrumens de sa malice ; & pendant que nous rejettons l'essentiel, nous nous attachons aux branches, & nos actions sont peu con-

formes à nos sentimens ; c'est donc en vain que les chrétiens se glorifient d'avoir imposé silence aux oracles , puisqu'ils encensent leurs autels

Il n'appartient pas à notre sujet de nous étendre davantage sur cet article ; d'autres l'on fait avec succès ; mais nous ne pouvons omettre ici que l'histoire la plus détaillée qui nous ait été conservée touchant les oracles , est celle que nous lisons dans Hérodote. Crésus pour les éprouver en envoya consulter plusieurs qui étoient éloignés les uns des autres , il prit si bien ses mesures que ses couriers arriverent en même tems dans ces lieux différens , & firent tous la même demande, sçavoir à quoi s'occupoit alors Crésus. Le seul oracle de Delphes rencontra juste , & répondit qu'il étoit occupé à faire cuire un agneau & une tortue dans un vaisseau de cuivre , dont le couvercle étoit de même métal. Le stile en est pompeux dans le grec , un peu moins dans le latin :

Æquoris est spatium, & numerus mihi notus arena.

Mutum percipio, fantis nihil audio vocem.

Venit ad hos sensus nidor testudinis acris

Qua simul agninâ coquitur cum carne lebetæ,

Ære infra strato, & stratum cui insuper as est.

Je connois l'étendue des mers ; le nombre

populaires. Liv. VII. Ch. XII. 197
des grains de sable m'est connu. J'entens les muets. Avant qu'on ait parlé, je sçai ce que l'on me demande. La fumée d'une tortue que l'on fait maintenant cuire avec un agneau dans un chaudron de cuivre couvert de même métal, est venue jusqu'à moi.

Cette réponse acquit à l'oracle avec une haute réputation des richesses immenses, & Crésus dans la suite regarda comme un dieu celui qui l'avoit rendue. Quelque tems après il paya cher son erreur; car ayant consulté le même oracle sur l'événement de la guerre qu'il entreprenoit contre Cyrus, la réponse ambiguë qu'il en reçut, le précipita à sa ruine. Et quiconque se confie à Satan doit s'attendre à une semblable tromperie; car il profite habilement de la foiblesse des hommes, & dans sa longue expérience il trouve les moyens de les attirer dans le piège. C'est donc une extravagance, un crime contre Dieu, d'espérer quelque bien de cet auteur de tout mal; car il commence par dévorer ses favoris, & plus on approche de Moloch, plus tôt on est consumé. Ses faveurs en un mot sont de fausses faveurs. Le bien qu'il fait en apparence est un mal réel; & s'il nous élève ce n'est que pour rendre notre chute plus terrible.

CHAPITRE XIII.

De la mort d'Aristote.

C'Est une opinion généralement reçue, & que Procope, S. Gregoire de Nazianze, S. Justin martyr, & quelques autres ont confirmée, qu'Aristote au desespoir de ne pouvoit comprendre la raison du flux & reflux de l'Euripe s'y précipita en s'écriant : *Siquidem ego non capio te, tu capies me.* Or comme il y en a qui s'imaginent qu'Euripe est le nom d'un fleuve, & que d'autres avouent qu'ils ignorent sa situation, nous avertirons d'abord que ce mot en général signifie tout détroit, golphe, ou bras de mer enfermé entre deux terres, suivant la définition de Julius Pollux. Ainsi les auteurs font mention de l'Euripe de l'Hellespont, de l'Euripe pyrrhée, & de l'Euripe euboïque ou chalcidique dont il s'agit ici. Celui-ci est un golphe qui sépare l'Attique d'avec l'île d'Eubée, & que l'on nomme aujourd'hui golphe de Negrepont, du nom de l'île & de sa capitale que les guerres d'Antiochus, & le siège de Mahomet II qui la prit sur les venitiens ont rendue célèbre.

Qu'Aristote se soit précipité dans ce golphe, & à l'occasion que nous avons dite, comme on le croit généralement, c'est ce qui mérite d'être examiné, & qui souffre

po pulaires. Liv. VII. Ch. XIII. 299
bien des contradictions. Diogene Laerce qui a écrit la vie de ce philosophe n'en fait aucune mention ; il rapporte au contraire deux autres traditions sur le genre de sa mort ; l'une qu'étant accusé d'impiété à l'occasion d'un hymne qu'il avoit composé pour Hermias, & qui se trouve dans Laerce & au 15 livre d'Athenée, il se retira dans l'Eubée, & qu'il s'y empoisonna ; l'autre attestée par Appollodore, qu'il mourut à Chalcis d'une foiblesse d'estomach dans sa grande climacterique, c'est à dire dans la 63 année de son âge ; Censorin & Suidas ont suivi cette dernière tradition. Et si l'on pouvoit s'assurer de ce que dit Rabbi Ben Joseph, il seroit mort dans le sein du judaïsme, & l'opinion reçue seroit encore moins probable.

D'ailleurs, sans cet argument négatif, la raison seule nous obligeroit à suivre un parti contraire. Car comment attribuer à notre philosophe un semblable desespoir, lui qui convient si souvent de son ignorance, & qui dans les choses difficiles croyoit que les conjectures suffisoient ? & qu'elle apparence qu'il se soit désespéré à ce sujet, lui qui se contentoit des moindres vraisemblances, & soutenoit par exemple que le soleil est la cause des différentes couleurs que l'on remarque dans les oiseaux, & que l'érection est un effet de la délibération des

testicules? lui qui répétoit sans cesse le *μᾶλλον*, le *ποτερον*, *ἴσως*, *ἐπει το πολυ* &c? Il est à présumer qu'une conjecture un peu supportable l'auroit tranquillisé, & qu'il n'eût pas porté l'opiniâtreté jusqu'à vouloir être compris dans ce qu'il ne pouvoit comprendre. Il est même impossible de prouver qu'il se soit attaché à démêler ce qui regarde l'Euripe, ou à chercher les causes du flux & reflux en général. Car il n'en fait aucune mention dans ses écrits, bien qu'il en ait eu occasion dans ses météores où il dispute des propriétés de la mer, & dans ses problèmes qui contiennent 41 questions touchant la mer. On cite à la vérité sous son nom un ouvrage, où l'on traite des propriétés des élémens; mais les critiques soutiennent tous qu'il n'est point d'Aristote. Peut-être est-ce le même que celui d'où Plutarque a tiré cette histoire.

Enfin le fondement même de cette histoire est incertain; car il est douteux que l'Euripe souffre le flux & le reflux jusqu'à sept fois par jour. Je sçai que Pomponius Mela, Pline, & Solin l'assurent positivement; mais ni Thucydide qui parle souvent de ce bras de mer, ni Pausanias qui nous a laissé une si exacte description de la Grece, n'en disent rien. Eschine se contente d'y faire allusion dans son Ctesiphon, & Strabon n'en parle que d'une manière douteuse,

& *φασί*, comme on dit. Magin après lui dit
 seulement : *Velocis ac varii fluctus est mare, ubi
 quater in die, aut septies, ut alii dicunt, reci-
 procantur aestus*. Botero s'exprime plus clai-
 rement : *Il mare cresce e cala con un impeto mi-
 rabile quatra volte il di benche comunimente si
 dica sette volte &c.* Cette mer hausse & baisse
 quatre fois par jour avec une merveilleuse
 impetuosité, quoiqu'on dise communé-
 ment sept fois, & que l'on croye généra-
 lement qu'Aristote s'y précipita, desespéré
 de n'en pouvoir pénétrer la cause. Or si
 l'on entend bien ces descriptions, on ne
 trouvera nulle difference entre ce golphe
 & les autres mers, puisqu'il n'a que deux
 flux & deux reflux dans les 24 heures. Elles
 se rapportent encore à ce que dit *Thomaso
 Porrohaçchi* dans sa description des îles Fa-
 meuses, que deux fois par jour le flux est
 d'une impetuosité surprenante. Il n'y a
 point de rade plus dangereuse, au témoi-
 gnage de Tite Live; car dit cet historien,
 ce bras de mer ne hausse & ne baisse point
 sept fois par jour, comme on le croit d'or-
 dinaire; mais il varie selon les vents qui
 par leur souffle impetueux poussent les flots
 tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. *Gillius*
 à voulu s'en instrire par lui-même, il a
 examiné le courant, & des meuniers qui
 habitent la côte lui dirent que ce golphe
 avoit deux flux & reflux par jour, ou de

fix en six heures, comme l'Océan ; mais qu'à la vérité il y avoit des saisons où ce flux n'étoit pas réglé. C'est sans doute de cette irregularité jointe à ce mouvement impetueux qu'est née l'opinion vulgaire. Au reste c'est par là qu'il faut expliquer *Ctesiphon*, & qu'il faut entendre Aristote, lorsque dans ses problèmes il emprunte une métaphore de l'Euripe, & que dans la 25 section il demande pourquoi du haut des maisons la terre semble *euripiser*, c'est à dire tourner.

Voici un témoignage plus récent ; c'est celui de M. du Loir qui vers le milieu du siècle passé fit quelque séjour à Négrepont, & passa plusieurs fois l'Euripe ; il s'exprime en ces termes : » Je ne conçois rien à l'o-
»pinion reçue touchant l'Euripe, je vous
»assure qu'elle est très fausse. Je donnai un
»écu à un marinier pour qu'il me descendît
»dans un endroit où je fusse à portée d'exa-
»miner le fait ; & j'observai que ce golphe
»haussait & baissait pendant six heures,
»comme le golphe de Venise ; mais que le
»cours en étoit extrêmement rapide.

Aristote mourut à Chalcis capitale de l'Eubée & située sur le golphe de ce nom, c'en fût assés pour occasionner l'erreur que nous refutons. Il y en a à la vérité qui racontent non qu'Aristote se précipita dans ce golphe, comme le veut Rhodigin, mais

qu'il tomba dans une espece de langueur pour n'avoir pû trouver la cause de son reflux ; c'est un autre fait qui n'est appuyé sur aucun témoignage ancien. Il est constant que les anciens philosophes grecs & latins n'avoient pas fait de grandes découvertes sur cette matiere ; il n'étoit guere possible même que s'attachant uniquement à la Méditerranée qui dans certains endroits n'a point de reflux , & qui partout en a peu, ils en fissent quelqu'une. Et nous qui connoissons l'Océan & tous les golphes , combien nos connoissances sont elles encore imparfaites à cet égard ? lorsque nous en attribuons la cause à la lune , cette hypothese paroît bien conclure pour l'Océan ; mais conclut-elle pour les bayes , pour les golphes , qui n'ont ni flux ni reflux , & resout-elle cette difficulté , pourquoi au fond du golphe de Venise la mer hausse de trois ou quatre pieds , pendant qu'elle ne hausse presque point à Ancone , à Durrazzo , ou à Corfou sur le même golphe ? Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable , c'est que pour d'anciennes difficultés , on a trouvé de nouvelles explications. Quelques-uns suivant l'hypothese de Copernic tâchent d'expliquer cette diversité par la comparaison d'un bassin rempli d'eau, laquelle monte ou baisse sur les côtés du bassin , selon qu'il est mu lui-même ; par

là sont levées certaines difficultés , comme on peut le voir dans Galilée ; & rien n'est plus ingénieux que cette comparaison.

Mais il est encore indécis , si en reconnoissant la lune pour cause du reflux , on ne peut pas en faire une application différente ; si elle agit par exemple par une simple opération sur la surface de la mer , ou en élevant les esprits de nitre & de soufre , & trouvant le fonds de la mer disposé à se gonfler ; si c'est par l'atténuation des eaux de la surface , d'où il arriveroit que les vaisseaux s'enfonceroient davantage pendant le flux que pendant le reflux ; ou si c'est par des gonflemens commencés au fonds , & qui s'éleveroient ensuite vers la surface ; d'où il arriveroit que les fleuves & les étangs n'ayant point de parties qui fermentassent au fonds de leur canaux , n'éprouveroient point ces mêmes gonflemens ; & que dans certaines mers la marée monteroit plus qu'en d'autres qui auroient moins de ces esprits nitreux & sulphureux. C'est par là encore qu'on expliqueroit les variations du flux & du reflux , les eaux montant ou baissant inégalement , selon que les parties terrestres du fonds seroient plus ou moins facilement soulevées.

Il se peut donc que les flux impetueux de certains torrens , & de certaines rivières , comme celles de *Trent* & de l'*Humber* en Angleterre

Angleterre, & même de l'Euripe viennent de la disposition particuliere du fonds où il se fait des mouvemens subits. Il se peut encore que les parties laterales des côtes y contribuent, en poussant les eaux & les courans de côté & d'autre, lesquelles retombent ensuite selon le mouvement de toutes ces parties, & l'operation plus ou moins forte des premieres causes, qui conservent leur activité au dessus & au dessous de l'horizon, comme dans les corps des animaux, & dans les plantes.

Enfin quelqu'ait été le genre & l'occasion de la mort d'Aristote, sa mémoire vivra parmi les sçavans, s'ils ne veulent se rendre coupables d'ingratitude; & son nom ne finira jamais que dans l'Euripe de l'ignorance, ou lorsque le torrent de la barbarie aura inondé l'univers.

On débite un conte pareil d'Homere, ce prince des poetes; on dit qu'il mourut du chagrin qu'il conçut pour n'avoir pû deviner une énigme que des pêcheurs lui avoient proposée.

CHAPITRE XIV.

Du souhait de Philoxène.

Aristote dit, & c'est sur son témoignage qu'est fondée l'opinion générale que nous allons examiner, que Philoxène sou-

haita d'avoir un col de grue pour goûter à longs traits le plaisir de la table ; mais cette opinion n'a point de fondement dans l'histoire ; le fait même est absurde , aussi-bien que les raisons sur lesquelles on l'appuye.

Supposé que Philoxène ait fait un pareil souhait , peut-être étoit-ce dans la vûe de mieux chanter , comme le prétend Pic de la Mirande , & non pas pour savourer mieux le plaisir de la bonne chere. Aristote dit l'écrivain que je viens de citer , accuse & dans ses éthiques & dans ses problèmes Philoxène de sensualité , parce qu'il souhaita d'avoir le col d'une grue , & je l'ai autrefois condamné sur la foi d'Aristote , mais depuis j'ai découvert que celui-ci en avoit été repris par divers auteurs ; car Philoxène fut un excellent musicien , & s'il souhaita le col d'une grue , c'étoit non par sensualité , mais parce qu'il s'imagina qu'il en chanteroit mieux. Plusieurs auteurs ont parlé d'un musicien de ce nom , comme Plutarque dans son traité contre l'usure , & Aristote lui-même au 8 de ses politiques , fait mention d'un Philoxène musicien , qui pour se livrer au goût des phrygiens abandonna les dithyrambes doriques.

D'ailleurs , que l'histoire soit véritable ou fabuleuse , l'intention qu'Aristote prête à Philoxène n'étoit pas raisonnable , &

peut-être ne se proposoit-il aucune des deux fins dont nous avons parlé. Si l'on examine bien l'organe du goût, on verra que la longueur du col n'y contribue en rien; car le goût résidant principalement dans la langue, quel avantage reviendrait-il d'avoir le col long? l'œsophage, & les organes de l'estomach qui y sont placés n'ont point de nerfs qui soient destinés pour le goût. Ils n'en reçoivent que de la sixième paire, au lieu que ceux du goût viennent de la troisième & de la quatrième, & se partagent ensuite dans la langue. De là vient que les grues, les herons, les cygnes n'ont pour la délicatesse du goût aucun avantage sur les faucons, les vautours, & les autres oiseaux qui ont le col court.

Et la nature en formant le col, n'a point eût égard au goût, mais plus tôt aux parties qu'il renferme, & à la maniere de prendre les alimens. Les animaux qui ont les jambes longues ont aussi d'ordinaire le col long, afin qu'ils puissent manger commodément en tenant leur bec à terre. Ainsi les chevaux, les chameaux, les dromadaires & tous les animaux qui sont grands ont le col long, excepté l'éléphant à qui la nature pour y suppléer a donné une trompe, sans quoi il ne pourroit prendre sa nourriture à terre. C'est pour la même fin que les grues, les hérons, les cigognes ont de longs cols.

L'homme même dont la forme est droite a le col long ou court à proportion des autres parties. Ceux qui ont le visage rond, ou la poitrine & les épaules larges ont rarement le col long, car la longueur du visage est double de celle du col, & l'espace entre l'extrémité du col & le nombril en égale le tour. La manière dont la plupart des animaux sont obligés de chercher leur vie a encore déterminé la nature à leur donner de longs cols. Ainsi plusieurs dont les jambes ne sont pas fort longues, ne laissent pas d'avoir de grands cols, parcequ'ils cherchent leur nourriture sous les eaux, comme les cygnes, les oyes, &c. Mais les faucons & les autres oiseaux de proie ont le col court, parce que ce qui est long, est foible en même temps, & qu'une figure ramassée étoit plus propre à leur destination. Enfin les cols des animaux varient suivant leur gosier, & leur œsophage. Ceux qui n'ont ni gosier, ni respiration n'ont aussi presque point de col, comme la plupart des poissons, ou n'en ont point du tout, comme les pectinaux de toutes espèces, les soles, les rayes, les plies, & tous ceux qui ont des écailles, comme toutes les fortes d'écrevisses &c.

Ceci supposé, le souhait de Philoxène paroîtra peu raisonnable. Il auroit mieux fait de souhaiter d'être transformé en singe,

car selon l'idée commune, cet animal a le goût plus fin que tous les autres, ou bien en quelqu'un de ces oiseaux qui vivent de graines, car ces oiseaux ont le sentiment si vif, qu'un coup de bec leur suffit pour distinguer les corps durs, au lieu que les hommes ne le font qu'en mâchant; ou en un animal ruminant, pour goûter deux fois la même chose; ou plus tôt en éléphant, ou en cheval, car ces animaux mangent beaucoup. Cette dernière métamorphose auroit mieux convenu au Philoxène dont Plutarque relève la gourmandise.

Pour ce qui regarde la seconde intention que l'on prête à Philoxène, il paroît que les grues, & tous les oiseaux à long col, loin d'avoir le chant plus doux que les autres, l'ont au contraire infiniment moins agréable. Et les oiseaux estimés pour le chant comme les rossignols, les serins &c. ont le col court, & le gosier étroit. En effet, quoique le gosier & la langue soient l'instrument de la voix, & que leur mouvement forme ces agréables modulations, il seroit pourtant difficile de déterminer quelle forme doivent avoir ces organes pour la perfection du chant; & le rossignol qui l'emporte par là sur tous les autres oiseaux, paroît avoir quelque désavantage dans la langue. Loin de se terminer en pointe, comme celle des autres, elle paroît comme

coupée. Et c'est peut-être ce qui a donné lieu à la fable de Philomele dont la langue fut coupée par Terée.

CHAPITRE XV.

Du lac Asphaltite.

ON rapporte du lac Asphaltite nommé encore lac de Sodome, ou mer morte, que les corps pesans nagent sur les eaux à cause de leur épaisseur saline & bitumineuse; mais les relations varient tellement sur le fait & sur la cause, qu'il est difficile de choisir en cette matière. Pour ce qui regarde le fait, Pline assure que les briques y furnagent. Munster débite un conte que peut-être il a tiré du poëme de Tertullien, c'est qu'une chandele allumée y furnage, & qu'elle s'enfonce lorsqu'elle est éteinte. Mandevil va plus loin, il prétend que le fer y furnage, mais que les plumes vont au fond. D'autres plus modérés, comme Josephé assurent seulement que les corps vivans ne s'y enfoncent qu'avec peine.

La plupart, comme Galien, Pline, Solin, Strabon qui semble avoir pris le lac *Serbonis* pour celui-ci, se fondent sur la tradition. Peu d'auteurs en parlent sur leur propre expérience; le grand nombre se contente de celle de Vespasien qui ordonna que l'on y jettât quelques prisonniers garotés, les-

quels furent trouvés furnageans , comme s'ils avoient eû la liberté de nager. Ce même fait est rapporté par d'autres d'une manière toute différente. Aristote au 2 de ses météores dit à ce sujet , ὡς περ μυθολογοῦσι , & par ce mot les uns conçoivent qu'il traite cette tradition de fable ; & les autres veulent qu'il en fasse un discours populaire. *Biddulphus* anglois qui partage son voyage de la Judée en trois parties , dont l'une , dit-il , contient des vérités manifestes , l'autre des faussetés évidentes , la troisième des choses douteuses , met dans cette dernière ce que l'on raconte du lac de Sodome. Thevet qui en parle dans sa cosmographie comme témoin oculaire , dit qu'il y a vû jeter un âne avec son bast , & que cet animal y fut noyé. Or de toutes ces relations celle-là me paroît plus recevable , qui dit que les animaux vivans ne s'y enfoncent pas facilement. Et l'on doit s'y tenir jusqu'à ce qu'on ait d'autres éclaircissemens , parce qu'elle est mieux assortie au fait , & à la raison que l'on en donne.

Pour ce qui regarde la cause , suivant l'opinion générale , comme nous l'avons dit ; c'est l'épaisseur saline & bitumineuse des eaux de ce lac. Ceci est probable dans la seconde relation ; car il est constant que l'eau salée porte un fardeau plus pesant que l'eau commune ; & l'on voit tous les jours

qu'un œuf s'enfoncera dans l'eau de mer ; ou une autre eau legerement salée ; tandis qu'il surnagera dans la saumure. Mais on ne conviendra pas si aisément qu'il en soit de même du fer ; car les corps pesans ne surnagent dans les fluides qu'autant que leur poids n'excede pas celui du volume d'eau qu'ils occupent. Or il n'y a certainement point d'eau qui soit plus pesante que le fer ; ainsi ce métal s'enfoncera dans toutes sortes d'eaux , & ce fut un vrai miracle que ce que fit Elisée en ce genre. Les corps surnagent ou s'enfoncent dans les fluides , à proportion de leur solidité. Ainsi l'eau salée supportera tel corps qui enfoncera dans le vinaigre ; le vinaigre en soutiendra tel autre qui enfoncera dans l'eau ordinaire ; l'eau ordinaire en soutiendra tel qui tombera dans l'esprit de vin , & l'esprit de vin tel autre que l'huile ne pourra soutenir. Nous avons fait ces diverses expériences avec des boules de cire traversées par de petits bâtons. L'or tombe dans le mercure qui soutient le fer & les autres métaux ; car l'or a plus de poids que le volume de mercure qu'il occupe ; c'est par la même raison que l'ambre , la corne , & les pierres legeres & spongieuses surnagent dans une solution d'une once de mercure dans deux onces d'eau forte , comme nous l'avons expérimenté nous-mêmes.

Mais

Mais Strabon rapporte une autre raison que quelques-uns ont adoptée en ces derniers tems. C'est, dit cet auteur, non l'épaisseur des eaux qui fait surnager les corps dans ce lac, mais une ébullition bitumineuse du fonds, laquelle soutient les corps que l'on y jette, & ne permet pas qu'ils s'enfoncent aisément. Ce sentiment n'auroit besoin que d'être appuyé de l'expérience: il paroît assés vraisemblable; car on observe qu'il est difficile de toucher avec les pieds le fonds des bains près de leur source, & que des balles posées immédiatement sur un jet d'eau y demeurent comme suspendues. C'est pour cela que nous n'ajoutons pas entierement foi à ceux qui disent que les corps ne vont absolument point au fonds de ce lac, jusqu'à ce que des témoins oculaires & judicieux attestent ce fait; d'un autre côté nous croirons facilement que les corps solides ne pénètrent ces eaux qu'avec peine; mais conclure de cette difficulté qu'il est impossible qu'ils s'enfoncent, ou bien assurer qu'ils ne s'enfoncent point, parce qu'ils surnagent quelque tems, c'est un sophisme familier aux voyageurs qui ne passent que trop souvent d'un degré de vérité, à un autre degré qui s'en éloigne. C'est ainsi que les anciens ayant conçu que la zone torride avoit des chaleurs brûlantes, en ont conclu trop legerement

qu'elle étoit inhabitable. De même parce qu'il n'y a point de loups en Angleterre, & que depuis plusieurs générations on n'y en a point vû, le peuple, & des personnes même sensées se sont imaginé que les loups que l'on y transporterait d'ailleurs n'y pourroient vivre. On assure encore généralement, & peu d'anglois croient le contraire, qu'il n'y a point d'araignées en Irlande; mais nous y en avons vû, & bien qu'elles y soient rares, nous trouvons des toiles d'araignées attachées aux bois qui nous viennent d'Irlande. Et, parce que les crocodiles quoique sortis d'un œuf parviennent à une grandeur extraordinaire; on s'est persuadé, & quelques auteurs le soutiennent, que les crocodiles ne cessent point de croître tant qu'ils vivent. Ainsi les hommes passent-ils presque toujours les bornes de l'exakte vérité, & donnent à leurs idées une extension qui n'est point dans la nature des choses.

On voit dans les cartes geographiques du lac de Sodome, les villes qui périrent; & dans plusieurs de ces cartes la ville de Sodome est placée au milieu du lac, ou loin de ses bords; mais cette position ne paroît pas exakte; car il est dit que Loth étant parti de Sodome au point du jour arriva au lever du soleil à Segor; donc Sodome n'étoit pas fort éloignée de Segor,

autrement il n'auroit pû faire ce chemin en si peu de tems. Or Segor étoit certainement située au pied des montagnes sur les bords de ce lac qui a sept ou huit lieues de large.

CHAPITRE XVI.

De quelques autres traditions.

I^o **C**E que Lucillius raconte de Crassus grand pere de Marc Antoine, qu'il ne rit qu'une seule fois en toute sa vie, & cela à l'occasion d'un âne qui mangeoit des chardons, me paroît fort extraordinaire. Car si un spectacle aussi indifferant put le tirer de sa gravité, quelle apparence qu'elle ait tenu contre tant d'autres objets plus risibles sans comparaison? car le ris n'est pas toujours en notre puissance; il peut être forcé quelquefois, & des personnes mourantes entendant des faceties singulieres, de ces faceties qui peuvent remuer les ames les plus insensibles, n'y ont pas résisté. Les hommes alors devoient être moins disposés à la joye que nous ne le sommes aujourd'hui, puisqu'ils pouvoient conserver des dehors si austeres, lors même que l'on s'efforçoit de les égayer. Pluton que Lucien fait rire des choses humaines condamneroit ces hommes taciturnes, & tourneroit en ridicule le fameux Heraclite

qui pleuroit mal à propos de tout, & faisoit un enfer de la vie humaine, en rejetant toutes les consolations, & passant ses jours dans les larmes.

2° On dit aussi du Sauveur qu'il n'a jamais ri, & l'on se fonde sur le silence des livres saints à cet égard, au lieu qu'on y lit qu'il a pleuré quelquefois. Mais il est difficile de concevoir qu'il n'ait jamais souri même dans son enfance, si pour cacher sa nature divine au démon, & convaincre les hommes de son humanité, il passa ces premières années dans les mêmes occupations que les autres enfans, & continua d'agir comme un homme jusqu'au tems de son ministère qu'il commença à donner des preuves de sa divinité : & je ne croi pas qu'il y ait de la témérité à lui attribuer l'acte d'une passion qui est indifférente. L'écriture même ne dit-elle pas du pere qu'il se rira des méchans ; car il y a un ris d'indignation comme un ris de joye ; & les theologiens conviennent que le Sauveur fut susceptible de colere, mais d'une colere juste & dirigée par la raison ; car outre l'exemple qu'il en donna en chassant les vendeurs de l'enceinte du temple, S. Jean nous en assure lorsqu'il lui applique ces paroles de David : *Zelus domus tue comedit me*

3° Les souverains pontifes sont dans l'usage de changer de nom à leur avènement ;

& l'on dit que c'est le Pape *Bocca di porco*, qui persuadé qu'un pareil nom deshonorait la chaire de S. Pierre, prit celui de Sergius II. & introduisit cette coutume. Mais si nous en devons croire Montaigne & quelques autres, rien n'est plus mal fondé que la tradition reçue sur cet article. Masson qui a écrit les vies des papes, reconnoît que Sergius n'est pas le premier qui ait changé de nom à son exaltation; & ce même usage, comme l'assure Platine, n'a pas été suivi par tous ses successeurs; car Adrien VI. & Marcelle II. conserverent le nom qui leur avoit été imposé au baptême. J'ajoute qu'il n'est ni prouvé, ni probable que Sergius ait quitté son nom de *Bocca di porco*, puisque c'étoit le surnom de sa famille, & non pas son nom de baptême.

4° C'est une opinion générale que Tamerlan fut d'abord un pasteur scythe; mais cette même opinion est détruite par les témoignages de M. Knolls, & d'Alhazen, sçavant arabe qui a écrit la vie de ce prince. Sa naissance même ne peut guere s'accorder avec cette tradition, car il étoit du sang des empereurs tartares, & son pere Og avoit en propriété la province de Sagathi qui comprenoit la Bactriane, la Sogdiane, la Margiane, & les Massagètes. Sa capitale étoit Samarcande qui fut autrefois une ville très considérable, bien qu'elle soit déchue

aujourd'hui de son ancienne splendeur. Mais ce qui rend cette tradition absolument suspecte, c'est qu'il fut couronné à l'âge de 15 ans par la démission volontaire de son pere, qui étoit alors fort avancé en âge; & qu'il reçut une éducation excellente, puisqu'il fut instruit dans les sciences des arabes, & qu'il s'y distingua. Or les arabes excelloient alors dans presque toutes les sciences, surtout dans les mathématiques, & dans la philosophie naturelle; & l'Arabie, quand il monta sur le trône n'avoit perdu que depuis peu les Avicennes, les Averroes, les Avenzoar, les Gehers, les Almanzors, & cet Alhazen qui étoit contemporain d'Avicenne, & qui a laissé seize livres d'optique fort estimés autrefois, & que l'on cite encore aujourd'hui.

On trouve dans une histoire turque l'origine de cette erreur; quelques-uns de nos historiens, dit l'auteur, veulent absolument que Tarmerlan fut fils d'un pasteur; mais ils peuvent s'être expliqués de la sorte, parce qu'ils ignoroient l'usage du pays où il avoit pris naissance. Là le principal revenu consiste en troupeaux; & les princes méprisant l'or & l'argent s'attachent uniquement à en avoir de fort nombreux; & voilà sans doute pourquoi quelques écrivains les appellent pasteurs, & soutiennent qu'ils en étoient issus.

Or si l'on peut donner le nom de pasteurs à de grands hommes dont les principales richesses consistoient en leurs troupeaux, & s'il est permis de les avilir à ce titre, on pourra dire également qu'Abraham fut un pasteur, quoiqu'il eût des forces supérieures à celles de quatre rois : que Job étoit un pasteur, qui outre un nombre prodigieux de bœufs & de chameaux avoit sept mille brebis, & qui dans son histoire est nommé le plus puissant de l'orient ; & que Mésa étoit aussi un pasteur, parce qu'il payoit chaque année au roi d'Israël un tribut de cent mille agneaux, & d'autant de beliers. Au reste cette profession ne devoit pas être deshonorante, puisque Moïse & Jacob l'avoient embrassée. Elle étoit la plus naturelle pour s'enrichir ; & quoique les égyptiens l'aient méprisée, elle étoit en estime chés les hebreux dont les sacrifices demandoient beaucoup de brebis & d'agneaux. Il falloit bien qu'ils en eussent un grand nombre, puisqu'à la consécration du temple, le roi Salomon, outre 22000 bœufs fit offrir 12000 brebis, & que pour la dépense journaliere de sa maison il lui falloit dix bœufs gras, vingt bœufs d'une autre espece, cent brebis, outre les cerfs, les chevreuils, & la volaille. En quoi pourtant, s'il faut en croire une relation moderne, le grand seigneur l'emporte sur

Salomon ; car sous l'empereur Achmet la provision journaliere du Serrail étoit de 200 moutons, 100 agneaux, dix veaux, cinquante oyes, 200 poulardes, 100 poulets, & 100 paires de pigeons sans compter les bœufs.

Ainsi l'erreur qui regarde la naissance de Tamerlan, est de la même nature que l'erreur qui regarde celle de Demosthene. On prétendoit qu'il étoit fils d'un maréchal, comme il paroît par ces vers du poete Satyrique. :

*Quem pater ardentis massa fuligine lippus
A carbone & forcipibus, gladiosque parante
Incude, & luteo vulcano ad rhetora misit.*

Mais Plutarque dans la vie qu'il a écrite de ce grand orateur, dissipe ce doute. Il y dit en termes formels que Demosthene étoit d'une famille noble, & que l'erreur sur sa naissance étoit fondée sur ce que son pere ayant un grand nombre d'esclaves, il les faisoit travailler à des forges qui lui rapportoient un revenu considerable.

CHAPITRE XVII.

De quelques autres traditions.

1^o **Q**ui pourroit ne pas s'attendrir en lisant que Belisaire pour prix des

populaires. Liv. VII. Ch. XVII. 321
victoires qu'il avoit remportées sur les goths, sur les vandales, sur les perses, eut les yeux crevés par l'ordre de l'empereur Justinien à qui il avoit rendu des services si éclatans, & qu'il fut réduit à demander l'aumône en ces termes : *Date obolum Belisario*. C'est du moins ce que l'on débite dans les conversations, & qui se trouve dans les ouvrages de Crinitus, de Volaterranus, & de plusieurs auteurs graves.

Mais, ce qui soit dit pour la consolation de ceux qui honorent la vertu, on ne lit cette histoire tragique ni dans les auteurs contemporains de Belisaire, ni dans les auteurs anciens. Suidas n'en dit rien ; Cedrenus & Zonare, auteurs d'une exactitude reconnue ne parlent uniquement que de la confiscation de ses biens. Paul diacre, loin de parler de cette extrême mendicité, assure que ses biens lui furent rendus avec les honneurs dont il avoit joui. Agathias son contemporain, dit seulement qu'il eut beaucoup à souffrir de l'envie ; mais peut-on conclurre de cette expression qu'il ait été jamais réduit à la misère dont on fait une si touchante peinture ? Procope ennemi déclaré de Justinien & de Belisaire, & qui a écrit un libelle contre eux garde un profond silence sur cet article. André Alciat ce fameux jurisconsulte & François de Cordoue ont réfuté cette fable, aussi-bien

que Nicolas Alemannus dans ses notes sur les anecdotes de Procope. Il est à présumer que cette fable doit son origine à une méprise qui a fait attribuer à Belisaire les malheurs qui étoient arrivés à un autre. Telle fut la destinée de Jean Cappadocien qui vivoit au même tems que Belisaire, & qui possédoit la faveur de Justinien. Il fut ensuite exilé en Egypte, & réduit à mendier sur les grands chemins.

2^o On desapprouvera peut-être que nous refusions de regarder avec les anciens chaque dixième onde comme plus grosse & plus dangereuse que les autres; Ovide s'exprime ainsi sur cet article :

Qui venit hic fluctus, fluctus supereminet omnes;

Posterior nono est, undecimoque prior.

Mais ce fait est absolument faux, comme je m'en suis convaincu moi-même, en l'observant avec attention. Et l'on se flatteroit en vain de trouver dans les mouvemens particuliers de la mer, cette régularité que l'on remarque dans ses réciprocatons générales, parce qu'elles ont des causes constantes. L'agitation des flots est un mouvement violent que les vents, les côtes, les bancs de sable, & tous les corps qui interviennent varient à chaque instant. On pourroit de même espérer de la régularité

populaires. Liv. VII. Ch. XVII. 323
dans les vents ; il y en a bien à la vérité
qui sont réglés dans les mouffons , d'autres
qui sont annuels , d'autres encore qui ser-
vent à marquer les points du ciel ; mais
s'ensuit-il que les corps qu'ils agitent re-
tiennent des mouvemens réglés ? & les pi-
lotes pourroient-ils s'y arrêter ?

Je dis le même de *l'ovum decumanum* ;
ou de chaque dixième œuf que Festus assure
être plus gros que les autres. *Decumana ova*
dicuntur, quia ovum decimum majus nascitur.
Nous souhaiterions que ce fait fût verita-
ble ; mais il n'est pas mieux appuyé que l'au-
tre ; & je croi que peu de gens soumis comme
les disciples de Pythagore admettront ces
idées qui n'ont d'autre fondement que cer-
tains nombres. Car ces idées sont certai-
nement numériques ; elles ont rapport au
nombre 10 , suivant la démonstration de
Sylvius. Le nombre 10 étant le plus grand
des nombres simples , on a par cette raison
affecté de donner une sorte de prééminence
à chaque dixième chose. Et parce qu'on
a donné au figuré le nom de *decumanus* à tout
ce qui étoit excellent , on a été jusqu'à
en revêtir au sens littéral beaucoup d'autres
choses ; & de là on a transporté au nombre
10 tout ce qui à cause de son excellence
particulière avoit été nommé *decumanus*

Les grecs pour signifier un flot de la pre-
mière grosseur se servoient du mot *τριχυμία* ;

qui est une enchainure de trois ondes en une seule : d'où vient le proverbe *τριχυμία , κακῶν* , qu'Erasme traduit par *malorum fluctus decumanus* , Et quoique les termes soient differens de ceux des latins , ils ne laissent pas de rendre la même idée.

3^o Plutarque rapporte sur la foi de Ctesias que Parisatis voulant se défaire de Statira , elle avoit empoisonné son couteau d'un côté , & qu'ayant coupé une volaille elle en donna la partie empoisonnée à Statira , & mangé impunément l'autre. Ce poison devoit être bien subtil , & nous avons le bonheur de ne le pas connoître. Mais peut-être que si nous le connoissions , nous aurions quelque idée de celui que l'on presenta à Alexandre , & qui à cause de son extrême froideur ne pouvoit être conservé que dans la corne d'un âne. Si pourtant l'on avoit attribué cet effet à une qualité occulte , on auroit pû s'en contenter ; mais puisqu'on l'impute à une qualité aussi connue que le froid , nous prendrons le parti de douter , nous qui sçavons que les plus froides eaux , celles mêmes du Stix peuvent être contenues dans le verre , sans le pénétrer ; & pour le dire ici en passant , le verre étoit déjà connu au tems d'Aristote , puisqu'il dit que c'est le chef-d'œuvre de l'art.

On dit bien que les glaces de Venise ne résistent pas au poison ; mais nous n'en

avons point encore trouvé de cette espece. Il n'y auroit point en ce cas de meilleur préservatifs pour les grands ; & quoique l'on ait là même de cette porcelaine dont se servent les empereurs de la Chine , je croi qu'elle leur seroit d'un foible secours , si quelqu'un avoit entrepris de les empoisonner. J'avoue que Dieu a créé à chaque chose son contraire , & qu'un poison est détruit par un autre poison ; cependant la malédiction divine a eu son effet , & l'industrie humaine a découvert plus de poisons que d'antidotes , jusque-là qu'il y a des poisons si violens qu'ils n'en admettent point. Nous prétendons encore avoir trouvé plusieurs antidotes contre chaque poison , mais la plupart de ces antidotes sont inefficaces au besoin. Il n'est point de vase qui résiste au *moly* ; s'il n'a la vertu de la coupe de Circé ; & un vase de la terre de Lemnos pourra contenir un poison mortel. Sans un miracle de *Jean* on compteroit inutilement sur l'antidote de *Paul* ; & nous ne croyons pas que le regime de Mithridate réussît à beaucoup d'autres.

4° On débite un autre conte touchant un roi indien. On dit qu'il envoya à Alexandre de belles femmes qui avoient été nourries d'aconit & d'autres poisons dans l'esperance qu'Alexandre perdrait la vie dans leurs embrassemens. Pour moi je

doute fort qu'un pareil projet eût pû réussir. Il se peut qu'il y ait des temperamens qui résistent au poison, ou même qui s'en nourrissent; & nous remarquons dans certains oiseaux à qui l'on fait manger de l'ail & de l'oignon, que les alimens simples ne se digerent pas toujours dans l'estomach jusqu'à l'entiere destruction de leurs qualités vegetables; il se peut donc que les poisons conserveroient une partie de leur vertu, mais ils seroient si attenués & si affoiblis qu'ils n'en auroient plus qu'une bien legere. Ainsi l'on pourroit manger sans aucun risque de la cicogne qui avale des serpens, & de l'oiseau qui mange de la cigue; car les animaux qui mangent des poisons deviennent eux-mêmes des antidotes contre les poisons qu'ils ont digerés. Et des animaux que les poisons qui tuent l'homme ne font point mourir, peuvent servir d'antidote à l'homme contre ces mêmes poisons; la chair ou le sang de la cicogne contre le poison des serpens, la caille contre l'elebore, & les étourneaux contre cette espece de cigue qui ôta la vie à Socrate. Par la même raison certaines parties d'animaux servent de contre-poison contre d'autres parties; & il y a des veines de terre, & même des régions entieres, qui non seulement détruisent les animaux venimeux, mais qui en empêchent encore la produ-

étion. Car quoique ces terres contiennent peut-être la semence des araignées, des scorpions, qui ailleurs seroient animés par les influences du soleil, là ils sont eux-mêmes empoisonnés, parce qu'ils sont dans le sein de leur antidote.

5° Rien peut-être n'est moins croyable, ni plus extraordinaire que l'histoire du juif errant. Mathieu Paris la raconte d'une manière bien circonstanciée sur la foi d'un évêque armenien qui arriva dans le quatorzième siècle en Angleterre, & qui se vantoit d'avoir eu plusieurs entretiens avec ce juif. Notre historien le disoit encore vivant; il ajoutoit que d'abord il fut nommé Cartaphilus, qu'il étoit concierge du lieu où J. C. fut jugé, qu'ayant poussé le Sauveur pour l'en faire sortir, il fut lui-même condamné à y rester jusqu'à son retour, qu'il fut ensuite baptisé par Ananie sous le nom de Joseph, que du tems de J. C. il avoit trente ans, qu'il se souvenoit d'avoir vu & connu les saints qui ressusciterent à sa mort, & qu'il n'avoit oublié ni le tems de la composition du symbole, ni les voyages des apôtres. Si cette narration étoit véritable, le juif errant pourroit bien terminer les controverses qui agitent les chrétiens, & convaincre l'opiniâtreté des juifs.

6° Pour croire l'histoire de la papesse Jeanne que l'on fait succéder à Leon IV.

& précéder Benoît III, il faudroit des preuves plus authentiques que celles que nous avons. Et puisque les auteurs qui en ont parlé ne s'expriment que d'une manière douteuse ; que le sçavant Leon Allatius a découvert que les anciens manuscrits de *Martianus Polonus* que l'on cite davantage pour ce fait, ne le contiennent point ; puisque les historiens latins n'en font point mention, que Photius même, Méthrophane de Smyrne, & les autres écrivains grecs, loin d'en parler, conviennent que Benoît III. succeda immédiatement à Leon IV. je soutiens que tout homme sensé doit révoquer en doute une semblable histoire

Combien de points d'histoire qui paroissent clairement établis sont pourtant affirmés ou niés suivant l'interêt de ceux qui les nient ou qui les affirment ? C'est ce que l'on observe principalement par rapport à Gregoire VII. dans les auteurs imperiaux, & dans ceux qui écrivoient pour la défense de ce pape. L'esprit de parti en cette occasion a tellement altéré la vérité des faits ; qu'à recevoir les différentes relations on trouvera dans la même personne deux caractères bien opposés. Les faits de cette nature exigent de la prudence & de la circonspection.

7^o Qui n'a pas entendu raconter l'histoire du moine Bacon, qui fit prononcer à
une

populaires. Liv. VII. Ch. XVII. 329
une tête d'airain ces paroles, *il est tems*? Mais quoiqu'on allegue de pareils exemples, il ne faut pas prendre ce trait à la lettre; c'est tout au plus une fable mystérieuse qui a rapport à la pierre philosophale qui fut long-tems l'objet de ses recherches. La tête d'airain ne signifioit autre chose que le vase dans lequel il préparoit ses matieres, & ces mots, *il est tems*, insinuoient qu'il falloit veiller sur le moment de la nativité de cet enfant mystique de Raymond Lulle. *Ibi est operis perfectio, aut. annihilatio*, dit Pierre le Bon, *quoniam ipsa die, immo hora oriuntur elementa simplicia depurata, quæ egent statim compositione, antequam volent ab igne*. Or en laissant échaper ce moment critique, le trésor entier fut perdu pour Bacon; s'il avoit réussi il eût pû faire un mur d'airain autour de l'Angleterre. C'est à dire qu'il l'eût enrichie au point qu'elle n'auroit eû rien à craindre du dehors.

8° Qui pourroit ne pas déplorer le sort du malheureux Epicure, que l'on se figure ordinairement avoir attaché le souverain bien aux plaisirs des sens, & dont à cette occasion on a flétri la mémoire? Si l'on fait réflexion qu'il a vécu 70 ans, qu'excepté le seul Crysippe, il a composé plus d'ouvrages qu'aucun des autres philosophes; qu'il se contentoit de pain & d'eau; & que quand il vouloit dîner avec Jupiter, il n'y

faisoit ajouter qu'un peu de fromage de Cytheride, on reviendra bientôt de cette fausse prévention. Seneque en parle en ces termes : *Non dico quod plerique nostrorum, sectam Epicuri flagitiorum magistram esse; sed illud dico: male audit, & infamis est, & immerito.* Que l'on consulte Diogene Laerce, on trouvera dans ses écrits la vie d'Epicure, ses lettres, son testament, & l'on se convaincra que les faits que l'on avance contre lui sont la plupart calomnieux.

Ce qui a donné lieu à cette erreur, est que l'on a mal pris sa doctrine. En effet il ne faisoit pas consister la félicité dans les plaisirs du corps, mais dans ceux de l'ame, & dans la tranquillité que selon lui on ne peut obtenir que de la sagesse & de la vertu. M. Gassendi a parfaitement développé comment les stoïciens, & les auteurs de tous les tems tels que Cicéron, Plutarque, S. Clement, S. Ambroise, & une infinité d'autres ont pris le change à ce sujet.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on traite plus succinctement de quelques autres traditions.

LEs auteurs, & même des auteurs estimés rapportent d'autres faits que nous ne nierons pas absolument, mais que plusieurs ont regardé comme suspects, ou comme peu vraisemblables.

1^o Ce que dit Herodote de la prodigieuse armée de Xerxès qui tarissoit les rivières n'a pas semblé véritable à tous ses lecteurs. Il s'étonne lui-même que cette armée n'eût pas plus tôt épuisé les vivres que séché les fleuves. Car suivant le calcul d'Herodote, & selon Budée qui a corrigé celui de Valla, elle aura dû consommer 1000040 medimnes ou mesures de blé chaque jour. C'est pour cela que les abderitains benissoient avec raison le ciel de ce que Xerxès ne faisoit par jour qu'un repas; & que son généreux hôte Pythius put plus aisément le régaler lui & toute son armée. Cependant on peut rencontrer la vérité en supposant dans l'expression d'Herodote une hyperbole à peu près semblable à celle de Job, qui dit en parlant de Behemoth qu'il boit une rivière, qu'il ne se presse point, & qu'il croit pouvoir attirer le Jourdain dans sa bouche.

2^o On pourroit aussi prendre trop littéralement ce qu'on raconte d'Annibal, qu'il perça les Alpes avec du vinaigre. L'auteur de sa vie dit seulement qu'il s'en servit sur le sommet des plus hautes montagnes. Or dans le sens ordinaire, c'est à dire qu'il ait ouvert un passage au travers des Alpes à toute son armée; c'est un fait absolument incroyable. Car outre qu'une mer de vinaigre ne lui eût pas suffi, il est douteux

que le vinaigre soit capable d'operer un pareil effet.

3° Qu'Archimede ait brûlé les vaisseaux de Marcellus à la distance de trois milles avec des verres de figure parabolique, quoique divers auteurs l'aient assuré; c'est ce que la raison ne conçoit pas, & que l'expérience des mechanistes ne verifie point. Kirker n'a pû trouver qu'un exemple d'un verre qui brûloit à 15 pas; c'est pour cela qu'il doute fort de la narration qui regarde Archimede. Il est donc à présumer que ces vaisseaux étoient dans une distance infiniment moindre; & si l'on s'imaginait qu'à cause du gaudron dont les vaisseaux sont enduits, Archimede pouvoit plus aisément y mettre le feu, qu'à toute autre machine combustible, je répondrois que les verres ardens fondent bien le gaudron, mais qu'ils ne l'allument pas facilement.

4° L'histoire des fabiens dont on dit qu'ayant marché au nombre de 306 contre ceux de Veies ils périrent tous dans la bataille, & qu'ils n'avoient laissé dans la ville qu'un seul mâle pour perpetuer leur nom, est une histoire sans exemple, & presque inconcevable. Pour y ajouter foi, il faut pouvoir se figurer que de ces 306 hommes un seul avoit des enfans au-dessous de l'âge prescrit pour la guerre, qu'aucun des autres n'étoit marié, & qu'un seul avoit laissé sa femme enceinte.

5° Le conte de Milon qui en levant tous les jours un veau , parvint enfin à le porter taureau , est un conte ingénieux , & qui exprime bien le pouvoir de l'habitude. Mais il étoit plus raisonnable d'en faire l'application à quelqu'autre qui étant moins robuste que Milon auroit eu besoin du secours de l'habitude. Car , si nous en croyons les historiens , Milon étoit de tous les grecs le plus robuste. Il se tenoit si ferme sur une planche huilée , dit Galien & Mercurialis après lui , que trois hommes ne pouvoient la lui faire abandonner. Et ce n'étoit ici , selon Athenée , ni force de l'habitude , ni adresse extraordinaire ; car aux jeux olympiques il porta long-tems sur ses épaules un bœuf de quatre ans , & le même jour il le mangea tout entier ; semblable presque à ce heros de Rabelais qui avalla trois pelerins dans une bouchée de salade.

6° L'histoire que rapporte Elien du malheureux Eschyle dont la tête chauve fut brisée par une tortue qu'une aigle y laissa tomber , la prenant pour un roc , fait tort au panegyrique de Synesius , & à l'aigle dont la vûe est si vantée. Quelques critiques ont tiré de cette histoire une objection contre le système de Copernic touchant le mouvement de la terre ; ils soutiennent que ce mouvement supposé , un corps qui tombe de fort haut , ne sçauroit tomber perpendi-

culairement sur le point de la terre, qui d'abord lui étoit exactement opposé.

7° Le proverbe, *que Rome ne fut pas bâtie en un jour* sera démenti, si ce que rapporte Strabon sur l'autorité de la tradition, est conforme à la vérité. Il dit que Sardanapale bâtit en un seul jour les deux grandes villes de Tharse & d'Anchiale, suivant cette inscription qui se lisoit sur son tombeau : *Sardanapalus Anacyndaraxis filius Anchialen & Tharsum una die edificavit, tu autem hospes ede, lude, bibe.* Or si cette histoire doit être prise à la lettre, si Sardanapale commença en effet & acheva ces deux villes dans l'espace d'un jour naturel, ou artificiel, comment fallut-il à Salomon treize ans pour la construction de son palais, & 8 pour la construction du temple ? Comment les éphésiens eurent-ils besoin d'un siècle entier pour élever un temple à Diane ? Ce trait de Sardanapale approche du grand ouvrage de la création ; & il devoit avoir des ouvriers aussi habiles qu'Amphion qui bâtit d'une manière aussi admirable les murailles de Thebes.

8° Le vaisseau de Hieron tel qu'Athenée le décrit, ne le cedit guere à l'arche de Noé, puisqu'il contenoit dix écuries, huit tours, des sales à manger, plusieurs chambres pavées d'agate & de pierres précieuses, des réservoirs & des jardins. Mais rien n'étoit impossible à Archimede qui

populaires. Liv. VII. Ch. XVIII. 335
l'avoit construit, à Archimede dis-je qui auroit tiré de son assiette le globe de la terre, s'il avoit pû trouver un point fixe où placer son levier.

9° Il y en a qui ont crû de bonne foi que la mer de Pamphylie s'étoit retirée pour ouvrir un passage à l'armée d'Alexandre, lorsque ce prince marchoit contre les perses. Joseph adopte cette narration, dans la vue de confirmer les juifs dans la croyance où ils étoient que leurs ancêtres avoient passé la mer rouge. Mais Strabon qui l'a précédé en parle bien différemment. Il dit que le mont Climax laisse sur les bords de cette mer un endroit par où au tems du reflux & durant le calme on passoit facilement; mais qu'Alexandre y étant arrivé en hyver, & ne voulant pas attendre le tems du reflux, il fut obligé de passer avec son armée au travers des eaux, & qu'ils en eurent jusqu'à la ceinture.

10° Qui pourra croire ce que l'on raconte d'un jeune lacedemonien, qu'il se laissa ronger les entrailles par un renard qu'il avoit caché sous sa robe, plus tôt que de trahir son larcin par ses cris; & d'un autre lacedemonien qui souffrit avec la même fermeté qu'un charbon d'un autel lui brûlât la main? On sauve l'honneur de ceux qui ont écrit ces faits, en disant qu'ils les rapportent sur de simples oui-dire, & sans rien

assurer. Cependant on peut dire que ceux de Sparte étoient un peuple vraiment héroïque, & qu'ils ont pû laisser des exemples d'une patience à peu près semblable. Si ces faits étoient entièrement conformes à la vérité, on pourroit les regarder comme les seuls disciples de Zenon, & peut-être auroient-ils souri dans les flancs brûlans du taureau de Phalaris.

11° Si content de croire que l'ânesse de Balaam a parlé, quelqu'un refuse de croire également ce que les turcs débitent du chameau de Mahomet, ou ce que les romains ont dit du bœuf de Livie, ou ce que rapporte Justin de l'anneau de Gygès; ou s'il pense qu'il n'y a qu'un juif qui puisse admettre la riviere Sabbatique de Joseph; ou s'il refuse de croire ce que dit Leon Africain, que les queues des beliers pèsent en Afrique plus de cent livres; je ne puis, je l'avoue, blâmer son incredulité.

12° Si un autre prend pour des fables, ou pour des relations exagérées, ce que l'on raconte de Coclès, de Scévola, de Curtius, de la sphere d'Archimede, des Amazones; & ce que l'on dit encore que les peuples qui habitent près des cataraetes du Nil sont sourds, qu'Heraclite pleuroit toujours, & que Démocrite au contraire ne cessoit de rire; qu'il y eut à Babylone des habitans qui ignorèrent pendant trois jours

populaires. Liv. VII. Ch. XVIII. 337
jours la prise de la ville &c ; celui-là sans
doute aura ses approbateurs.

13^o Il seroit inutile , je le croi , de vou-
loir persuader aux pyrrhoniens ce que dé-
bitent certaines histoires du corps merveil-
leux d'Antée qui fut déterré par Sertorius
mille ans après sa mort ; qu'il n'y avoit
point d'imposture dans ces fragmens de l'ar-
che que l'on montrait si communément au
tems de Berosé ; que ce pilier vû autrefois
par Joseph & par Tertullien , & de notre
tems par Bochart , & la femme de Loth
transformée en statue de sel ; que l'arbre
de therebentine sous lequel la sainte Vierge
donna sa mamelle au Sauveur, lorsque pour
s'enfuir en Egypte elle passoit entre Jerusa-
lem & Bethléem , que cet arbre, dis-je, &
le figuier sur lequel monta J. C. subsistent
toujours. En effet si la raison veut qu'en
matiere de foi nous nous soumettions à l'au-
torité divine, malgré le rapport contraire de
nos sens , elle ne nous permet pas dans ce
qui n'intéresse point la foi de rien adopter
qui lui soit contraire , ou qui repugne aux
sens. Ainsi lorsqu'Eusebe raconte que près
de la statue qui fut érigée à J. C. par l'he-
morrhoiſſe que l'attouchement de sa robe
avoit guérie , il crût une plante qui avoit
la vertu de guérir toutes sortes de mala-
dies ; bien qu'Eusebe assure que 300 ans
après le miracle il avoit vû cette statue,

on n'y a pas ajouté la même foi sur son témoignage, que l'on eût fait à des choses d'une nature différente. Car encore une fois excepté dans les choses révélées, il faut que la raison nous détermine à croire, ou que nos propres sens levent les scrupules que nous pourrions avoir.

Il en est de même des choses d'une vérité certaine, & confirmée par des expériences; si par exemple on vouloit persuader à quelqu'un, sans qu'il en eût jamais entendu parler que l'aiman attire le fer; que le jais & l'ambre attirent la paille & les autres corps légers; je doute qu'avec toute l'éloquence imaginable on pût y réussir. Ainsi quoiqu'il soit indubitable que la corde d'un instrument se remue, lorsqu'on touche celle d'un autre instrument qui est à l'unisson; que l'*alcanna* tout vert qu'il est teint dans un moment les ongles d'un rouge durable; qu'une chandele tirée d'un fusil perce une planche assés épaisse, & qu'avec une bouteille très mince on peut enfoncer un clou dans du bois, cependant il y en aura bien peu qui veuillent croire ces choses sans les voir. Et c'est ce qui contribue au progrès des sciences, les hommes cherchant à éclaircir leurs doutes par des expériences, & se tenant en garde contre les surprises de l'erreur.



CHAPITRE XIX.

*De quelques relations que l'on souhaiteroit
qui fussent fausses.*

ENfin, comme il y a des relations à quoi nous ne pouvons ajouter foi, il y en a que nous n'osons croire, & que nous voudrions qui fussent fausses.

1° C'est un affront pour l'humanité que l'action de cette reine barbare qui après avoir vû massacrer ceux qui lui avoient donné le jour, se livra ensuite aux embrasemens de leur assassin, & but avec lui dans le crane de son pere : coupe qui ne devoit servir qu'à la table d'Atrée.

2° Tandis que nous traitons de fabuleux l'amour de Pygmalion pour une statue, nous craignons qu'Herodote n'ait que trop dit la vérité, lorsqu'il raconte que parmi ceux des égyptiens qui embaumoi^{ent} les corps, on en avoit surpris qui assouvissoient leur brutale passion sur des cadavres. S'il y avoit plus que de l'incontinence dans les amours d'Hylas & d'Hecube, quel nom donner à un crime dont on ne trouve point d'exemple dans Martial, ni dans Petrone ? Mezence égala-t-il jamais les horreurs de cet *incube* qui caressoit des cadavres, & cherchoit jusque dans les tombeaux la matiere de ses crimes : comme si la mort

même étoit un aiguillon pour les scelerats.

3° Ce qu'à l'opprobre du christianisme on rapporte d'un italien, qui après avoir forcé son ennemi de racheter sa vie en abjurant la foi, le poignarda à l'instant pour avoir le plaisir de le damner ; combien voudrions-nous que cela même fût faux ? les payens au milieu des fureurs de la persécution imaginèrent-ils rien de semblable ? leur malice n'alloit pas jusqu'à vouloir perdre l'ame de ceux qu'ils persécutoient, & leur interdire l'entrée de leurs champs élysiens. Les barbares ont bien étendu quelquefois la cruauté jusque sur les morts, en leur refusant la sépulture ; mais ils ne songeoient point à nuire à leurs ames ; ils leur souhaitoient au contraire plusieurs vies, afin de se rassasier du plaisir de la vengeance, en la réitérant plusieurs fois. C'est approcher de la malice de Satan, que de vouloir associer quelqu'un à ses malheurs ; mais c'est la surpasser que de perdre quelqu'un pour l'éternité avec une mûre délibération.

4° Je souhaite qu'il soit faux, & il y a des auteurs qui le nient avec quelque fondement, qu'un moine ait empoisonné l'empereur Henry par la coupe eucharistique. On ne peut trop louer nos ancêtres de n'avoir point établi de peines contre les paricides ; mais quel nom & quelle peine mériterait

riteroit l'action dont nous parlons ? Le prince que l'on suppose en avoir été la victime mériteroit presque le nom de martyr. A la vérité il ne songeoit pas à mourir pour Jesus-Christ ; mais c'est en obéissant à l'évangile , qu'il perdit la vie.

L'histoire nous a transmis bien d'autres faits qui déshonorent tout à la fois le christianisme & l'humanité. Nous voudrions encore qu'ils fussent faux , & nous ne pouvons les lire sans rougir de confusion. Ce seroit un crime à nous que de rapporter la plupart de ces actions qui n'ont point de nom, comme elles n'ont peut-être point d'exemple. Et plutôt à Dieu que celles-ci fussent toujours nouvelles ? car à mesure qu'elles paroissent moins rares , elles semblent aussi moins odieuses , & les méchans se portent plus volontiers à les commettre. Les auteurs ne devoient jamais s'étendre sur ces horreurs singulieres ; si par leurs narrations ils en inspirent de l'aversion à quelques-uns, ils en apprennent la théorie à tous. L'on peut dire que notre siècle l'emporte en méchanceté sur les siècles précédens , & que l'exemple des crimes anciens lui en fait imaginer de nouveaux. C'est par ce motif si louable que Galien n'a pas voulu donner une liste complete des poisons ; & qu'il a désarmé la malice des empoisonneurs qui se trouvent bornés à l'arsenic, & au sublimé

342 *Essai sur les erreurs*
corrosif; il y en a certainement de plus
subtils que ceux-ci, & qui pourroient dé-
truire l'homme sans une operation visible.
C'est sur le silence de pareils faits que l'his-
toire mérite d'être louée, & il est à sou-
haiter qu'il n'en soit jamais fait mention
que dans les registres infernaux.

*Primus sapientiæ gradus est falsa
intelligere.* Lactance.

F I N.

T A B L E

TABLE

DES MATIERES.

L'étoile * devant un chiffre marque les pages du premier volume que l'on a mises au commencement du second ; & la marque suivante § les pages du second volume.

A

A <i>BR AHAM</i> sacrifiant <i>I</i> saac , mal représenté , page	§ 31
<i>Ab</i> salon , mal représenté.	§ 291
<i>Ac</i> ier , a une vertu polaire.	120
<i>Actéon</i> , sa fable.	44
<i>Adam</i> , sa séduction.	3
Ses erreurs.	7. 8
Son péché.	5
Ses excuses.	9
Mal représenté:	§ 13
<i>Ætite</i> , pierre.	206
<i>Ætius</i> .	60
<i>Agneau</i> végétale , ou <i>Boramez</i> .	428
<i>Aigle</i> (pierre)	206
<i>Ail</i> , s'il empêche la vertu de l'aiman.	141
<i>Aiman</i> , ses propriétés.	116
S'il attire le fer , ou si le fer l'attire.	198
Si sa vertu est empêchée par l'ail.	141
Par le Diamant.	142
Idole d'aiman.	145
Tome II.	H h

T A B L E

Si le corps humain a une vertu pareille.	149
Corps à qui on la donne.	<i>Ibid.</i>
Rocher d'aiman.	149
Si le tombeau de Mahomet est suspendu par un aiman.	152
Ses qualités médicinales.	155
S'il est un poison.	156
Boot a très-bien traité ce qui regarde l'aiman.	149
Le roi de Ceylan mange dans des plats d'aiman.	157
Emplâtre d'aiman.	159. 161
Vertus magiques ou fausses de l'aiman.	160
Air, ses effets.	360
Albert le Grand.	65
Alexandre le Grand, mal représenté.	§ 44
Comment il passe la mer.	§ 335
Alexandre Piemontois.	66
Alimens, leurs conduits.	* 470
Alpes, Annibal les passe.	§ 131
Amman, mal représenté.	§ 72
S. Ambroise.	64
Amendes.	228
Amphibologie (sophisme d') cause d'erreurs.	23
Amphysbène, serpent.	320
Anges, leur chute.	4
Leurs tentations.	<i>Ibid.</i>
Animaux, leur mouvement.	320
Aveugles.	346
S'il y en a dans la mer de semblables aux terrestres.	384
Purs & impurs.	391
Erreurs sur plusieurs animaux.	430
Anneau, bague.	* 441
Année climactérique.	* 493
Annibal, son passage par les Alpes.	§ 131
Antigonus.	59

DES MATIERES.

<i>Antiquité, prévention en sa faveur.</i>	36
<i>Apollonius.</i>	19
<i>Apophtegmes.</i>	45
<i>Apparitions.</i>	80
<i>Araignées, s'il y en a en Irlande.</i>	§ 314
Les rouges ne font pas mourir les bestiaux.	418
Leur antipathie contre les crapaux.	§ 413
<i>Arbre du bien & du mal.</i>	§ 248
<i>Arc-en-ciel.</i>	§ 260
<i>Archimede.</i>	70
Son miroir brûlant.	§ 332
<i>Aristote, sa mort.</i>	§ 298
<i>Armoiries, des douze tribus.</i>	§ 34
<i>Astrologues, sont crus par le peuple.</i>	19
<i>Athenée.</i>	62
<i>Attraction de plusieurs corps.</i>	168
<i>Augures.</i>	88
<i>Auteurs qui ont donné lieu à des erreurs vulgaires.</i>	56
Mauvais, combien sont dangereux.	67
<i>Autorité, ce qu'elle vaut.</i>	48
<i>Autruche.</i>	362
<i>Avengles, animaux qui le sont.</i>	346

B

<i>BABEL (tour de)</i>	§ 267
<i>Bagues.</i>	* 441
<i>Baleines.</i>	322
<i>Balle tirée, si elle se fond.</i>	197
Si elle s'enleve.	Ibid.
<i>S. Barnabé, le peuple veut le tuer.</i>	17
<i>S. Basile.</i>	64
<i>Basilisc, plante.</i>	237
Serpent.	269
<i>Bélisaire, s'il est mort misérable.</i>	§ 321
<i>Bestiaux, si les araignées rouges les font mourir.</i>	418

TABLE

<i>Bezoar.</i>	380
<i>Bléreau.</i>	263
<i>Bohémiens.</i>	§ 240
<i>Boisson, ses conduits.</i>	* 470
<i>Bonheur, en quoi J. C. le met.</i>	15. 16
<i>Bonne aventure, le peuple croit ceux qui la pré-</i>	
<i>disent.</i>	20
<i>Boot (Bætius de) a très-bien traité ce qui regarde</i>	
<i>l'aiman.</i>	149
<i>Boramez, plante semblable à un agneau.</i>	428
<i>Bourdonnement des mouches.</i>	416
<i>Bouffole, son invention.</i>	136
<i>Sa variation.</i>	120
<i>Briarée.</i>	4
<i>Briques, ont une vertu magnétique.</i>	123
<i>Butor, oiseau</i>	410

C

<i>C A I N, son mensonge.</i>	10. 11.
<i>Son désespoir.</i>	11
<i>Sa punition.</i>	Ibid.
<i>Camphre.</i>	234
<i>Cannelle.</i>	219
<i>Caniculaires (jours</i>	* 522
<i>Cardan.</i>	66
<i>Caron.</i>	45
<i>Castor, & Pollux.</i>	Ibid.
<i>Castor, animal.</i>	257
<i>Causes des erreurs populaires.</i>	1. 22
<i>Cause non cause.</i>	28. 29.
<i>Cendres.</i>	189
<i>Centaures.</i>	23
<i>Centipedes.</i>	322
<i>Cerbere.</i>	43
<i>Cerf.</i>	280
<i>Cervelle.</i>	* 428

<i>Ceylan</i> , son roi.	157
<i>Chair</i> d'animaux, comment se conserve.	408
<i>Cham</i> .	¶ 265
<i>Chaméléon</i> .	354
<i>Chant</i> du cygne.	405
<i>Charlatans</i> , le peuple les croit.	19
<i>Charmes</i> .	89
<i>Chute</i> de l'homme.	3
<i>Cheval</i> .	249
<i>Cheveux</i> , on les représente longs dans les portraits de J. C.	¶ 29
<i>Chiens</i> , s'ils naissent aveugles.	412
<i>S. Christophe</i> , sa représentation.	¶ 56
<i>Cicognes</i> .	409
<i>Citations</i> ridicules.	46
<i>Cléopâtre</i> , mal représentée.	¶ 42
<i>Climactérique</i> (année).	* 493
<i>Cœur</i> .	* 436
<i>Cometes</i> .	¶ 247
<i>Conception</i> de J. C.	93
<i>Conchis</i> (Guillaume de).	65
<i>Conduits</i> des alimens & de la boisson.	* 466
<i>Coq</i> .	414
<i>Coral</i> .	100
<i>Corps</i> humain, s'il a une vertu magnetique.	147
<i>Differens</i> corps à qui on la donne.	ibid.
<i>Corps</i> qui furnagent.	¶ 311
<i>Cosmographie</i> .	¶ 243
<i>Côtes</i> de l'homme & de la femme.	¶ 253
<i>Couleurs</i> .	¶ 205
<i>Crapauds</i> .	309, 413
<i>Crapaudines</i> , pierres.	309
<i>Craſſus</i> , s'il a ri.	¶ 315
<i>Création</i> du monde, en quel tems:	¶ 102
En quelle saison.	¶ 123
<i>Créduſité</i> cause d'erreur.	29
<i>Critiques</i> (jours).	* 503

T A B L E

Crocodiles , s'ils croissent toujours.	¶ 314
Crystal.	97
Ctesias.	57
Cygne (chant du)	405

D

DAVID , dénombrement qu'il fait faire.	¶ 289
Dauphin mal représenté.	¶ 5
Dédale.	44
Démétrius orpèvre , excite un tumulte.	17
Demon , ses connoissances.	80
Est une des causes de nos erreurs.	74
Comment.	74
Demesthene , sa naissance.	¶ 320
Dénombrement fait par David.	¶ 289
Désespoir , son malheur.	11
Celui des réprouvés.	8
Diamant , s'il empêche l'effet de l'aiman.	142
Erreurs sur le diamant.	180
Diametre des cercles.	70
Dieu , son existence niée.	76
Sa providence.	Ibid.
Son immensité.	7. 8
Seul infallible.	7
Rien ne lui est caché.	7. 8
Dieu des Ephesiens.	17
Diomède & ses chevaux.	44
Dioscoride.	59
Dixième , œuf.	¶ 323
Onde.	¶ 22
Doctrine de J. C. admirée des payens.	16
Doigt annulaire.	* 441

E

E C R I T U R E - S A I N T E .	69
Ecriture sympathique.	162

<i>Elections</i> , on s'y ser voit de séves.	23
<i>Electrique</i> (vertu)	168
<i>Elephant</i> .	241
<i>Elie</i> .	61
<i>Emplâtre d'aiman</i> .	159. 160
<i>Entendement</i> affoibli par le péché.	33
<i>Ephésiens</i> , Diane étoit leur divinité.	17
<i>Ep.cure</i> , sa maniere de vivre.	§ 330
<i>S. Epiphane</i> .	65
<i>Eponges</i> .	185
<i>Erreur</i> , ce que c'est.	13
<i>Populaires</i> , leurs causes.	1. 12. 22.
<i>Les sens</i> en sont cause.	14
<i>Et les passions</i> .	15
<i>Sur les animaux</i> .	430
<i>Sur les plantes & les végétales</i> .	210
<i>Des peintres</i> .	§ 1
<i>Escarboucle</i> .	205
<i>Eschyle</i> , s'il a été tué par une tortue.	§ 333
<i>Esprit humain</i> , sa foiblesse.	1
<i>Eternuement</i> .	* 473
<i>Etoffes incombustibles</i> .	318
<i>Etriers</i> .	§ 46
<i>Euripe</i> , son flux & reflux.	§ 299
<i>Europe</i> , comment elle a passé la mer.	229
<i>Evangile</i> , sa certitude attaquée.	84
<i>Eve</i> , trompée par le serpent.	3. 4. 24. 26
<i>Mal représentée par les peintres</i> .	§ 10. 13
<i>Excuses du péché</i> .	2
<i>Exemples</i> , sont une des causes des erreurs.	31
<i>Existence de Dieu</i> niée.	76

F

<i>FABIVS</i> , famille Romaine.	§ 332
<i>Fables</i> diverses.	43
<i>Fausseté</i> , l'homme y est sujet.	17

H h iiiij

T A B L E

Le peuple y est porté.	18
Fausſes idées & faux raifonnemens, cauſes d'erreurs.	22
Fer, a une vertu polaire,	120
Attire l'aiman.	138
Feu, ſa vertu.	169
Féves, Comment condamnées par Pythagore.	23
Servoient aux jugemens & aux élections. <i>Ibid.</i>	
Figuier.	§ 227
Flèches.	197
Flux & reflux.	§ 299. 303
Foiſſeſſe de l'eſprit humain.	1
Fourmi.	422
Frêne.	239
Fruit défendu.	§ 248.

G

S. GEORGES, comment représenté.	§ 58
George (David) de Leyde, roi de Munſter.	18
Géroſte.	219
Geryon.	43
Gingembre.	219
Glace.	97
Glanvil (Barth.)	65
Goût, ſon organe.	§ 307
Senſualité du goût.	§ 306
Gregoire VII.	§ 328
Grenouilles.	309
Gryphon.	294
Gui.	220

H

HALCTON.	289
Heſtor.	§ 45
Hematite, pierre, ſes vertus.	156
Hercule.	44
Heréſies.	18

<i>Herisson de mer.</i>	290
<i>Hermaphrodites.</i>	336
<i>Herodote.</i>	86
<i>Heros mal représentés.</i>	44
<i>Hieroglyphes.</i>	71. 69
<i>Hieron, son vaisseau.</i>	334
<i>Histoire.</i>	243
<i>Homme, sa chute.</i>	3. 4
<i>Sujet à la fausseté.</i>	7
<i>Sa figure droite.</i>	* 43 I
<i>Sa pesanteur.</i>	* 466
<i>Horloges.</i>	61

I

I C A R E.	44
<i>Idées fausses, causes d'erreurs.</i>	22
<i>Idolâtrie.</i>	30. 31. 77
<i>La cause.</i>	14. 15
<i>Comment introduite.</i>	27
<i>Idole d'aiman.</i>	145
<i>If.</i>	239
<i>Incarnation, erreurs qui l'attaquent.</i>	85
<i>Inclinaison de l'aiman.</i>	126
<i>Incrédulité, cause d'erreurs.</i>	22
<i>Insectes.</i>	229
<i>Irlande, s'il y a des araignées.</i>	314
<i>Isaac.</i>	31
<i>S. Isidore de Seville:</i>	65

J

J A P H E T.	265
<i>S. Jean-Baptiste.</i>	279
<i>Mal représenté.</i>	53
<i>S. Jean l'Évangéliste.</i>	282
<i>Jeanne, papesse.</i>	327
<i>Japhé mal représenté.</i>	49

DES MATIERES.

<i>Jéricho</i> (roses de)	224
<i>S. Jérôme</i> mal représenté.	¶ 61
<i>J. C.</i> fait le contraire de Mahomet.	1 f. 17. 18
S'il a ri.	¶ 61
<i>Jours caniculaires.</i>	* 522
Critiques.	* 503
Superstitieux.	¶ 134
<i>Judas.</i>	¶ 291
<i>Jugement</i> , le peu qu'en a le peuple, cause d'erreur.	13
<i>Jugemens</i> , on s'y ser voit de <i>Fèves.</i>	23
<i>Juifs.</i>	* 478
Trompés par sophismes.	23
<i>Juif errant.</i>	¶ 327
<i>Justes</i> , leur consolation.	8

K

KIRANIDES.

65

L

LACEDEMONIEN qui se laisse ronger les entrailles.	¶ 335
<i>Lamech</i> , son péché.	12
<i>Lampes</i> perpétuelles.	362
<i>Lamproye.</i>	342
<i>Laurier.</i>	227
<i>Licornes.</i>	374
Mal peintes.	¶ 64
<i>Lierre.</i>	238
<i>Lièvres.</i>	334
<i>Limaçons.</i>	352
<i>Lion.</i>	414
<i>Loth</i> & sa femme.	¶ 291
<i>Loup.</i>	278
<i>Louve</i> , celle qui a nourri Romulus & Remus.	279

M

<i>MAGES.</i>	§ 276.
<i>Magie.</i>	82
<i>Magnétique, vertu.</i>	116.
<i>Mahomet.</i>	15. 18. 30
Son tombeau.	152
<i>Mains, droite, gauche.</i>	* 448
<i>Mandragores.</i>	210
Celles de Lia.	§ 270
<i>Marcellus.</i>	60
<i>Martimpêcheur, ou herisson de mer.</i>	289
<i>Mathusalem.</i>	§ 256
<i>Médecins.</i>	18
<i>Médée.</i>	43
<i>Mensonge.</i>	10. 11
Sa punition.	11
<i>Mer, s'il y a des animaux semblables à ceux de la terre.</i>	384.
Rouge.	220
<i>Milon le Crotoniate.</i>	§ 333
<i>Minéraux, erreurs à ce sujet.</i>	179
<i>Minotaure.</i>	44
<i>Mizalde, (Ant.)</i>	66.
<i>Moyse, mal peint.</i>	§ 32
<i>Monstres.</i>	322
<i>Morts, s'ils reviennent.</i>	79. 81
<i>Mouches.</i>	416.
<i>Mouvement des animaux.</i>	320
<i>Muscade.</i>	219.

N

<i>NAGER.</i>	* 460
Corps qui furnagent.	§ 311
<i>Nigres.</i>	§ 205
<i>Nicandre.</i>	63
<i>Nil.</i>	§ 184
<i>Niobé.</i>	44

DES MATIERES.

<i>Noë</i> est le même que Saturne.	390
<i>Noirceur.</i>	219
<i>Nom</i> , changement de noms.	317
<i>Nombres.</i>	423
<i>Nord</i> , moyen de le trouver.	122
<i>Nouriture</i> , animaux qui en prennent peu.	367

O

OCCIDENT.	171
<i>Oeuf.</i>	323. 423
<i>Oppien.</i>	63
<i>Or</i> , s'il est un remède.	185
<i>Oracles.</i>	25. 81. 293
<i>Oribasius.</i>	60
<i>Orient.</i>	171
<i>Orientaux</i> dans leur repos mal représentés.	17
<i>Orphée.</i>	45
<i>Ourse.</i>	265

PAMPHILE.	60
<i>Paons</i> , leur chair.	408
<i>Papes</i> , changent de nom.	317
<i>Papesse</i> Jeanne.	327
<i>Pâque</i> , N. S. mal représenté la faisant.	17
<i>Paresse</i> , cause d'erreurs.	32
<i>Pasiphaé.</i>	44
<i>Passions</i> , sources d'erreurs.	15
<i>J. C.</i> les combat.	15
<i>Pasteurs</i> de troupeaux, leur condition n'est pas méprisable.	318
<i>S. Paul</i> , on veut le tuer.	17
<i>Paul</i> Jove	59
<i>Paul</i> Venitien.	Ibid.
<i>Payen.</i>	16
<i>Péché</i> d'Adam, sa qualité	5

T A B L E

Question sur ce péché.	50
Excuses du péché.	9
Celui de Lamech.	12
Peintres	72
Leurs erreurs.	51
Pélican.	Ibid.
Perce-oreilles.	415
Peres de l'Eglise, non exempts d'erreurs.	64
Pesanteur des hommes.	* 466
Peuple disposé à l'erreur.	12. 13
Porté au faux.	18
Comment il agit.	27
Croit les astrologues.	19
Phénomènes.	86
Phenix.	298
Philostrate.	59
Philoxene, son souhait.	5 105
Phlegon.	59
Phosphore.	206
Pierres de différentes especes.	108. 109
Prétendues vertus de plusieurs.	208
Des fées.	Ibid.
Du rational.	109. 210
Pigeon.	252
Pigmees.	* 488
Plagiaires.	40
Plantes, erreurs sur ce sujet.	210
Pleurésies.	* 440
Pline l'ancien.	61
Plutarque.	59
Plaies singulieres.	236
Poetes.	72
Poisons corrosifs, remedes contre.	382. 383
Politique.	20
Pollux.	45
Porcelaine.	202
Porta (Batiste.)	66

DES MATIERES.

<i>Poudre blanche.</i>	198
<i>Sa composition.</i>	194
<i>Fulminante.</i>	199
<i>A tirer, de quoi composée.</i>	191
<i>Poulet, d'où se forme.</i>	423
<i>Prédications.</i>	20
<i>Prévention, cause d'erreur.</i>	36
<i>Prodiges.</i>	86
<i>Pronostiques.</i>	20
<i>Proverbes.</i>	45
<i>Providence divine attaquée.</i>	76
<i>Pythagore, sa doctrine.</i>	23

R

<i>RAHAB.</i>	§ 33
<i>Raison, La doctrine de J. C. y est conforme.</i>	16
<i>Raisonnement faux, cause d'erreur.</i>	22
<i>Rational du Grand-prêtre.</i>	209. 210
<i>Reflux.</i>	199. 303
<i>Remus, s'il a été nourri par une louve.</i>	279
<i>Repos, comment le prendre.</i>	241
<i>Réprouvés, leur desespoir.</i>	8
<i>Résurrection des corps.</i>	§ 104
<i>Révélation.</i>	80
<i>Ris, si Crassus n'a jamais ri.</i>	§ 315
<i>Si J. C. a ri.</i>	§ 316
<i>Rochers d'aiman.</i>	149
<i>Rois, ou Mages.</i>	§ 276
<i>Romanciers.</i>	72
<i>Romulus, comment il a été nourri par une louve.</i>	279
<i>Ros solis.</i>	238
<i>Rose de Jericho.</i>	224

S

<i>SABAT.</i>	28
<i>Saisons.</i>	§ 116

TABLE

357

<i>Salamandre.</i>	316
<i>Sangfues.</i>	182
<i>Sardanapale.</i>	§ 334
<i>Sariette.</i>	239
<i>Satan</i> , tente J. C.	27
<i>Saturne</i> , le même que Noé.	390
<i>Sauterelles.</i>	§ 7
<i>Scepticisme</i> est absurde.	31
<i>Sciences.</i>	35
<i>Scolopendre.</i>	222
<i>Séduction</i> , le peuple y est porté.	18
<i>Sim.</i>	§ 265
<i>Sens</i> sont trompeurs.	5
Sont sources d'erreurs.	14
<i>Sensualité</i> du goût.	§ 306
<i>Sept sages.</i>	45
<i>Sérapiou.</i>	60
<i>Serpent</i> , tentateur.	3. § 10
Poison des serpens.	426
<i>Sferracavallo.</i>	226
<i>Sibylles.</i>	§ 40
<i>Sodome.</i>	§ 310. § 314
<i>Soleil</i> , son mouvement.	§ 139
<i>Solin.</i>	61
<i>Songes.</i>	80
<i>Sophismes</i> differens.	22. 23. 25
<i>Superfétation.</i>	340
<i>Superstitions.</i>	§ 89. § 76. § 92
<i>Sympathique</i> (écriture)	162
<i>Syrenes.</i>	§ 64

T

TABLE AUX, fautes que l'on y fait. § 1. & suiv.	
<i>Tamerlan.</i>	§ 317
<i>Tarentule.</i>	427
<i>Taupes.</i>	343
<i>Terre</i> , sa situation.	117. 118

DES MATIÈRES.

Comment elle a été habitée,	§ 147
Tête parlante.	§ 329
Theudas.	18
Thym.	239
Tonnire.	193
Tortue.	310
Traditions fausses ou incertaines.	§ 315
Trallianus.	60
Tremblement de terre.	30. 194
Tuiles, ont une vertu magnétique.	123
Tzetzes.	64

U

URINES.

18

V

VAISSEAU d'Hieron.	§ 334
Veau d'or.	17
Végétale., erreurs où l'on tombe sur ce sujet.	210
Vérité des choses, d'où elle dépend.	13
Vermine.	215. 216
Verre.	181
S'il peut être malléable.	184
Vers, s'ils sont infectes.	415
Luisans.	419
Vianes, leur choix.	388
Vincent de Beauvais.	65
Viperes.	325
Leur poison.	426

X

XERXES, son armée prodigieuse.	§ 331
--------------------------------	-------

Fin de la table des matieres.



005642804

16

